Ch. CHADENAT,
Librairie Américaine et Coloniale,
17, Quai des Grands-Augustins,
PARIS.

BIBLIOTHÈQUE
DE MONSIEUR LE COMTE
GODEFROY DE MONTGRAND

Durret Cap. 27 Liv.a
— l'Amateur Buenos
Ayres Florida 730 - 1950
Pesos Arg.os 1.500 = 5000 Cr.os

VOYAGE
DE
MARSEILLE A LIMA,
ET
DANS LES AUTRES LIEUX
DES INDES
OCCIDENTALES.

Avec une exacte Description de ce qu'il y a de plus remarquable tant pour la Geographie, que pour les Mœurs, les Coûtumes, le Commerce, le Gouvernement & la Religion des Peuples; avec des notes & des figures en taille-douce.

Par le Sieur D ***

A PARIS,
Chez JEAN-BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, ruë S. Jacques.

M. DCCXX.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

A MONSIEUR
DE BERTIER
CHEVALIER

SEIGNEUR DE SAUVIGNY, Tarault, Ethaule le haut, Arnay-Souſviteaux, Hauteroche, Villefery & autres lieux ; Conſeiller du Roy en tous ſes Conſeils, Preſident en la Cour du Parlement de Paris.

MONSIEUR,

C'eſt aſſurer une heureuſe deſtinée à l'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous preſenter, que de le faire paroître

sous le nom d'un Illustre Magistrat, qui se distingue encore plus par son merite, & par sa probité, que par sa naissance, & par tant d'autres avantages dans le Tribunal le plus respectable de la Nation. En effet, MONSIEUR, ce Nom déja si connu dans differentes Provinces, & dans d'autres Tribunaux, reçoit un nouvel éclat par la reputation que vous vous êtes si justement acquise dans le premier Parlement du Royaume.

Pour vous porter, MONSIEUR, à l'amour de la justice & au desir si naturel & si legitime de cette reputation, les exemples étrangers vous ont été inutiles, vous en avez eu de domestiques, qui ont servi encore plus que tous les autres, à enflammer votre émulation. La memoire toute recente d'un Pere qui s'est rendu recommandable dans les fonctions de la Robe par son zele & par son application, & qui les a exercées avec tant

d'integrité dans le même Tribunal où vous rendez aujourd'hui la justice aux Peuples, a toûjours été pour vous, MONSIEUR, un puissant aiguillon & un motif de ne jamais perdre de vûë les devoirs sacrez de la Magistrature.

A de si justes raisons de l'hommage que je vous rends aujourd'hui, me sera-t-il permis, MONSIEUR, de joindre celle d'une sincere & legitime reconnoissance, & de rendre ici un témoignage public des obligations que je vous ai, & des bontez dont vous m'honorez depuis long-temps? Oüi, MONSIEUR, c'est avec la joye la plus pure & la plus sensible que je le rends ce témoignage; heureux d'avoir une legere occasion, en vous presentant ce Livre, de vous donner une preuve du précieux souvenir que j'en conserve & des assurances du respect avec lequel j'ai l'honneur d'etre,

MONSIEUR,

Votre tres humble & tres obéïssant serviteur, DURRET.

PREFACE.

LEs Relations qui regardent les diverſes parties de l'Amerique doivent plus nous intereſſer que celles qui ont pour objet les autres parties de la terre : nous en tirons de plus abondantes richeſſes par le Commerce que nous y avons établi ; de plus le Roy y poſſede de grands pays habitez par des François qui en ont changé toute la face au point qu'on ne croit pas, lorſqu'on y eſt, être dans une terre étrangere ; mêmes mœurs, même langage, même Religion ; la Nouvelle France reſſemble parfaitement à l'Ancienne, & ſans le grand trajet de mers qui les ſepare, on croiroit en arrivant n'être paſſé que d'une Province à l'autre.

Il faut même eſperer que cette conformité augmentera encore ſous un Regne qui nous promet

pour les temps futurs tant de douceurs, & que les peuples les moins civiliſez s'empreſſeront un jour d'adopter les mœurs & les maximes d'une Nation qui aura le bonheur d'obéïr à un Prince, que Dieu nous a donné, & que l'Illuſtre Maréchal à qui ſon éducation eſt confiée, s'efforce de former aux vertus & aux grandes qualitez dignes du Trône; Prince qui ſera bientôt les delices & la conſolation du Peuple François, & de ceux qui en ſuivront les mœurs & les uſages.

La Loüiſiane eſt la contrée de l'Amerique qui doit plus à-preſent exercer notre attention; ce vaſte pays qui eſt au Sud-Oueſt de la Nouvelle France, & au-delà des cinq grands Lacs, fut découvert pour la premiere fois en l'année 1678. par le ſieur Robert de la Salle, Gouverneur du Fort de Frontenac, & qui agiſſoit ſous les ordres de M. le Marquis de Fron-

tenac alors Gouverneur General de la Nouvelle France : on a porté & l'on porte encore bien des jugemens sur ce que l'on prétend qu'il produit ; le Commerce qu'on dit avoir ouvert dans ce pays-là, a fait concevoir de si flateuses esperances, que pour notre felicité nous n'avons à desirer que de voir l'execution de tout ce qu'on nous y promet d'interessant & d'avantageux.

Le fond de cette Relation est du sieur Bachelier, Chirurgien de la ville de Bourg en Bresse ; mais les changemens que j'y ai fait pour adoucir le style, & les notes que j'y ai ajoûtées, doivent la faire regarder comme un ouvrage tout nouveau ; au surplus ces changemens ne regardent point les faits rapportez par le premier Auteur, & je me serois fait un scrupule de toucher au fonds de la Relation ; je n'ay eu d'autre dessein que de mettre cet Ouvrage en état d'ê-

tre lû avec quelque plaisir, & c'est à quoi je me flate d'avoir réüssi, si du moins je puis compter sur le témoignage de gens de poids & de merite.

Le Voyageur aprés avoir quitté la rade de Toulon, passa à Malte & dans les isles voisines, dont il donne une description fort détaillée : il y parle de l'Ordre de saint Jean de Jerusalem, qui a sa residence à Malte, & auquel les Privileges des Templiers ont presque tous été transferez, comme il paroît par les Lettres Patentes du Roy Henry II. relatives aux Privileges qui lui ont été accordez par Loüis le Jeune, Philippe-Auguste, Charles le Bel Roy de Navarre, François I. & autres Princes. Le sieur Bachelier parcourut ensuite les côtes & quelques pays écartez de l'Afrique, & penetra dans le Perou & le Mexique, deux des plus grands pays de l'Amerique, & il nous en

apprend des choſes tres particulieres. Herrera Tordeſillas, Secretaire de Veſpaſien de Gonzague, Viceroy de Navarre, & puis de Valence, qui avoit été honoré de la qualité d'*Hiſtoriographe des Indes*, nous a donné l'Hiſtoire des mêmes Indes en 4. vol. *in folio*. Acoſta aprés avoir demeuré dix-ſept ans en ce pays-là, à ſon retour en Eſpagne, publia l'Hiſtoire naturelle & morale des Indes. Garcilaſſo de la Vega a auſſi donné l'Hiſtoire *de los Incas*. Barthelemi *de las Cazas*, le Jeſuite Mariana, & Prudence, Sandoval dans ſa Vie de Charles Quint, ont auſſi fort parlé de ce vaſte pays, & ſur tout du Perou: Bernard de la Vega eſt Auteur du Livre qui a pour titre *Grandezas de Mexico*; Alfonze de Ojeda a donné les conquêtes *de Nueva Eſpag.* Diego de Ciſnero eſt Auteur d'une deſcription *de la Ciud. de Mex.* Le Celebre Th omas Gage, Sanſon,

Duval, Robbe, Maire de S. Denis, tous François, ont travaillé sur le même sujet. Enfin D. Antoine de Solis, ce celebre Comique Espagnol, Secretaire du Comte d'Oropeza, & qui fut fait *Archigonographe* des Indes Occidentales en 1661. est Auteur d'une Histoire de la Conquête du Mexique, dont nous avons une belle traduction Françoise de M. de Citry qui parut en 1704. mais je ne hazarderai rien, lorsque j'assurerai que tant de differens Ouvrages qui se trouvent dans les mains de tout le monde, n'empêcheront cependant pas qu'on ne trouve des choses nouvelles dans celui-ci.

TABLE DES CHAPITRES DE LA PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Depart de Marseille, arrivée à la Rade de Toulon, description de Toulon, & de ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville.* page 1

CHAP. II. *Départ de la Rade de Toulon, nous sommes démâtez par une violente tempête, ce qui nous oblige de remettre le Cap vers Cailliari ou Cagliari pour tâcher d'y trouver des mâts, description de Cagliari ville Capitale de la Sardaigne. Lucifer Evêque de Cagliari.* 5

CHAP. III. *Notre arrivée à Malte, description de Malte, en quel temps elle fut donnée aux Chevaliers de S. Jean de Jerusalem, leur origine. Eglises de Malte, Palais du Grand Maître, description de l'Infirmerie, ou de l'Hôpital de Malte, chaque Langue a son Auberge, la Salle d'armes, l'Arsenal, Maisons de Plaisance du Grand-Maître, de la Justice de Malte, par qui elle est administrée, & ceux qui la composent, Chambre de Marine, Audiance publique, Charges & Honneurs de la Religion, ceux qui les possedent, le revenu de la Religion, l'usage qu'on en fait, la Chambre du Tresor,*

forces de Malte, Chevaliers de Malte diviſez en differens degrez, terroir de Malte, ſes anciens Habitans, langage de Malte, maris jaloux, habillement des Maltois, leurs funerailles, leurs mariages, leurs armes, leur occupation. 15

CHAP. IV. *Départ de Malte, nous découvrons les iſles de Comin, Cominot & Goze; leur ſituation, de qui elles dépendent, le Grand-Maître Prince de l'iſle de Goze, il y met un Gouverneur, Roc où l'on trouve des faucons, à quel uſage on les deſtine, Mœurs des Habitans, leur Religion.* 38

CHAP. V. *Deſcription des iſles de Lampadouſe & Linoſe, leur ſituation, Lampadouſe iſle inhabitée, Chapelle de la Vierge, ce qu'il y a de remarquable, ſes offrandes, qui les retire, à quel uſage elles ſont deſtinées.* 40

CHAP. VI. *Deſcription de l'iſle de la Pantalerie, ſon circuit, ſon terroir, ſes habitans, ſituation du Château, abîme appellé* Foſſa, *arbriſſeau qu'on nomme* Ver *ou* Sinco, *& dont on tire une huile, à quel uſage les Inſulaires s'en ſervent, excellens nageurs, ils parlent Arabe, ils ſont Catholiques Romains.* 43

CHAP. VII. *Le vent contraire nous oblige de moüiller dans le Golfe de Palme,*

sa situation, nous continuons notre route, un gros temps nous fait moüiller au Port Mahon Capitale de l'isle de Minorque, plusieurs isles contiguës forment un Royaume, à qui il appartient, par qui, sur qui, & dans quel temps il a été conquis, Sçavans dans Majorque, en quoi ils ont excellé, Port Mahon. 45

CHAP. VIII. *Aprés notre sortie du Port Mahon nous rencontrons des vaisseaux de guerre Anglois qui nous obligent de nous refugier à Carthagene, son Port, ses Fondateurs, en quel temps elle fut reduite sous l'obéissance des Romains, & par qui, le General fait prisonnier, & mené captif à Rome, l'Apôtre Saint Jacques y prêcha l'Evangile.* 49

CHAP. IX. *Départ de Carthagene, nous allons moüiller sous le canon du fort d'Almerie, son antiquité, sa grande Eglise, ses maisons, ses jardins, Almerie soûmise aux Sarrazins; Aber Hut enleve cette ville, à qui, & dans quel temps. Alfonse Roy de Castille la prend sur les Infideles. Le Peuple y est fort paresseux, origine des armes de Castille.* 51

CHAP. X. *Nous passons le Détroit de Gibraltar, description de la ville qui en porte le nom; son Eglise Paroissiale, & par qui elle fut bâtie.* 53

CHAP. XI. *Description de Ceuta, sa si-*

tuation, differens sentimens sur sa fondation, ses richesses, sa grandeur, son Commerce, ceux qui l'ont possédée; elle est livrée aux Arabes, par qui, les ouvrages qui s'y fabriquent, Mont Chimere, situation de la ville de Centa, belle vallée, Maisons de Plaisance, son Eglise Collegiale. 55

CHAP. XII. *Nous avons vû la ville de Salé qui dépend du Royaume de Maroc, par qui elle a été bâtie, la ville divisée en deux, le vieux Salé & le nouveau, Mœurs des Habitans, leurs Mariages, ils peuvent repudier leurs femmes, Ambassadeurs de Salé, description de la ville de Mequinez. Mazagan Place forte du Roy de Portugal, Ville aux Fourmis.* 58

CHAP. XIII. *Nous côtoyons l'isle Lancelote, nous moüillons dans la rade de la ville de Canarie, description de la ville, son terroir, étymologie de son nom. Isles Canaries anciennement appellées Isles Fortunées: la Grande Canarie est le siege d'un Evêque, ses fruits, ses vins delicieux, oiseaux nommez Canaris, ses habitans ne connoissoient point de Dieu, ils font nourrir leurs enfans par des chevres, les femmes y étoient communes, ils vivoient dans les bois, leur nourriture, leurs enterremens, Citadelle de la ville.* 68

CHAP. XV. *Nous arrivons à l'isle de*

Teneriffe, description de Teneriffe, ſes forts, ſes Egliſes, Hermitage, coteaux remplis d'orangers, de grenadiers & de citronniers, fontaine, Mœurs des Habitans, leur Negoce, le gibier y eſt fort commun; fertilité du terroir, ſes vins de Malvoiſie, arbre qui produit le ſang de Dragon, arbre qui produit l'Aloé, gomme ou poix; pourquoi ces iſles ont été appellées Fortunées, deſcription du Pic de Teneriffe, ſouffre mineral, ſource d'eau extraordinaire, arbre merveilleux appellé Garoé *par les naturels du pays, & par les Eſpagnols* Santo, *deſcription de cet arbre, ſon fruit, eau qui a le goût du lait, mines d'or & d'argent.* 74

CHAP. XV. *Nous paſſons le Tropique du Cancer, nous commençons à découvrir les iſles du Cap Verd, pourquoi elles ſont ainſi appellées, par qui ces iſles furent découvertes, terroir du pays, abondant en gibier, vin de Palme, leurs armes, leur Negoce; l'air y eſt mal-ſain, les Habitans ont deux Etez, iſles autrefois inhabitées, & ce qu'elles produiſent preſentement; l'iſle de San Jago, ſa deſcription, fertilité de ſon terroir, Dauphins en abondance dans cette mer, deſcription du Dauphin, Hiſtoire ſurprenante d'un Dauphin, riviere où on trouve de la poudre d'or & d'argent; l'iſle*

del Fogo, *pourquoi ainsi nommée, la pêche y est bonne, poisson d'une grosseur extraordinaire.* 81

CHAP. XVI. *Nous passons la ligne équinoxiale, nous découvrons un vaisseau avec pavillon Hollandois : mœurs des peuples qui habitent sous la ligne, leurs Dieux, leurs mariages, leurs enterremens, ceremonie du Baptême de la mer, mousses, pêche de Requins.* 88

CHAP. XVII. *Nous approchons des isles de l'Ascension, elles sont inhabitées, remplies d'oiseaux ; on y trouve des Tortuës qui sont des oiseaux aquatiques, nous passons le Tropique du Capricorne, l'isle sainte Catherine, par qui elle est habitée.* 96

CHAP. XVIII. *Nous entrons dans la riviere d'Argent, oiseaux de mer, isles aux Fleurs ; nous y trouvons un vaisseau commandé par M. de Courbon ; oiseaux sans plumes.* 100

CHAP. XIX. *Nous arrivons dans le Bresil où l'on envoye à la chasse & à la pêche ; l'on y prend des poissons inconnus : terroir du pays ; arbre qui produit du coton ; bois de Bresil, à quel usage on s'en sert ; quels hommes sont estimez les plus beaux : femmes du pais ; de quelle maniere elles donnent à tetter à leurs enfans : elles aiment la danse ; ajustemens des hommes, leur naturel, de quelle maniere ils en usent à*

l'égard de leurs prisonniers, ils ne mangent pas de certains oiseaux, & la raison ; Tarapissou, *sangliers particuliers; leur Religion, leurs Rois, leur justice, ils ne veulent point pardonner, ils sont officieux envers les étrangers, de quelle maniere ils ornent leurs maisons, les honneurs qu'ils font aux morts, ils sont excellens nageurs, les femmes pareillement ; leurs maisons, ce qu'ils sement dans leurs terres, ils prennent plusieurs femmes, les femmes y sont sages, conduite des filles pour trouver un mari, de quelle maniere les veuves se comportent, ce que les hommes font pour obtenir les filles en mariage, les enfans sont fort obéissans à leurs parens, ils sont rarement malades, ils vivent fort long-temps : remedes qu'ils donnent aux gens extrêmement âgez, ou qui ont des maladies incurables.* 102

CHAP. XX. *Nous partons pour la ville de* Buenos-aires, *autrement* Bonair, *nous y arrivons, nous y trouvons plusieurs vaisseaux appartenans à la Compagnie Royale des Indes: Riviere dont on ne sçait pas la source, des esclaves se font mourir eux-mêmes : quantité prodigieuse de bœufs sauvages, de quelle maniere ils y vont à la chasse : description de la ville de* Buenos-aires, *ce qui lui a fait donner ce nom, par qui elle a été fondée, sa situation, description de ses maisons, de*

ſes ruës, de ſes Egliſes, c'eſt la reſidence d'un Evêque & d'un Gouverneur, ſa demeure, boutiques des Marchands, habillemens de ſes habitans, pluyes frequentes, crapeaux en abondance; il y fait bon vivre, le vin & le bois y ſont rares, gibier en abondance, le pays n'eſt pas peuplé: Indiens errans, ils vivent de la chaſſe, leurs mariages, voitures du pays. 112

CHAP. XXI. *Nous partons de* Buenos-aires: *nous moüillons une lieuë au large de* Monte-Video, *l'on deſcend à terre pour y camper & conſtruire des fours pour faire du biſcuit; pendant ce temps-là l'on va à la chaſſe; cerf particulier, lions, tigres, leopards, oiſeaux extraordinaires.* 121

CHAP. XXII. *Nos chaſſeurs tuent un ſanglier de mer, il arrive à la baye de* Monte-Video *un vaiſſeau marchand de Marſeille; l'on y trouve des Autruches; œufs d'Autruches, ancienne opinion ſur l'Autruche, Chameaux.* 124

CHAP. XXIII. *Nous moüillons aux iſles de* Flores; *coûtumes des Indiens à l'égard des voyageurs; pourquoi les iſles de Flores ſont ainſi appellées, il y croit des cedres, l'uſage qu'on en fait, l'on y trouve quantité d'arbres fruitiers d'eſpece tres particuliere.* 128

CHAP. XXIV. *Nous découvrons le* Cap Blanc, *plaine couverte de sable, qui a prés de trois cents lieuës d'etenduë; elle est remplie de bêtes feroces comme de Lions, de Tigres, d'Onces, de Leopards, de Civettes, de Singes, d'Elephants, de Cameleons, & d'*Ichneumons; *des habitans du* Cap Blanc, *de leurs mariages, de leurs ceremonies à l'égard des morts.* 132

CHAP. XXV. *Nous voyons une partie de la côte deserte, par qui elle est habitée, mœurs des habitans, isle aux lions, cette côte abonde en poissons, sur tout en monstres marins: nous évitons le naufrage.* 145

CHAP. XXVI. *Nous découvrons le Cap des* Vierges, *par qui il a été decouvert; gens qui l'habitent, leurs mœurs; nous faisons voile vers le détroit de* le Maire, *la terre du Feu, ses habitans, un Volontaire meurt de la maladie du scorbut, ce qui s'observe sur mer à l'égard des morts.* 148

CHAP. XXVII. *Quand commence l'Eté dans le nouveau monde, nous passons le* Broüer, *laissant à droite l'*Isle des Etats, *& à notre gauche les* terres Australes, *un de nos Matelots se noye.* 151

CHAP. XXVIII. *Nous arrivons à la* Conception, *ville du Royaume de* Chili, *sa situation, climat du pays, de quelle maniere ils prennent les autruches,*

description de la Conception, *Mœurs des Habitans, leur hospitalité à l'egard des Etrangers, Hermitage où il y a une Vierge pour laquelle les Peuples ont grande devotion, ses Convens de Religieux, l'Eglise Paroissiale, Commerce de la* Conception, *habillement des hommes & des femmes, les instrumens dont elles joüent, il y a un Tribunal de l'Inquisition, vendanges, en quel temps elles se font, l'on y trouve des cerises & des fraises hors de la saison, leur maniere de prendre leurs repas, le tabac en usage pour toutes sortes de personnes, il n'y a point d'hôtelleries en ces pays, de quelle maniere il faut se comporter avec ces Peuples pour y être reçû favorablement, leurs coûtumes dans les visites qu'on leur rend, de leur langage, il y a deux sortes d'Indiens, leurs mœurs, le mariage est honorable parmi eux, ces Indiens ont beaucoup d'esprit, des mines de* Potosi, *description de la ville de* Potosi, *de quelle maniere l'on travaille aux mines, , qui sont ceux qui y sont employez, mines d'or, d'argent, d'étain, de bronze, de cuivre, il s'y trouve de l'ayman. Differens sentimens sur le nom de* Peru, *ou* Perou, *nous vendons des marchandises à la* Conception. 153

CHAP. XXIX. *Nous arrivons à* Valparaiso, *description de la ville de* Valpa-

raiſo, *ſa ſituation, ſes maiſons, ſa forteresſe, Convent de l'Ordre de ſaint François, un vaiſſeau fait naufrage, pierres qui ſe trouvent dans une riviere du Royaume de Chili où l'on voit la figure de la Croix bien repreſentée.* 173
CHAP. XXX. *Nous moüillons dans la* Baye *de la* Serena *ou* Coquimbo, *ſa ſituation, par qui elle fut bâtie, ſes Egliſes, des rues de* Coquimbo, *de ſes jardins, de ſes eaux, des Indiens de la campagne, des Habitans des* Iſles Lucaies, *de leurs mariages, Coutumes des Habitans Eſpagnols, de l'iſle de* Goa, *des mœurs des Habitans de cette iſle, Plante merveilleuſe qui a la vertu d'endormir les maris pendant que les femmes font l'amour.* 176
CHAP. XXXI. *Notre arrivée à* Cobixa, *Baume du Perou, ſes proprietez, mœurs des Habitans, leur nourriture, Egliſe de* Cobixa, *machines dont ces Peuples ſe ſervent pour pêcher, leurs habillemens, ouvrages que les femmes de cet endroit font pour leur utilité & pour vendre, herbe appellée* Coca *fort eſtimée par les Indiens, vigognes, brebis, leur utilité, arbre qui porte la canelle, bêtes feroces, ſinges, perroquets, oiſeaux nommez* Alcatraz. 184
CHAP. XXXII. *Nous débarquons à Lhoya, cet endroit n'eſt habité que par des Pê-*

cheurs, le bois y est fort rare, ils font du feu avec de la terre sechée au soleil, veine de terre de differentes couleurs, mines d'or & d'argent, fourneaux qu'ils construisent pour épurer ces metaux, ils vivent de la pêche & de la chasse, leur maniere de chasser, ils y menent leurs femmes; un Indien trouve une mule chargée d'or & d'argent, de la baleine. Indiens du Perou, ils adorent le Soleil, de leurs Sacrificateurs, de leurs Sacrifices, Prêtresses du Soleil, Fêtes que les Indiens celebrent, dans quel temps, & à quelle occasion. 204

CHAP. XXXIII. *Nous arrivons à* Arica, *rocher ou montagne qui met la ville à l'abri des vents, source d'eau vive, ce que les Indiens croyent de ce rocher, Tresor caché que les Indiens portoient pour la rançon de leur Roy, lorsqu'il fut fait prisonnier par François Pizarre, ce qui arriva dans ce combat, discours d'un Evêque à* Atabalippa, *sa réponse; les Espagnols le font mourir; le pretexte qu'ils prennent pour couvrir cette inhumanité, description de la ville d'*Arica, *sa situation, ses maisons, ses Eglises, Convent d'*Arica, *d'une premiere Messe, des ceremonies qui s'y observent: des moutons appellez* Carneros di vaitura. *Mines d'or; coton en abondance; moulins à sucre; description de ces moulins, divertissements*

sements des Esclaves qui travaillent dans ces moulins à sucre. Les Indiens haïssent les Espagnols, & pour quelle raison. 215
CHAP. XXXIV. *Notre débarquement à* Ylo *vallée dans le Royaume du Perou, par qui cet endroit est habité, tentes couvertes de feüillages, où demeurent les Indiens, il y pleut rarement, squeletes d'Indiens que l'on trouve dans la campagne. Le Commerce est fort bon à* Ylo, *il y croît de toutes sortes d'herbages.* 230
CHAP. XXXV. *Nous arrivons à* Pisco, *sa situation, cette ville est renversée par un tremblement de terre, elle est abondante en vignes dont on fait un vin excellent, les vaisseaux y vont faire leurs provisions de vin & d'eau de vie. L'air y est tres bon, fruits delicieux, armes des Indiens, d'un jardin dont les plantes sont d'or, loups marins, lezards.* 234
CHAP. XXXVI. *Notre arrivée à* Callao, *isle nommée la* Galere, *pourquoi elle est ainsi appellée, par qui elle étoit autrefois habitée, Callao Port de Lima, magnificence des Egliſes, combien de Communautez Religieuſes, ſes ruës, par qui le Perou a été conquis, le Perou a le titre de Royaume, richeſſes du pays & de ſes anciens Rois, leur autorité abſoluë ſur leurs ſujets, Peuples ſans dents, & la raiſon, gibier en abon-*

dance, Nôces d'un noir & d'une Noire, fleurs qu'on nomme Capucines *en abondance, elles sont beaucoup plus belles en ce pays-là qu'en France, où elles croissent.* 236

CHAP. XXXVII. *Description de la ville de Lima capitale du Perou, sa situation, la bonté du terroir, ses rues bien alignées, climat temperé, de quelle maniere les maisons sont construites, & pourquoi ainsi bâties, tremblemens de terre fort frequens, Cour souveraine, Université, Fabriques, Eglises de Lima, leur magnificence, ses Convents d'hommes & de femmes, de la grande Place, du Cours ou Promenoir de Lima, des esclaves qui y vendent des rafraîchissemens, ce qu'ils font pour obtenir leur liberté.* 244

CHAP. XXXVIII. *De quelle maniere les Espagnols firent la conquête des Indes; description de la ville du Mexique, de sa grandeur, de ses richesses, de ses principaux édifices, & de la forme de son gouvernement, des palais de l'Empereur, de ses jardins, ses audiences, la maniere dont on rendoit la justice, la pompe & la magnificence avec laquelle on servoit ce Prince, de la table de* Montezuma, *de ses domestiques, de sa vaisselle, de ses meubles, sa politique à l'égard de ses ministres, des ceremonies qu'ils pratiquent à*

l'égard des morts ; leurs mariages, & les coûtumes qu'ils suivent à la naissance de leurs enfans. 259
CHAP. XXXIX. *Le stile dont les Mexicains se servoient pour compter leurs années & leurs mois, sous quelles conditions leurs Empereurs recevoient la Couronne, ceremonies qu'ils observent dans ces occasions, plusieurs beaux traits de Montezuma*, Cochenille, *son usage.* 277

Fin de la Table des Chapitres de la premiere Partie.

TABLE DES CHAPITRES DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *DEpart de Lima, nous arrivons à la Conception, nous allons moüiller à* Tarragouanne, *nous étions alors en carême, où l'on mange gras certains jours de la semaine, pour quelle raison ce privilege a été accordé.* page 1

CHAP. II. *De l'Inquisition, combien il y en a de tribunaux en Espagne, son autorité, de qui elle releve, par qui elle est exercée, ses Officiers, leurs fonctions, sur qui elle a un pouvoir marqué, & de quelle maniere elle traite les criminels.* 5

CHAP. III. *Nous arrivons à la Conception, mort du Viceroy des Indes, les drogues que l'on tire de ces pays-là, émeraudes, perles, mine de Topase gardée par des crocodiles, ce qu'il y a de remarquable à l'égard de ces animaux.* 37

CHAP. IV. *Description de Panama, sa situation, ses maisons, ce pays est rempli de bois & de plantes, l'on y parle des plus considerables, & leur usage, de la* Cassave, *à quel usage les Indiens s'en servent, de quelle maniere ils la font*

cuire. 45

CHAP. V. *Il croît du tabac dans ce pays ; riviere où l'on trouve de l'or, de quelle maniere les Indiens le trouvent ; Port de* Portobelo, *bonté du pays, quels sont les animaux qui y abondent le plus, de quelle maniere ils font leur sel.* 59

CHAP. VI. *Des oiseaux de differentes especes, des abeilles, & de la volaille du pays.* 75

CHAP. VII. *Des mœurs & des coûtumes des Indiens qui habitent ces endroits-là.* 82

CHAP. VIII. *De leurs maisons, de quelle maniere elles sont construites, de leur recolte, de leur nourriture, de leur boisson, emploi des hommes, occupation des femmes & des filles, de leur maniere de saigner leurs malades.* 90

CHAP. IX. *Ce qu'ils observent à l'égard des filles nubiles, & les ceremonies de leur mariage, inclination naturelle des hommes & des femmes, les hommes sont sujets à s'enyvrer, leurs armes, leurs festins, chasse où les femmes se trouvent, ils se reglent sur le soleil pour faire leur route, & se conduire où ils veulent aller, de quelle façon ils distinguent les jours & les semaines, leur maniere de nombrer & de compter, riviere chaude.* 99

CHAP. X. *De l'isle de Cocos, son terrein, ses eaux, il s'y trouve quantité d'oiseaux,*

de l'isle de Gorgonia, *ses vins, & ses drogues, des singes.* 110
CHAP. XI. *Départ de la* Conception; *isles* Barnabelles, *isle de l'Hermitage, terre* des Etats, *poisson extraordinaire, on passe la ligne équinoxiale.* 116
CHAP. XII. *Notre arrivée au Bresil, ses fruits, animaux qui s'y trouvent, couleuvres d'une grosseur prodigieuse, ses habitans, leurs mœurs; huile de* Capahu, *baume, rose particuliere.* 119
CHAP. XIII. *Description de la ville capitale du Bresil, son nom, sa situation, ses forces, ses maisons, ses Eglises, richesses de l'Eglise Cathedrale, Convents de Religieux, sacristie des Jesuites, fonctions des esclaves. Palanquins, mœurs des habitans, les femmes sont malheureuses, elles aiment les François, à quoi sont obligez les habitans qui veulent mettre leurs enfans dans l'état Ecclesiastique; il y a un tribunal d'Inquisition, sa maison, saint* Salvador *est le siege d'un Archevêque & d'un Viceroy, Conseil souverain, Cour des Monnoyes, quelle est leur empreinte, du gibier, de la volaille, des oiseaux, Fernambouc ville du Bresil, sa situation, ses maisons, description de la maison du Gouverneur, par qui ce Palais a été bati, banc de roches, ses forts, situation de la ville d'Olinde, maison des Jesuites, ce qu'elle a coûté à bâtir, quels*

sont les Convents de Religieux qui sont dans la ville. 129

CHAP. XIV. *Nous arrivons dans l'isle de Cayenne, sa situation, description de la ville de Cayenne, quelles sont les plantes les plus considerables qui y croissent : cette ville abonde en gibiers, la pêche y est bonne, du gouvernement de Cayenne, cette isle est desservie par les Jesuites, il y fait cher vivre, quels sont les lits du pays, des Indes, leurs mœurs, origine des habitans.* 137

CHAP. XV. *Départ de Cayenne, nous rencontrons plusieurs isles inhabitées; histoire d'un jeune Indien de la Martinique, description de la Martinique, par qui elle a été habitée dans les commencemens, à qui elle appartient presentement, son circuit, ses ruës, ses Eglises, c'est le siege d'une Cour souveraine, quelles sont les villes qui en dépendent, le General du pays y fait sa demeure, ce que cette isle produit, l'air y est mal-sain.* 149

CHAP. XVI. *De l'isle de Madagascar, elle est divisée en plusieurs provinces, ses differens noms, sa situation, sa grandeur, ses rivieres, ses fontaines, il s'y trouve des eaux minerales, leur proprieté, eaux salées, à quel usage les habitans s'en servent.* 158

CHAP. XVII. *L'on trouve dans cette isle du salpêtre, du souffre, du bitume, des mi-*

nes de fer & d'acier, de quelle maniere ces Insulaires le forgent & le purifient, l'argent y est commun, comment il y est venu ; or de differente qualité, il y a des mines, differentes sortes de terre, & son usage, il y croît diverses sortes de gomme, de l'ambre gris, de l'encens, du benjoin, & de l'aloës, de six sortes de miel. 162
CHAP. XVIII. *Boisson des habitans de l'isle, combien de sortes ils en ont, & de quelle maniere ils la font, quelles sont les differentes plantes qui croissent dans ce pays, l'usage qu'ils en font.* 169
CHAP. XIX. *Fertilité de l'isle de Madagascar, elle est abondante en bestiaux, il s'y trouve des bufles, des porcépics, des chevreaux, des chiens, des chats sauvages, des singes de differentes especes, des guenons, des civettes, des belettes, des musc, des perdrix, des perroquets, des canards, des faisans & autres oiseaux.* 188
CHAP. XX. *Des habitans de l'isle de Madagascar, habillement des hommes & des femmes, leurs joyaux, description des villes, villages & bourgs du pays ; de leurs maisons, de leurs meubles & des autres ustensiles qui sont en usage parmi ces peuples.* 198
CHAP. XXI. *De quelle maniere les Insulaires vivent, leur boisson, leurs maga-*

sins pour renfermer les provisions, leur naturel ; ces Peuples sont fort superstitieux. 206

CHAP. XXII. *Religion des Madagascarois, leur Circoncision, & les ceremonies qu'ils y observent, les offrandes qui sont en usage, & pour quel sujet, ils divisent l'année en douze mois.* 209

CHAP. XXIII. *Il n'y a qu'un langage usité parmi les Madagascarois, ils se servent de caracteres Arabes, leur papier, leur encre, des femmes, leur beauté, leur habillement, leur mariage, leur superstition à l'égard des jours heureux ou malheureux, ce qui se pratique dans leur grossesse, & les ceremonies que ces Insulaires observent dans leurs visites.* 217

CHAP. XXIV. *Ceremonies qui s'observent à leurs funerailles, elles sont differentes suivant la qualité du défunt, quels sont leurs sermens les plus solemnels.* 225

CHAP. XXV. *Quelles sont les loix des peuples de l'isle de Madagascar, par qui la Justice est administrée, & de quelle maniere ils la rendent, comment ils font la guerre, & les coûtumes qu'ils observent dans ces occasions, quelle est l'occupation des femmes pendant ce temps là, ce qui se pratique quand ils veulent faire la paix.* 238

CHAP. XXVI. *Ces Insulaires ont beau-*

coup de disposition pour les sciences, ils s'attachent à l'Astrologie, & font des prédictions par des points nombrez, il y a peu de profession en Europe dont ils n'ayent quelque connoissance, & dont ils ne se servent, la chasse est fort en usage parmi eux, & seulement pour garantir leurs grains, elle ne se fait que par le petit peuple & les esclaves. 233

CHAP. XXVII. *Les Madagascarois exercent l'agriculture d'une maniere toute differente & avec beaucoup moins de peine qu'en Europe; ils n'aiment point les exercices penibles, quels sont les jeux qui sont en usage parmi ces peuples, ils ont beaucoup d'inclination pour le chant & pour la danse.* 236

CHAP. XXVIII. *En quoi consiste le negoce des Madagascarois, & quelles sont les Marchandises les plus estimées parmi eux, leurs richesses* 240

CHAP. dernier. *Notre arrivée au* Port Loüis, *nommé autrement* Blaver; *description de la ville, & de ce qu'il y a de plus remarquable.* 241

Fin de la Table des Chapitres de la seconde Partie.

VOYAGE

VOYAGE DES INDES OCCIDENTALES.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Marseille, arrivée à la rade de Toulon, description de Toulon, & de ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville.

NOUS partîmes de Marseille pour les Indes Occidentales le 14. Decembre 1707. sur le *Saint Jean-Baptiste*, commandé par Monsieur Doublet. Ce vaisseau étoit monté de trente-huit pieces de canon, avec quatre-vingt hommes d'équipage du port d'environ quinze mille quintaux. La valeur des differentes marchandises dont

il étoit chargé, se montoit à sept cent mille livres. Le P. Loüis Feüillée Religieux Minime celebre Mathematicien, s'embarqua avec nous par ordre du Roy, pour se transporter aux Indes & à l'Amerique, pour y faire toutes les observations necessaires pour la perfection des sciences & des arts, l'exactitude de la Geographie, & établir de plus en plus la sureté de la navigation: il a donné au Public en 1714. un Journal des observations Physiques, Mathematiques & Botaniques qu'il a faites sur les côtes Orientales de l'Amerique Meridionale & dans les Indes Occidentales depuis l'année 1707. jusques en 1712.

Nous nous apperçûmes étant sous voile qu'il nous manquoit un de nos Officiers, ce qui obligea notre Capitaine de mettre côté en travers pour l'attendre; quelque temps après, nous vîmes venir un bateau à toutes voiles, & ne doutant point que ce ne fût luy qui nous venoit joindre, pour ne pas perdre de temps, nous revirâmes de bord sur luy, & nous étant bientôt rencontrez, l'Officier s'embarqua dans le vaisseau, & nous poursuivîmes notre route pour notre grand voyage.

Le 15. au matin, nous nous flations d'avoir les vents favorables, mais nous fûmes bien trompez, nous ne fîmes que battre la

mer inutilement, & étant entrez dans le Golfe de Lyon, qui est un endroit de la mer Mediterranée des plus dangereux, puisque plusieurs vaisseaux y ont fait naufrage; pour éviter un pareil sort, nous fûmes contraints d'entrer dans la grande rade de Toulon le 16. Decembre.

Toulon qu'on nomme en Latin *Tolenium* & *Tolentium*, est le siege d'un Evêque suffragant de l'Archevêché d'Arles; c'est une ville tres ancienne; sa situation, son port, son negoce & ses richesses la rendent une des plus considerables de la Provence. Henri IV. la fortifia de belles murailles, & y fit élever deux grands moles; chacun de sept cent pas qui enveloppent presque tout le Port. Le principal Arsenal de mer est en cette ville, la Cathedrale est fort celebre par un grand nombre de Reliques qu'on y conserve, son plus ancien Prelat est saint Honoré, il y a plusieurs autres Eglises & Monasteres, dont le plus superbe & le plus magnifique est celuy que les Jesuites ont fait nouvellement bâtir.

La ville n'est pas des plus grandes, on l'a augmentée depuis quelques années d'une grande ruë & de plusieurs autres petites. Le bassin où sont les vaisseaux de Roy est nouvellement construit, l'on a employé pour ses fondemens une certaine terre gri-

sâtre, dite *Porcelaine*, que l'on trouve à Naples, elle est tres propre pour bâtir en mer, elle s'y endurcit par la suite des temps & devient comme une roche. *La Corderie* ou l'endroit où se font les cables pour les vaisseaux, merite d'être vû des curieux, c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre qu'il y ait en France, tant pour sa magnificence que pour sa grandeur.

Le Port des vaisseaux marchands est tres bon & fort sûr ; la rade peut contenir facilement plusieurs armées navales. Cette ville a plusieurs forteresses, dont la principale se nomme *la grande Tour*, elle est imprenable par mer.

Nous trouvâmes à la grande rade de Toulon, un vaisseau de Roy armé en course qui aussi embarrassé que nous n'attendoit qu'un vent favorable pour sortir. Il se nommoit *l'heureux Retour* qui avoit été pris sur les Anglois dans les guerres passées, il étoit monté de quarante-huit pieces de canon, avec trois cent hommes d'équipage, & commandé par Monsieur de Lambert Officier du Roy, qui avoit donné des marques de sa valeur en plusieurs occasions fort perilleuses, & passoit à juste titre pour un des plus recommandables Capitaines de la mer : cette ren-

contre nous fut fort avantageuse, comme on le verra dans la suite. Toutes nos mets étoient pleines de corsaires; nous n'entendions parler tous les jours que des prises que les ennemis faisoient sur nous : cela fit faire des reflexions à nos Officiers, qui crurent que nous convoyant de ce vaisseau, nous ne courrions pas de si grands risques ; c'est pourquoy ils en parlerent dès le lendemain au Capitaine, & trois jours après ils convinrent avec luy que moyennant la somme de quatorze mille livres qui furent comptées avant notre départ, il nous convoyeroit jusques au *Cap Spartel*: les vents contraires nous arrêterent jusqu'au vingt-six dans cette rade.

CHAPITRE II.

Départ de la rade de Toulon, nous sommes démâtez par une violente tempête: ce qui nous oblige de remettre le Cap vers Cailliari ou Cagliari, ville capitale de la Sardaigne.

NOus partîmes le 27. Decembre de la rade de Toulon, avec un vent assez favorable, mais cela ne dura pas long-temps, car le 28. le ciel s'étant couvert, la mer se leva avec tant de violence qu'un

coup de vent ayant investi l'avant du vaisseau par le travers cassa notre *Beaupré*, un moment après notre mât de *misaine* ne pouvant plus resister à une si furieuse tempête se rompit en trois endroits, & sans un prompt secours, nous allions être démâtez de tous nos mâts; mais comme il s'agissoit de la vie, chacun vint mettre la main à l'œuvre : après la perte de nos deux mâts, nous fûmes contraints de nous abandonner au gré des vents ; comme ils changeoient à tout moment, il nous falloit faire la même manœuvre, ce qui empêchoit nos charpentiers de travailler ; les gens de *l'heureux Retour* s'étant apperçus de la perte de notre *Beaupré* s'approcherent. Dans ce temps-là nos Capitaines tenoient conseil pour resoudre ce qu'ils feroient, & ils étoient demeuré d'accord de repasser en France, mais un vent contraire à leurs desseins les obligea de remettre le Cap vers Cagliari où ils se flatoient de trouver des mâts. Nous arrivâmes le 1. Janvier 1708. aux isles de saint Pierre, l'on y voit encore les ruines d'une ancienne Eglise ; à deux lieuës de là il y a un château assez bien fortifié où demeure un Gouverneur : l'on ne trouve que quelques maisons dont les habitans ne sont pas des plus polis ; la mer est fort poissonneuse en cet endroit, &

les vaisseaux qui y abordent trouvent dequoy se rafraîchir. Il y a quantité de perdrix, quelques cerfs, & beaucoup de lapins ; nos malades se remirent un peu des fatigues qu'ils avoient essuyées les jours précedens, nous nous fûmes promener dans l'isle de saint Antioche, elle n'est separée de l'isle de Sardaigne que par un pont de communication, & n'est celebre que par le martyre de ce Saint, qui arriva dans le second siecle, sous la persecution de l'Empereur Adrien, elle se nommoit auparavant *Solo*. On n'y trouve aucunes ruines, ni d'Eglises ni d'ancien temple : pendant le sejour que nous fûmes obligez de faire dans ces isles, par rapport aux vents contraires qui ne nous permettoient pas de nous mettre en mer, pour ne pas perdre entierement notre temps, notre Capitaine envoya deux hommes de notre équipage au Consul François de Cagliari, pour sçavoir de luy si nous y trouverions des mâts comme on nous l'avoit dit : nos députez arriverent de Cagliari le 6. Janvier, & dans la réponse que le Consul faisoit à notre Capitaine, il luy marquoit qu'il y avoit dans les magasins du Roy un mât de Galere de *rechange*, qui pouvoit nous servir de *Beaupré*, & qu'à trente lieuës de là il y en avoit deux

autres dont toute la difficulté ne consistoit que dans le transport.

Nous arrivâmes le 13. Janvier à Cagliari, aussi-tôt notre Capitaine accompagné de quelques Officiers fut rendre visite au Viceroi, & après l'avoir complimenté & luy avoir dit le sujet qui nous avoit fait relâcher en cet endroit, il luy demanda en grace de nous donner le mât de *rechange*, qui étoit dans les magasins du Roy, s'obligeant de luy en faire venir un semblable ; le Viceroi luy répondit, qu'il n'en étoit pas le maître, mais qu'il en écriroit au General des galeres de qui cela dépendoit, & qu'il esperoit d'en avoir le lendemain une réponse ; ce qui ne manqua pas, mais elle ne nous fut pas favorable, car il luy marquoit qu'il ne pouvoit pas absolument luy donner le mât qu'il luy demandoit, parce que n'en ayant pas d'autres, & pouvant arriver un même malheur à une de ses galeres ; il se trouveroit dans le mesme embarras que nous.

Cagliari est la Capitale de l'Isle de Sardaigne, & le sejour ordinaire du Viceroi, & d'un Archevêque qui a trois suffragans : le Siege Metropolitain est fondé dans cette ville depuis les premiers siecles. Lucifer (a) qui vivoit dans le quatriéme,

(a) Cet Evêque a composé un Livre intitulé *des Rois*

en fut Evêque, il est reveré & reconnu pour saint dans toute l'isle. Cette même isle a vû naître saint Hilaire Diacre de l'Eglise Romaine qui fut creé Pape en 461. Elle est abondante en toutes les choses necessaires à la vie, bleds, vins, fruits, pâturages, bestiaux dont on tire une grande quantité de fromages.

La ville de Cagliari n'est pas fort grande, elle est divisée en haute & basse ville: outre son commerce qui la fait valoir, elle est encore habitée par une partie de la noblesse de l'isle, elle donne son nom à un Cap voisin, dit *Capo Cagliari*. Pline, Tite-Live & Pomponius Mela parlent de Cagliari; ce qui prouve que c'est une ville tres ancienne; il n'y a point de plus bel édifice que la Cathedrale, tant pour son

Apostats, pour montrer que la felicité temporelle des Princes n'est pas toûjours une marque ni de leur vraye foy, ni de leur vertu; ce qu'il prouve par l'exemple des Rois d'Israël, qui ont été heureux quoiqu'ils fussent Idolâtres: il a fait plusieurs autres ouvrages, il donna la naissance & le nom à un Schisme qui fit beaucoup de mal à l'Eglise. Saint Athanase luy donne de grandes loüanges pour sa pieté & pour sa doctrine, & saint Jerosme le nomme *Bienheureux*, ce qu'il n'auroit pas fait s'il fût mort dans le Schisme. Ainsi il ne faut point douter qu'avant de mourir, il n'ait fait penitence & ne soit revenu à l'unité de l'Eglise dont il s'étoit separé; car qui oseroit mettre des bornes à la misericorde de Dieu, qui permet que les plus sages tombent, afin de les instruire par leur chûte, & de donner à tous une leçon d'humilité, sans laquelle il n'y a point de veritable vertu?

antiquité que pour sa grandeur & sa magnificence, elle est toute incrustée de marbre avec trois Chapelles soûterraines où reposent plusieurs corps Saints, dans un grand nombre de petits tombeaux de marbre blanc rangez les uns sur les autres, cette Eglise est dans la haute ville. On compte outre cela quatre Paroisses & vingt-deux Monasteres, parmi lesquels sont les Trinitaires reformez, logez dans le fauxbourg; ils ont dans leur Eglise une Vierge sous le titre de *Notre Dame de Bonair*, pour laquelle les peuples de ces quartiers ont une grande devotion; en entrant dans cette Eglise à main droite, l'on remarque au haut de la voute trois petits bateaux faits de canne, revêtus en dehors de toile cirée, dans lesquels trois matelots esclaves à Tunis se sauverent ayant embarqué chacun un baril d'eau avec un peu de biscuit, ils firent près de quatre-vingt lieuës dans ces especes de paniers; l'on me dit que cela avoit coûté la vie à plusieurs autres, qui avoient voulu faire la même chose.

La haute ville est renfermée de murailles; la basse est au pied sur le bord de la mer, elle est toûjours fort sale, sur tout en hyver, recevant tous les égoûts qui tombent de la haute ville, que les pluyes preſ-

que continuelles y entraînent ; ce qui cause des fievres que les habitans appellent *intemperies* qui proviennent des mauvaises exhalaisons qui s'élevent au commencement des chaleurs, & qui donnent la mort à beaucoup de monde toutes les années, ce qui fait que cette ville n'est pas aussi peuplée qu'elle le devroit être.

Le Port est un grand golfe, qui peut contenir un grand nombre de vaisseaux, mais il n'est pas trop bon pour les gros bâtimens, car ils sont contraints de moüiller au large. Il y a des étangs & des salines voisines : devant la basse ville où l'on descend ordinairement à terre, il y a un petit mole où l'on pourroit mettre jusqu'à quatre galeres ; ce Port est fermé du côté de la mer par une muraille, qui sert de rempart, sur laquelle il y a une batterie de plusieurs pieces de canon.

La Sardaigne est une des plus grandes isles de la mer Mediterranée, elle a environ six cent cinquante milles de circuit ; sa figure est un quarré long, elle a au Nord l'isle de *Corse*, dont *Bastie* est la Capitale, & n'en est separée que par un canal de neuf à dix milles de large. *Sardus* qui y conduisit une Colonie Grecque donna le nom à cette isle, elle fut habitée par differens peuples jusques à la prise qu'en firent les

Carthaginois, que les Romains chasserent ; les Africains la prirent sur les Romains, elle passa de ceux-cy aux Pisans & aux Genois ; & Jacques II. Roy d'Arragon la leur ayant reprise en 1330. elle est restée depuis toûjours soûmise aux Rois d'Espagne. Les habitans de cette isle aussi-bien que ceux de Corse sont assez bien-faits, fort mal-propres & mal-habillez ; les vieux se laissent croître la barbe & les cheveux dont ils n'ont aucun soin ; ils sont ignorans, cruels, vindicatifs, ne pardonnent que rarement à leurs ennemis : s'il arrive qu'un homme en tuë un autre, la veuve garde soigneusement les habits encore teints du sang de son mari qu'elle fait voir de temps en temps à ses enfans pour émouvoir leur tendresse, exciter leur colere & les obliger à venger la mort de leur pere, en leur nommant l'assassin ; ce qu'ils ne manquent pas d'executer ponctuellement quand ils sont en âge ; de sorte que plusieurs familles se détruisent de cette façon, n'y ayant aucune justice parmi ces montagnards ; elle n'est pas mieux observée par ceux qui demeurent au centre du païs, veu que le Conseil souverain qui reside à Cagliari, en est trop éloigné pour pouvoir prendre connoissance des affaires. Un de nos matelots rencontra

un jeune homme avec une grande barbe, sa curiosité le porta à luy en demander la raison ; il luy répondit qu'il avoit fait serment de la garder jusqu'à ce qu'il se fût vengé de son ennemi, ils ont herité de cette ferocité de leurs ancestres. Parmi plusieurs loix qu'ils avoient, celle qui obligeoit les enfans à tuer leurs peres à l'âge de soixante-dix ans, étoit d'une cruauté sans exemple, ils prétendoient que cette loy étoit fondée sur la prudence, & que c'étoit en manquer que de laisser vivre des gens qui pouvoient par la foiblesse de leur âge faire des fautes. Cette loy regne encore parmi ceux qui habitent les montagnes ; pour ceux qui demeurent dans les villes, ils sont plus humains & affables ; ils ont une inclination assez singuliere pour les animaux, ils n'aiment que ceux qui excedent en grosseur ou en petitesse : j'ay vû dans Cagliari des ânes pas plus gros que des dogues d'Angleterre, ils s'en servent à tourner une meule pour moudre le bled : le moulin est au milieu d'une chambre qu'ils ont chez eux pour cet usage. Ces petites bêtes sont fort jolies, fort dociles, & d'une blancheur extraordinaire. A l'égard des chevaux, ils ne sont pas plus gros que des bidets, mais ils ne sont pas mauvais pour des païs de montagne.

Les Officiers de *l'heureux Retour* voyant avec regret que le temps destiné pour leur course se passoit, & qu'ils ne pouvoient s'indemniser des dépenses faites pour leur armement que par quelques prises, qu'ils ne pouvoient pas faire en nous convoyant, nous avoient envoyé un d'entr'eux, pour nous donner avis qu'ils ne pouvoient pas demeurer plus long-temps avec nous, à moins que nous ne voulussions nous mettre à la place de ceux qui les avoient armez; notre Capitaine assembla son Conseil, à qui ayant remontré l'importance qu'il y avoit de songer à la sûreté d'un vaisseau aussi riche que le nôtre, l'on resolut de condescendre à la proposition que l'on venoit de nous faire; la déliberation fut signée des principaux Officiers du vaisseau, & à notre arrivée à Cagliari, les articles de convention furent signez dans la maison du Consul. Ces articles portoient que toutes les prises reviendroient à nos Armateurs, & que pour les bons services que Monsieur de Lambert avoit rendus, on luy en donneroit un dixiéme pour en disposer à sa volonté; n'ayant pû trouver de mâts à Cagliari, nos Officiers resolurent de passer à *Malte* pour en avoir; nous appareillâmes le 16. Janvier au soir: les vents mollirent tout d'un coup, & ne

revinrent que le lendemain 17. ils fraîchirent considerablement, & nos nouveaux Marins qui n'avoient plus souffert de mal étant à l'ancre, recommencerent à ressentir leurs premieres douleurs. Nous vîmes pendant la nuit *le Mont Vesuve.* (a) Le 29. Janvier au matin nous découvrîmes quatre vaisseaux, dont deux entrerent dans Malte, & les deux autres resterent à croiser attendant quelque bonne fortune.

(a) Montagne d'Italie prés de Naples, on l'appelle *Monte di Somma*, elle jette des flammes qui font souvent de grands désordres.

CHAPITRE III.

Notre arrivée à Malte, description de Malte, & de ce qu'il y a de plus remarquable.

NOus entrâmes le 29. Janvier à 10. heures du matin dans le Port de Malte; nous moüillâmes tout proche des vaisseaux qui nous avoient devancez; il y avoit outre cela six Galeres de la *Religion* avec un vaisseau de Tunis monté de 60. pieces de canon armé de quatre cent hommes que l'on avoit pris sur ces barbares.

On ne peut douter que le mot *de Malte* ne soit tiré de l'ancien nom *Melita*, comme

nous marquent les anciens Geographes, il en est même parlé dans l'Ecriture-Sainte au sujet de saint Paul. Quelques auteurs assûrent que le nom de *Melita* luy a été donné pour la grande quantité d'excellent miel qu'elle produisoit, & dont les pays les plus éloignez se fournissoient ; d'autres font voir que cette isle est la même que l'ancienne *Ogygie* où la Nymphe *Calypso* fille de l'*Ocean* & de *Thetis* faisoit son sejour. Ce fut elle qui reçut si genereusement le malheureux Ulisse qui s'étoit sauvé du naufrage qu'il venoit d'éviter sur les côtes de cette isle ; elle l'y retint pendant sept ou huit ans par le bon accuëil qu'elle luy fit ; mais ne pouvant plus resister aux ordres de la Déesse Junon, elle fut obligée de consentir à son départ. Cette isle est differente de celle qui se trouve située sous le nom de *Melite* près de la ville de Raguse & des côtes de la Dalmatie qu'on appelle maintenant *Maleda* ou *Malede*.

Malte est une isle environnée de tous côtez de la mer Mediterranée, sa figure est d'une *semelle* de soulier, elle est à neuf cent mille de Marseille, deux cent soixante de Tripoli d'Afrique, de la Pantelerie cent soixante, de la Sicile, des Goses, de Candie sept cent mille ; elle peut

avoit d'Orient en Occident six ou sept lieuës de longueur, trois ou quatre de largeur, & environ vingt de circuit; elle est bordée de plusieurs Châteaux & de bons havres qui en défendent l'entrée aux ennemis; l'espace de mer qui est entre la Sicile & cette isle s'appelle le *Canal de Malte.*

Les Carthaginois s'étant rendus maîtres de Malte, pendant qu'elle étoit soûmise au Roy Battus ennemi irreconciliable de la Reine Didon, ont long-temps possedé cette isle. Le langage du pays en est une forte preuve, puisque les habitans y parlent encore comme à Tunis; les Grecs en ont été aussi les maîtres; ensuite les Romains qui y bâtirent deux temples magnifiques, l'un à Hercule, & l'autre à Diane; les Sarrasins les en chasserent, & enfin ces derniers furent obligez de la ceder à Roger le Normand Comte de Sicile, qui la remit au Roy de Sicile; depuis ce temps Malte resta sous la puissance des Rois de Sicile, jusques à la conquête de Naples & de Sicile par l'Empereur Charles-Quint Roy d'Espagne, qui en fit un present à l'Ordre de saint Jean de Jerusalem en souveraineté, à condition que les Rois d'Espagne auroient toûjours la nomination de l'Evêque, que tous les ans à la fête de tous les Saints,

on presenteroit au Viceroi de Sicile un faucon en reconnoissance ou en hommage de cette investiture, & que jamais le Grand-Maître n'assisteroit ni ne recevroit dans ses ports les ennemis du Roy de Sicile. Cette isle a souffert plusieurs attaques des Infidelles, depuis qu'elle est possedée par les Chevaliers de Malte.

L'origine des Chevaliers Hospitaliers de saint Jean de Jerusalem, & qu'on appelle *l'Ordre de Malte* depuis que les Chevaliers qui le composent se furent refugiez dans l'isle de ce nom, que l'Empereur Charles-Quint leur donna après la perte de Rhode (*a*), cet Ordre, dis-je, à qui la Religion Chrétienne a de si grandes obligations, a eu d'assez petits commencemens. En voicy la veritable origine.

Avant le voyage du fameux Godefroy de Boüillon dans la Terre Sainte, quelques marchands Napolitains de la ville de Melphe qui negocioient dans le Levant, obtinrent du Calife d'Egypte la permission de construire une maison à Jerusalem pour eux & pour leurs Compatriotes, qui voudroient faire en pelerinage le voyage de

(*a*) La guerre allumée entre François I. & l'Empereur Charles Quint, fut cause que *l'Ordre de Malte* perdit Rhodes, que Soliman prit dans cette conjoncture aussi favorable à ses armes que honteuse aux Princes qui luy en fournirent l'occasion par leurs passions particulieres.

la Paleſtine pour y viſiter les Saints Lieux, & pour l'obtenir ils s'aſſujettirent à un tribut annuel : quelque temps après ces marchands éleverent encore deux maiſons avec deux Egliſes à l'honneur de la Vierge & de ſainte Marie Magdelaine ; la premiere pour les hommes, & la ſeconde pour les femmes, & ils y reçurent tous les pelerins avec un zele & une charité, dont il ſeroit à ſouhaiter que les Chevaliers d'aujourd'huy euſſent fidelement conſervé les impreſſions. Un deſſein ſi loüable, & qui s'executoit avec tant de fruit, donna la penſée à quelques autres perſonnes de s'appliquer aux mêmes exercices de charité, & d'établir une Egliſe avec un Hôpital à l'honneur & ſous le vocable de ſaint Jean, pour y recevoir les malades & y donner l'Hoſpitalité à ceux qui alloient viſiter les lieux conſacrez par la preſence de JESUS-CHRIST & par les myſteres qu'il y a accomplis. Gerard, à qui quelques-uns donnent la qualité de *Bienheureux*, & qu'ils nomment *Tung*, étoit Directeur de cet Hôpital vers la fin du onziéme ſiecle ; & lorſque les Chrétiens croiſez & conduits par Godefroy de Boüillon, dont je viens de parler, firent la conquête de Jeruſalem ; la reputation que ce ſage & zelé Directeur, qui étoit Provençal &

de la petite ville de Martigues, s'étoit faite dans tout l'Orient, engagea les Rois de Jerusalem successeurs de Godefroy, de contribuer à établir solidement ceux (a) qui travailloient sous luy à de si bonnes œuvres ; & ce genre d'occupation leur ayant procuré le nom *d'Hospitaliers*, on resolut de leur donner un habillement qui les distinguât des autres hommes ; ce fut un habit noir avec une croix à huit pointes ou patée, & on les engagea par les trois vœux de la Religion, auxquels on en ajoûta un quatriéme qui les obligeoit de recevoir, traiter & défrayer les Pelerins : cet établissement devenu fixe par l'obligation des vœux, se fit au commencement du douziéme siécle & sous le regne de Baudoüin I. car la fondation est de l'an 1104.

Le secours que ces nouveaux Religieux procuroient aux Pelerins s'étendoit même jusqu'à leurs voyages, & à entretenir la sûreté & la liberté des chemins, en s'opposant & en arrêtant les courses des Infideles ; mais pour executer un tel plan, il fallut recourir à la voye des armes & s'instruire de l'art militaire ; cette partie de

(a) S'il est peu d'Ordres Religieux qui ayent pû se conserver dans la pureté de son origine, il faut l'avoüer, il n'y en a pas aussi qui ressemble moins à ce qu'il étoit dans son établissement que celuy de *Malte*.

leurs exercices leur attira beaucoup de noblesse, & c'est ce qui fit enfin changer la qualité sombre & humiliante d'*Hospitaliers* en celle de *Chevaliers*, & depuis ce temps-là leur objet principal a toûjours été de faire une guerre irreconciliable aux ennemis de la foy : enfin Gerard leur donna des statuts, & un successeur en la personne de Raymond Dupuy Gentilhomme de Dauphiné vers l'an 1118.

La ville qu'on appelle la Cité vieille est bâtie sur le lieu le plus élevé de l'isle, sa situation seroit la plus avantageuse du monde, si elle avoit un Port, elle n'a rien de considerable que son antiquité ; il y reste quelques vieux vestiges de l'ancien Palais du Roy, qui ne valent pas la peine d'être vûs.

Près la Cité vieille se voit une grote où se retira saint Paul après son naufrage, dans laquelle selon la tradition du pays il demeura trois mois, & dont il ne sortoit que pour aller prêcher au peuple ; dans le même endroit l'on a posé la statuë de cet Apôtre sur un pied'estal, elle est entourée presentement d'une balustrade de pierre.

Le Grand-Maître de Vignacour y a fait bâtir l'Egliſe qui s'y voit, elle est superbe & magnifique en architecture & bâtie

de la pierre qu'on a prise sur le lieu, d'une couleur jaunâtre, molle dans sa carriere, & qui durcit exposée à l'air : c'est au-dessous de cette Eglise que la grote est creusée dans le roc ; chacun en tire des pierres dont la vertu, à ce que disent les habitans du païs, est de guerir de la morsure des serpens, qui sont fort communs dans cette isle.

Quant à la nouvelle ville où la Cité Valette qui porte le nom du Grand-Maître qui l'a fait bâtir, elle est des mieux bâties & des plus propres : il n'y a pas une ruë qui ne soit d'allignement & d'une largeur raisonnable traversée des autres ruës toutes à l'équere, comme un échiquier, pavées de pierres blanches, il y en a quelques-unes qui vont un peu en montant, mais c'est si peu de chose que les chevaux y peuvent monter & descendre fort facilement. Les Eglises y sont toutes tres propres ; les tremblemens de terre ausquels cette isle est sujette, en ont empêché l'exhaussement.

L'Eglise de saint Jean est la principale de la ville, la plus belle & la plus riche de toute l'isle : si cet édifice bâti assez grossierement n'a pas épuisé en ses dehors toutes les regles de l'architecture, en recompense la peinture & la sculpture se sont

efforcées d'y paroistre avec toutes leurs pompes & leurs ornemens pour en enrichir le dedans. Le Cavalier *Mathias* s'est surpassé luy-même dans les magnifiques tableaux qu'il a peints à fresque sur la voute où avec un art merveilleux, il a tracé les principales actions de la vie de saint Jean, & a merité outre l'estime de tout le monde, l'habit, la croix & une riche chaîne d'or des mains du Grand-Maître, avec une reconnoissance de la *Religion*, d'une pension tres considerable sur tous les Prieurez des Langues qui la composent : les piliers de l'Eglise sont revêtus d'un tres beau marbre jaspé, les Chapelles sont superbes, elles brillent par l'or & l'azur qui éclatent de tous côtez ; les épitaphes des Grands-Maîtres qui sont à droit & à gauche, en augmentent la beauté, & les tombes des Chevaliers Grand-Croix, qui sont de marbre à pieces de rapport de toutes sortes de couleurs, composent le pavé de l'Eglise, dont la Sacristie est si superbe & si magnifique qu'il y en a peu qui l'égalent pour ses richesses. Le Roy de France, l'Empereur & le Roy d'Espagne y ont leur Chapelle : dans celle de France il y a un tableau de la conversion de saint Paul fort estimé des connoisseurs.

Les sept Langues y ont chacune leur

Chapelle qu'elles ont enrichies à l'envi l'un de l'autre le plus magnifiquement qu'il leur a été possible; quelques Commandeurs ont fait orner les autres Chapelles qui excedoient le nombre des Langues, & y ont fait mettre leurs armes. Le grand Autel est superbe & magnifique, il est orné de plusieurs figures qui ont été faites à Rome par les plus habiles sculpteurs, l'on y admire encore une piece qui n'est pas un des moindres ornemens de cette Eglise, c'est un grand tableau de la Decolation de saint Jean dans la prison, de la main de *Michel-Ange* qui est estimé pour un de ses plus beaux ouvrages; dans une Chapelle sont deux autres tableaux de saint Jerôme & de la Magdelaine qu'on croit du même pinceau; au côté gauche de l'Autel est le dais magnifique sous lequel est le fauteüil du Grand-Maître; sous l'Autel est la cave où l'on enterre les Grand-Maîtres. On y voit quelques tombeaux qui n'ont rien de remarquable que le nom de ceux qu'ils renferment. Le service divin s'y fait avec toute la devotion & toute la pompe possibles; le Prieur officie pontificalement comme un Evêque, & c'est la troisiéme dignité de la *Religion*, il passe devant les Grand-Croix, & immediatement après le Grand-Maître & l'Evêque

l'Evêque, il tient sa place au Conseil.

Le Cimetiere est à côté de l'Eglise où le Commandeur Balbiane de la Langue Italienne, fait revivre par une belle pyramide qu'il y a fait dresser la memoire des Chevaliers tuez au siege de Malte qui y sont enterrez. L'Evêque de Malte est suffragant de l'Archevêque de Palerme : par une suite sans exemple, il a tenu toûjours son rang du regne même des Sarrazins depuis l'élection que fit saint Paul de Publius fils du Prince de cette Isle qu'il guerit de la fievre & du flux de sang, lorsqu'envoyé à Rome par Festus son vaisseau donna à la côte où il fit naufrage. Le dernier Evêque mort apporta en cette Eglise une parcelle du cœur de saint Paul avec deux corps de Martyrs. Les Chanoines qui la desservent au nombre de vingt, sont vêtus comme des Evêques, & ont prés de mille écus de revenu fondé en l'Isle & en Sicile sur des fonds tres assurez. Les autres Eglises de cette ville sont fort bien bâties dans toutes les regles de l'architecture, & sont encore plus riches en dedans qu'elles ne sont agreables au dehors.

Le Palais du Grand-Maître n'a rien de considerable par dehors que son étenduë de bâtimens, étant isolé de quatre ruës, & bâti plus solidement que magnifique-

ment : pour le dedans il eſt fort vaſte, il y a deux appartemens, un d'Eté & un d'Hyver avec une Chapelle; les plat-fonds ſont enrichis d'or avec des peintures à freſque qui repreſentent les combats remportez ſur les Turcs & les principales actions qui ſe ſont faites ſur mer par les Galeres de la *Religion* ; il y a un dais dans la ſale où le Grand-Maître donne ſes audiances auſſi-bien que dans celle où il mange; dans ſon appartement d'Eté, il y a un petit jardin en terraſſe tout rempli de quaiſſes d'orangers & de fleurs les plus rares & les plus curieuſes ; une belle voliere, des fontaines & grotes fort agreables, quantité de treilles dont les tiges prennent dès le pied du bâtiment & font un ombrage charmant.

La ſale d'armes qui a communication avec l'appartement d'Eté du Grand-Maître merite d'être vûë, il y en a à Londres & à Veniſe de plus grandes, mais non pas de plus propres & de mieux rangées. Parmi une grande quantité d'armes, l'on y remarque celles qui furent rapportées du magaſin de Rhodes, d'où par la plus honorable compoſition qui ait jamais été faite, Soliman permit au Grand-Maître de l'iſle Adam d'emporter tout ſon canon & toutes ſes munitions tant de guerre que de bouche;

on y voit aussi un canon de cuir boüilli pris sur les Infideles. Sous cette sale est l'écurie du Grand-Maître, qui contient plusieurs beaux chevaux de selle, & des mulets pour ses carosses & litieres.

L'Arsenal est vers la porte Royale qui n'est pas d'une fort grande étenduë, mais la fonderie y est des plus curieuses ; il y a une tres grande quantité de belles pieces de canon ; on y voit le fameux *Basilic* que les Turcs en levant le siege un peu à la hâte furent obligez d'abandonner, il n'est considerable que par son poids & son calibre de cent vingt livres de bale ; car pour le reste il est fondu tres grossierement, & on ne le garde que pour servir d'éternel trophée de l'avantage qu'eut la *Religion* sur les Mahometans. Le Grand-Maître outre quelques jardins dans la ville a encore trois maisons de plaisance dont le *Bosquet* est la plus éloignée ; les deux autres sont sur le chemin ; toutes trois ne sont considerables que par le nombre & la beauté des orangers, des citroniers, des grenadiers & plusieurs autres fruits ; il s'y trouve de tres belles fleurs même dans l'hyver. Les fontaines qui tombant dans des bassins creusez dans le roc font un agreable murmure, sortent du milieu des rocailles que l'art a embelli d'une infinité

de figures croteſques & curieuſes.

Les ſept Auberges où les Chevaliers de chaque Langue vivent aux dépens de la *Religion* & du Commandeur, qui pour entrer dans les *grandes Dignitez*, eſt obligé de faire le ſupplément de la dépenſe pendant deux ans, ſont magnifiquement bâties & ſur tout celle de Provence; les maiſons mêmes des particuliers y ſont tres belles, on n'y voit point de toit, elles ſont toutes enterraſſées à la moreſque.

L'Infirmerie qui conſiſte en cinq ſales eſt une des plus belles qui ſoit au monde, tant pour les bâtimens que pour l'ordre qu'on y obſerve; il y peut tenir une grande quantité de malades qu'on ſepare ſuivant leur indiſpoſition: de peur de la communication, l'on les met dans une ſale de plus de cent toiſes de long; ſon exhauſſement eſt proportionné à la largeur, & les lits des malades n'y ſentent point leurs lits d'hôpital; non ſeulement les Chevaliers, mais tous les habitans de l'iſle indifferemment, & même les étrangers y ſont traitez également bien: les malades de quelque religion qu'ils ſoient y ſont reçus avec la même charité, mais il faut ou qu'ils ſe retirent trois jours aprés leur entrée, ou qu'ils écoutent les Prêtres qui ſe preſentent pour les inſtruire dans notre creance.

Sous cette premiere grande sale est une autre, partie hors de terre, partie taillée dans le roc, voutée à lunettes pour tirer des jours des cloîtres & jardins, où les forçats Chrétiens & les Turcs des galeres de la *Religion* & autres esclaves des particuliers sont traitez de la même façon que les Chevaliers malades qui sont au-dessus.

Il y a un *grand Hospitalier* qui est toûjours de l'Auberge de France & trois Chevaliers en charge sous luy ; outre les Medecins ordinaires, ceux de la ville y viennent joindre la pratique à la theorie qu'ils peuvent avoir.

Les malades Chevaliers ou esclaves sont servis également en vaisselle d'argent: leur nourriture y est excellente, & telle qu'un malade fort riche pourroit la desirer dans sa maison. La *Religion* fait tous les ans un fonds considerable pour fournir aux frais de cette Infirmerie.

Chaque année le Grand-Maître choisit une personne qui doit être absolument Maltois naturel pour être Gouverneur ou *Maire* de la ville, qui assisté de quelques Docteurs va exercer la Justice par les villages.

Tous ces villages qui sont sous des Capitaineries & joints à la ville, peuvent faire

cinquante mille hommes, dont quinze mille portent les armes, & ont chacun leur mousquet & leur épée : ils sont au nombre de quarante, & sont bâtis comme des villes.

Pour la Justice de la *Religion* le Grand-Maître y préside luy-mesme, & son Conseil est composé de tous les Commandeurs, Grand-Croix & de quelques autres Chevaliers, ils prennent place avec des robes à longues manches qui sont robes d'audiance & de ceremonie, & jugent sur le champ tous les differends, aprés que les Avocats ont exposé les raisons de leur parties, ainsi qu'il se pratique dans nos Parlemens.

La Chambre du Tresor composée de trois Grand-Croix a sa jurisdiction sur toutes les affaires qui regardent le Tresor.

Il y a aussi une Chambre pour les affaires de la Marine & une audiance publique où l'on juge les procès qui surviennent entre les Chevaliers & les seculiers.

Chaque Langue a nomination d'Officiers, & ses charges & honneurs dont on ne sçauroit la dépoüiller. La Langue de Provence a le chef du tresor, l'artillerie & les dépenses pour la construction des galeres, & a pour chef *le Grand Pilier*; celle d'Auvergne *le Grand Commandeur*; celle de France *l'Hospitalier*; celle d'Italie *l'A-*

miral ; celle d'Arragon *le Grand Conservateur* ; celle d'Allemagne *le grand Bailly* ; celle de Castille & de Portugal *le Grand Chancelier.*

Le revenu de *la Religion* aide à payer une partie des charges ; le casuel, comme les biens que les Chevaliers laissent en mourant à *l'Ordre*, sert à acquitter l'autre. On ne touche au tresor que dans les necessitez pressantes ; la Chambre du tresor est dans le Palais du Grand-Maître, au lieu le plus élevé, & enferme un million de piastres qui vaut trois millions de livres.

Malte se défend d'elle-même, parce qu'on ne sçauroit rien entreprendre sur cette ville, dont on ne soit averti. Les Tours qui sont en grand nombre le long des côtes donnent avis par leurs feux & leurs signaux, des bâtimens qui sont à la mer, pour que les villages des *Gosses* & de la grande Isle se tiennent sur leurs gardes.

La *Religion* n'entretient à la mer ni vaisseaux ni barques ; quelques Chevaliers en ont sous le voile en levant, mais c'est à leurs dépens, aussi-bien que les vaisseaux qui vont en marchandise qui appartiennent à des particuliers de Malte, ou qui empruntent *la bandiere* de *l'Ordre*. Toutes les forces de la Religion consistent pour le de-

hors en sept galeres. Le Grand-Maître *Lascaris* en fonda une à ses dépens. Ces galeres passent de si loin les nôtres pour le commandement, pour l'armement des soldats, matelots & chiourmes, que les Turcs les apprehendent plus que toute l'armée Venitienne entiere.

Les Chevaliers de Malte sont divisez en plusieurs rangs & degrez differens. Ceux du premier rang sont tous nobles & appellez *Chevaliers de Justice*; ils portent une croix d'or, & sont obligez de donner des preuves de leur noblesse de quatre generations, aussi-bien du côté du pere que du côté de la mere avant que de pouvoir être reçus dans *l'Ordre*.

Il y a aussi des *Chevaliers de Grace*. (a) Il y en a de Prêtres qui celebrent la Messe & ne donnent point d'argent pour entrer

(a) Les Chevaliers de Grace doivent être nobles de naissance, & on ne les appelle *Chevaliers de Grace* que parce qu'on leur en fait du côté maternel, ou tout au plus d'un degré du côté paternel; il faut de plus remarquer qu'il y a beaucoup de Freres servans qui ne sont point Ecclesiastiques, & on ne leur doit point donner en general ce titre. On verra bien-tôt la belle histoire de cet Ordre à laquelle Monsieur l'Abbé de Vertot travaille: il faut aussi remarquer que les Chapelains ou Prêtres Conventuels sont nobles ou du moins de familles considerables, & que les Servans d'armes sont nobles, mais non de quatre races; ou du moins qu'ils sont issus d'une famille élevée au-dessus du commun, & que quelquefois en consideration de leurs services, on les fait *Chevaliers de Grace*, comme il arriva au Chevalier Paul *Vice-Amiral* de France.

dans l'Ordre, outre les Freres Servans d'armes qui sont Ecclesiastiques & portent une croix de drap sur leur manteau ; car ils n'en peuvent point porter d'or qu'avec la permission du Grand-Maître qui les peut faire ses Chevaliers ; ceux-cy sont établis sur certains emplois, & ont de petites Commanderies commises à leurs soins, & peuvent être admis à être reçus dans l'Ordre, aprés avoir fait quatre caravanes sur les galeres & dix ans de residence conventuelle à Malte.

Les Prêtres ne sont obligez que de faire deux caravanes pour pouvoir être reçus ; mais il n'y en peut avoir qu'un sur chaque galere, qu'on appelle le *Prieur de la galere.*

Il y a aussi des habitans de l'isle qui portent une demi-croix & sont appellez pour cela les *Demi-croix*, qui sont exempts de toute charge & de peage, mais ils ne sont obligez à quoi que ce soit; ils ne peuvent point avoir d'inspection sur aucune Commanderie ni aspirer aux dignitez de l'Ordre.

Enfin il y a des *Donnez* qui servent seulement dans les Auberges, & ont effectivement été donnez à l'Ordre pour luy rendre service, étant nourris par les Chevaliers de la Langue dans laquelle ils sont obligez de servir.

Aprés la mort du Grand-Maître les Chevaliers en choisissent un autre, & on fait les funerailles du défunt avec grande pompe & beaucoup de ceremonies.

Le terroir de Malte est pierreux & plein de rochers, de sorte qu'il n'y a point d'endroit où il y ait plus de quatre pieds de terre au-dessus du roc ; cependant il y croît du bled, de l'orge, du cumin, & du coton qui passe pour le meilleur qu'on puisse trouver dans le monde ; de plusieurs sortes de fleurs ; on y trouve presque les mêmes fruits qu'en Italie : il y a des vignes qui portent de tres bons raisins ; le vin qu'on en tire est fort & delicat, mais en petite quantité, parce que l'on vend au marché la plus grande partie des raisins, au lieu d'en faire du vin. Il y a des olives, des amandes & de tres bonnes figues, des citrons doux & des citrons aigres d'une beauté & d'une grosseur toute particuliere, de tres excellens abricots & des peches extraordinairement grosses. On y trouve aussi de plusieurs sortes de melons, des palmiers & autres fruits. On y brûle faute de bois de la fiente de vache ou de quelqu'autre animal sechée au soleil, ou des chardons sauvages. On y brûle aussi du bois d'olivier qu'on apporte de Sicile, & qu'on vend à la livre : en quelque sai-

son que ce soit, on ne fait jamais du feu qu'à la cuisine. Le pain y est excellent, le bœuf & le mouton d'un goût merveilleux ; le veau & les poules s'y mangent en toutes saisons ; quoiqu'il semble que le pâturage y soit fort rare, les perdrix & pigeons, sur tout les lapreaux, grives & tous autres gibiers y sont plus gras qu'en aucun lieu de l'Europe : il y a aussi de beaux chevaux qui ne sont pas ferrez, & ne sont nourris que de paille & d'orge : les paysans se servent d'ânes pour apporter leurs denrées.

Les habitans de cette isle étoient autrefois fort sauvages, n'ayant frequentation avec aucun de leurs voisins, on y voit encore en plusieurs endroits de petites grotes taillées dans le roc, où ils se retiroient, n'ayant pas encore l'usage des maisons. Ils y enfermoient leurs peres quand leur âge avancé ne leur permettoit plus de travailler, & les laissoient mourir de faim, mettant seulement pour huit jours du pain & de l'huile prés d'eux ; & fermant avec des pierres la porte de leurs cavernes, dont ils faisoient des sepulchres vivans à ceux qui leur avoient donné la vie, ils excusoient leur barbarie sur ce qu'à peine la terre pouvoit de ce temps-là nourrir ceux qui prenoient

la peine de la cultiver avec des soins incroyables, & que la nature vouloit qu'ils se défissent de ceux qui n'avoient plus de forces pour se nourrir de leur travail.

Les naturels ont un langage particulier qui est un Arabe corrompu, & presque chaque village à un accent different. Les payſans ne sçavent la plûpart que ce langage; les Bourgeois entendent ordinairement le François & l'Italien outre leur langue maternelle.

Les maris y sont plus jaloux qu'en aucun lieu du monde, leur porte est fermée aux parens même de la maison. Ils ne font jamais manger leurs femmes avec les personnes qu'ils regalent chez eux, ils leur défendent les promenades, & ne leur permettent d'aller à la messe que sous un grand voile noir qu'elles mettent sur leurs têtes qui les cache entierement. Les Chevaliers n'ont point d'entrée dans ces maisons; quand ils ont à parler aux Marchands Maltois, ils les vont trouver à la place où ils s'assemblent, & jamais à leurs maisons, s'excusant sur ce que les vœux de chasteté, d'obéïssance & de pauvreté que font les Chevaliers ne se gardent qu'à l'Eglise, à table & au lit.

Les hommes & les femmes qui tiennent un rang honnête vont habillez à la Sici-

lienne ou à l'Italienne avec quelque peu de difference. Tous les autres habitans portent une espece de justaucorps fort étroit qui leur descend jusqu'à demie cuisse qu'ils appellent *Capot*, au derriere duquel il y a un capuchon, ils portent un bonnet bleu. Les Etrangers y sont vêtus chacun à la mode de son pays. Tous les habitâns de l'isle suivent la Religion Catholique Romaine. On y fait les funerailles à la maniere des Grecs; on louë des pleureuses pour accompagner le Convoy, elles suivent immediatement aprés le corps en faisant des lamentations & des hurlemens épouventables. La ratification des Contrâts de mariage se fait en se donnant reciproquement un mouchoir & en couchant ordinairement ensemble avant l'entier accomplissement & la consommation, qui se pratique avec les ceremonies accoûtumées en face de l'Eglise.

Les habitans y vont armez de longues épées & de grandes dagues, de zagaies, ou javelots plus petits que nos demi-piques, qu'ils peuvent lancer des deux bouts, & s'en servent à cheval avec beaucoup d'adresse: ils portent aussi des spontons qui sont comme des bâtons à deux bouts. La plûpart des habitans sont pauvres à cause de la sterilité du terroir, ils s'appliquent

principalement à la culture du cumin & du coton.

CHAPITRE IV.

Départ de Malte ; nous découvrons les isles de Comin, Cominot, & Goze, leur situation; de qui elles dépendent : le Grand-Maître Prince de l'isle de Goze : roc où l'on trouve des faucons : mœurs des habitans : leur Religion.

NOus partîmes de Malte le dix-neuf Février avec un vent favorable qui nous fit découvrir peu de temps aprés les petites isles de *Comin* & de *Cominot* & celle de *Goze* ; ces trois isles sont de la dépendance de celle de Malte, & reconnoissent l'autorité du Grand-Maître. Les deux premieres (*a*) sont situées dans la mer de Sicile entre Malte & Goze. Le Grand-Maître Alof de Vignacourt y a fait construire un fort pour les mettre en sûreté. l'isle de Comin au rapport de Cluvier est *l'Hefestia* des anciens, elle peut avoir environ une lieuë de circuit. Il s'y trouve beaucoup de gibier ; elle a à son midy une autre petite isle qu'on appelle *Forfola* ou

(*a*) En Latin Caminam.

Furfura. Nous passâmes le même jour au nord de l'isle de Goze en Afrique, elle est à deux (*a*) lieuës de l'isle de Malte, elle est appellée par les Italiens *Gozo*; par ses habitans *Gaudisch*, qu'ils ont tiré de *Gaudosch*, qui est le nom que luy donnoient les Arabes qui l'habitoient autrefois, & par les Latins *Gaulos*. Son circuit est d'environ huit lieuës, sa longueur de trois, & sa largeur d'une & demie d'une figure ovale & environnée presque tout autour de rochers escarpez, & d'écuëils qui luy servent de défense; de sorte qu'on n'y peut aborder qu'avec beaucoup de difficulté & de danger; elle est au couchant de l'isle de Malte. Il y a un Château assez petit, bâti sur une montagne qui est pourveu d'un assez bon nombre de pieces d'artillerie & qui commande sur toute l'isle. L'air y est fort serain & l'on y trouve un grand nombre de fontaines. Le terroir en est tres fertile, puisqu'il fournit de fruits & des grains non seulement à ses propres habitans, mais encore à ceux de Malte. Il y a une grande quantité de moutons, de lievres, d'oiseaux, & du miel en grande abondance: il y a du côté de Barbarie un roc taillé & escarpé où l'on trouve de fort beaux faucons. C'est où l'on va prendre ceux

(*a*) c'est-à-dire éloignée de quatre milles.

que l'on envoye tous les ans au Vicerof de Sicile pour l'hommage que le Grand-Maître eſt obligé de faire au Roy d'Eſpagne en conſequence de l'engagement porté par la donation de l'iſle de Malte faite par l'Empereur Charles Quint à l'Ordre des Chevaliers de ſaint Jean de Jeruſalem, qui venoient d'être chaſſez de Rhodes.

Cette iſle eſt ſous la domination du Grand-Maître qui prend le titre de *Prince de Goze*, & y envoye de trois ans en trois ans un Chevalier auquel il donne le titre de Gouverneur. Les habitans ont les mêmes mœurs que les Maltois & parlent le même langage; ils ſont tous Catholiques Romains.

CHAPITRE V.

Deſcription des Iſles de Lampadouſe & Linoſe, ce qu'il y a de remarquable.

NOus ne ſommes pas preſentement fort éloignez des iſles de Lampadouſe & Linoſe. L'iſle de Lampadouſe eſt environ à vingt cinq lieuës de Malte entre cette iſle, la Sicile & la côte de Thunis. Ptolomée la nomme *Lipaduſa*, (a) elle

(a) L'Arioſte qui la nomme *Lipaduſa* en fait le lieu du fameux combat d'*Agramant*, de *Gradaſſe* & *Sobrin*,

est inculte & inhabitée, il n'y reste plus que des masures d'un vieux Château, de plusieurs maisons, de murailles & de tours de villes ruinées ; il y a une Eglise qu'on appelle sainte Marie de Lampadouse. Les Chrétiens y ont une grande devotion & même les Turcs y vont faire leurs prieres ; c'est une maniere de grote où sur la gauche en entrant est un autel de Nôtre-Dame, & à côté une espece de representation mortuaire de bois sur des treteaux qu'on appelle le tombeau de Mahomet avec un turban dessus ; sur l'autel de la Vierge est un bassin où la plûpart de ceux qui abordent en cette isle donnent quelque marque de leur devotion, & quand ils n'y laissent point d'argent, ils donnent à la place du pain, du vin, de l'huile, des feves, du vinaigre, du poisson mariné & autres choses : ce qu'il y a de plus particulier, c'est qu'outre ce qui est necessaire à la vie, il s'y trouve des habits, des souliers, du linge, des boulets, de la poudre à canon, des planches, des cordages & enfin de tout ce qu'un Chrétien ou un Turc croit pouvoir y être utile à ceux qui

contre *Roland*, *Olivier & Bradimart* : c'est peut-être pour cette raison que les matiniers Italiens appellent une maison ruinée qui leur sert de Cafe, la *Casa d'Orlando*.

abordent dans l'isle, dont les voyageurs peuvent se servir librement au cas qu'ils en ayent besoin pour achever leur voyage ; mais que qui que ce soit ne peut prendre sans necessité, & la punition suit de prés le crime, puisqu'on ne peut sortir de l'isle jusqu'à ce qu'on ait fait restitution de ce qu'on y a pris, n'y ayant que le seul Pilote réel des galeres de Malte qui ait le pouvoir d'en enlever l'argent pour le porter à Nôtre-Dame de(a) Trapano en Sicile, autrement *la Nunciata* ; c'est un Hôpital établi pour l'entretien des pauvres & des malades. L'intention des uns & des autres quand ils y laissent des vivres, est de secourir quelques pauvres esclaves Chrétiens ou Turcs, afin que se sauvant les uns de Barbarie, & les autres de la Chrétienté dans de petites barques ou chaloupes portées par le vent en cette isle, ils puissent trouver de quoy subsister jusqu'à ce que quelque vaisseau de leur Religion venant à passer les ramene en leur pays, où le mauvais temps, & peut-être la foiblesse de leurs petits bâtimens ne leur a pû permettre d'arriver ; quelques Corsaires Chrétiens y ayant par plaisanterie dérobé quelque argent, ont fait quelquefois dix ou

(a) C'est où l'on a transporté l'Image de la sainte Vierge qui étoit dans l'isle de Lampadouse.

douze partances sans pouvoir gagner le vent & le large, & cela a toûjours duré jusqu'à ce qu'ils ayent enfin restitué l'argent qu'ils avoient pris sur l'autel sans necessité : ce fut-là ou tout auprés qu'Antoine Doria commandant la Flotte de Charles Quint l'an 1551. passant de Sicile en Afrique pour rafraîchir la garnison d'une place, donna à travers cette isle par l'imprudence de ses Pilotes, & de quinze galeres qu'il commandoit il en perdit huit. L'isle de Linose est aussi du nombre des isles d'Afrique, elle n'est qu'à sept ou huit lieuës de la Lampadouse, elle a environ cinq lieuës de tour, & n'a point d'endroit commode pour y faire aborder les vaisseaux. Les Turcs ont souvent tenté de s'emparer de cette isle de même que de celles de Malte, de Comin & de Goze, & de les enlever aux Chevaliers de l'Ordre de saint Jean de Jerusalem, mais tous leurs efforts ont été jusqu'à-present inutiles.

CHAPITRE VI.

Description de l'isle de la Pantalerie.

LA Pantalerie où en sortant de Malte nous fûmes contraints de passer une nuit pour attendre un vent plus favora-

ble, est la *Cossyra* de Ptolomée située entre Malte & Thunis, elle a environ sept ou huit lieuës de circuit, & quatre de large : la ville qui porte son nom est vers le nord de l'isle, elle est défenduë par un Château inaccessible, bâti sur l'extrémité d'un rocher, qui s'éleve en pointe, & qui est escarpé de tous côtez ; la plus grande partie de cette isle est fermée de montagnes, remplie de grosses pierres ou rochers, & de certaines pierres d'un noir luisant fort jolies, outre quantité de pierres-ponces. Il y a quantité de citernes, on trouve au milieu de l'isle un abyme ou goufre profond que les habitans appellent *fossa*. Le terrein en est sec & pierreux & produit fort peu de grains, ce qui oblige les habitans de tirer leurs provisions de la Sicile. Il produit neanmoins quantité de legumes, des herbes potageres, du coton en abondance, de l'anis, des capres, des figues, des melons, de tres bons raisins dont on fait un vin agreable & delicieux : il y croît aussi un certain arbrisseau appellé *Ver* par les Mores, & par les Siciliens *Sinco*, qui porte un fruit rouge, rond & pointu qui devient noir en mûrissant, & dont les Insulaires tirent une huile qu'ils employent à divers usages, ils s'en servent dans leur manger & pour la lampe ; les

femmes s'en frottent la tête & les cheveux tant pour les embellir que pour les faire croître, ils n'ont point de chevaux, mais en recompense il y a une grande quantité de bœufs dont on se sert pour labourer la terre. Les habitans de cette isle ne sont pas fort commodes, ils sont excellens nageurs; quoiqu'ils aillent vêtus comme les Arabes dont ils parlent le langage & avec qui ils ont beaucoup de commerce, cela n'empêche pas qu'ils ne soient toûjours fort zelez pour la Religion Catholique qui est la seule qu'ils observent.

CHAPITRE VII.

Le vent contraire nous oblige de moüiller dans le Golfe de Palme, sa situation; nous continuons notre route, un gros temps nous fait moüiller au Port Mahon.

VOYANT que le mauvais temps continuoit, nous resolûmes de relâcher dans quelque endroit plûtôt que de nous exposer davantage. Notre asile fut dans le Golfe de Palme, (a) où nous entrâ-

(a) Il ne faut pas confondre cette place avec *La Palma* ville dans le Frioul appartenante aux Venitiens, & bâtie en 593 avec *La Palme* isle de la mer Athlantique en Afrique & l'une des Canaries & tres celebre par ses bons vins.

mes le 29. Février, sa situation est proche des ruines de l'ancienne *Solci* ville Episcopale au Sud de l'isle. Cet Evêché étoit autrefois suffragant de Cagliari qu'on appelloit anciennement *Sulchi*. Le temps ayant changé nous appareillâmes & nous sortîmes fort heureusement du Golfe le sept Mars ; mais les vents ayant tout d'un coup changé & continuant à nous être contraire, nous fûmes obligez d'aller moüiller au Port Mahon ville Capitale de l'isle de Minorque: (a) il y a plusieurs isles dans ces mers, sçavoir Majorque, Minorque, Cabrera, ou Capraria, Yviſſe, & Formentera, qui toutes jointes ensemble forment un Royaume qui appartient au Roy d'Espagne. Jacques I. Roy d'Arragon à la sollicitation des Catalans les conquit sur les Sarrazins l'an 1230. dans un second voyage qu'il fit a Majorque qu'il avoit déja reduit sous son obéïssance dés l'année 1228.

Majorque a donné dans les siecles passez deux grands hommes ; elle vit naître dans le treiziéme Raymond Lulle un des

(a) Isle de la mer Mediterranée sur les côtes d'Espagne à l'Orient de celle de Majorque : elle a 45. lieuës de tour, elle est nommée par ceux du Pays *Menorca*. Citadella en est la ville Capitale, on y trouve encore *Port Mahon*, & le Fort S. Philippe. Il y a beaucoup de montagnes.

plus sçavans personnages de son temps, les belles connoissances qu'il avoit, sur tout de la Philosophie des Arabes, de la Chimie & de la Medecine luy servirent pour composer les beaux ouvrages qu'il nous à laissez, on dit de luy qu'il se convertit âgé de quarante ans, qu'aprés sa conversion, il embrassa la regle de saint François, qu'il passa ensuite en Afrique où il prêcha l'Evangile aux Sarrazins, & qu'il fut enfin lapidé dans la Mauritanie. Le second fut Vincentius Mutus qui vivoit dans le seiziéme siecle, à qui l'Astronomie est redevable de plusieurs belles observations qu'il a données au public.

A l'égard de la ville de Mahon elle n'est pas fort considerable, mais son Port est un des plus beaux de la Mer Mediterranée, les plus gros vaisseaux y peuvent entrer & moüiller sans rien craindre : on y est à l'abri de tous les vents, le fonds y est tres bon; on peut carener en divers endroits dans de petites ances qui ressemblent à des bassins faits à dessein, & que la nature cependant a seule travaillez elle-même.

Le Port peut avoir environ une lieuë de longueur, l'entrée est défenduë par un grand Château & deux petits forts; il y a un Gouverneur avec une forte garnison

composée de troupes Espagnoles & des milices de l'isle. Le vingt-trois Mars une des vigies qu'on entretenoit sur les côtes pour observer les ennemis vint donner avis au Gouverneur qu'il avoit vû deux barques ennemies, dont l'une avoit échoué n'ayant pû resister au gros temps: pour s'assurer de la verité il y envoya un espion qui confirma ce qu'avoit dit la vigie, & il ajoûta qu'il avoit vû la barque, que l'on travailloit à son grand mât, que selon les apparences la tempête luy avoit brisé. Cette seconde nouvelle détermina le Gouverneur à y envoyer sa chaloupe avec celle de Monsieur de Lambert & la nôtre: aprés quelque décharge de mousqueterie l'on s'en rendit maître, sans y perdre personne Le Capitaine de la barque y fut tué, elle fut venduë à Mahon, la valeur fut partagée en trois lots, & chacun prit le sien : ces deux Barques étoient parties de Genes pour Barcelone,

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Après notre sortie du Port Mahon nous rencontrons des vaisseaux de guerre Anglois, qui nous obligent de nous refugier à Carthagene ; description de Carthagene.

LE seize Avril 1708. nous partîmes du Port Mahon faisant route le long de la côte d'Espagne, nous decouvrîmes six vaisseaux de guerre appartenans aux Anglois qui venoient vent arriere sur nous, de sorte que nous fûmes contraints de nous refugier à Carthagene. (a)

Carthagene qu'on nommoit autrefois Carthage la neuve, *Carthago nova*, & *Spartaria*, fut bâtie par les Carthaginois, elle appartient au Roy d'Espagne qui y tient ordinairement ses galeres ; quatre choses rendent cette ville considerable : le meilleur port de toute l'Espagne ; la pêche des maquereaux, qui se fait vers une isle qui est vis-à-vis du port ; l'abondance de ce jonc qu'ils nomment *Esparto*, & dont ils font les cabats ; on met la quatriéme en

(a) Elle est dans le Royaume de Murcie avec un Evêché suffragant de Tolede : les Gots la ruinerent, & elle fut long-temps un simple village jusqu'à ce que Philippe connoissant la bonté de sa situation la rebâtit.

ſes mines de pierres précieuſes. Carthagene eſt une ville de commerce. Il y a une Citadelle & deux forts qui la défendent, les Egliſes y ſont belles. Silius Italicus a fait une magnifique deſcription de cette ville liv. 15.

Urbs colitur Teucro quondam fundata vetuſto
Nomen Carthago, Tyrius tenet incola muros.
Ut Lybia ſua, ſic terris memorabile Iberis
Hæc caput eſt: non ulla opibus certaverit auri,
Non portu, celſove ſitu, non dotibus arvi
Uberis, aut agili fabricanda ad tela vigore.
Invade, adverſis nate hanc ductoribus Urbem.
Nulla acies fama tantum prædave paravit.
Carthago impenſo naturæ adjuta favore
Excelſos tollit Pelago circumflua muros, &c.

Les Romains 208. ans avant la naiſſance de JESUS-CHRIST, & 544. de Rome, envoyerent à Carthagene Scipion l'Afriquain aprés la mort de ſon pere, pour réduire cette ville ſous leur obéïſſance. Scipion n'étoit alors âgé que de vingt-quatre ans, il prit Carthagene en un jour, fit priſonnier Magon General des Afriquains qui la commandoit, l'embarqua avec deux mille Officiers, l'envoya captif à Rome, & apprit aux Romains la priſe de cette ville par le General qui la commandoit. L'Apôtre ſaint Jacques fut le premier qui prêcha l'Evangile à Carthagene, où il ſe rendit l'an 36 de JESUS-

CHRIST venant de *Jafa*, n'ayant touché dans ce voyage qu'en Sardaigne. Nous remîmes nos prisonniers & nos lettres entre les mains du Gouverneur.

CHAPITRE IX.

Départ de Carthagene, nous allons moüiller sous le canon du fort d'Almerie: description de la ville d'Almerie.

NOUS partîmes le 20. Avril pour continuer notre route vers le détroit. Le lendemain matin le sieur de Lambert donna le signal pour l'aller joindre & nous fit entendre par le moyen de son porte-voix qu'il faisoit beaucoup d'eau, que ses quatre pompes ne suffisoient pas, cela nous obligea d'aller moüiller à la rade d'Almerie. (*a*)

Almerie en latin *Almeria*, est entourée de murailles fort anciennes, les tours qu'on y voit encore en sont une preuve, sa situation est tres agreable, elle n'est pas des plus grandes, cette ville est le siege d'un Evêque; l'Eglise Cathedrale est tres belle,

(*a*) Ville d'Espagne dans le Royaume de Grenade avec Evêché suffragant de l'Archevêché de Grenade: quelques Auteurs l'ont pris pour le *Portus magnus* des Anciens. Alphonse VIII. Roy de Castille la prit sur les Infidéles, & mourut en l'allant secourir contre les mêmes Infidéles qui l'avoient assiegée de nouveau en 1157.

mais elle n'eſt qu'à moitié bâtie, & il n'y a pas d'apparence qu'elle le ſoit de long temps, parce qu'il faut des ſommes immenſes pour l'achever ſuivant les deſſeins qui en ſont faits : il ne ſe peut rien de plus ſuperbe & de plus magnifique ; les maiſons ſont baſſes, couvertes à l'Afriquaine ; hors de la ville il y a une grande quantité de beaux jardins arroſez de belles eaux : l'on y trouve toutes ſortes de fruits, les palmiers, les citroniers, les orangers, les Grenadiers & autres arbres y ſont en abondance.

Almerie a été ſoumiſe au Sarrazins, peuples originaires d'Arabie, qu'on ne connut que dans le cinquiéme ſiecle. Aber Hut More ſçavant deſcendu des Rois de Saragoce, enleva cette ville à Aber Mahomet, Roy d'Andalouſie dans le treiziéme ſiecle. Alfonſe Roy de Caſtille la prit ſur les Infideles. Ce Roy, aſſiſté des Princes Chrétiens défit dans une bataille l'armée de Mahomet Anacer, compoſée de ſix vingt mille chevaux, & trois cent mille hommes de pied. Aprés cette défaite il eut pour ſa part du butin le Pavillon de Mahomet Anacer ; & en memoire de cette bataille remportée avec tant d'avantages, il fit de ce Pavillon les armes de Caſtille, qui ſont de gueule au château

sommé de trois tours. Les gens du pays sont naturellement faineans, ne cultivant la terre que par necessité, ce qui est cause qu'ils n'y ont pas abondamment leur necessaire ; tout y est cher, excepté les denrées, qui sont à bas prix ; il y a un petit fort sur une élevation muni de trois pieces de canon, & un autre joignant les murailles de la ville avec six pieces. Le Regiment de Mahony étoit campé hors de la ville en attendant le vent favorable pour s'embarquer sur differens vaisseaux marchands qui devoient le transporter en Sicile, partie à Messine, & partie à Palerme sous l'escorte du vaisseau nommé *la Perle* monté de soixante pieces de canon ; aprés nous être rafraîchis pendant que le sieur de Lambert remedioit à sa voye d'eau, nous mîmes à la voile.

CHAPITRE X.

Nous passons le détroit de Gibraltar, description de la ville.

LE premier May de la même année nous partîmes de la rade d'Almerie avec un petit vent en poupe d'une lieuë & demie par heure, le neuf May sur les deux heures aprés midy nous entrâmes dans le

détroit de Gibraltar qui porte le nom de la ville qui est à main droite sur le Cap d'Europe, à six heures du soir nous l'eûmes passé : dans ce temps deux vaisseaux de guerre Anglois croisoient, & ils tournerent leurs proüës sur nous; cela nous donna un peu l'alarme, nous consultâmes le sieur de Lambert qui fut d'avis que nous continuassions notre route, puisque nous avions le vent bon, pendant qu'il iroit reconnoître ces deux vaisseaux qui n'étoient qu'à deux lieuës de nous. Nous nous separâmes en criant trois fois vive le Roy, suivant la coûtume ordinaire en pareille occasion ; à l'entrée de la nuit nous entendîmes l'espace de deux heures un grand bruit de canon ; c'étoit le vaisseau de Monsieur de Lambert qui se battoit contre les deux autres : vous pouvez aisément vous imaginer que nous étions fort en peine de luy voyant l'inégalité de la partie, car sans parler du danger dont il nous avoit tiré en cette occasion dont il étoit impossible que nous fussions réchappez sans son escorte, nous avions encore à songer à ce qu'il pourroit nous arriver à l'avenir : revenons à la ville de Gibraltar.

Gibraltar (a) est situé dans un fond, le

(a) Ville d'Andalousie, fameux détroit entre l'Europe & l'Afrique.

maüillage y est tres commode, le Château en est bon : il y a encore un fort, la ville s'étend en longueur, la place d'armes est grande, les maisons y sont fort simples; il n'y a que celle du Gouverneur de considerable, une fontaine magnifique, & l'Eglise paroissiale qui est tres belle & fort ancienne, elle fut bâtie par les Mores (a) du temps qu'ils vinrent en Espagne. De cette ville l'on voit Ceuta.

(a) Gibal Tarik l'un des Chefs sous lesquels les Mores passerent en Europe, luy donna son nom à ce que l'on prétend ; les Anciens ont appellé cette ville *Calpe*.

CHAPITRE XI.

Description de Ceuta, sa situation, differens sentimens sur sa fondation.

CEUTA (b) est une ville des plus anciennes & des plus illustres de la Mauritanie, bâtie sur le Cap d'Afrique, elle étoit fort frequentée par les Romains à cause qu'elle est à l'embouchure du détroit où il n'y a pas plus de deux lieuës ; à quoy il faut ajoûter qu'elle a un port fort commode, où leur flottes se tenoient

(b) Ville du Royaume de Fez dans la Province de Habat. Philippe II. y mit un Gouverneur Espagnol après s'être emparé du Portugal à cause de son voisinage de l'Espagne; elle resta aux Espagnols lors de la revolution du Portugal, dont elle avoit toûjours dépendu.

parce qu'il n'y a que cinq lieuës de là en Espagne par le plus long chemin ; on dit même qu'ils la bâtirent & la nommerent la ville des Romains, cependant Abelabez un des plus celebres historiens d'Afrique, rapporte qu'elle a été fondée par un fils de Noé deux cent trente ans après le déluge : enfin quoy qu'il en soit il est certain qu'elle a toujours été fort considerable & en si grande estime parmi les Romains, tant pour sa grandeur que pour ses richesses, qu'elle étoit Capitale de toute la Mauritanie Tingitane ; les Romains, comme je l'ay déja remarqué, la nommoient *Civitas*, & Pomponius Mela l'appelle *Septa* ; Ortellius croit qu'elle est l'*Essiliſſa* ou *Exiliſſa* de Ptolomée : les Gots l'ayant conquise sur les Romains l'entretinrent dans la même reputation jusqu'à ce que le Comte Julien la livra aux Arabes après leur victoire. Ils la rendirent encore plus illustre, car leur principale noblesse y vint demeurer avec un grand nombre de marchands & d'artisans qui travailloient en or, en argent, en cuivre, en leton, & autres metaux avec tant d'industrie que leurs ouvrages surpassoient ceux de Damas & pour l'art & pour la matiere ; outre cela on y faisoit de fort riches tapis avec toute sorte d'étoffes de laine & de lin qui

se debitoient dans toutes les Provinces d'Afrique & de l'Europe : à une lieuë de là est le mont *Abyla (a)* des anciens que nous nommons *Mont Chimere*, & les Arabes *Alcudie*.

La ville est située dans un lieu frais, où l'air est si bon qu'elle est regardée comme la plus saine position de toute l'Afrique, ce qui y attiroit de riches habitans de plusieurs endroits. Il y a aujourd'huy une Eglise Collegiale qui a droit de Cathedrale, parce que Ceuta & Tanger font un Evêché suffragant de l'Archevêque de Lisbonne. Du côté d'Alcacar-Céguer, il y a une belle vallée où l'on dit qu'il y avoit autrefois plusieurs jardins & maisons de plaisance dont l'aspect étoit fort agreable par la quantité d'arbres fruitiers, treilles & vignes qui y étoient ; tous les autres côtez de la place sont incultes & steriles, mais si proche d'Espagne, comme j'ay déja dit, que de la ville de Gibraltar on en voit le soir l'illumination causée par les chandelles & autres feux, & du haut des murailles de Ceuta l'on découvre la côte

(a) Montagne d'Afrique dans la Mauritanie Tingitane à l'opposite du mont *Calpe*, autre montagne d'Espagne sur le détroit de Gibraltar; c'est ce que l'on nomme les Colomnes d'Hercule, parce que l'on suppose dans la Fable que ce Heros trouvant ces montagnes unies, les sepera pour donner cours à l'Ocean, & former ce grand Golfe qu'on nomme la Mer Mediterranée.

d'Andalousie avec une partie du Royaume de Grenade. Tout le monde sçait qu'elle est assiegée depuis un temps (a) considerable.

(a) Depuis environ 30 ans. Car les Mores la tiennent bloquée depuis 1690.

CHAPITRE XII.

Nous avons vû la ville de Salé qui dépend du Royaume de Maroc; description de la ville de Mequinez.

LE douze May en côtoyant la Barbarie d'assez prés nous vîmes la ville de Salé (b) ou *Celé*, où j'ay fait plusieurs voyages; elle dépend du Royaume de Maroc, elle est fort ancienne & a été bâtie sur la côte d'Orient par les Romains, ou par Hannon le Carthaginois, prés de l'embouchure du *Burregreg* du côté du Levant. Lorsque les Gots regnoient en Afrique elle étoit la Capitale de cette Province, mais la ville de Fez l'emporta sur toutes les autres depuis sa fondation: la structure des maisons, des murs & des temples en est tres belle; les maisons ont des cours & des portiques enrichis de plusieurs co-

(a) Ville de la Province de Fez sur la côte de l'Ocean Atlantique. Lorsque les Gots regnoient en Afrique, elle étoit, comme on vient de dire, Capitale de leur Royaume, mais dans une perpetuelle rivalité avec la ville de Fez qui l'emporta à la fin.

lomnes & de tables de jaſpe & d'albâtre. Les places & les ruës bien allignées font aſſez voir ſon ancienne magnificence. Il y a un aſſez bon Port à l'embouchure du fleuve où abordent les marchandiſes de l'Europe : cette ville eſt diviſée en deux ; le *vieux Salé*, & le *nouveau*.

Le vieux Salé eſt bâti en quarré, on en ſort par quatre portes ; du côté du Nord eſt la porte qui va à Mamorhe, du côté de l'Orient il y a deux portes ; aux trois autres côtez du vieux Salé eſt un fort revêtu de pierres ; il y a auſſi un grand marché où les Arabes portent vendre toutes ſortes de proviſions.

Cette ville a été fort riche, & un Hiſtorien d'Afrique rapporte qu'on faiſoit de ſi grands ravages de là ſur la Chrétienté qu'Alfonſe le Sage Roy de Caſtille la fit attaquer & la prit ; mais il ne la poſſeda pas long temps, car le premier Roy de Fez de la race des *Benimerinis* qui faiſoit pour lors la guerre au Royaume de *Trenecen*, fit tréve avec ſon ennemi pour la venir ſecourir, & ſurprenant les Eſpagnols dans le temps qu'ils y penſoient le moins, il la prit & tua ou fit priſonniers une partie de ceux qui y étoient, le reſte ſe ſauva dans les vaiſſeaux & retourna en Caſtille. Cette ville ayant été priſe deux fois preſque

dans le même temps, a tellement été ruinée qu'elle n'a pû se rétablir depuis ; elle est petite maintenant, & n'est pas comparable en grandeur, en magnificence & en nombre d'habitans au nouveau Salé ni prés de là.

Le nouveau Salé est bâti presque en quarré dans une vallée entre deux hauteurs; la colline qui est du côté de la terre ferme est beaucoup plus élevée que celle qui regarde vers la mer : du côté de la terre la ville est fortifiée d'une double muraille ; il y a un espace entre deux où l'on seme du froment, de l'orge & autres fruits ; le reste sont des sables où l'on seme & où l'on recueille quantité de coton, dont les habitans font des toiles & des futaines. La ville a trois portes & une tour fort élevée qu'on appelle *Assan*, & une Mosquée tout auprés qui n'est pas encore achevée. Il y a aussi une citadelle, aussi grande qu'une petite ville de figure ovale fermée de murailles épaisses, & d'un fossé profond & sec, elle a plus de deux cent maisons dans son enceinte qui servoient autrefois de demeure aux habitans de Salé. Ce château servoit autrefois de serrail aux Rois de Maroc, où ils tenoient plus de 800. femmes sous la garde de leurs Eunuques : c'est à-present le Palais du

Gouverneur. Les maisons, particulierement celles du vieux Salé sont bâties à l'antique ; il y en a qui sont enrichies de statuës & de colomnes de marbre, leurs murailles ne sont que de terre grasse ; la plûpart n'ont qu'un étage de haut, & du côté de la ruë il n'y a point de fenêtre, ni d'autre ouverture que celle de la porte ; mais au milieu de la maison, il y a une place découverte, à laquelle toutes les chambres viennent aboutir & d'où elles reçoivent du jour ; elles ont aussi des galeries, & leur toit étant plat on peut s'y promener & y prendre l'air. Le Gouverneur commande les deux villes pour le Roy de Fez, on luy associe quelques Alcaides pris d'entre les Bourgeois ; ils ont tous ensemble le droit de faire la paix ou la guerre suivant que bon leur semble ; les revenus de la ville consistent dans l'entrée & la sortie des marchandises pour lesquelles on fait payer dix pour cent, ils ont en cela suivi l'exemple des Anglois, car autrefois on n'y payoit rien. Les payſans de leur territoire sont aussi obligez de donner la dîme de leurs fruits.

La ville de Salé a été depuis long-temps exposée aux malheurs de la guerre, particulierement depuis le retour des Mores qui furent chassez d'Espagne, dont per-

sonne n'ignore qu'ils ont été maîtres pendant un temps tres considerable : à l'égard de leur Religion ils suivent la loy de Mahomet, qui se trouvant fort vicieux, permit à ceux de sa secte de se marier avec quatre femmes legitimes, d'habiter quelque temps avec elles, & de les quitter ensuite pour en prendre d'autres. Quand ils se marient ils appellent un *Cacis*, un Notaire, & des témoins ; le Notaire ayant entendu ce que le mari veut donner de doüaire à la femme, il dresse un contrat, que l'on appelle *Zodaca*, les peres ne donnent rien à leurs filles : mais quand les maris les quittent ils sont obligez de leur donner ce qu'ils leur ont promis. L'homme peut dés qu'il a repudié sa femme en épouser une autre, mais elle ne se peut marier que quatre mois aprés, & si pendant ce temps-là on la trouve en adultere, elle est lapidée ; si les femmes veulent quitter leurs maris, elles perdent leur doüaire ; mais il y a des hommes qui à force de les maltraiter les contraignent à se separer ; ainsi ils se marient plusieurs fois ; ils font de grandes rejoüissances à leurs nôces, & quand ce sont des personnes de qualité, ils mettent l'épousée sur un chameau bien orné avec une espece de Château qu'ils nomment *Gayola* couvert de taffetas de couleurs, & fait de

telle sorte que l'épousée peut voir à travers sans être vûë : il y a beaucoup de personnes à cheval qui l'accompagnent & plusieurs femmes qui chantent, & elles s'en retournent toutes ensuite à la maison du pere, & de là à celle du mari où plusieurs personnes viennent dîner, danser & chanter; & pour faire croire qu'ils font de grandes dépenses aux mariages, ils disent ce proverbe, que *les Chrétiens dépensent leur argent à plaider, les Juifs à celebrer leur Pâque, & les Mores à faire des nôces.* Outre les femmes legitimes, ils peuvent avoir autant de concubines qu'ils veulent. Celles-cy se donnent ordinairement pour femmes par les Rois à leurs Capitaines & & à leurs favoris. Ils ont des esclaves, blanches & noires, & selon leur Alcoran ils peuvent habiter avec les unes & les autres sans peché. Il faut que le More couche la nuit avec les femmes legitimes, & qu'il en ait une chaque nuit; pour le jour il peut se divertir avec les concubines & les esclaves; il les tient toutes dans une maison où il arrive fort souvent des querelles entre elles. Pour la dépense ordinaire chacune a une certaine somme selon la qualité & le pouvoir de celuy à qui elles appartiennent, & pour l'extraordinaire il ne sçauroit faire un present à une qu'il

n'en fasse aussi aux autres. Il ne s'embarrasse pas qu'elles deviennent grosses en son absence, pourveu qu'elles luy disent qu'elles ont pensé à luy. C'est pourquoy elles ne manquent pas de dire le matin aux voisins; *soyez témoins que cette nuit j'ay pensé à mon mari.* De sorte que quoiqu'il ait été longtemps absent, il est obligé de reconnoître pour ses enfans ceux qui ne sont que nez dans sa maison; mais auxquels il n'a point de part, & même les Mores croyent qu'une femme peut être grosse sept ans. Sur ce sujet je raconterai ce qui arriva à un renegat natif de Pezenas avec une belle concubine que le *Cherif* luy donna pour femme: plus de cinq ans aprés qu'elle fut mariée avec luy, & en ayant déja eu un enfant âgé de quatre ans, le renegat se broüilla avec elle, & par le chagrin qu'elle en eut, elle luy dit que cet enfant n'étoit pas de luy, mais du Roy; ensuite elle s'en alla à un *Cacis* & le pria de dire au *Cherif* que lorsqu'il la donna à cet homme, elle étoit enceinte de luy, qu'elle en avoit un fils, & qu'il eut à le prendre puisqu'il en étoit le pere. Le *Cacis* le dit au Roy qui parla à la More, & ensuite il envoya chercher le mari & luy dit: cet enfant est à moy, je veux qu'on me l'amene, car selon notre Alcoran une femme peut être enceinte sept ans. Le re-

negat luy répondit : *Muley si l'Alcoran permet une telle chose, je ne veux plus être de la secte des Mores, parce que parmi toutes les autres nations, il n'y a point de femme qui porte plus de neuf mois son enfant, & ce que vous dites n'a aucune vraisemblance, ainsi l'enfant est à moy.* Le Cherif se moqua de cette réponse, & l'appella (a) *mahabul*. Les Portugais ont été une fois maîtres de la ville, mais ils la perdirent d'abord aprés. L'an 1659. les Rois de Maroc & de Fez & le Seigneur de Salé envoyerent des Ambassadeurs aux Hollandois pour renouveller l'alliance faite entre eux & les Provinces-Unies en l'an 1650. & confirmée par l'Amiral Ruiter. L'an 1657. ils arriverent à Amsterdam au commencement de Juillet; & le 4. du même mois ils furent reçus à la Haye par l'Introducteur des Ambassadeurs, & logez dans l'Hôtel des Ambassadeurs extraordinaires; le 7. on leur donna audiance, où aprés avoir salué l'assemblée de la part de leur Prince, ils demanderent des députez pour traiter avec eux sur le renouvellement de l'alliance qui étoit entre les Etats & leur Prince, ce qui leur fut accordé; on commit à cela sept Conseillers pour les sept Provinces: aprés diverses propositions de part & d'autre ils convinrent

(a) C'est-à-dire innocent.

des Articles suivans: 1°. que les Hollandois feroient leur commerce à Salé sans y être troublez, ni inquietez en aucune maniere; 2°. que les vaisseaux de part & d'autre qui se rencontreroient sur mer ne se feroient aucun tort ni dans leurs biens, ni dans leurs personnes; 3°. que les vaisseaux de Salé baisseroient le pavillon devant ceux des Hollandois, & que nul Capitaine de Salé ne pourroit aller au bord d'un Capitaine Hollandois, mais que ce seroit luy qui iroit au bord du Capitaine de Salé pour examiner ses lettres & ses instructions: voilà les articles du traité qui se passa entre eux.

A dix-sept lieuës de Salé l'on trouve une grande ville de plus de huit mille habitans, qui porte le nom de *Silda*, qu'on a changé depuis en celui de Mequinez, elle est fort bien bâtie & dans une belle plaine sur le bord d'une agreable riviere qui n'est qu'à demi-lieuë de la source. Les campagnes des environs sont fertiles en bled, huile & lin; l'on y nourrit toute sorte de bétail; elle est entourée de jardins qui produisent d'excellens fruits, & fermée d'un bon mur bien garni de fortes tours à l'antique; tous les bains, les Palais & les Mosquées sont à la maniere du pays, il s'y tient tous les lundis un marché hors de la ville où les

Arabes de la Province viennent vendre leurs marchandises & acheter ce qu'ils ont de besoin. Les Rois de Fez ont coûtume de donner cette ville en appanage à leur successeur. Les ruës en sont belles, fort grandes, fort larges, & fort gayes avec une fontaine magnifique au milieu de la place; il y a aussi une forteresse bien bâtie où est le Palais du Prince. Les habitans sont braves, mais tres orgueilleux, fort attachez au trafic : les femmes filent la laine tres fine & font de belles étoffes de soye & de coton ; les hommes y sont fort jaloux & ne permettent pas qu'elles se visitent les unes les autres, ni qu'elles sortent du logis, si ce n'est pour aller aux bains, encore sont-elles si bien cachées avec des voiles de laine blanche fort fine qu'on ne leur voit point le visage.

Le quinze May nous vîmes la petite ville de Mazagan (*a*) : c'est une place forte que le Roy de Portugal a fait bâtir en 1658. sur cette frontiere & qu'il a fortifiée encore depuis qu'il a abandonné les villes de Safie & d'Azamor; ses murs sont bâtis à la moderne, de pierres liées avec de la

(*a*) Petite ville & forteresse de la Province de *Duccala* ou de *Daquela* dans le Royaume de Maroc: elle est sur la côte septentrionale vers l'embouchure du fleuve Ommirabi. En 1562. les Maures l'assiegerent long temps. v. *Marmol, de l'Afrique.*

chaux, il y a baucoup d'artillerie & de munitions de guerre avec une bonne garnison; elle est fermée par l'Ocean d'un côté, & de l'autre par un fossé large & profond, dont l'eau monte avec celle de la mer. Il y a dedans un puits d'eau douce qui a un bord de pierre fort haut & fort relevé, où les barques viennent faire aigade; tout proche de là l'on découvre les ruines d'une ville que la grande quantité de fourmis à obligé d'abandonner; ce qui luy a fait donner le nom *de Ville aux Fourmis.*

CHAPITRE XIII.

Nous côtoyons l'isle Lancelote; nous moüillons dans la rade de la ville de Canarie: description de cette ville.

LE dix-sept May 1708. en côtoyant la côte de Barbarie à deux lieuës prés de terre nous découvrîmes le Cap *Cantin*, que l'on va reconnoître pour aller aux isles Canaries; nous avions le vent favorable & nous faisions trois lieuës par heure.

Le dix-neuf May nous approchâmes de la premiere des isles Canaries (*a*) nommée

(*a*) Isles à l'Occident d'Afrique & à l'opposite de la Mauritanie Tingitane, c'est-à-dire de Fez & de Maroc: elles sont au nombre de sept.

Lancelote (*a*), les autres isles sont Tenerife, l'isle de Palma, l'isle de Fer, la grande Canarie, Fuerte Ventura, & Gomera. Elles furent découvertes par un François nommé Bethencourt du temps du Pape Clement VI. qui les donna l'an 1343. à Loüis Comte de Clermont fils d'Alfonse de la Cerda, surnommé *l'Exherité*, qui étoit sorti du sang de France & d'Espagne; elles ont depuis eu divers maîtres en differens temps, & sont enfin venuës au pouvoir des Espagnols. Notre chaloupe fut prendre langue à un petit fort, où l'on apprit que trois vaisseaux corsaires avoient croisé de cette isle au Cap *Cantin* l'espace de quarante jours, d'où ils n'étoient partis que depuis trois jours, vous pouvez bien vous imaginer que nous fûmes un peu la cause de leur retardement; mais de notre côté nous fûmes fort aises de ne les avoir pas rencontrez, n'étant pas en état de nous défendre & la partie étant trop inégale.

Le 21. May nous fumes moüiller devant la plus grande des isles & la plus considerable, qui se nomme (*b*) Canarie. Ces isles suivant le sentiment des plus celebres Geographes, sont les mêmes que celles qu'on

(*a*) C'est-à-dire la premiere que notre voyageur rencontra, car c'est la derniere dans la description des Geographes.

(*b*) Ou des Palmes. C'est la premiere isle.

appelloit anciennement les *isles Fortunés*, à qui l'on a donné le nom de *Canaries* à cause de la grande quantité de chiens que les Espagnols y trouverent quand ils y aborderent la premiere fois. *Can* en Espagnol signifie un chien.

La ville Capitale d'où les autres isles tirent leur nom commun & general, est *Canarie* dont j'ay déja parlé. Cette ville est belle & agreable. Les ruës en sont bien percées, elle est remarquable par dessus toutes les autres à cause de sa grandeur & de sa fertilité en toutes choses; elle est habitée d'environ neuf à dix mille personnes. C'est le siege de l'Evêque de ces isles: sa jurisdiction s'étend sur toutes les autres tant dans les affaires Ecclesiastiques que dans les seculieres; l'Eglise Cathedrale est tres belle, d'une grandeur raisonnable, & fort claire; l'ordre d'architecture que les connoisseurs estiment fort, y est regulier & entierement fini: il y a outre cela un Convent de saint François & quelques autres Cloîtres qui ont été principalement bâtis par les liberalitez des marchands Genois; il y a aussi un tribunal de l'Inquisition; tous les habitans tant Espagnols que naturels sont presentement de la Religion Catholique. Le Gouverneur qui est établi sur toutes ces isles fait sa residence

dans cette ville, où il décide tous les differens qui arrivent entre les habitans du pays. Le terroir y est par tout également fertile, la recolte s'y fait de tres bonne heure; ce qui n'est pas difficile à croire, ces isles étant si exposées aux ardeurs du soleil par rapport au Tropique du Cancer dont elles ne sont pas éloignées. Il y croît de plusieurs sortes de grains sur tout de l'orge en abondance. On y trouve des fruits delicieux sur tout des oranges, des figues, des grenades, des citrons, des abricots, des peches, & quantité d'autres; beaucoup de canes de sucre & de palmiers; à l'égard des vins personne n'en ignore la bonté, puisqu'ils sont si excellens que l'on en transporte dans tous les endroits du monde. Il y croît aussi en quantité d'une certaine plante appellée communement *Orisselle*, qui porte la semence de Canarie: les habitans du pays cultivent avec beaucoup de soin cette semence pour la nourriture des serins de Canarie; cependant elle croît avec beaucoup de facilité, quand on la transporte dans la Hollande & dans les autres lieux de l'Europe, on y trouve aussi beaucoup de miel & de cire. Il y a une assez grande quantité de betail, comme des bœufs, des chevres, des ânes sauvages, des chevreüils & de

plusieurs sortes d'oiseaux, principalement de certains petits oiseaux, qu'on appelle *Serins* de *Canarie*, qui chantent fort agreablement & qu'on nous apporte de ce pays-là, bien que ceux que nous avons icy en produisent d'autres ; mais ils n'approchent pas de ceux des isles de Canarie tant pour la douceur de leurs chants, que pour la beauté de leurs plumes de differentes couleurs. La mer nourrit à l'entour de ces isles beaucoup de poissons, sur tout des esturgeons, dont la chair sert de nourriture aux pauvres gens. Il y a plusieurs marais & fossez où l'eau de la mer se vient répandre quand la marée est haute, cette eau se change ensuite peu à peu en sel par le moyen de la chaleur du soleil.

Les habitans de ces isles sont des gens robustes, ni blancs, ni noirs, mais d'une couleur brune & bazanée ; ils ont le nez plat & large, l'esprit vif & subtil, ils sont fort courageux & ont beaucoup de penchant à la guerre ; ils parlent peu & fort doucement ; ils sont si grands mangeurs, qu'il y en a qui mangeroient sans s'incommoder vingt lapins & un bouc dans un repas ; ils parlent tous, outre les divers langages du pays, fort bon Espagnol ; il reste fort peu des anciens barbares & sauvages, ceux qui y sont encore appellez *Guanchas*,

Guanchas, se sont conformez aux mœurs & à la maniere de vivre des Espagnols. Ces peuples autrefois ne connoissoient point d'autre Dieu que la nature : ils n'avoient point l'usage du feu ; ils ne se rasoient qu'avec des pierres à fusil ; & les femmes au lieu de nourrir leurs enfans, les faisoient nourrir par des chevres ; ils ne labouroient la terre qu'avec des cornes de bœuf. Ils avoient de l'horreur pour ceux qui tuoient les bêtes, parce qu'ils croyoient que l'on ne pouvoit pas nommer innocens ceux qui trempent tous les jours leurs mains dans le sang. Ils se servoient de leurs femmes en commun comme les bêtes, & vivoient de même dans les bois, se nourrissans d'herbes & couchans sur les feüilles. Ils avoient toûjours deux Rois dont l'un étoit vivant, & l'autre mort ; ils mettoient celui qui étoit mort dans une cave tout debout ayant un bâton à la main, & auprès de luy un pot plein de vin & de lait. Voilà toutes les provisions qu'ils luy donnoient pour son voyage.

La ville de Canarie a une bonne citadelle, & un petit fort à la gauche où les vaisseaux moüillent.

CHAPITRE XIV.

Nous arrivons à l'isle de Teneriffe : description de Teneriffe.

NOus arrivâmes le 23. May sur le soir à *l'isle de Teneriffe*, (a) le moüillage est à un bon quart de lieuë du bourg, appellé *santa Crux* ou *sainte Croix*. Le principal fort a quatre bastions : vers le Nord en côtoyant la mer l'on trouve trois petits forts, & au Midi un autre en forme de tour : voilà tout ce qui défend la ville. Nous y prîmes tous les vivres dont nous avions besoin pour continuer notre voyage. Il y a à Teneriffe trois Convens de Religieux, Dominicains, Carmes & Augustins, & trois Monasteres de Filles : dans la grande Eglise le Service Divin s'y fait parfaitement bien. Le souverain Conseil fait sa residence à la ville de Canarie. Les côteaux sont remplis d'orangers, de grenadiers & de citroniers. Il y a un hermitage le plus beau du monde, par où passent les eaux d'une belle fontaine qui est dans la ville, elle vient d'une montagne voisine ombragée d'une haute fustaye. La grande Canarie, Teneriffe, & les

(a) Elle porta autrefois le nom de *Nivaria*.

autres isles ont encore été quelque temps idolâtres aprés la conqueste que les Espagnols en firent en 1460. mais dans la suite ils embrasserent le Christianisme, à la reserve de quelques habitans qui se sauverent dans les montagnes. Les gens de distinction sont fort civils & affables à Teneriffe; pour le menu peuple il est comme en Espagne fier & fort paresseux, se contentant de manger quelque racine plûtôt que de se donner la peine de chasser, quoique le gibier y soit fort commun. Les femmes ne sortent jamais qu'elles n'ayent un voile où elles font une petite ouverture pour pouvoir se conduire: les hommes sont forts, ont beaucoup d'esprit & aiment les étrangers. Les Marchands y debitent bien leurs marchandises; le principal negoce des habitans consiste en vins, en des peaux de boucs & du sucre; le terroir y est excellent, les fleurs y croissent sans aucun soin, le rosier y fleurit à Noël, mais les tulipes ne s'y plaisent & n'y réüssissent pas. On y a remarqué qu'un seul tuyau de bled s'est trouvé chargé de quatre-vingt épics, & cependant il n'y croît pas fort haut. On y trouve des serins de Canarie, des cailles, des perdrix plus grosses que les nôtres & excellentes, des ramiers, des tourterelles, des corneilles,

&c. Le vin de Malvoisie y est en abondance, & il passe sans contredit pour le plus excellent du monde ; cette liqueur n'est connuë dans ces isles que depuis que les Espagnols s'en rendirent maîtres ; car ce sont eux qui les premiers y porterent des plants de Candie, & aujourd'huy l'on préfere ce vin à celuy du lieu d'où il tire son origine ; & il y en croît une plus grande quantité qu'à Candie : ce qu'il y a de particulier à cette liqueur, c'est qu'elle se perfectionne étant transportée par mer ; au lieu que les autres vins y perdent beaucoup de leur force & de leur bonté. L'on voit entr'autres choses dans l'isle de Teneriffe l'arbre qui produit le sang de dragon & celuy qui produit l'Aloé. On y trouve aussi d'une certaine gomme ou poix, on la tire des pins en cette maniere : ils coupent & fendent ces arbres en petites bûches, jusqu'à ce qu'ils en ayent dix ou douze chariots pleins, ils mettent ensuite ces bûches en croix l'une sur l'autre au-dessus d'un creux grand & profond, où la poix vient à couler par la chaleur du feu, qu'on commence d'allumer par en-haut.

Cette isle est toute remplie de fontaines & de sources d'eau fraîche, qui a le goût du lait. L'on assûre qu'il y a

d'aussi bonnes mines d'or & d'argent en Teneriffe qu'en aucun endroit des Indes Occidentales. On y trouve aussi des eaux nitreuses & des pierres pleines de salpêtre, & couvertes d'une roüillure de couleur de safran qui a le goût du fer. Le bonheur qu'a ce pays de pouvoir se passer des autres, & d'avoir tout ce qui est necessaire pour passer la vie agreablement, est selon moy ce qui luy a fait donner le nom d'*Isles Fortunées*, où les Payens avoient placé leurs Champs Elisées destinez aux ames bien-heureuses aprés qu'elles étoient separées de leurs corps, pour y mener une vie douce & tranquille.

On voit dans l'isle de Teneriffe une montagne que nous appellons le (a) *Pic des Canaries*, elle passe pour une des plus hautes montagnes du monde; son sommet s'éleve si haut au-dessus des nuës, qu'on le peut voir quand le ciel est serein de soixante lieuës en mer. Il est haut de 47812 pieds; on n'y peut aller qu'aux mois de Juillet & d'Août, parce que cette montagne est couverte de neiges tous les autres mois de l'année, quoiqu'il n'en tombe point en bas, & qu'il n'y gele jamais, ainsi que dans les isles voisines. Il faut

(a) Ou le *Pic d'Adam* par où les Hollandois font passer le premier meridien; sa hauteur est de quinze lieuës, & son sommet s'éleve en pointe de diamant.

marcher trois jours pour arriver jusqu'à la cime ; c'est un endroit plain & uni par-dessus, d'où l'on peut découvrir jusqu'à trente lieuës en mer.

L'isle de Fer qui est une des Canaries, n'a pas moins d'agrément que les autres pour la commodité de la vie, si ce n'est qu'on n'y trouve pas une goutte d'eau douce ; cependant dans cette incommodité les Insulaires se trouvent secourus d'une maniere extraordinaire par le moyen d'un arbre qui est toûjours couvert d'un broüillard épais, ou d'une nuée qui ne s'en retire jamais & qui ne change point de figure, si ce n'est pendant le jour, sur tout lorsque la chaleur est dans sa plus grande force, qu'elle semble se dissiper peu à peu & disparoître. Ce nuage remplit si fort l'arbre de rosée, qu'il en distille continuellement goutte à goutte une eau claire & legere jusqu'à dix ou douze tonneaux par jour, qu'on reçoit dans deux bassins de pierre, dont chacun a vingt pieds en quarré sur quatre de profondeur ; les Insulaires les ont fait placer dans cette vûë au côté septentrional de l'arbre : s'il arrive par hazard que cette nuée vienne à manquer au mois d'Aoust, cette perte est reparée par une vapeur qui vient du côté de la mer, & s'épand sur cet arbre, où

elle se convertit en rosée & le long des feüilles comme celle du broüillard. Les Espagnols n'y trouvant point au commencement qu'ils se furent rendus maîtres de ces isles, de riviere, de fontaine, ni de puits d'eau douce, furent surpris; & ayant demandé aux habitans où ils prenoient l'eau, ils leur répondirent qu'ils faisoient leurs provisions quand il pleuvoit, & qu'ils gardoient cette eau; car ils avoient couvert l'arbre avec des rosaux, de la terre, & d'autres choses, esperant par là d'obliger les Espagnols à se retirer quand ils verroient qu'ils ne trouveroient point de l'eau, mais cette ruse ne leur servit de gueres; car une femme naturelle du pays qui aimoit fort tendrement un certain Espagnol, luy revela le secret, celuy-cy le rapporta au Commandant. En un mot, cet arbre fournit une si grande quantité d'eau, que non-seulement les habitans de l'isle & leurs bestiaux n'en manquent jamais, mais que même les vaisseaux qui y viennent aborder quelquefois y peuvent faire provision de la même eau. Le tour du tronc de cet arbre que les habitans nomment *Garoé*, & les Espagnols *Santo*, est de douze pieds, sa hauteur depuis le pied de quarante, & le diametre de ses branches de cent vingt; ses feüilles sont

toûjours vertes comme celles du laurier, un peu plus groſſes que celles du noyer. Il porte un fruit avec un noyau qui eſt à peu prés ſemblable au gland, d'un goût excellent, doux & aromatique. On a élevé une muraille de pierre tout alentour de l'arbre, comme ſi c'étoit une fontaine.

Nous apprîmes par le moyen d'un vaiſſeau marchand François, qui avoit repris ſur un Armateur Anglois un petit vaiſſeau que le ſieur de Lambert, aprés s'être battu pendant trois heures, avoit été enfin obligé de ſe rendre, & qu'on l'avoit amené à Gibraltar. L'action fut vive & il y eut beaucoup de monde de tué ou de bleſſé de part & d'autre : à l'égard du vaiſſeau marchand qui nous donna ces mauvaiſes nouvelles, il venoit de Cadis, l'Armateur qu'il prit avoit douze Anglois avec luy, dont trois prirent parti chez nous.

Toutes ces iſles ſont ſous la domination du Roy d'Eſpagne ; il eſt à remarquer que la plûpart des ſoldats qui compoſent les garniſons qui ſont dans les forts, ſont des gens qui ont été condamnez pour quelque crime, comme nos galeriens en France.

CHAPITRE XV.

Nous passons le Tropique du Cancer, nous commençons à découvrir les isles du Cap Vert.

LE premier Juin 1708. nous partîmes de l'isle de Teneriffe, après avoir pris les choses dont nous avions besoin pour continuer notre route, & sur tout de bon vin que nous n'oubliâmes pas de prendre. Nous faisions alors quatre lieuës par heure. Le 4. Juin à quatre heures du matin nous passâmes le Tropique du Cancer. Nos Pilotes voulant prendre la hauteur à midi suivant la coûtume, ils ne trouverent aucune ombre à leurs fleches, d'où ils conclurent que nous étions arrivez sous ce Tropique. L'ombre d'un homme se voyoit sous ses pieds & ainsi des autres; ce qui dura deux jours: le 6. Juin fut un jour digne de remarque pour l'équipage; car au lieu de vin, l'on donna à chacun un pot d'eau de vie pour une semaine, mais on s'en consola aisément, parce que comme l'on sçavoit ce qui devoit arriver, il n'y eut personne qui n'eût fait sa provision de vin de Canarie. Le 8. Juin nous vîmes la premiere des isles du *Cap Verd*, n'en

etant plus éloignez que de deux lieuës. Ces isles sont ainsi nommées à cause qu'elles sont voisines & vis-à-vis du Cap (a) appellé par les Portugais *Cabo Verd*. Quelques-uns les ont aussi appellées *Ilhas Verdas* ou *Isles Vertes*, soit parce qu'en approchant de ces isles on y voit une grande quantité d'arbres, ou à cause que la mer est toûjours dans cet endroit si remplie de verdure que cela luy a fait donner dans ce canton le nom de *Mer Verte*: il y en a même qui assurent qu'elles ont été anciennement appellées *Hesperides* du *Cap d'Hesperie* (b). Les Auteurs ne conviennent pas bien du nombre de ces isles; les uns en mettent douze, les autres onze; il y en a même qui vont jusqu'à vingt, & tout cela ne vient que de ce qu'ils en joignent quelques-unes ensemble, au lieu que les autres les separent; l'on dit que ces isles furent découvertes pour la premiere fois par un Venitien appellé Loüis, de la maison de *Cadamosto*, qui fut envoyé par l'Infante de Portugal pour chercher des pays inconnus.

(a) Cap, ou promontoire, est une longueur de terre qui s'éleve & s'avance dans la mer, & qu'on découvre de loin.

(b) Ce cap est dans la Mauritanie Tingitane selon Solin. Virgile fait la description du jardin des Hesperides dans le quatriéme livre de l'Eneïde.

Pour le Cap Verd il est bas, raboteux, & il s'avance fort loin dans la mer, il est environné d'un terroir sabloneux, il contient beaucoup de villages que les mariniers découvrent en le doublant.

Le Cap Verd est l'endroit de la Nigritie le plus agreable; on y voit quantité de citroniers, d'orangers, de palmiers dont l'ombre peut garantir facilement des ardeurs du soleil; il y a une quantité prodigieuse de gibier & de bêtes farouches.

Les habitans du Cap Verd ont de petites vaches & des moutons comme ceux de Barbarie; le ris & le millet qu'ils font cuire avec de l'eau leur tiennent lieu de pain; ils vont à la chasse & ils pêchent des poissons dont ils ont une grande abondance; ils boivent du vin de palme qui est blanc & doux au sortir du palmier, il devient bien-tôt aprés aigre, & ensuite potable. Ils ont en abondance du coco, c'est un fruit delicieux ou l'on trouve à boire & à manger tout à la fois. Ils se servent pour armes de demi-piques, d'arcs & de fleches qu'ils tirent avec beaucoup d'adresse; ils ont des chameaux pour porter leurs cuirs & l'yvoire qu'ils negocient, aussi-bien que les autres marchandises qu'ils ont chez eux, comme de la poudre d'or & du musc; ils ont fort peu de chevaux, & ceux qu'ils

ont sont petits, mais fort fins & fort beaux.

A l'égard des isles du Cap Verd, l'air y est en general fort mal-sain. Ceux qui y demeurent sont sujets à avoir souvent des fievres chaudes, des maux de ventre, & des dissenteries. Leur situation entre la ligne Equinoctiale & le Tropique du Cancer donne deux Etez en ce pays-là.

Les Portugais trouverent ces isles desertes & inhabitées lorsqu'ils en firent la découverte, mais la plûpart sont maintenant cultivées; elles produisent du ris, du bled, des oranges, des limons, des citrons, des concombres, des melons tout le long de l'année, & tous ces fruits sont d'un goût delicieux; on y a aussi du sucre, du coton, des grenades, & de toutes sortes de figues, des noix, des cocos, & des raisins qu'on recueille deux fois l'année.

L'isle de saint *Jago* (*a*) ou de saint *Jacques* est la plus grande & la plus considerable des isles du Cap Verd, elle peut avoir environ douze lieuës de long.

La ville est située prés d'une hauteur, elle est la Capitale de tout le pays, c'est le siege de l'Evêque & la demeure du Vice-roi. Il y a un fort où les vaisseaux viennent ancrer. Le terroir de l'isle est fertile;

(*a*) Située à 20 lieuës de la ville de *San Domingo* vers le Nord, les habitans sont grands boucaniers.

il s'y trouve de toute sorte de fruits. Les bords de la riviere de *Ribeira Corea* sont couverts tout le long du rivage de Cedres, de cocos & d'autres arbres fruitiers. Les habitans y plantent des cannes de sucre aussi-bien que d'autres plantes de l'Europe que l'on y apporte du Portugal, & elles y réüssissent parfaitement bien. Il n'y croît point de vignes, de sorte qu'ils sont contraints de faire venir du vin de Lisbonne. Il y a des bœufs, des chevaux, des ânes & beaucoup de poules; ils ont beaucoup de poissons, & sur tout des dauphins que l'on y voit en abondance; c'est un poisson qui n'a point de fiel, & qui est fort ami de l'homme; ce qui lui a fait donner l'épithete de *Philantropoi*, comme aussi celle de *Monogarnoi* à cause de la fidelité qu'il conserve à sa femelle. Ces poissons sont engendrez & nourris de la même façon que les hommes; ils s'embrassent & se joignent, & portent neuf mois. Le masle a soin de nourrir sa femelle quand elle porte: il a horreur de l'inceste. Aprés la mort de sa femelle il n'en reprend pas une autre. Ces poissons aiment si tendrement ceux de qui ils ont receu la vie, qu'en leur vieillesse qui va jusqu'à plus de trois cent ans, ils les nourrissent & les défendent contre les autres poissons. Aprés leur

mort, ils les portent à terre pour ne les pas laisser exposez à la voracité des autres poissons, qui se nourrissent de ceux de leur espece. C'est avec justice qu'on appelle ce poisson le *Prince & la fleche de la mer* à cause de sa vîtesse. Quelquefois suivra-t-il des vaisseaux de trois cent lieuës de suite par la grande amitié qu'il a pour l'homme; (a) en voicy une preuve assez remarquable : ayant été obligé d'aller chercher quelques rafraîchissemens dans cette isle, j'apperçus entr'autres choses une grande pierre où étoit gravée dessus la figure d'un jeune enfant qui sembloit badiner avec un dauphin ; m'étant informé de ce que signifioit cette figure (comme c'est assez la coûtume des étrangers) l'on me dit qu'un enfant venant tous les jours sur le bord de la mer en cet endroit pour s'y divertir, y avoit tellement apprivoisé un dauphin qu'il en faisoit ce qu'il vouloit, que toutes les fois qu'il l'appelloit par un certain nom qu'il s'étoit imaginé, le dauphin paroissoit, promenoit en mer l'enfant quand il vouloit, & ensuite le rapportoit à bord. Ce badinage dura quelque temps, l'enfant vint à mourir,

(a) Tout le monde sçait l'histoire du Dauphin qui sauva Arion que des matelots avoient jetté dans la mer, & dont Virgile parle dans la 8. Eclog. v. 56

Orpheus in Sylvis, inter delphinas Arion.

le dauphin venoit toûjours à son ordinaire, & chagrin de n'y plus voir son bien-aimé, il fut trouvé mort au bout de quelque temps dans le même endroit de leur ancien rendez-vous, où cette pierre fut mise pour servir de monument à la posterité. Je laisse aux sçavans à raisonner là-dessus, le fait est certain & merite peut-être bien quelqu'une de leurs reflexions.

Ce pays appartient au Roy de Portugal; nous y avons seulement une habitation & nous y commerçons sous le nom de la Compagnie Royale de Senegal, qui est le nom d'une fameuse riviere, où l'on trouve dans des ruisseaux de la poudre d'or & d'argent.

Le 10. Juin nous côtoyâmes la derniere des isles du Cap Verd nommée *l'Ilha del Fogo*, où l'isle de feu, à cause qu'il y a une de ses plus hautes montagnes qui vomit des feux & des flammes. Il y a une rade au côté occidental proche un petit château situé au pied d'une montagne, mais le port n'en est pas fort commode à cause de la trop grande impetuosité des flots. La plus grande richesse de ces isles consiste en sel & en peaux de boues, qu'on ne peut pas vendre sans la permission du Gouverneur de saint Jacques.

Le 12. de Juin nous avions l'étoile du

Nord sur l'horison. Elle est de la derniere importance aux mers d'Europe ; mais elle ne nous servoit de rien alors.

Le même jour nous eûmes des pluyes continuelles, & elles durerent jusqu'au 20. mais il y avoit peu de vent. Nous prenions beaucoup de poissons tant à la ligne, qu'au trident ; & il y en avoit qui pesoient jusqu'à cent livres ; comme des *Lamies*, ce poisson est sans écailles, & a trois rangées de dents en haut & en bas : il se pêche aussi dans cet endroit des *Requins* ; ce poisson n'est pas si bon que celui dont je viens de parler, au contraire il est tres grossier & peu agreable au goût.

CHAPITRE XVI.

Nous passons la ligne Equinoctiale ; ceremonie du Baptême de la mer.

LE 23. Juin 1708. nous eûmes un gros broüillard tout le matin, sur le midi le temps s'éclaircit, ce qui nous fit découvrir un vaisseau avec pavillon Hollandois. Le 1. Juillet de la même année le soleil se leva à six heures du matin, & environ les deux heures aprés midi, nous passâmes la ligne Equinoctiale, qu'on appelle autrement *l'Equateur* ; parce qu'elle

partage la terre en deux parties égales. Avant que de parler de la ceremonie que les matelots nomment *le Baptême*, & qu'ils pratiquent à l'égard de ceux qui n'ont encore jamais passé la ligne, il est à propos pour la satisfaction du Lecteur de dire icy quelque chose des mœurs & des coûtumes des peuples qui l'habitent. Ils ont le visage bazané, ils parlent de la gorge & ils portent de certaines especes de chemises fort courtes comme nos *Hussars*; ils se coupent les cheveux, & se font des couronnes sur la tête à peu prés comme les Moines, ils aiment fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines, sur tout des émeraudes qu'on ne trouve gueres ailleurs qu'en ces quartiers-là; ils portent aussi aux bras & aux jambes des bracelets qui font plusieurs tours, & qui sont d'or & d'argent avec de petites turquoises & de petites coquilles de differentes couleurs; il y en a même qui ont le visage tout parsemé de clous d'or enchassez dans des trous qu'ils se font exprés pour placer ces colifichets. Ils ne souffrent point que leurs femmes portent aucuns de ces ornemens. Ce sont elles qui sement le grain dont on fait le pain, qui le broyent & le pétrissent; elles ont pour tout vêtement quelque espece de jupe

qui leur couvrent seulement le milieu du corps, elles portent les cheveux assez courts, & ne sont pas désagreables ; cependant elles ne sont point aimées de leurs maris, qui sont presque tous dans un goût fort contraire (a). Le pays est fort chaud, fort mal-sain & fort sec, quoiqu'il y pleuve assez souvent ; il y a quelques ruisseaux d'eau douce, mais fort peu ; ils boivent de l'eau de puits ou de reservoirs. Leurs maisons sont faites avec de grosses cannes ou de roseaux qui croissent dans le pays. Ils ont fort peu de fruits : toute cette côte est fort poissonneuse, & on y voit souvent des baleines. On trouve de l'or dans le pays, mais de bas aloi. Ces peuples ont des Temples, dans chacun desquels il y a deux figures en relief, ou deux statuës de bois noirs, devant lesquels ils font continuellement brûler du bois de certains arbres du pays qui ont une odeur agreable ; mais quand ils en ôtent l'écorce, il en distille une liqueur dont l'odeur est si forte qu'elle en est fort désagreable ; elle a pourtant cette vertu que si l'on en frotte un corps mort, & qu'on en fasse couler dans le corps par la bouche, il se conserve long-temps sans se

(a) Ils sont presque tous ce qu'on appelle *Non conformistes*.

corrompre. Ils ont aussi dans leurs Temples des figures de grands serpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans sa maison, selon sa profession & ses occupations ordinaires. Ils vont sur la mer dans de petits bateaux, dont les bords sont un peu recourbez en dedans, parce qu'ils sont faits d'un seul tronc d'arbre creusé par l'art ; ils ont aussi une espece de bateaux fort plats : ce sont seulement trois planches ajustées ensemble, l'une fait le fond, & les deux autres les deux côtez.

A l'égard de leurs mariages ils n'y font pas grande ceremonie, ils prennent autant de femmes qu'ils veulent, à peu prés comme dans la Loy de Mahomet. A la mort du mari la coûtume est d'enterrer avec lui une ou deux des femmes qu'il a le plus aimées pendant sa vie, & souvent elles se disputent entr'elles à qui aura cet honneur ; c'est pourquoy cela est ordinairement reglé par le mari avant sa mort. On enterre aussi avec eux deux ou trois jeunes garçons de ceux qui sont à leur service ; l'on choisit ceux qui ont été les plus fideles & les plus affectionnez pour le défunt ; l'on a soin d'y mettre leur vaisselle d'or & d'argent ; ils font tout cela dans l'esperance qu'ils ont de ressusciter

(a) un jour, & ils sont bien aises de paroître alors accompagnez de leurs femmes & de leurs domestiques ; aussi lorsque les Espagnols furent dans leur pays, quelques-uns de ces nouveaux hôtes entrerent dans leurs sepultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient instamment de ne point ôter ni disperser les os de ceux qui y étoient ensevelis, afin qu'ils pussent ressusciter plus promptement & avec moins de peine. On met au-dessus de leurs sepultures des statuës de bois qui les representent, & pour les gens du commun, on se contente d'y mettre en peinture grossiere les marques de leur profession ou de leur emploi.

Pour revenir à la coûtume qui est en usage parmi les matelots, & qu'ils observent à l'égard de ceux qui n'ont jamais passé la ligne Equinoctiale aussi-bien que le détroit de Gibraltar & le Tropique, ce qu'ils appellent *le Baptême de la mer*, voici quelles sont les ceremonies, ou pour mieux parler les folies qu'ils font : l'un se noircit le visage, l'autre se fait un masque de farine, les uns prennent un mousquet, les autres un sabre, celui-cy

(a) Tant il est vray que l'immortalité de l'ame est une verité qui s'imprime naturellement dans l'esprit de tous les hommes.

Ceremonies du Baptême de la mer.

une hallebarde, celui-là une poëſle & divers autres inſtrumens de cuiſine, ſuivant que le nombre de ceux qui ſont exempts eſt grand ; le Pilote pour ſe diſtinguer des autres, retourne ſont *capot*, & prend pour écharpe le premier haillon qu'il trouve ; ils s'en vont tous dans cet équipage à la chambre du Capitaine, les trompettes, les tambours, les violons & les autres joüeurs d'inſtrumens qui ſe trouvent dans le vaiſſeau marchent à la tête ; aprés quelques fanfares, le Pilote ſort & fait arborer les flammes, pavillons & autres marques de rejoüiſſance : il ſe met dans un fauteüil pour être témoin de tout ce qui ſe paſſe, & pour rendre la fête plus ſolemnelle par ſa preſence : on met enſuite une cuye pleine d'eau au pied du grand mât, avec un bâton au-deſſus qu'on poſe en travers, & que deux hommes tiennent. L'on commence par les plus conſiderables du vaiſſeau que l'on fait aſſeoir les uns aprés les autres ſur le bâton, on les environne en leur preſentant le baſſin où ils doivent mettre le preſent qui les diſpenſe du baptême. Chacun donne ſuivant le rang qu'il tient, les Officiers Majors depuis douze écus juſqu'à quatre, les Officiers, Mariniers & autres un écu, les volontaires & les Matelots chacun un demi-

écu ; l'Ecrivain enregistre le tout. On leur tient le sabre sur le col durant un certain temps ; enfin le Pilote se presente avec son livre de carte marine, & fait mettre au patient la main sur l'endroit dont il s'agit, & l'oblige à jurer qu'il fera observer en pareil cas la ceremonie à ceux qu'il sçaura ne l'avoir point encore pratiquée : en finissant ils le marquent d'une croix noire au front, & jettent un peu d'eau sur sa tête. Cela est suivi du present qu'on met alors dans le bassin ; quand ils veulent gratifier quelqu'un, ils le laissent aller dès qu'il a donné l'argent ; s'il s'en trouve quelqu'un qui ne donne pas raisonnablement, l'on le taxe ; ceux qui tiennent le bâton sur lequel il est assis, le tirent brusquement & mon homme tombe le cul dans la cuve, & ils lui jettent sur le corps plusieurs seaux d'eau qu'ils ont soin de tenir toûjours auprés de la cuve ; il faut remarquer que c'est une necessité indispensable d'essuyer cette ceremonie, & même un Amiral ne s'en exempteroit pas, avec cette seule difference que les Matelots ne le baigneroient pas. Toute la ceremonie étant finie, le maître Charpentier du vaisseau avec ses compagnons se presenterent devant notre Capitaine, ayant chacun en main un instru-

ment de leur profession, & lui remontrerent que suivant l'ancien usage de la Marine, les vaisseaux qui n'avoient pas fait le trajet devoient payer, que le sien se trouvant de ce nombre, ils le supplioient d'y avoir égard ; il leur donna vingt écus, & ce fut par où la ceremonie fut terminée. Si un Capitaine ne leur vouloit rien donner, il leur seroit permis d'aller couper la tête à la figure de la proüe du vaisseau. Tout l'argent du bassin fit environ la somme de deux cent écus, qui furent destinez pour acheter des rafraîchissemens à l'équipage, il resta encore dix mousses à payer qui furent taxez à cinq sols chacun ; car ils ne gagnent que deux ou trois écus par mois. Ce sont des enfans de dix à douze ans qui ne servent qu'à balayer le vaisseau, faire boüillir le pot de leur maître, & leur verser à boire. Les Chirurgiens, Maîtres, Contremaîtres, Charpentiers, Gardiens, Cuisiniers, Boulangers, &c. en ont chacun un. L'on ne prend point d'argent de ces enfans pour le baptême en question ; mais on le leur fait gagner de la maniere suivante. L'on passe un cercle au milieu du *Cabestran*, qui est comme un pivot, trois mousses y sont attachez par une main, dans l'autre ils ont un foüet, leurs épaules sont dé-

couvertes, ils se foüettent les uns les autres en tournant autour du pivot le plus vîte qu'ils peuvent, jusqu'à ce qu'on trouve à propos de détacher ceux-cy pour en remettre d'autres, qui ne manquent jamais de pleurer quand on les y met ; mais aussi de rire quand ils se foüettent l'un l'autre. On doit remarquer que quand on a passé la ligne Equinoctiale, on est quitte du *Baptême* pour les autres endroits où ces regles s'observent. Le Vendredy 6. Juillet 1708. nous eûmes tout le bonheur possible à la pêche ; car à peine fut-il huit heures du matin que nous avions déja pris trois requins à la ligne, chacun de plus d'un quintal ; quoique la chair n'en soit pas fort delicate, cependant nous la préferons à nos viandes salées qui nous alterent fort, l'eau étant trop bien gardée pour en pouvoir boire hors des repas.

CHAPITRE XVII.

Nous approchons des isles de l'Ascension, nous passons le Tropique du Capricorne.

LE 14. Juillet 1708. nous ne faisions qu'une lieuë & demie par heure, & nous n'étions qu'à deux lieuës des isles de l'Ascension

l'Ascension ainsi appellées à cause que l'on en fit la découverte ce jour-là ; il n'y en a que quatre, elles ne sont pas habitées, n'étant pas assez grandes, l'on y peut faire de l'eau ; il y a du bois & de la venaison ; elles sont remplies d'une quantité incroyable d'oiseaux de la grosseur d'une oye. On y aborde souvent pour y prendre des tortuës ; car il y en a qui pesent trois ou quatre cent livres chacune ; on les sale ou on les mange fraîches, ou bien on les garde quelque temps en vie ; la chair en est bonne & delicate, & elle ressemble à celle du veau. Son écaille peut avoir vingt ou trente pieds de tour, à proportion de la grosseur : l'on y voit aussi beaucoup de poissons volans. Ces isles sont environ à cent lieuës du Bresil. Nous eûmes ce même jour une bonne pêche de thons & de dauphins : l'on jette icy l'ancre à soixante brasses d'eau fond de sable. Il n'y a gueres de gens qui ne sçachent de quelle maniere on trouve le fond de la mer, cependant cela peut faire plaisir à quelques personnes qui l'ignorent. Avant qu'un vaisseau moüille, on jette l'ancre dans un port ou ailleurs, selon que l'occasion le permet, le pilote jette la sonde en mer ; c'est une corde d'environ cent cinquante brasses, grosse comme le doigt, au bout de la-

quelle eſt un plomb de dix ou douze livres, pointu par le haut & plat par le bas, où il y a un vuide qu'on remplit de ſuif; par la longueur de la corde qui eſt en mer, vous jugez combien il y a de braſſes d'eau; ſi le fond eſt de ſable, le ſuif qui eſt dans le plomb en eſt rempli; ſi ce ſont des roches, il ſe trouve enlevé tout-à-fait ou en partie, ce qui fait juger que le terrein n'eſt pas égal, de ſorte que l'on cherche quelqu'autre endroit à jetter l'ancre, parce qu'on ſeroit en danger de le perdre, s'il s'accrochoit à quelque rocher.

Le 20. Juillet nous paſſâmes le Tropique du Capricorne, nous découvrîmes à la portée d'un fuſil une baleine d'une mediocre groſſeur, il y en a dans ces endroits de ſi prodigieuſes en longueur & en groſſeur qu'elles égalent ſouvent en grandeur un vaiſſeau de ſix-vingt tonneaux; cependant elles ne les renverſent pas, quoy qu'on en diſe; mais une barque ou une chaloupe ne leur reſiſte pas. Nous allâmes enſuite vent en poupe avec ſeize voiles, il y en pourroit avoir juſqu'à vingt-quatre dans notre vaiſſeau.

Le 24. Juillet à ſix heures du matin, nous nous trouvâmes à deux lieuës de l'iſle de ſainte Catherine, elle n'en a que deux de longueur & un peu moins de lar-

geur, & elle n'eſt éloignée de terre ferme que d'une lieuë, c'eſt-à-dire, du Breſil : elle eſt habitée par des bandits, il n'y avoit pas ſix mois qu'un marchand François voulut y aller faire aiguade & du bois, & pour cela on mit à terre un nombre de gens, dont les uns s'amuſerent à chaſſer, les autres à laver leur lingé ; les bandits s'en étant apperçus ſortirent des bois tous bien armez au nombre de cent cinquante, & chargerent avec tant de furie ces paſſagers qu'ils furent obligez d'abandonner tout ce qu'ils avoient, & de s'enfuir avec précipitation vers le vaiſſeau ; il y en eut beaucoup de bleſſez & de tuez, & ſans le canon qui favoriſa la retraite, il n'en ſeroit pas échappé un ſeul. Nos Pilotes nous avoient promis deux jours auparavant que nous verrions bientôt cette terre, en effet nous y arrivâmes poſitivement dans le temps qu'ils l'avoient dit.

CHAPITRE XVIII.

Nous entrons dans la riviere d'Argent.

NOUS entrâmes le 2. Août 1708. dans *Rio de la Plata* (a) autrement la riviere d'Argent ; elle a soixante lieuës d'embouchure, depuis le Cap saint Antoine jusqu'à celui de sainte Marie, c'est la plus considerable de toute l'Amerique ; notre moüillage étoit à vingt brasses d'eau, entre l'isle aux Loups marins & le Bresil, à l'endroit appellé dans les Cartes *Terra dos Patos*, c'est-à-dire, *Terre des Canards* ; à la verité il y en a beaucoup ; les Espagnols donnent le même nom à certains oiseaux de mer qui sont sans plumes, dont le bec approche fort de celui du corbeau, ayant les pattes comme un canard ; ils s'en servent pour nager, aussi-bien que de leurs aîles ; ils sont de la grosseur d'une poule, & on les apprivoise fort aisément, j'en ay vû en plusieurs maisons.

Le 3. Août 1708. étant parti de notre poste à quatre heures du matin, le lendemain à la pointe du jour, nous apper-

(a) Cette riviere qui naît du lac Los *Xarayes* dans le Paraguay, donne son nom à la Province de Plata, & du Paraguay.

çûmes un vaisseau qui avoit moüillé à l'abri de trois petites isles que l'on appelle *Isles aux Fleurs*, nous ancrâmes tout proche, c'étoit *l'Oriflamme* monté de 60. pieces de canon, sous le commandement de Monsieur le Chevalier de Courbon, il étoit de l'Escadre de Monsieur Chabert, qui commandoit trois autres vaisseaux de guerre avec ordre d'aller à Lima, ville capitale du Perou, où il est presentement; je ne doute point qu'il ne fût tres fâché de se voir dans l'obligation de passer le détroit du *Maire* ou les Mers Australes à contre-saison, c'est-à-dire, au mois de Mars, qui est pourtant le premier d'Automne en ces pays-là : le temps le plus favorable pour ce trajet est l'Eté qui se rencontre en Decembre, Janvier & Février; pendant les autres neuf mois de l'année, les vents y sont tres grands, le froid excessif, & les glaces fort dangereuses, comme l'éprouva Monsieur le Chevalier de Courbon, ayant été le plus maltraité de l'Escadre de Monsieur Chabert, il fut obligé de relâcher en cette riviere, il perdit deux cent & trente hommes de son équipage. La peine qu'ils eurent & le grand froid qu'ils essuyerent les firent perir, & cependant le Capitaine eut tout le soin possible de ses malades, jusqu'à se priver

du necessaire pour leur donner. Il ne luy restoit en tout, lorsque nous le rencontrâmes que soixante cinq hommes, dix que nous luy avions donné, & quatre-vingt, en quoy consistoit tout l'équipage du petit vaisseau qui étoit alors à vendre à *Bonair* ou *Buenos-aires*, de sorte qu'il fut obligé de s'en retourner en France avec ce peu de monde.

CHAPITRE XIX.

Nous arrivons dans le Bresil, terroir du pays, & ce qu'il y a de plus remarquable.

LE 5. Août il se fit une grande partie de chasse & de pêche, & pour l'executer, nos gens furent au Bresil dont nous n'étions éloignez que d'une lieuë; ils ne resterent pas quatre heures dehors, & revinrent chargez de toutes sortes de poissons, dont un seul nous fut inconnu; il pesoit environ trente livres, sans écailles, de couleur rougeâtre, & ayant une trompe à peu prés comme celle de l'élephant; c'est un des moindres poissons que l'on puisse manger pour la bonté & la delicatesse. A l'égard du Bresil, le terroir en est assez bon, il y croît un certain arbre de la hauteur d'un homme, qui rapporte

beaucoup de coton, & un autre que nous appellons *Bresil*. Il est de la hauteur d'un chêne & a la feüille comme le boüis. On s'en sert pour teindre differentes choses en rouge ; il y a aussi plusieurs autres arbres qui rapportent de bons fruits ; mais ils sont tous differens des nôtres, tant par les feüilles que pour l'écorce qui est de toute sorte de couleurs. Une chose assez remarquable aux habitans du Bresil (*a*), est qu'ils croyent les hommes camus si beaux, qu'ils écrasent le nez à leurs enfans dès qu'ils viennent au monde pour le leur rendre plus petit & plus enfoncé. Les femmes ont la taille assez belle ; elles ont les seins si gros & si longs qu'elles les peuvent jetter par-dessus les épaules, & les donner à leur enfant qu'elles portent sur le dos ; elles ont une passion extraordinaire pour la danse ; dès qu'elles entendent joüer de quelque instrument, leur corps est si fort ému par ce son qu'elles ont peine à le tenir en repos, lors même qu'elles portent un enfant dans les entrailles & un autre à la mamelle ; les hommes sont assez bien-faits & ont le corps vigoureux ; ils sont de grande taille, & ont le visage

(*a*) Grande contrée de l'Amerique meridionale qui s'étend sur la mer du Nord, depuis la riviere des Amazones jusqu'à la Province du Paraguay.

rond, les oreilles petites, les yeux pleins de feu, les paupieres grandes & le nez plat, comme j'ay déja dit, les dents blanches comme de l'yvoire ; ils en prennent un soin extrême ; ils se bigarrent de plumes d'oiseaux de diverses couleurs qu'ils collent contre leur chair avec une certaine gomme qu'ils font exprés ; ils s'ajustent de cette façon, lorsqu'ils veulent s'orner pour assister à quelque fête ou à quelque repas. Ils se font encore des trous aux jouës, & au-dessous de la levre d'enbas, pour y mettre des pierres vertes & d'autres de differentes couleurs, & le tout dans le dessein de paroître plus beaux & plus aimables ; leur naturel est feroce & barbare, ils tuent & prennent tout ce qu'ils peuvent attraper soit hommes, femmes ou enfans ; à l'égard de leurs prisonniers ils les engraissent pour les manger dans leurs festins : de peur qu'ils ne deviennent maigres par le chagrin, ils leur font la meilleure chere qu'ils peuvent, & leur procurent toutes sortes de plaisirs jusqu'à les faire coucher avec leurs filles. Mais s'il en vient des enfans, ils les tuent, disant qu'ils ne pourroient jamais être de leurs amis étant nez de leurs ennemis ; pour ces prisonniers, quoiqu'ils sçachent bien qu'on les mangera, ils n'en font pas pour cela plus chagrins, au con-

traire ils regardent cette mort qui se fait en presence de beaucoup de monde comme plus honorable & plus glorieuse que s'ils mouroient par quelque accident, ou de maladie.

Il se trouve dans le pays beaucoup de beaux oiseaux & de bons poissons, & d'autres animaux fort bons, dont ils ne mangent pas par superstition parce qu'ils s'imaginent qu'un animal dont le pas est lourd, & un oiseau qui vole lentement, pourroit leur communiquer ce défaut & les rendre lourds & pesans. Cela est cause que fort souvent ils mangent des serpens, des crocodiles & de gros lezards qui ne leur font point de mal, ni même aux étrangers. Parmi leurs animaux, ils en ont quelques-uns assez singuliers, entr'autres un qu'ils appellent *Tarapisson*, qui semble être moitié vache & moitié âne, ayant le poil rougeâtre, les oreilles pendantes, les pieds d'âne & une courte queuë; ils ont aussi des sangliers à qui l'on voit un trou sur le dos par lequel ils soufflent & respirent: ils croyent tous qu'il y a un Dieu (a) qu'ils nomment *Toupan*, qui est au Ciel,

(a) Nous sommes autant corps qu'esprit; de là vient que la seule voye par laquelle la persuasion se fait, n'est pas la démonstration. Combien en effet y a-t-il peu de choses démontrées, du moins à l'égard de certaines notions? les preuves ne convainquent que l'esprit, la coûtume persuade plus aisément la plûpart des hommes.

qui fait tonner & pleuvoir ; mais ils ne sçavent ce que c'est que de l'honorer & de le prier, ni faire aucun exercice de religion : ils croyent aussi que les ames sont immortelles, mais ils ne songent ni ne s'embarrassent de ce qu'elles deviennent aprés leur mort ; ils entendent pourtant parler de Dieu avec plaisir, & nos Missionnaires en convertissent beaucoup. Ils ont parmi eux plusieurs petits Rois à qui ils obéissent seulement quand ils vont à la guerre. Ils choisissent alors celui qui passe pour avoir le plus de courage, mais en tems de paix il n'a rien à leur commander, parce qu'ils n'ont jamais aucun different pour leurs biens ; car celui qui fait tort à un de ses compatriotes doit s'attendre d'être non seulement blâmé de tous les autres ; mais il doit encore être assuré que celui qu'il a offensé soûtenu de ses parens & de ses amis, ne laissera pas son crime impuni ; ils ne veulent point entendre parler de pardonner une injure, (a) ils disent qu'il y a de la

Elle incline les sens qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense : l'habitude sans art, sans violence, sans argument nous fait croire les choses, & incline nos puissances à cette créance ; & cette sorte de preuve est à la portée de toutes les nations, même les moins civilisées, parce qu'à force d'entendre parler de ce premier Etre, elles s'accoûtument à le croire.

(a) Le pardon des ennemis étoit le precepte de la Religion Chrétienne qui la faisoit plus juger impossible aux Payens destituez du secours de la grace ; ils regardoient

baſſeſſe & qu'il vaut mieux mourir que de l'endurer: au reſte ils ne font point de mal à moins qu'on ne leur en ait donné ſujet ; au contraire ils ſont fort officieux ſur tout à l'égard des étrangers, qu'ils conduiront ſurement & fidelement quelquefois plus de ſoixante lieuës pour fort peu de choſe, ils les reçoivent avec beaucoup d'accuëil dans leurs maiſons en leur preſentant ce qu'ils ont de meilleur à manger, ils leur font même des preſens de ce qui croît dans leur pays; mais en échange ils veulent qu'on leur donne, ils ſe contentent de la moindre bagatelle ; ils ornent le dehors de leurs maiſons des têtes de ceux qu'ils ont tuez où mangez, en les mettant au bout de longs bâtons ; ils ne mangent jamais leurs parens & leurs amis, au contraire ils ont beaucoup de reſpect pour eux; car ils les enterrent quand ils viennent à mourir, ne pouvant leur faire plus d'honneur (à ce qu'ils diſent) que de les mettre dans les entrailles de la terre qui produit tout ce qui eſt neceſſaire pour la vie de l'homme ; s'il ſe trouve quelqu'un parmi eux qui ait quelque choſe qui appartienne au défunt, bien loin de ſe l'approprier, il l'apporte en preſence de tout le monde pour être mis

ce precepte comme un joug inſupportable & au-deſſus des forces de la nature,

avec lui dans sa fosse, car ils sont dans l'opinion que s'ils en agissoient autrement, l'ame du mort les viendroit tourmenter.

Ils sont si bons nageurs que dans la mer & sur les rivieres ils tirent de l'arc en nageant, aussi s'y exercent-ils dés leur enfance; ils sçavent faire le plongeon & demeurer long-temps sous l'eau, où même ils distinguent les objets; l'on assure qu'ils nageroient huit jours dans la mer sans se lasser si la faim ou la crainte d'être devorez par quelque gros poisson ne les obligeoit de revenir, & bien souvent ils poursuivent des poissons qu'ils prennent & qu'ils apportent s'ils ne sont pas trop gros. Les femmes traversent des rivieres à la nage en portant avec elles un de leurs enfans hors de l'eau; leurs maisons sont rangées en forme de hameaux ou de villages, elles sont faites de bois & couvertes de feüilles de palmiers, ils cultivent quelques jardins avec des instrumens de bois, ils y sement du millet gros comme des pois qui rapporte deux fois l'année; ils plantent des racines fort bonnes à manger & à faire de la farine, ils en font du pain qui n'est pas de mauvais goût, pourveu qu'il ne soit pas long-temps gardé; mais depuis que les François & les autres nations y ont abordé, ils ont commencé à y semer d'autres grains,

Nageurs Excellens.

qu'on leur apporte de differens endroits en échange de leurs marchandises. A l'égard de leurs femmes, ils en prennent ordinairement jusqu'à deux ou trois, qu'ils repudient & qu'ils abandonnent quand il leur plaît. Mais cela arrive rarement à moins qu'ils ne les surprennent en faute; car les femmes sont tres reservées, & on n'entend point dire qu'elles s'attachent à d'autres hommes qu'à leurs maris; pour les filles dés qu'elles sont en âge nubile, elles se retirent toutes ensemble dans une grande maison, où elles se prostituent au premier venu jusqu'à ce qu'elles trouvent un homme qui les épouse & avec qui elles sont tres sages, & elles vivent alors dans la plus grande regularité. Leurs maris ne les en aiment pas moins pour en avoir fait la connoissance dans ces jolis endroits, au contraire si un homme y en trouvoit une qui fût pucelle, il n'en voudroit point; car ou il croiroit que cela viendroit de quelque défaut naturel, ou de son peu de merite: si la mariée devient veuve, elle se noircit le visage (comme font aussi quelquefois les hommes en signe de deüil pendant quelque tems) ensuite elle va rejoindre les autres filles pour faire ses premiers exercices jusqu'à ce qu'elle trouve un autre homme qui la redemande en mariage;

mais c'eſt en cas que ſon mari n'ait pas été tué, car dans cette occaſion il ne lui eſt pas permis de ſe remarier ni de manger d'aucune eſpece de viande ou de chair, qu'elle n'en ait vû la vengeance. Avantqu'un homme puiſſe épouſer une fille ou une femme veuve ou repudiée, il faut premierement que le pere y conſente, & que pendant que l'homme la recherche en mariage il ſoit cinq ou ſix mois, & quelquefois un an ſans abuſer d'elle, comme elle de ſon côté doit s'abſtenir de tout autre commerce; de plus il faut qu'il porte en Hyver quelque robe neuve de peaux de caſtors, de loutres, ou de quelques autres animaux figurez par rayes ou bandes en forme de dentelle rouge ou d'autre couleur, & en Eté qu'il s'orne ſeulement avec des colliers & des chaînes, & qu'il ſe peigne le viſage pour paroître plus beau. Enſuite ſi le pere voit qu'il ſoit aſſez bon chaſſeur pour trouver ſa vie, & qu'il ſçache faire quelqu'autre choſe, il luy accorde ſa fille; il ſe fait alors un grand feſtin à la mode du pays, que ces peuples appellent *Tabagie*, & où les femmes ne mangent point avec les hommes. C'eſt une loy établie parmi eux de ne marier jamais le fils avec la mere, ni le pere avec la fille, ni les freres avec les ſœurs; ce que d'autres

nations voisines n'observent pas. Les enfans sont fort obéïssans à leurs peres & meres, ils les assistent, & les nourrissent dans leur vieillesse ; & ils les défendent contre tous ceux qui voudroient les offenser: en cas de maladie ils se secourent reciproquement jusqu'à succer & lecher leurs playes pour les guerir : ils les saignent avec un couteau, quand ils le jugent necessaire, ou bien ils y appliquent quelques herbes qu'ils connoissent être propres à leurs maux ; ils ne donnent point à manger à leurs malades, à moins qu'ils ne le demandent. Ils font quelques ptisannes dont ils usent selon la necessité & le besoin des malades & selon la maladie qu'ils ont. On voit rarement des malades par mieux, aussi vivent-ils fort long-temps, puisqu'ordinairement ils passent six vingts ans ; aussi-tôt qu'ils voyent une personne languissante par maladie ou par vieillesse, ses parens & ses amis lui avancent ses jours, aprés lui avoir remontré le mieux qu'ils peuvent qu'il est necessaire qu'il meure pour avoir du repos, qu'il est à charge à tout le monde & à lui-même tout le premier, & qu'étant obligé de changer de demeure, (ce qui leur arrive assez souvent) ils ne peuvent plus le traîner & le transporter ; aprés cette belle exhortation ils l'habillent de sa

plus belle robe, le mettent sur une espece de lit, & chantent devant luy les plus beaux endroits de sa vie, & ses actions les plus memorables, ce qui est pour luy une espece d'oraison funebre, aprés quoy ils ne luy donnent plus aucune nourriture, & c'est à luy à mourir le plus promptement qu'il peut, car ils l'abandonnent entierement : enfin la nature s'affoiblissant faute d'alimens, & la grande vieillesse ou quelque dangereuse maladie se joignant à cette cruelle diete, il finit bien-tôt ses jours, & ordinairement avec beaucoup de constance & de fermeté.

CHAPITRE XX.

Nous partons pour la ville de Buenos-aires, autrement Bonair : description de cette ville.

NOus mîmes à la voile pour Bonair (a) le 8. Août au matin, sur le soir l'on moüilla à quatre brasses d'eau qui sont vingt-quatre pieds ; la pêche y est fort bonne, & l'on prit une carpe qui pesoit quarante livres ; nous partîmes le matin

(a) Ou *Bonaires* ou *Buenos-ayres*, ville de l'Amerique meridionale sur la riviere de Plata prés de son embouchure, avec un bon port ; elle est aux Espagnols ; il ne faut pas la confondre avec Bonaires isle de l'Amerique septentrionale, qui est une des Antilles.

neuviéme Août, & comme il n'y a que douze pieds d'eau sur le *banc des Anglois*, & qu'il en faut quatorze pour le vaisseau, il n'est pas extraordinaire qu'il ait touché trois fois dessus, ce ne fut pas sans courir risque de s'ouvrir par le bas; l'eau de la riviere commence en cet endroit à être douce & bonne à boire, nous en laissâmes une fort grande sur notre gauche qui se vient jetter dans celle-cy. Le soir ayant découvert deux vaisseaux, nous fûmes moüiller prés d'eux: il y en avoit un qui étoit parti de Bonair pour donner du secours à l'autre qui étoit échoüé sur le banc des *Ortils* autrement *des François*; les deux Capitaines vinrent à notre bord dans le même temps, & un de leurs matelots se laissa tomber dans la riviere & s'y noya sans qu'on pût le secourir à cause de la nuit.

Le 12. Août 1708. nous moüillâmes devant la ville de Bonair, dont nous n'étions éloignez que de trois lieuës. La riviere en a dans cet endroit quatorze de large, & elle fait la separation d'avec le Bresil. Un P. Jesuite me dit qu'on en ignoroit la source & qu'il l'avoit remontée plus de deux cent lieuës sans l'avoir pû trouver. Il y avoit plusieurs vaisseaux dans le port, entr'autres le nommé la *Sphere*, la *Ville*

d'Hambourg, & *l'Athlas*, comme auſſi le petit vaiſſeau dont j'ay parlé cy-deſſus; ils appartiennent à une Compagnie Royale qui peut ſeule negocier en ce pays à la faveur d'un traité fait avec le Roy d'Eſpagne, par lequel les Intereſſez dans cette Compagnie ſont obligez dans le terme de ſeize années d'y amener quarante-cinq mille Mores tant hommes que femmes, que les particuliers achetent & revendent comme eſclaves depuis cent écus juſqu'à trois cent; & pour cela ladite Compagnie envoye des vaiſſeaux en Guinée & à Angola pour en chercher, & qu'ils échangent avec des marchandiſes d'Europe, au lieu de donner de l'or & de l'argent dont ils ne ſe ſoucient pas. Les peres y vendent leurs enfans quand ils leur ſont à charge; outre cela comme ils ont fort ſouvent la guerre les uns contre les autres, ils vendent ceux que la guerre a fait leurs priſonniers. Le Directeur de la Compagnie en a preſentement dans ſa maiſon quatre cent, dont la plûpart ſont malades. Quand ils ont quelque chagrin, ils ſe laiſſent mourir de faim, (ce que j'ay vû arriver dans quelques vaiſſeaux où j'étois) ou bien ils s'empoiſonnent. Les trois vaiſſeaux dont je viens de parler ſont preſentement occupez à charger des cuirs

de bœufs pour porter en France ; l'on les a icy pour trente sols piece, & ils se vendent jusqu'à sept ou huit écus. Ils sont si communs dans ces quartiers-là, que l'on ne va à la chasse que pour en avoir la peau. Tout ce pays en est rempli ; c'est une belle plaine, ou plûtôt un pré d'environ cent lieuës de longueur. Les troupeaux de bœufs & de chiens sauvages s'y rencontrent par milliers ; pour les attraper soixante ou quatre-vingt cavaliers font l'enceinte d'un troupeau, leur jettent adroitement une longue courroye de cuir entre les deux cornes, & ensuite l'ayant tiré à l'écart ils le tuent, l'écorchent & prennent seulement la peau. Leurs richesses consistent en bœufs, de même qu'à Angola, où le Roy fait ses propres sujets esclaves, & les échange pour de l'eau de vie ; ainsi il n'est pas surprenant aprés l'exemple qu'ils ont de leur Roy, qu'ils se vendent les uns & les autres sans égard au sang & à la parenté. Revenons presentement à la ville de *Buenos-aires*, ou Bonair, où nous nous trouvâmes alors. Le bon air que l'on respire dans cette ville lui a fait donner ce nom par ses premiers habitans.

Buenos-aires doit sa premiere fondation à Pierre de Mendoza envoyé par l'Empereur Charles-Quint avec huit cent hom-

mes; cet Officier en ayant trouvé la situation tres avantageuse pour y bâtir une ville, il le proposa à son équipage, & d'un commun accord ils commencerent d'en jetter les premiers fondemens en l'année 1535. L'ambition de regner rendit bien tôt cette ville deserte, les premiers fondateurs se laissant emporter aux extravagances d'une si cruelle passion, se désunirent peu de temps après; & forcez de l'abandonner, ne se voulant rien ceder les uns aux autres, ils allerent habiter ailleurs. Cette ville demeura deserte jusqu'à l'arrivée de *Cabeca di Vaca* qui y amena en 1542. une nouvelle colonie qui la rétablit: ceux-cy maltraitez & souvent attaquez des naturels du pays l'abandonnerent une seconde fois, & elle ne fut rebâtie de la maniere qu'on la voit aujourd'huy qu'en 1582.

Bonair est situé dans une plaine un peu élevée. Les maisons ne sont que d'un seul étage couvertes de tuiles qu'on fait dans le pays; elles ont presque toutes un jardin où l'on voit de toutes les herbes que nous avons dans les nôtres, beaucoup de fleurs que nous n'avons pas, & quantité d'arbres fruitiers de même espece de ceux que nous avons en Europe, & plusieurs autres particuliers au pays. L'E-

vêque y fait sa residence, il y a plusieurs Eglises, entr'autres des Convents de l'Ordre de S. François, de S. Dominique, des Peres de la Mercy & des Jesuites. Les ruës qui sont au nombre de dix sont droites, fort longues, & larges à proportion, mais elles ne sont point pavées non plus que les maisons. *D. Francisco de Velasco* en est Gouverneur aussi-bien que de toute l'Audiance; il demeure dans la forteresse bâtie de grosses briques sechées au soleil, à la reserve d'un bastion qui est de pierre de taille. Les boutiques des marchands Espagnols & Indiens sont assez fournies de toutes sortes de marchandises. Les Indiens y sont fort bien-faits, civils, affables & officieux; l'on commence à s'y habiller à la Françoise, à l'exception des femmes qui conservent parmi elles la mode Espagnole. Les portes des maisons, les coffres, les panniers, les sacs & les corbeilles sont faites de cuir à long poil, jusqu'aux murailles des jardins & une partie des maisons en sont couvertes. Les pluyes sont tres frequentes à Bonair, & dans ce temps-là les ruës sont tout-à-fait impraticables, n'étant point pavées; outre cela ils sont fort incommodez par une quantité prodigieuse de gros crapeaux qui entrent de tous côtez dans les maisons. L'on a une

broche de fer qui a un manche où l'on en enfile tant qu'elle en peut tenir, enſuite on les va jetter au milieu de la ruë, & l'on continuë toûjours ce manege ; de ſorte qu'en peu de temps il s'y en fait de gros monceaux. Au reſte il y fait tres bon vivre ; & depuis que je voyage ſoit en Europe, en Aſie, en Afrique, & enſuite dans l'Amerique, je n'ay pas trouvé un endroit où tout ſoit à meilleur marché, à la reſerve cependant du vin & du bois qui y ſont fort rares. Le plus gros bœuf ne ſe vend qu'un écu, & l'on tire trente ſols de la peau. On a un mouton pour trente ſols, un faiſan, une gelinote pour deux ſols, une perdrix pour un ſol, les oyes, les canards, les ſarcelles, les grives & autres gibiers encore à meilleur marché ; de ſorte que nuit & jour la broche tournoit pour l'équipage, & le chef de cuiſine avoit aſſez de peine de l'avoir pour le ſervice du Capitaine & des Officiers. Je logeois chez un Bourgeois à Bonair, il avoit toûjours à ſa cuiſine un quartier de bœuf de plus de quatre-vingt livres, qui lui revenoit à dix ſols, & un autre à ſa cour pour nourrir ſes poules & ſon chien. Je ne payai en ſortant que le pain & le vin, qui eſt ce qu'il y a de plus cher, encore ne vaut-il pas grande choſe. On le vend

un écu la bouteille, ce qui n'eſt pas difficile à croire, parce qu'on eſt obligé de le tirer de la Province d'*Urvaig*, qui eſt à plus de cent lieuës de *Bonair*; elle porte le nom de la principale riviere qui la traverſe; *Urvaig* en Indien ſignifie *Limaçon*; on l'a nommée ainſi, parce que tout le rivage en eſt couvert. Les chevaux y ſont auſſi fort abondans; & pour quatre ou cinq écus on en a des plus beaux. Le poiſſon s'y donne à fort bon compte, & l'on en pêche une fort grande quantité dans la riviere, on y en trouve de toute ſorte & des meilleurs.

Ce pays n'eſt pas extrémement peuplé, car il n'y a ni ville, ni village auprés de Bonair & les plus proches ſont à quarante lieuës. Il y a encore quelques Indiens errans par-ci par-là qui ne vivent que de la chaſſe; ils ont pourtant des loix parmi eux qu'ils obſervent tres-regulierement. Quand quelqu'un d'eux veut ſe marier, il va trouver le pere de la fille qui lui convient, & il conclut le marché avec lui moyennant un certain nombre de bœufs qui ſont la dot, laquelle eſt au profit du pere: ſuivant la qualité ou la beauté de la fille l'on donne davantage; mais cela ne paſſe jamais ſix bœufs. Ce marché conclu, ils couchent enſemble ſans autre ce-

remonie ; ſi le mari eſt content, & qu'il n'y trouve rien à redire aprés cet eſſay, le mariage eſt reconnu pour bon, & ils promenent la mariée dans le village en faiſant pluſieurs extravagances ; ſi au contraire la fille n'eſt pas à ſon gré, & qu'elle ne ſe trouve pas telle que ſon pere l'avoit garantie, il eſt obligé de la reprendre & de lui reſtituer ſes bœufs au cas que le mari le veüille. Mais cela arrive rarement, parce qu'on éprouve la fille auparavant & qu'on n'en fait la demande qu'aprés l'examen. La fille renduë à ſon pere n'en eſt pas plus mépriſée pour cela ; car ſi elle n'eſt pas femme de l'un, elle ſera concubine de l'autre ; ainſi rien ne reſte, & le pere tire toûjours quelques bœufs de ſes filles. Quand dans la ſuite le mari ſe laſſe de ſa femme, il la chaſſe, & il en eſt quitte pour perdre ce qu'il a donné. La femme de ſon côté, quand le mari ne lui plaît pas, uſe du même droit, & elle le peut congedier en lui rendant ce qu'il a donné.

Les voyageurs qui vont de Buenos-aires au Royaume de Chily, ſe ſervent ordinairement pour leurs voitures de charettes fort commodes tirées par des bœufs. Ces charettes ſont d'une conſtruction particuliere, elles ſont fermées de tous les côtez par une cloiſon de planches, elles ont

ont sur le devant & sur le derriere une porte qui se ferme à clef; elles ont aussi sur le devant une galerie où est le siege du cocher, & une autre sur le derriere où l'on va se délasser & prendre l'air lorsque l'on a été long-temps renfermé. Sur les côtez il y a des fenêtres pour la commodité de ceux qui voyagent qu'ils ouvrent dans les grandes chaleurs, chacun y a son lit, on peut juger par là de la grandeur de ces charettes.

CHAPITRE XXI.

Nous partons de Buenos-aires; nous moüillons une lieuë au large de Monte-Video.

LE quinze Octobre 1708. nous partîmes de Bonair où nous n'avions sejourné si long-temps que pour attendre la saison propre à passer le détroit de *Magellan* & pour faire des provisions de bouche. Nous eûmes beaucoup de peine d'avoir la permission de vendre assez de nos marchandises pour payer notre dépense, & les difficultez étoient par rapport au traité fait avec cette Compagnie dont j'ay parlé cy-devant. Sans cela nous y en aurions bien debité. Un de nos matelots avoit une quaisse remplie de plats, d'assiettes

& autres ustanciles de fayance commune qu'il vendoit un écu piece.

Le 20. Octobre nous vînmes moüiller à un endroit nommé *Monte-Video*. Il y a une colline sur laquelle on a planté une croix de bois fort haute, pour que les chasseurs qui se sont écartez puissent trouver leur chemin pour s'en retourner dans leurs vaisseaux ; tout ce pays est une plaine de plusieurs centaines de lieuës, mais deserte & inhabitée, entrecoupée d'ailleurs de plusieurs ruisseaux. Nous y trouvâmes un vaisseau de S. Malo, qui avoit eu le même sort que M. le Chevalier de Courbon, il y perdit quinze hommes, tant prisonniers que tuez, sans compter quarante-deux du même équipage qui étoient morts de maladie.

Le 25. Octobre plus de la moitié de notre équipage descendit à terre, & l'on dressa des tentes pour le Capitaine, les Officiers Majors & autres. L'on fit aussi-tost construire deux fours pour cuire trois cent quintaux de biscuit; dans cette vûë nous avions apporté de la farine de la ville de Bonair que l'on avoit mis dans des sacs de peaux de bœufs. Le 30. Octobre nos fours commencerent à travailler, ayant envoyé chercher du bois par nos charpentiers, qui en furent couper à six lieuës du lieu où nous

trions dans un endroit que l'on nomme *Sainte Lucie*; ils ne trouverent que des *Acaciats* fort beaux & beaucoup plus gros que ceux que nous avons en France. Ils en chargerent une chaloupe, & pendant ce temps nos chasseurs ne demeurerent pas oisifs, car ils tuerent un fort beau cerf qui avoit cela de particulier, que sa peau alloit jusqu'au bout de son bois. Les lions y sont fort communs.

C'est un animal fin & rusé; pour attraper la proye il ne va pas directement l'attaquer, il fait un grand tour rempant contre terre, & dés qu'il s'en voit à portée il se lance dessus. Il est facile à apprivoiser quand il est jeune, il devient aussi doux & aussi caressant qu'un chien, & suit également son maître.

Les tigres y sont en abondance, cet animal est beaucoup plus furieux que le lion, sa longueur & sa hauteur est presque comme celle d'un levrier; il attaque indifferemment les hommes & les bêtes; les Indiens en tuent beaucoup avec leurs fleches afin d'en avoir la peau. Quelque percé qu'il soit de leurs coups, il se défend tant qu'il a un reste de vie, & il en tuë toûjours quelqu'un. Il ne manque pas non plus de leopards en ce pays-là, ils sont cruels & agiles; à moins qu'ils ne rencon-

trent un homme dans quelque chemin étroit, où il ne peut l'éviter, ils ne l'attaquent jamais; mais s'il se trouve devant lui, il se jette dessus, lui déchire le visage avec ses griffes, emporte autant de chair qu'il peut, & le tuë de cette cruelle maniere; il est ennemi mortel des chiens, & il les devore tant qu'il en peut trouver. Il y a beaucoup de ruisseaux où l'on trouve quantité de canards & de cercelles qui sont d'un goût exquis. Les pêcheurs nous apportoient beaucoup de poissons & de tres bons. Toute la campagne est remplie de bœufs, on les voit courir par troupeaux. Nos chasseurs en tuoient, & les volontaires les alloient chercher. Le gibier n'y est pas rare. Il y a aussi beaucoup d'oiseaux fort extraordinaires & d'un plumage tout different des nôtres, dont la plûpart ne vivent que de poissons qu'ils trouvent dans ces ruisseaux.

CHAPITRE XXII.

Des Autruches, des Chameaux.

LE 2. Novembre 1708. nos chasseurs tuerent un sanglier de mer qui pesoit un quintal: cet animal est amphibie, il a le poil court, rude & tirant sur le roux;

la tête comme un chat avec de grandes moustaches, il a les pattes de devant à trois onglons, & celles de derriere comme un canard ; ce sont des especes de nageoires écaillées. Sa chair a le même goût que celle du cochon ; à cela prés qu'elle sent un peu le poisson, elle est fort delicate & tres bonne à manger.

Le 5. Novembre le sieur Tourre Capitaine d'un vaisseau Marchand de Marseille, arriva dans ce même lieu ; il ne fut pas plus heureux que les autres, & il fut puni de sa temerité ; car à peine fut-il entré dans le détroit du *Maire*, qu'en peu de jours il eut soixante malades, qui moururent presque tous avant l'arrivée du vaisseau. Le 10. de ce mois les chasseurs tuerent un tigre & quelques autruches dont ils apporterent des œufs. On dit de cet animal beaucoup de choses, sur tout qu'il a si peu de memoire qu'il oublie où il les a pondu, & qu'il couve les premiers qu'il rencontre. D'autres Auteurs disent que ces œufs que les autruches abandonnent sur le sable sont éclos par le soleil, & que les petits dés qu'ils sont hors de la coquille, suivent le premier animal qu'ils rencontrent. Les vieilles autruches sont fort grasses, leurs cuisses sont

grosses comme celles d'un homme ; leur chair est dégoûtante ; c'est une nourriture grossiere & qui n'est pas des meilleures. Il y a des gens qui croyent que l'autruche se nourrit de fer, peut-être à cause du proverbe, qui dit d'une personne qui a un bon estomac, & qui s'accommode de toutes sortes de nourritures sans en être incommodé, que *c'est un estomac d'autruche.* Pour moi je m'imagine qu'elle n'avale du fer que comme nos pigeons qui mangent de petits cailloux seulement pour faire la digestion, & afin qu'ils servent comme de meules pour broyer la nourriture dans leurs estomacs. Les autruches avalent à la verité des clous, des pierres, & bien d'autres choses aussi dures qu'on leur jette, mais elles rendent ces mesmes choses comme elles les ont avalées. Il faut conclurre de là que ces animaux prennent cela par une avidité qui leur est naturelle, & non pas pour s'en nourrir. Il y en a aussi de volantes qui sont excellentes à manger, & qui ont des goûts tout-à-fait differens selon les diverses parties de leurs corps ; elles sont grosses comme des cygnes, & ont le plumage gris & noir ; personne n'ignore que l'on se sert de leurs plumes pour faire les plumets que les officiers & les gens de distin-

ction portent sur leurs chapeaux, leurs œufs ne sont pas mauvais à manger. Il se trouve aussi dans cette plaine des chameaux. Le chameau dans ces endroits-là est different de ceux des autres pays; car il n'a qu'une bosse sur le dos, au lieu que les autres en ont deux. C'est un animal domestique comme le cheval dont la femelle porte onze mois. D'abord que le chameau est né, pour l'accoûtumer à se mettre à genoux quand on le veut charger, on lui plie les quatre pieds sous le ventre, on le fait ensuite coucher, & pendant quinze ou vingt jours on lui met des pierres sur le dos pour l'empêcher de se lever; on lui donne peu de lait, & c'est pour l'accoûtumer à boire peu, ce qui fait qu'il demeure aisément cinq ou six jours sans boire, & cela est tres commode quand il faut traverser des deserts; aussi pour se dédommager il boit beaucoup d'eau quand il en trouve, aprés l'avoir auparavant troublée avec les pieds. Quand on veut charger les chameaux, on ne fait que les toucher au genou ou au col, & d'abord ils se baissent. Le poil leur tombe tous les ans; il y en a qui pour le faire revenir les frottent d'une huile nommée *Palma Christi*. L'orge est leur principale nourriture, cependant on les accoûtume à man-

ger de l'herbe. Cet animal rumine pendant le jour ce qu'il a mangé la nuit. Ils portent ordinairement un millier pesant. Les petits qu'on nomme *Dromadaires* servent de monture ordinaire en ces pays-là. Il y en a qui vont si vîte qu'ils font par jour trente-cinq ou quarante lieuës. On ne laisse qu'un mâle pour dix femelles, ils entrent en amour au printemps durant quarante jours. Dans ce temps-là ils sont dangereux, & ne reconnoissent pas même leurs maîtres, contre lesquels ils sçavent bien alors se venger des coups qu'ils ont receu. Enfin ils ont une aversion naturelle pour les chevaux. On remarque que le lait de chameau est un excellent remede contre l'hydropisie. Il y a aussi dans cette plaine quantité d'animaux qui nous sont inconnus, & des arbres qu'on ne voit point en Europe.

CHAPITRE XXIII.

Nous moüillons aux isles de Flores ; pourquoi ces isles sont ainsi appellées.

NOus mîmes à la voile de *Monte-Video* le 2. Decembre 1708. & de là nous allâmes moüiller aux isles de *Flores*, où M. de Courbon étoit encore en atten-

dant des nouvelles de M. Chabert qui lui envoya ses ordres de Lima pour retourner en France. Le courrier fut cinq mois à son voyage, il fit cependant assez de diligence, car depuis Bonair jusqu'à Lima il y a prés de mille lieuës, & le double par mer.

On ne sçauroit assez louer l'affabilité des Indiens à l'égard des étrangers qui voyagent. Ils les logent & leur fournissent tout ce dont ils ont besoin sans en rien exiger. S'ils s'apperçoivent que la mule du voyageur soit trop fatiguée (car les chevaux sont rares en ce pays) ils lui en donnent aussi-tôt une autre, ainsi l'on a toûjours des montures fraîches jusqu'au lieu où l'on doit arriver. Il suffit que l'on parte de l'endroit où l'on se trouve avec une voiture, elles ne manquent plus le long du chemin, celle que l'on laisse se repose, un autre voyageur vient ensuite qui la reprend. Comme le pays est entrecoupé de rivieres, dans les endroits où elles sont trop profondes & trop rapides, l'on y trouve des pontons sur lesquels l'on se met pour passer par le moyen d'une corde attachée à un arbre ou à quelque gros pieu. Il y en a toûjours plusieurs de chaque côté pour la commodité des voyageurs; mais comme il pourroit arriver par hazard que plusieurs personnes arri-

vassent du même côté, & qu'il n'y vînt personne de l'autre pour y repasser les pontons, ce qui retarderoit ceux qui viendroient aprés ; c'est pour parer cet inconvenient que ceux qui demeurent le plus prés de ces passages, ont soin d'y aller de temps en temps, & de mettre également en chaque endroit de ces pontons par des sentimens d'humanité bien louables, & ces loix qu'ils se sont imposées eux-mêmes s'observent avec plus d'exactitude & de bonne foi que l'on ne fait dans d'autres pays où les gens de riviere y sont obligez par le profit qu'ils en retirent à toute heure. Les isles *aux Fleurs* sont ainsi appellées parce qu'il y en vient naturellement sans être cultivées, aussi-bien qu'une grande quantité d'arbres & de fruits dont l'espece est inconnuë dans l'Europe. Les cedres de ce pays-là sont fort estimez pour leur hauteur & leur grosseur, ils croissent sur toutes les côtes de la mer, particulierement vers le Nord. Le bois en est fort rouge, il a de belles veines & est tres odoriferant; l'on ne s'en sert que pour faire des *Canots* ou (a) *des Pirogues*. Les Indiens brûlent

(a) Le Pirogue est une espece de chaloupe que l'on fait de l'assemblage d'une certaine quantité de planches, au lieu que le Canot n'est fait que d'un arbre creusé. Les Pirogues sont aussi differens des Canots que les

les arbres creux, mais les Espagnols les coupent & les travaillent, le bois en étant fort tendre & aisé à manier.

On voit aussi dans le même pays un certain arbre qui porte un fruit fort semblable à la cerise, mais il est plein de petits noyaux & il est toûjours dur. Il y a encore de certains arbres faits à peu prés comme des chênes; le fruit qui en est agreable est de la grandeur d'une poire de bergamote, & sa peau est semblable à celle de la reinette. Il y croît encore un fruit qui est fort bon & qu'on appelle *Pomme de Pin*; elle a toute la figure d'un artichaut, elle est grosse comme la tête d'un homme, & elle est montée sur une tige d'un pied & demi de hauteur. Ce fruit pese ordinairement prés de six livres, il est enfermé dans des feüilles courtes & piquantes de mesme que l'artichaut; mais pour le trouver il n'est pas besoin de le dépoüiller, il ne faut seulement que peler les feüilles. Il n'a ni pierre ni noyau, & l'on diroit qu'il rassemble en lui le goût de tous les plus delicieux fruits qu'on puisse jamais goûter. Il y en a de murs pendant toute l'année & il est toûjours tres sain. On trouve encore un autre fruit qu'on appelle

bateaux de voitures, & les petites barques le sont des bateaux legers.

la Poire piquante; c'est une plante de quatre pieds de haut ou environ, pleine de piquans tout autour comme les chardons; elle a une feüille épaisse, à l'extrémité de laquelle est la poire, qui est un bon fruit dont les Indiens & les autres personnes qui en ont une fois goûté mangent beaucoup par rapport à sa bonté, & elle sert à désalterer.

CHAPITRE XXIV.

Nous découvrons le Cap-Blanc; mœurs de ses habitans.

LE 13. Decembre au matin nous mîmes à la voile, & sortîmes le soir de la riviere *d'Argent* ainsi appellée, parce qu'il s'en trouve dans son sable; nous eûmes le temps du monde le plus favorable, à la verité nous étions au 13. de Juin en France, c'est la sainte Luce jour que l'on dit être le plus court de l'année. Il y eut le lendemain un an que nous étions partis de Marseille.

Le 14. & le 15. nous souffrîmes une rude tempête, mais elle commença à se calmer un peu le 16. nous découvrîmes ce jour-là le *Cap-Blanc* à qui les Portugais ont donné ce nom, à cause qu'étant

sablonneux & sterile on n'y voit pas la moindre verdure. Il est uni comme une mer, c'est pourquoi on l'appelle aussi *Mer de sable*. Depuis le *Cap-Cantin* jusqu'à celui-ci, on ne voit qu'une plaine couverte de sable, elle a prés de trois cent lieuës d'étenduë, & elle est remplie de bêtes feroces comme de lions, de tigres, d'onces & de leopards, de loups, de chats tigrez, de civettes & de singes.

L'once qu'on dit être plus cruel que le tigre, en est selon moi une espece, ou du moins ce que nous appellons la panthere; sa peau est plus belle que celle du tigre, quoiqu'il ait les mêmes marques.

Le chat tigré est ainsi nommé à cause de ses taches noires & blanches; il a la forme de nos chats, avec cette difference qu'il est quatre fois plus grand; il est vorace de son naturel, & il mange les singes, les rats & les autres animaux.

Le loup n'est en rien different des nôtres, sinon qu'il est beaucoup plus grand & plus cruel; l'espece des loups est si fertile en ce pays-là que les femelles en portent jusqu'à treize, & surpassent en cela les autres animaux dont on tuë un grand nombre tous les jours, & qui malgré cela sont dans une plus grande abondance que les loups, & c'est parce que les louves font

peu de femelles, & n'en font souvent point ou tout au plus une seule, & que d'ailleurs les loups s'entretuent.

Le chat qui produit la civette, a la tête & le museau d'un renard ; il est grand & tacheté comme l'autre, & tres farouche ; on en tire tous les deux jours la civette, qui n'est qu'une certaine muscosité, ou une espece de sueur épaisse qu'il a sous la queuë dans une concavité où sont cachez les testicules.

Il y a plusieurs especes de singes, (a) comme des guenons avec une longue queuë, il y en a de blancs, mais ils sont noirs pour la plûpart ; il y en a de barbus : il y en a aussi qui n'ont point de barbe, ils sont d'une taille mediocre & font peu de mal ; ils sont fort gras dans l'Eté & dans le temps sec, lorsque les fruits sont murs. Ces guenons sont fort malignes, nous les avons vû quelquefois en marchant dans les bois, sauter de branches en branches avec leurs petits sur le dos, nous faire mille grimaces, & quelquefois nous pisser sur la tête. Il y a encore d'autres petits animaux de cette espe-

(a) Dans la Province d'Habata prés de Ceuta en Afrique on voit *le Mont des Singes*, anciennement appellé *le Mont Abyla*. Il produit une quantité extraordinaire de singes, c'est une des Colomnes d'Hercule.

ce qu'on appelle *Pleureux*, parce qu'ils ont le cri & la voix comme des enfans.

A l'égard des gros singes, ils ont non seulement les pieds & les mains, mais encore quelque chose d'approchant de l'homme, sur tout dans le geste : ce qui fait dire aux Sauvages au sujet de ces singes, qu'ils parleroient, s'ils vouloient ; mais qu'ils ne le font pas, de peur qu'on ne les oblige de travailler.

Dans la Guinée on s'en sert comme de valets pour balayer la maison, piler du millet dans des mortiers; ils vont puiser de l'eau dans une cruche, & témoignent de la douleur par leurs cris, lorsqu'elle vient à tomber ; ils sçavent tourner la broche, & faire mille autres gentillesses pour divertir leurs maîtres. Les singes vivent d'herbes & de fruits, & on les nourrit tres aisément. On ne sçauroit dire le dégât qu'ils font du mil & des grains, dont ils mangent excessivement, quand ils sont en maturité. Ils s'assemblent environ cinquante pour aller au fourrage, mais avec toute l'adresse & toute la précaution imaginables : car l'un d'eux se met en sentinelle sur un arbre hors du champ, & lorsqu'il découvre quelqu'un, il crie de toute sa force pour avertir les autres, qui à ce signal s'enfuyent avec leur butin,

sautant d'un arbre à l'autre avec une legereté incroyable ; la femelle qui porte ses petits contre son ventre, saute comme si elle n'avoit rien. La chasse en est assez plaisante, l'on se sert pour les attraper de l'inclination & du penchant qu'ils ont à vouloir tout contrefaire : l'on a soin d'observer le temps où ils montent sur les arbres, alors ceux qui les veulent prendre, s'approchent de telle maniere que les singes peuvent aisément voir ce qu'ils ont dessein de faire ; dans ce moment ils font semblant de se laver les yeux avec de l'eau, qui est pour ce dessein dans quelque vase, on la jette ensuite & on le remplit de glu, dont les singes se viennent frotter aussi-tôt que le chasseur s'est retiré ; ce qui réüssit tres bien, car cet hameçon les empêche de voir ceux qui viennent pour les enlever, & on les prend avec beaucoup de facilité.

On les attrape encore avec de certaines petites bottes qu'on leur presente ; on feint de les chausser, & on les laisse ensuite ; ils ne manquent pas de venir dans le moment pour les essayer, & les mettre à leurs jambes ; mais cela les embarrasse de façon qu'ils ne peuvent plus courir avec leur agilité ordinaire, & on les prend aisément ; & je crois que c'est ce qui a donné occa-

son à ce Proverbe, *C'eſt un vrai ſinge botté*, en parlant d'une perſonne qui contrefait tout ce qu'il voit. J'oublioís à parler des élephans dont il y a un aſſez grand nombre dans ce même pays. Ce qu'on remarque de l'élephant, c'eſt qu'il ne le faut jamais attaquer dans un lieu où il ſe puiſſe tourner librement, parce qu'alors il renverſe les hommes avec ſa trompe, & les foule aux pieds juſqu'à ce qu'il les ait tuez. Je ne ſçai pas le temps que la femelle porte ſes petits: ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle en porte juſqu'à trois. L'élephant ſe nourrit d'herbes & de feuilles qu'il porte à ſa bouche avec ſa trompe. Ces animaux paſſent ſouvent les nuits dans les villages, ils ſont fort hardis, & craignent ſi peu les lieux frequentez qu'au lieu de ſe détourner, quand ils voyent des maiſons, ils paſſent directement au milieu des villages & des villes, & les renverſent en marchant comme une coquille de noix.

Le *Cap-Blanc* abonde en poiſſons, comme *Dorades*, *Pargues*, *Vieilles*, *Chiens marins*, & beaucoup d'autres eſpeces que je ne connois pas, & dont notre équipage ne ſe faiſoit point de faute. Ces deſerts dont j'ai parlé ci-deſſus, confinent du côté du nord au Mont Atlas, & au midi ils envoiſinent le pays des Negres.

Quand il y arrive quelque orage, le sable couvre les hommes & les chameaux, & souvent même les étouffe ; & comme ils rempliſſent les puits qui ſe trouvent ſur leur route, les paſſans y meurent ſouvent de ſoif, ſur tout dans ces endroits-là. On y voit des Cameleons, & d'autres animaux qu'on nomme *Ichneumon* dans le pays.

Le Cameleon (*a*) eſt une eſpece de lezard, il a quelque rapport avec le crocodile ; ſa tête reſſemble à certains égards à celle d'un belier, ſes yeux n'ont point de paupieres ; il marche à quatre pieds, ſon col eſt fort court ; il n'a ni rate ni veſſie, il ne boit auſſi jamais, il a le dos couvert d'une peau dure & heriſſée de quelques épines. Ses pieds reſſemblent à ceux du ſinge ; au lieu de dents, il a un os le long de la machoire en forme de ſcie ; il ne s'en ſert gueres, car il avale tout ce qu'il mange avec tant d'avidité qu'à peine y peut-on prendre garde. Les Anciens ſe ſont trompez, lorſqu'ils ont cru que cet animal ſe nourriſſoit de vent, & qu'il changoit de couleur ſuivant celle de l'objet le

(*a*) Le Cameleon ou le Chameleon eſt une eſpece de lezard qui habite les rochers : Elien, Geſner & Aldrovandus diſent qu'il ſe défend contre les ſerpens par un fetu qu'il tient dans ſa bouche ; il change de couleur ſelon les Memoires de l'Académie des Sciences.

plus proche de lui. Il mange quantité de moucherons, de sauterelles, de chenilles & de petits vers qu'il prend avec beaucoup d'adresse. Pour sa couleur naturelle elle est toûjours cendrée & ne change jamais, il la conserve même jusqu'après la mort. Cet animal est lourd & paresseux; cependant il grimpe sur les arbres avec tant d'agilité qu'on diroit qu'il vole, il se pend adroitement par la queuë aux branches, & il s'y tient plus ferme même que sur la terre; il tourne les yeux comme il veut, & il a toûjours la gueule beante, il tire promptement la langue pour paître & chercher sa vie: & sur cela il n'y a point d'animal qui lui soit comparable, il craint fort le chaud & le froid, ce qui le rend pâle. La raison qu'on en peut donner, c'est que cet animal a peu de sang & de chair. Pour l'*Ichneumon* que les Grecs appellent *Illos*, c'est-à-dire *Pourceau*, parce qu'il foüille la terre avec la gueule, il est nommé par les uns *Rat des Indes*, & par les autres *Loutre d'Egypte*; il est de la grandeur d'un chat, & couvert d'un poil rude comme celui d'un loup, moucheté de blanc, de jaune, & de quelques taches cendrées; il a les dents, la langue & les testicules comme un chat, la gueule comme un pourceau, les oreil-

les courtes & rondes ; les jambes noires ; & cinq griffes aux pieds de derriere ; la queuë longue & épaisse autour des reins, il porte autant de petits qu'une chienne, il s'exerce à sauter pour se garantir du froid, qu'il craint si fort qu'au moindre vent il se retire dans sa caverne ; il se nourrit de lezards, de serpens, de rats, de cameleons & d'autres semblables animaux. Il est fort hardi, il ose quelquefois attaquer de gros chiens & des chameaux, & en trois coups de patte il terrasse & tuë un chat ; quand il ne se sent pas assez fort pour resister à son ennemi, il appelle ses camarades à son secours.

Il se fait dans la pointe du *Cap-Blanc* une espece de golfe qui prend son nom de l'isle qu'il forme, & qui s'appelle *Arguin*. Ce golfe avance plus de quinze lieuës en terre : ce qui fait qu'on le perd de vûë dés qu'on a passé la pointe. Ce fort a 405. pieds de circuit, il est défendu du côté de la terre ferme par une bonne muraille, & par trois batteries, dont deux sont pointées vers la terre ferme, & l'autre du côté de la mer. Ce fut Alphonse Roy de Portugal qui le fit bâtir dans une de ces isles, que l'on appelle toutes presentement *Arguin*, du nom de ce fort. Les Hollandois le prirent aux Portugais, & il est do-

meuré aux François par la Paix de Nimegue, ainſi que tous les autres lieux qu'occupe la Compagnie des Indes Occidentales. Malgré ce Traité les Hollandois ne laiſſent pas d'y envoyer quelques vaiſſeaux.

Les peuples qui habitent ce deſert, ſont les *Senegues*, les *Ludays*, & les *Berveches*; ils obſervent la Loi de Mahomet, & ne demeurent pas long-temps dans le même lieu, ils errent dans les déſerts de place en place, ſelon les pâturages qu'ils y trouvent pour leurs chevaux, leurs chameaux, leurs bœufs, leurs moutons & leurs chevres. Ils ſont diviſez par tribus ou lignées, & ils ne reconnoiſſent point de Roy, ni de Superieur que celui qui ſurpaſſe les autres en richeſſes & en fonds. Ils obéiſſent à ce Chef volontairement, comme à leur Capitaine. Leur trafic avec les Negres conſiſte en chevaux & en chameaux; ils reçoivent deux, ſix, huit, juſqu'à dix eſclaves pour un cheval, mais pour un chameau ils n'en reçoivent qu'un, deux, & quelquefois trois, mais jamais davantage. Ces déſerts étant tout-à-fait ſteriles, les naturels du pays ſe trouvent privez de tout ce qui eſt neceſſaire à la vie, ils ſe nourriſſent la plus grande partie de l'année de lait de chevre, dont ils ont une grande quantité, ils mangent auſſi de la

chair de *gazeles*, & de quelques autres bêtes qu'ils prennent à la chasse.

Le pays est plat & mal-aisé à reconnoître, parce qu'il n'y a ni maisons, ni bois, & même ni rivieres, ni montagnes qui puissent faire distinguer un endroit d'avec un autre : de sorte qu'il est difficile de ne s'y pas égarer, sur tout dans le cours d'un long voyage. Comme il n'y a pas de chemin trayé, on se sert de la bousole comme sur mer; c'est par là que passent les caravanes de Fez à Tombut, Melly, Borneo, & pour les autres Royaumes des Negres. Quand les Portugais étoient maîtres du fort, ils trafiquoient avec les Arabes ou Mores qui leur donnoient de l'or pour d'autres marchandises, en échange desquelles ils leur remettoient aussi de la gomme Arabique, de l'yvoire & des plumes d'autruches, qui y sont en abondance à cause de la grande quantité de ces sortes d'oiseaux qui se trouvent en ces pays-là. Avant de le quitter il est bon de parler de leurs mariages & de leurs funerailles; quoique sectateurs de la Loi de Mahomet, leurs coûtumes sont toutes differentes de celles des Turcs : en effet cette Religion a differentes Sectes aussi-bien que les autres. Il est permis à ceux-ci d'avoir plusieurs femmes; mais ceux dont je

parle, n'en prennent qu'une, à la reserve des concubines qu'ils peuvent avoir. C'est un crime pour les Turcs que de boire du vin, & les habitans de ces deserts n'en font aucun scrupule.

Les ceremonies de leurs mariages ne sont ni fort grandes, ni fort ridicules. Le premier jour le fiancé monte à cheval, & fait un tour dans toute l'habitation, accompagné de la plus grande partie de la jeunesse capable de monter à cheval, ils ont tous soin de s'orner de ce qu'ils ont de plus riche & de plus précieux. Le lendemain la fiancée en fait autant avec un cortege de toutes les jeunes filles, qui se parent aussi le mieux qu'elles peuvent. De sorte que l'on ne peut distinguer le marié & la mariée de ceux de leur suite que par la couronne qu'ils portent sur la tête. Ils sont environnez d'instrumens & de musiciens à la maniere du pays. La mariée n'a point de dot, & ce seroit lui faire un grand affront que d'en demander aux parens, qui se contentent de lui donner quelques pieces d'or, quelques bagues avec quelques bracelets.

Le mariage se celebre de cette maniere. L'on fait du feu entre le marié & la mariée, pour marquer la pureté & l'ardeur de leur affection; un cordon qui fait

le tour de leur corps les joint, & sert de hierogliphe pour exprimer le lien du mariage ; aprés cela l'on met entre eux une peau de mouton la plus blanche qu'ils peuvent trouver, pour faire connoître que jusques-là ils ne se sont vûs qu'avec toute la pureté possible. Ce point du ceremonial accompli, le pere du garçon prie Dieu de les rendre aussi *nobles* & aussi *fertiles* que la vache, ensuite l'on ôte la peau, l'on défait le cordon, & le mariage subsiste, sans que rien au monde le puisse casser que la mort, ils ne s'allient jamais hors de leurs tribus.

Dans leurs maladies ils invoquent *Manitou*, qui veut dire *misericordieux* ; s'ils jugent que le malade va bien-tôt mourir, ils étendent ses mains, & les arrosent d'eau ; quand il est mort, ils nettoyent le corps, & le peignent de differentes couleurs, ils le couchent ensuite dans une espece de tombeau, qu'ils dressent avec beaucoup de feüillages, où ils mettent les armes & les bracelets du défunt ; ils disent enfin, ou plûtôt balbutient quelques paroles sur son sepulchre, font des vœux pour son salut, & sacrifient un bouc, aprés quoi ils se retirent chez eux fort satisfaits. Les ceremonies du deüil sont de pleurer pendant dix jours, de ne point se frotter

frotter la tête d'huile & de s'abstenir de sa femme pendant ce temps-là. Il est fort rare de les voir convoler en secondes nôces.

CHAPITRE XXV.

Nous voyons une partie de la côte deserte : par qui elle est habitée ; isle aux Lions.

OUTRE le *Cap-Blanc* dont je viens de parler dans un assez grand détail, nous vîmes encore une partie de la côte deserte, dont les terres sont habitées par les peuples que l'on appelle *Patagons* : ils ne changent jamais d'habitation & n'ont aucun commerce avec leurs voisins, ils sont d'une grande taille, forts, robustes, vigoureux ; leur principale nourriture consiste en poissons, car ils sont grands pêcheurs ; ils vont à la pêche dans des barques plates, chacun dans la sienne qui ne peut porter plus d'une personne, quoiqu'elles puissent tenir chacune deux chevaux. Ils ont peu de religion, ou pour mieux dire je crois qu'ils n'en ont point du tout. Il y a encore une petite isle qu'on nomme *l'Isle des Lions*, elle est de peu de consequence & n'est qu'à deux lieuës de terre ferme.

Nous prîmes dans ce temps un poisson à la ligne du poids d'un quintal & demi, il avoit du lard à peu prés comme le Dauphin, à la reserve de la tête il luy ressemble parfaitement ; la chair n'en est pas des meilleures: tous les jours nous voyions des poissons inconnus à nos pêcheurs, même à ceux qui ont le plus couru les mers. Cette côte est pleine de grands poissons & de monstres amphibies. On y voit des *loups*, ou des *ours marins*, des *cochons de mer*, ou des *thons*, des *chats de mer*, des *lapins*, ou des *chiens de mer*; on y voit aussi des *bœufs marins*, ils sont de la grandeur d'un bœuf ordinaire, on les apperçoit souvent qui vont paître dans les prairies. En Eté tous ces monstres nagent & s'écartent assez loin de la côte, mais en Hyver le froid les oblige de se retirer prés du rivage, on ne laisse pas que d'en manger sans crainte d'aucun accident: je remarqueraicependant ce quinous arriva à l'occasion d'un petit poisson inconnu à tous nos matelots; j'étois alors sur la Mediterranée où l'on le prit : on le servit donc à table, & tous ceux qui en mangerent, le trouverent d'un goût excellent. Notre cuisinier ayant fait frire le foye peut-être un peu plus qu'il ne falloit, n'osa pas le servir avec les autres mets, & il le donna à quelques autres personnes de l'équipage qui le

trouverent fort bon, cependant deux heures aprés ils eurent tous quelques accés de fievre, & un de nos volontaires en pensa mourir.

Nous navigions aprés avoir quitté le *Cap-Blanc* dans la *mer Magellanique* où il ne s'en fallut pas beaucoup que nous ne fissions naufrage le matin que nous en sortîmes. Nous faisions trois lieuës par heure, & nous avions vû à la portée du pistolet une suite de rochers de cent pas en longueur, qui n'étoient qu'à un pied hors de l'eau à dix lieuës de la côte deserte, quoique la Carte ne les marque qu'à trois tout au plus.

Les Espagnols nous ont representé comme des Geans les *Patagons* qui habitent ce pays; mais les dernieres relations des Anglois disent le contraire: le terroir des environs est d'un sable blanc & sans arbres; il y a pourtant de l'eau douce dont la plûpart des vaisseaux se pourvoyent lorsqu'ils vont vers le détroit.

CHAPITRE XXVI.

Nous découvrons le Cap des Vierges, nous faisons voile vers le détroit de le Maire.

LE 18. Decembre 1708. à quatre heures du matin nous découvrîmes le *Cap des Vierges*, il sert comme de fanal pour l'entrée du *détroit de Magellan* qui porte le nom de celui qui le premier l'a découvert & traversé. Ferdinand (*a*) Magellan étoit un habile pilote, & l'on peut ajoûter un grand Capitaine de mer. Il avoit avec lui Sebastien Canus que quelques Auteurs disent avoir fait ensuite le tour du monde. Ce détroit est large seulement de quatre lieuës en son embouchûre, & long de cinquante entre l'Amerique & la terre Australe: les deux côtez sont habitez par des geans d'une force extraordinaire; car l'on dit qu'ils excedent de douze ou de quinze pieds de hauteur les autres hommes, & ne laissent pas d'être fort agi-

(*a*) Ferdinand Magellan ou *Magellhens* Portugais s'est rendu celebre dans le seiziéme siecle par la découverte qu'il fit du détroit appellé *Magellanique* de son nom sous les auspices de l'Empereur Charles Quint, auprés de qui il s'étoit retiré, fâché de ce que le Roy de Portugal n'avoit pas voulu augmenter sa paye de trente sols par mois.

les, & qu'ils courent presqu'aussi vîte qu'un cerf ; ils se peignent le corps & le visage & vont tous nuds, à la reserve de l'hyver qu'ils se couvrent de peaux de bêtes sauvages ; ils tirent parfaitement bien de l'arc & avec une force incroyable, quoique leurs arcs soient d'une grandeur prodigieuse ; ils sont fort étonnez quand ils entendent le bruit de nos canons, & ils ne peuvent s'imaginer ce qui peut le causer ; ils boivent un seau d'eau tout d'un trait & sans prendre haleine, ils porteront un muid d'eau entre leurs bras ou sur leurs épaules ; ils rompent l'arbre le plus gros avec autant de facilité que nous casserions une baguette ; ils vivent jusqu'à six ou sept vingts ans ; au reste ils sont fort adroits, courageux, & si fermes & si intrepides dans les combats qu'il n'en faudroit pas vingt pour en défaire une centaine d'autres, ce qui est cause que l'on n'avance gueres dans leur pays. Nous n'étions le 18. qu'à cinq lieuës de ce détroit dont les grands broüillards nous déroboient le passage aussi-bien que la vûë de *l'isle du Feu*. Aprés avoir tenu conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans cette conjoncture, on demeura d'accord, puisque nous avions les vents favorables, de passer par le détroit du *Maire*, quoique ce détour allongeât

notre route de prés de cinq cents lieuës.

Le 20. Decembre nous vîmes le *Cap Morisland* qui fait l'entrée du détroit du *Maire*; il eſt mediocrement haut & couvert de neiges, quoique nous fuſſions alors au premier mois de l'Eté. Dés le *Cap-Blanc* nous commençâmes à mettre nos habits d'hyver par rapport au froid qui eſt exceſſif dans ces mers.

L'iſle de Feu a beaucoup de conformité avec celle de Sicile tant pour ſa grandeur que pour ſa figure qui eſt triangulaire. L'hyver y eſt continuel; les habitans cependant y vont preſque nuds & ſe contentent de quelques peaux de loups marins qu'ils mettent ſur leurs épaules; ils ſe nourriſſent de coquillages & de quelques poiſſons qu'ils péchent. Un de nos volontaires mourut ce jour-là attaqué d'une maladie de ſcorbut, aprés avoir fait ſon teſtament & reçû tous ſes ſacremens. On le fit coudre dans ſon *capot* aprés lui avoir lié un ange(a) aux pieds, & l'avoir accommodé ſelon l'uſage de la mer, l'aumônier vint dire les prieres & l'on le jetta en mer au bruit d'un ſeul coup de canon; le lendemain

(a) C'eſt une barre de fer quarrée d'un pied de long, où à chaque bout il y a un boulet dont la peſanteur fait aller le corps au fond de l'eau: l'on en met dans les canons pendant le combat pour rompre les cordages & les voiles des ennemis.

l'on dit une messe pour le repos de son ame. C'est le seul qui soit mort de maladie pendant tout le voyage. A l'égard des Officiers les ceremonies sont differentes. Quand un Capitaine meurt, on le met dans un cercueïl, le pavillon n'est haussé qu'à demi, & de demie heure en demie heure l'on tire un coup de canon jusqu'à ce que l'on l'ait jetté en mer, ou enterré si l'on se trouve en quelque ville, avec les ceremonies ordinaires, le tambour couvert d'un crêpe noir & battant sans timbre; aprés les prieres ordinaires l'on fait une décharge de toute la mousqueterie.

CHAPITRE XXVII.

Nous passons le Broüer.

LE 22. Decembre nous étions au premier jour d'Eté dans ce nouveau monde, & malgré la saison le mauvais temps & le froid continuerent, nos pilotes nous faisoient esperer qu'à deux cents lieuës de là nous commencerions à ressentir les chaleurs de l'Eté: nous avions déja passé alors le *Broüer* qui porte le nom de celui qui en a fait le premier le trajet, & nous laissâmes à notre droite *l'isle des Etats inhabitez* qui fut découverte par un Capitaine

Hollandois, & à notre gauche les *terres Australes* ou *Inconnuës*. Nous n'étions qu'à sept cents lieuës du Pole Antarctique.

Le premier Janvier 1709. le temps commença à se mettre au beau & à s'éclaircir; il y avoit quelques jours que le soleil se couchoit à onze heures & demie, & se levoit à minuit & demie; de sorte que nous n'avions point de nuit, puisque le crepuscule du couchant paroissoit encore au lever du soleil. A la saint Jean c'est tout le contraire, il se leve à onze heures & demie du soir, & se couche à minuit & demie; & dans ce temps-là nous n'avions qu'une heure de jour.

Le quinze Janvier nous nous trouvâmes à la hauteur & à soixante lieuës du *Cap Horne*; il est le plus au Nord de la *Terre du Feu*, il porte le nom du Capitaine qui en a eu le premier connoissance. Nous continuâmes à combattre contre la pluye, la grêle, la neige, & les vents qui nous firent essuyer des tempêtes terribles.

Le vingtiéme Janvier fut un jour malheureux pour un de nos matelots âgé de dix-neuf ans, en montant les grizelles d'artimon il tomba dans la mer & se noya à notre vûë, sans que nous pussions le secourir à cause du gros temps. Nous commen-

cions alors à sentir des chaleurs assez moderées, parce qu'en quittant la mer du Nord nous entrâmes dans celle du Sud qu'on appelle *Mer Pacifique*. Notre vaisseau avoit en ce temps-là le vent en poupe, & nos pilotes nous promettoient le même temps jusqu'à Lima. Cela ne contribua pas peu à nous faire oublier ce que nous avions souffert sur la mer Australe.

CHAPITRE XXVIII.

Nous arrivons à la Conception ville du Royaume de Chili, description de la Conception.

LE vingt-cinquiéme Janvier 1709. nous jettâmes l'ancre devant la ville (a) de la Conception, la rade en est assez bonne ; l'isle *Queriquine* la met à l'abri de la mer ; il n'y avoit que trois mois que le sieur Chabert en étoit parti pour s'en retourner en France avec trois vaisseaux de guerre, il portoit pavillon de Vice-amiral d'Espagne, & il avoit sur son bord plusieurs millions d'or & d'argent ; il escortoit

(a) Ville de l'Amerique meridionale dans la Province de Chili. C'est une des plus considerables du pays. Les habitans l'ont fermée de murailles & y ont bâti une citadelle pour la défendre contre les Araucques qui y ont fait souvent des courses.

aussi six vaisseaux marchands très richement chargez. Une grosse baleine s'arrêta devant la ville de la Conception pendant quelques jours, elle avoit une grande quantité de coquillages sur le corps semblables à ceux des rochers qui se trouvent dans la mer.

Cette ville est du Royaume de *Chili*, qui veut dire froid en Anglois. Le *Chili* est un païs assez bien peuplé & fort temperé; on y a un Eté & un Hyver à peu prés comme en Espagne; mais dans des temps opposez; l'Hyver, se faisant sentir au *Chili*, quand on a l'Eté en Castille; on y peut comme au Perou distinguer deux parties, la plaine & les montagnes; il y a des rivieres dans ce pays-là qui coulent pendant le jours, & s'arrêtent durant la nuit, sans qu'on y puisse trouver une goutte d'eau; ce qui paroît fort surprenant à ceux qui ne sçavent pas que la chaleur du soleil fait fondre les neiges des montagnes pendant le jour, & qu'ainsi l'eau que produit cette fonte, coule & forme des rivieres ou des torrens, qui s'arrêtent pendant la nuit à cause de la fraîcheur qui empêche les neiges de fondre. La difference de la longueur des jours & des nuits est à peu prés au Chili comme en Castille, avec cette difference seulement que quand on est aux plus longs jours

dans un de ces deux endroits, on est aux plus courts dans l'autre : en quelques endroits du Chili il y a des plaines où l'on trouve des autruches; pour les prendre il faut user d'adresse : quelques cavaliers se mettent en embuscade pendant que d'autres les poursuivent & les poussent du côté où sont leurs camarades. Car quoique ces oiseaux ne s'élevent point fort haut dans l'air pour faire un grand vol, cependant en courant un peu à pied & un peu en volant prés de terre, ils vont si vîte qu'il est impossible à un homme à cheval de les atteindre à la course, quelque diligence qu'il fasse. Dans tous ces pays-là & en general dans tous les lieux qui sont proche de la ligne Equinoctiale, les jours & les nuits sont toûjours égaux tout le long de l'année, ou peu s'en faut; & si dans quelques endroits il y a un peu de difference, elle est si legere qu'elle n'est presque pas remarquable; le Pole qu'on a en ce pays-là, & qui est oppose directement à notre *Pole Arctique*, ne se connoît ordinairement que par une petite nuée blanche qui paroît vers le soir aprés le coucher du soleil, & vers l'endroit où l'on juge vraisemblablement que doit être ce Pole que les Astronomes ont nommé le *Pole Antarctique*.

Les Indiens du Chili sont à peu prés vêtus comme ceux du Perou, se nourrissent

aussi de même, ils sont grands, dispos & pleins de courage ; leurs armes sont l'arc, les fleches, la fronde & la massuë. Les habitans de ce pays-là tant hommes que femmes sont assez agreables de visage: il y a deux grands Seigneurs qui se font la guerre l'un à l'autre, & qui peuvent mettre en campagne chacun une armée tres considerable. L'un d'eux s'appelle *l'Euchengorma*, il possede une isle qui n'est qu'à deux lieuës de la terre ferme ou du continent, & qui est consacrée à ses Idoles.

Dans cette isle il y a un temple servi par deux mille Prêtres. L'on dit qu'à cinquante lieuës plus loin il y avoit entre deux rivieres une grande Province qui n'est habitée que par des femmes, qu'elles ne souffrent point d'hommes parmi elles ; au moins qu'en de certains temps, & pour en avoir des enfans. Quand ce sont des fils, elles les envoyent à leurs peres ; si ce sont des filles, elles les élevent parmi elles : elles ont une Reine à leur tête, & elles s'occupent à faire de riches étoffes, elles sont sujettes de *l'Euchengorma* & luy payent tous les ans un certain tribut.

La ville de saint Jacques, qui est à trente lieuës de la Conception & qui est deux fois plus grande, est la Capitale du Royaume du Chili ; le fleuve *Paray* y passe.

La ville de la Conception est bâtie sur le penchant d'une montagne ; elle est grande & agreable, elle n'est point fermée de murailles ; il y a douze ruës tant grandes que petites qui ne sont point pavées ; l'on voit à la marine une courtine avec huit pieces de canon de bronze, cette ville est le siege d'un Evêque, il y a aussi un Gouverneur & deux Commandans, l'un pour la Cavalerie, & l'autre pour l'Infanterie.

Un ruisseau d'eau fort belle & fort claire traverse la ville ; l'on y lave le linge dans un endroit destiné pour cela & qui est bordé des deux côtez d'un buisson de *barboches* ; il s'en trouve jusqu'à six dans une même tige, tant elles sont hautes. Les feüilles sont toutes par bouquet semblables à celles des oliviers. On en fait en ce pays-là des balais ; autrefois ces feüilles étoient fort à la mode en France, on s'en servoit pour faire des cannes.

Sur l'éminence de la ville il y a un hermitage, où l'on voit une Notre-Dame pour laquelle le peuple a une grande devotion ; il s'y fait tous les jours beaucoup de miracles ; ce qui y attire un grand concours de monde de differens endroits : l'on rapporte qu'un jour plus de dix mille Indiens venant pour piller la ville & massacrer tous les habitans, la Vierge se presenta à eux,

lorſqu'ils ſe trouverent prés de cette Chapelle, & que quelque effort qu'ils fiſſent pour paſſer outre, ils ne purent avancer plus avant. On ajoûte qu'ils furent contraints de s'en retourner ſans pouvoir executer leur deſſein, & qu'ils perdirent même une grande partie de leurs gens qui prirent querelle enſemble & s'entretuerent les uns les autres. Les boutiques des Marchands Eſpagnols ſont fort riches ; l'on y trouve toutes les marchandiſes que l'on peut deſirer tant de celles des Indes, que de celles d'Europe qu'ils eſtiment infiniment plus ; les boutiques des Indiens & des Eſclaves ſont tout autant de *gargottes* où l'on boit & où l'on mange pour ſon argent. Leurs femmes reſtent toute la journée ſous les arcades de la grande place où elles vendent du fruit, des herbages, des œufs, des poules, du pain, du ſavon, des chandelles & pluſieurs autres choſes de cette nature.

Il y a ſix Convens de Religieux à la Conception, de Jeſuites, d'Auguſtins, d'Obſervantins, de Dominicains, de Trinitaires, & il y en a un des Freres de ſaint Jean de Dieu qui tiennent l'hôpital de la ville. Je me trouvai un jour dans une maiſon où un de ces Freres vint voir une femme de quatre-vingts ans qui avoit

la luette relaxée, il la fit lever & la saigna ; j'eus beau lui representer que cela étoit inutile, & que même il pourroit en arriver des suites fâcheuses à la malade, sur tout dans un âge si avancé où l'on doit aider à la nature ; bien loin de l'affoiblir par la saignée, il me repondit qu'il connoissoit le temperament des personnes du pays, & qu'il sçavoit parfaitement bien la maniere de les gouverner, que je traitasse mes malades à ma faitaisie, qu'il n'y trouveroit point à redire, mais que je le laissasse faire à la sienne.

L'Eglise Parroissiale n'est point pavée, c'est pourquoi les Dames, lorsqu'elles y vont, font apporter par leurs esclaves un tapis du pays ou de Turquie, sur lequel elles se mettent à genoux ou s'y asseient avec leurs filles. J'y entendis le jour que nous arrivâmes la grande Messe qui fut celebrée avec beaucoup de devotion; aprés l'Evangile un Jesuite monta en chaire, & il prêcha parfaitement bien, quoiqu'il ne fut pas plus d'un quart d'heure à son Sermon.

Le commerce de la *Conception* consiste en bled, ris, & vin qui coûte dix sols la chopine. Les hommes sont habillez à la Françoise, il n'y a que les femmes qui suivent la mode du pays, allant toûjours

vêtuës à l'Eſpagnole avec les cheveux treſſez. Les inſtrumens ordinaires dont elles jouënt ſont l'épinette, la guitarre, le tambour de baſque & les caſtagnettes ; il faut remarquer que dans ces pays ce ſont preſque les mêmes coûtumes qu'en Eſpagne. Les mœurs Eſpagnoles s'y étant introduites quand les Eſpagnols s'en ſont rendu les maîtres, il n'y a pas juſqu'à l'Inquiſition qui n'y ait été établie. J'en parlerai dans le ſecond tome de cet ouvrage pour ne pas interrompre la ſuite de notre voyage, quoique ce détail ne ſemble avoir aucune liaiſon avec notre relation ; cependant l'on verra qu'il merite d'être lû, tant par rapport aux choſes ſingulieres & extraordinaires que ce tribunal obſerve à l'égard de ceux qui tombent ſous ſa juriſdiction, que pour l'utilité dont il peut être à ceux qui ſont obligez de ſejourner quelque temps dans les lieux où elle eſt établie.

L'on commençoit dans le temps que nous y étions à manger des raiſins, cependant l'on ne vendange que dans le mois de Mars, qui eſt le commencement de l'Automne ; quoique les ceriſes fuſſent déja paſſées à notre arrivée, l'on ne laiſſoit pas d'en trouver encore qui étoient tres bonnes, auſſi-bien que des fraiſes qui ſont

aussi grosses & aussi longues que des glands de chêne.

Les hommes mangent à table avec leurs fils, & les femmes y mangent d'un autre côté avec leurs filles sur une espece de *sofa*, (*a*) où elles demeurent assises pendant le jour sur des carreaux.

C'est une coûtume generale pour toutes sortes de personnes de prendre du tabac, d'en mâcher & d'en fumer : ainsi l'on n'est pas surpris en ces pays-là de voir des Prêtres & des Religieux fumer dans les ruës avec des bourgeois. Je vis dés le matin de mon arrivée un homme aprés la messe allumer sa pipe à un cierge de l'autel, & sortir en fumant. Les gens du pays se servent de feüilles de tabac roulé de la grosseur du petit doigt & de la longueur de deux; quand ils commencent à sentir la chaleur du feu, ils jettent le reste. Il est necessaire de dire de quelle maniere il faut se comporter avec les Indiens & avec les Espagnols, pour y être bien reçû, car dans tous ces pays l'on ne trouve aucun logis, sur tout pour les François, hors à Lima.

Les bourgeois dans toutes les villes des Indes se font un plaisir de loger les étran-

(*a*) Le sofa dans ces pays-là, ainsi qu'en Espagne & en Turquie, en Barbarie, est un plancher garni de tapis élevé d'un pied de terre, large de cinq, & de la longueur de la chambre.

gers, & sur tout les François, parce qu'ils sçavent par experience qu'il n'y a rien à perdre avec eux. L'on en recevra jusqu'à quatre dans une seule maison ; l'on donne à un étranger qui arrive une chambre & la clef d'un coffre vuide, pour y renfermer toutes ses marchandises ; s'il en faut davantage, on ne le lui refuse pas. L'on a de plus une esclave pour son service, & à laquelle l'on donne de l'argent pour acheter les choses dont on a besoin, & ce que l'on veut manger, qu'elle ne manque pas d'apprêter de la maniere & à l'heure que l'on lui a marquée. S'il se trouve par hazard que l'hôte ait du vin ou quelque chose qui soit necessaire à l'étranger, il le lui fournit, & l'on le lui paye sur le pied du marché, & encore tres souvent cet hôte fait-il sur sa marchandise quelque grace ; si l'on ne veut pas passer pour incivil, l'étranger prie son hôte, sa femme & ses enfans de manger avec lui, & eux reciproquement de même, car ils ne se mettent jamais à table sans venir auparavant prier ceux qui logent chez eux, de leur faire l'honneur d'accepter un repas. Si ses affaires ne lui permettent pas de venir aux heures ordinaires, l'hôte a soin de lui envoyer quelqu'un de la maison pour lui tenir compagnie à table, & tâcher de

le défennuyer ; c'eſt auſſi pour lui rendre raiſon des choſes qu'il pourroit leur demander & avoir envie de ſçavoir, tant pour ſon utilité particuliere que pour ſatisfaire ſa curioſité. Dans toutes les Indes generalement avec toute l'œconomie poſſible, l'on ne peut pas moins dépenſer d'un écu par jour. L'on ne donne jamais rien à l'hôte pour la chambre, pour le lit, & en un mot pour toutes les uſtenſiles qu'il a fourni à l'étranger ; mais quand ſes affaires ſont finies, & qu'il eſt prêt de s'en retourner au vaiſſeau, il donne des étrennes aux gens de la maiſon, par exemple, aux garçons des couteaux, aux filles des ciſeaux, & à la ſervante une aune ou deux de rubans ou de dentelle : de cette maniere il ſatisfait tout le monde, & s'il revient dans le même endroit, chacun lui fait amitié & s'empreſſe de lui rendre ſervice. La même coûtume s'obſerve à l'égard des Officiers, & des gens de conſideration, avec cette difference ſeulement qu'ils logent chez les principaux de la ville, & qu'ils font des preſens plus conſiderables. Le Marchand qui avoit la direction de tout le chargement de notre vaiſſeau, alla loger chez un des grands Prevôts (a) ; il y en a quatre dans chaque

(a) Ce ſont les Corregidors, Magiſtrats qui ſont en chaque ville d'Eſpagne.

ville, qui vont par les ruës comme nos Magistrats en habit & en manteau noir avec un jonc à la main de cinq à six pieds qu'ils tiennent par le milieu; c'est la marque de leur dignité & de l'autorité qu'elle leur donne, & l'on seroit en droit de ne les pas reconnoître, s'ils ne le portoient pas (comme les Officiers Espagnols portent une espece d'houssine, garnie d'argent au bout, pour se faire respecter, & contenir dans les regles de l'obéïssance leurs soldats, qui seroient en droit d'en sortir, s'ils n'avoient cette marque à leurs mains.) Pour revenir à notre grand Prevôt, le jour avant le départ de notre vaisseau, sa fille aînée vint rendre visite à notre marchand, pour lui faire des excuses, si l'on ne l'avoit pas reçû comme il le meritoit, mais qu'une autre fois, s'ils avoient cet honneur, l'on tâcheroit de le mieux traiter; elle lui fit ensuite un present de six poules, d'autant de poulets, d'un baril de vin & de quelques fruits, quoiqu'elle sçût bien qu'il n'avoit besoin d'aucune de ces provisions, mais cela se pratique seulement par bienseance, & pour avertir les étrangers de ne pas oublier les presens que l'on a coûtume de faire en partant. Aussi le marchand lui donna pour la valeur de cinquante écus en bijoux, &

à une esclave de la maison qui avoit blanchi son linge une paire de bas de soye de sept écus ; & tout cela pour trente-deux jours que nous demeurâmes à la Conception.

Quand l'on va chez quelqu'un de connoissance pour lui rendre visite, ou pour quelque affaire, l'on vous presente d'abord de l'eau de vie, du vin, ou du chocolat ; mais le plus souvent on vous offre le *mat* : c'est une herbe seche & pilée à peu prés comme le thé, que l'on met avec du sucre dans une grande tasse d'eau boüillante, qui devient sur le champ toute brune. On donne ensuite un tuyau d'argent de la grosseur d'une plume pour tirer cette liqueur, & la boire le plus chaud que l'on peut. Ce mat se nomme aussi *Paragouay* du nom de la Province qui en produit une grande quantité, & qu'on appelle ainsi à cause de la riviere qui la traverse. *Paragouay* en langage Indien signifie *riviere des plumes*, ce qui tire son origine du grand nombre d'oiseaux dont elle est remplie. Si ce passager couche dans la maison, à son lever on lui apporte un verre de *cachelagua* pour le rafraîchir & le désalterer ; cette boisson a la proprieté de faire uriner beaucoup. Nous appellons cette drogue *centaure* : l'on met

cette herbe infuser pendant la nuit dans de l'eau, & le matin aprés l'avoir coulée l'on en prend à jeun, d'autres prennent du chocolat.

Le langage est different parmi les Indiens, chaque ville & chaque Province ayant un jargon particulier, comme cela est presque general dans tous les Royaumes & dans tous les Etats.

Les differentes couleurs de ces peuples ne proviennent que des mariages qu'ils contractent. Si un Espagnol épouse une fille de sa nation, l'enfant sera blanc; s'il se marie avec une Indienne dont le teint est bazané & noirâtre, l'enfant qui en viendra ne sera ni blanc ni noir, & on le nommera dans le langage du pays *quarteron*; lorsqu'il sera grand, s'il se marie avec une noire ou moresque, ses enfans seront appellez *mistiches*, comme qui diroit mêlé. Leur peau est beaucoup moins agreable que celle qui est bazanée.

Il y a deux sortes d'Indiens; les uns sont fixes, sedentaires, & habitent des villages, & ils peuvent devenir riches; les autres sont errans, campent tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, & ne font de sejour dans un lieu qu'autant qu'ils y trouvent de pâturage, comme en usent les Arabes; ils sont grands voleurs & ils

s'en font un merite parmi eux; ils employent tout ce qu'ils ont d'industrie à tromper, particulierement les marchands étrangers; encore disent-ils qu'ils ne font point de mal, parce qu'ils prétendent avoir un droit acquis sur leurs biens qu'ils fondent sur une tradition assez plaisante. Ils disent « qu'au commencement du monde le pre- « mier homme eut trois fils dont, l'un étoit « blanc, l'autre bazané, & le troisiéme « noir. Le pere & les trois fils s'étant en- « dormis, le blanc s'éveilla le premier, « enleva toutes les richesses de son pere & « s'en alla habiter l'Europe; que le more « s'éveilla ensuite & emmena tout le bé- « tail en Barbarie où il s'établit; & que « le noir s'étant éveillé quelque temps « aprés, ne trouva plus pour lui qu'une pi- « pe & du tabac, qu'il les prit donc pour son « partage, & que se voyant tout nud, il « chercha les pays chauds pour y faire sa « demeure. Ce qui les confirme davantage dans ces folles imaginations, c'est qu'ils voyent que les Europeens qui sont blancs, viennent trafiquer avec eux dans de grands vaisseaux bien armez, & munis de quantité de provisions de bouche & de guerre, qu'ils apportent avec eux quantité de belles marchandises, & qu'ils sont richement vêtus; d'ailleurs l'experience leur fait

voir que les Mores poſſedent tous les beſtiaux, ce qui fait qu'ils ne font point de ſcrupule, comme par un droit de repreſailles, de reprendre ſur ces deux nations ce que les premiers hommes dont elles deſcendent avoient pris ſur eux pendant le ſommeil de leur pere commun. Il ſe trouve parmi eux beaucoup de ſorciers & d'enchanteurs, qui abuſent de leur ſimplicité, & ſe font paſſer pour de grands ſaints. Ils ſont tous pauvres, & mépriſent les richeſſes, ſans jamais penſer à l'avenir.

Le mariage eſt ſi honorable chez eux qu'il y en a qui le contractent à l'âge de ſept ans, mais ordinairement ils ſe trouvent peres & meres à l'âge de dix ans. Si par aventure un garçon vient à mourir avant que d'être marié, les parens cherchent une fille, qui couche une nuit avec le corps mort moyennant une bagatelle qu'on lui donne, afin de ſauver au défunt le reproche d'être decedé ſans avoir été marié; ce qu'ils regardent comme une tache honteuſe dans une famille, & ce qui arrive rarement par la précaution qu'ils ont de marier leurs enfans fort jeunes.

Les Indiens de ces pays-là en general ont l'eſprit ſubtil & fin, ils apprenent avec facilité ce qu'on leur montre. Un jeune

jeune esclave Indien, à qui l'on fit voir une montre qui étoit à un de nos Officiers; aprés l'avoir montée & démontée, & en ayant consideré & examiné tous les ressorts, il en fit une pareille de bois, qui à la verité étoit beaucoup plus grossiere, mais qui alloit fort juste, & où il ne manquoit rien des ressorts qu'il avoit vû à celle qui lui avoit servi de modele. L'on me fit voir encore une grande figure en bois, representant un saint Michel terrassant le diable; mais j'avouë que je n'ai jamais rien vû de mieux executé & de plus delicatement travaillé; j'y remarquai les plus beaux traits de l'art employez avec toute la dexterité & le genie possible. Aussi cette piece est-elle estimée de tous les plus fins connoisseurs. C'est pourtant l'ouvrage d'un Indien qui n'a eu d'autres maîtres que son talent naturel.

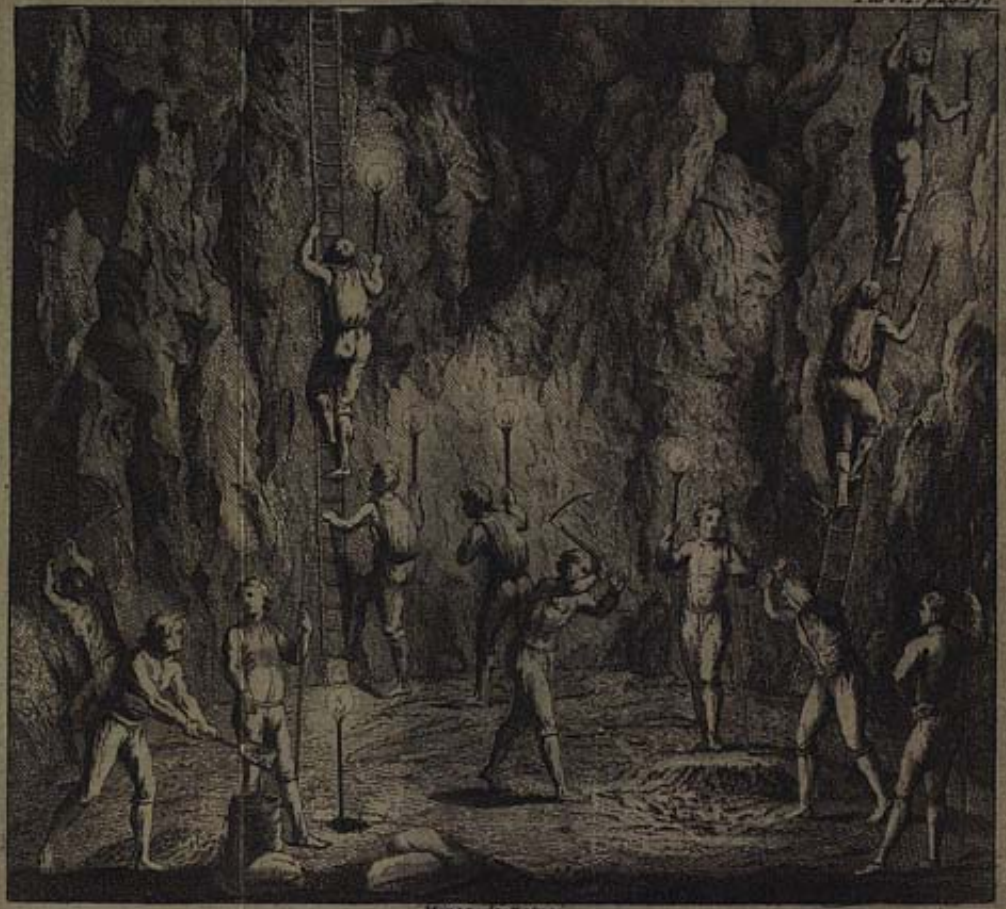
Personne n'ignore que la découverte du Perou, & des riches mines qu'on y a trouvé, ont eu de grandes influences dans toutes les affaires de notre Europe, où l'argent est devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit auparavant. On a remarqué que dans l'espace de moins de cinquante années des seules mines de Potosi on avoit apporté en Espagne pour le *quint* du Roy seulement prés de quatre cents millions: on

peut aisément juger par là combien Potosi, Porco, Quito & plusieurs autres endroits de ce pays-là, en ont pû fournir dans le cours de plus de cent cinquante ans tant pour le *quint* du Roy que pour le compte des particuliers.

La principale & la plus riche mine des Indes est celle du Mont Potosi, les François n'y peuvent point aller ; cependant un homme de distinction y mena un de nos Officiers avec ses marchandises, moyennant cinq pour cent. La ville qui contient pour le moins quatre mille maisons belles & bien bâties, est nommée (*a*) *Potosi*, & est située dans un lieu autrefois desert ; elle doit sa naissance à la découverte des mines de la montagne du même nom. Cette ville a des Eglises magnifiques & tous ses habitans sont riches, & ne se servent que de vaisselle d'argent, ce qui n'est pas difficile à croire.

Les mines de Potosi sont au bas de la montagne à plus de deux cents brasses de profondeur, ceux qui y travaillent, passent souvent jusqu'à quatre mois sans voir le jour ; ils descendent & montent par le moyen de certaines échelles faites de cour-

(*a*) Elle est dans la Province de *Charcas* vers le Tropique du Capricorne : les Espagnols la nomment la *Ville Imperiale*, sans doute à cause de ses richesses.



Mines de Potosi

troyes de cuir crûs elles ont huit cents échellons, & quelquefois plus; ils ont un fanal à la main, & leur charge sur leurs épaules dans des sacs de peau. Il arrive souvent qu'ils tombent, & que leur chûte en entraîne beaucoup d'autres, cela leur arrive quelquefois par un tournoyement de tête, ou par un mouvement de desespoir qui les oblige de se précipiter eux-mêmes, car ce n'est pas de leur bon gré qu'ils y travaillent : ceux qui y sont pour le compte du Roy d'Espagne, y sont condamnez par la Justice (comme nos galeriens en France) avec cette difference qu'ils ne sont pas si bien, & ont infiniment plus de peine : les particuliers y envoyent leurs esclaves en donnant dix pour cent à un Intendant qui en a soin. Il est bon de faire remarquer que toutes les mines n'ont pas tant de profondeur ; il y en a où l'on n'a pas la moitié tant de fatigues, mais il faut convenir qu'avant que d'avoir l'or & l'argent qui est lié & embarrassé dans ces rochers qu'il faut miner, cela ne se peut faire qu'avec de grands soins & beaucoup de dépense.

Les mines du Perou & du Chili non seulement fournissent de l'or & de l'argent, mais l'on y trouve aussi de l'étain, du bronze, du cuivre & de l'ayman, avec la plûpart des choses necessaires pour

la commodité, & même pour les delices de la vie. Il y manque d'ouvriers pour mettre en œuvre ces metaux, aussi-bien que du fer, de l'acier, des ancres, des enclumes & d'autres choses semblables qu'il faut leur apporter d'Europe.

On est assez embarrassé de décider d'où est venu le nom de *Peru* (*a*) ou *Perou* que les Espagnols ont donné à ce grand pays (*b*) de l'Amerique meridionale ; l'on ne peut en cette occasion que rapporter les differens sentimens des uns & des autres sur ce sujet : il y en a qui croyent qu'il est venu du nom d'une riviere que les gens du pays nommoient *Beru* ; d'autres disent que les Espagnols dans le commencement de leur établissement en ce pays-là, lorsqu'ils y aborderent, demandans à un homme qu'ils rencontrerent, quel étoit le nom du pays, il crut qu'ils lui demandoient son nom, Il leur répondit qu'il se nommoit *Peru* ; cē qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils vouloient sçavoir, & non pour celui de cet homme dont ils ne s'informoient pas. Ce dernier paroît plus vraisemblable : mais les Auteurs ne

(*a*) C'est ainsi que les Espagnols ont nommé le Perou.
(*b*) Il a six cents lieuës d'étenduë le long de la *Mer Pacifique*; le Perou est proprement ce que l'on appelle *l'Amerique meridionale*.

décident rien là-dessus; aussi la chose n'est pas de fort grande consequence pour notre voyage : ce qu'il y a de certain & de positif, c'est que si ces precieux metaux l'or & l'argent n'avoient pas été apportez en abondance de ce nouveau monde dans notre Europe, l'on n'y verroit pas des Royaumes si puissans, & où il se fait des dépenses prodigieuses, tant pour l'embellissement des Palais, que pour l'entretien d'un grand nombre de troupes reglées. C'est de ce pays d'où nous est venu tant de bien & tant de mal par l'abus que les hommes font de tout ce qu'ils ont, & qu'ils n'ont pas manqué de faire des richesses que ce pays leur a fourni. Ce fut dans la ville de la *Conception* que nous commençâmes à vendre nos marchandises.

CHAPITRE XXIX.

Nous arrivons à Valparaiso.

LE 29. Février 1709. nous partîmes de la *Conception*, & nous avions encore six cents cinquante-sept lieuës à faire avant que d'arriver à Lima. Comme nous voulions negocier dans toutes les villes maritimes du Chili & du Perou, nous nous arrêtâmes à *Valparaiso*, c'est la pre-

miere que nous trouvâmes sur la route : le moüillage y est tres bon. Trois vaisseaux Espagnols y chargeoient alors du bled pour Lima.

La ville n'a gueres plus de cent maisons, encore sont-elles un peu écartées les unes des autres. Il y a une forteresse avec son donjon, elle est assez grande & assez forte, l'artillerie est de bronze, la garnison n'en est pas fort nombreuse. Les soldats doivent avoir un écu par jour, mais on ne leur donne que quinze sols, dont ils ne font pas plus qu'avec trois sols en France. Deux Jesuites y faisoient la mission, ils parloient assez bon François, & passoient pour sçavans: aussi attiroient-ils beaucoup de monde dans la ville, où l'on venoit de toutes parts pour les entendre. Ils étoient de S. Jacques Capitale du Royaume de Chili, c'est le siege d'un Archevêque & la residence du Gouverneur, qui est President & Capitaine General de toutes les places qui en dépendent. Il n'y a à *Valparaiso* qu'un Convent de Religieux Observantins qui sont fort pauvres. Il y a un ruisseau de fort belle eau, qui vient des montagnes & qui traverse la ville. Nous apprîmes en arrivant par des lettres de *Bonair*, que le vaisseau *l'Athlas* qui alloit en France, avoit coulé bas pendant la nuit dans la ti-

viere d'Argent, ayant touché contre le banc de sable des François, ce qui l'avoit fait ouvrir ; & comme il n'étoit pas loin de terre, il n'y eut que vingt hommes de noyez. Dans leur malheur, ils eurent encore une espece de bonheur, car s'ils eussent été plus éloignez, ils n'en auroient pas été quittes à si bon compte, & peut-être tout y auroit-il peri. Nous ressentîmes le 6. Mars trois secousses d'un tremblement de terre ; ces pays-ci sont fort sujets à ces sortes d'accidens, il y eut une éclipse de Soleil le 11. Mars à 7. heures du matin.

Il y a une petite riviere dans ce pays que les habitans appellent *Flaraguetie*, où l'on voit sur les pierres qui s'y trouvent la figure de la Croix parfaitement bien representée. On a même remarqué que cassant une grosse pierre sur laquelle on ne voit d'abord qu'une seule croix, on la retrouve sur chacune de ses parties. Toutes ces pierres sont d'un blanc sale, leur figure est irreguliere, & le côté sur lequel la croix est representée, est ordinairement ovale. Les Espagnols & les naturels du pays portent par devotion de ces petites pierres à leurs chapelets.

CHAPITRE XXX.

Nous moüillons dans la Baye de la Serene ou Coquimbo.

LE 6. Avril 1709. nous mîmes à la voile de *Valparaiſo* & nous arrivâmes le dixiéme du même mois à *Coquimbo*. Le moüillage y eſt des meilleurs. Le lendemain matin nous eûmes bonne compagnie à notre vaiſſeau; il y vint beaucoup de marchands pour acheter les choſes dont ils avoient beſoin.

Coquimbo eſt la ville la plus grande & la plus agreable que nous ayons encore rencontré ſur cette route. Elle n'eſt qu'à une lieuë de la mer, & à deux du port, où s'arrêtent les vaiſſeaux; d'ailleurs c'eſt le plus bel aſpect que l'on puiſſe jamais voir, & la perſpective du monde la plus charmante. Toutes les ruës ſont grandes, larges & tirées au cordeau, elles ſont ſeparées par un petit ruiſſeau d'eau nette & claire qui coule dans le milieu, & qui va enſuite ſe diſtribuer dans tous les jardins qu'elle embellit, en y formant des baſſins, des nappes & des caſcades qui joignent l'utile à l'agreable, en arroſant les orangers, les citronniers, les grenadiers, les fleurs,

les arbres fruitiers de toutes les especes, & les treilles de raisins qui se trouvent dans tous ces jardins : chaque maison a le sien particulier, & sans sortir de chez soy, l'on trouve ce que chaque saison produit de fruits & de fleurs : enfin ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette eau est ménagée & conduite avec tant d'art & d'industrie qu'elle coule toûjours sans s'arrêter par tous les endroits où elle est distribuée. Ce qui ne contribuë pas peu à rendre l'air fort sain ; car c'est cela même qui infecte d'autres pays (où les eaux ne sont pas ménagées avec une précaution si necessaire pour la santé des habitans) comme en Hollande, où l'on ne voit personne qui puisse conserver des dents saines & belles par rapport à ces eaux croupies & infectées dans leurs canaux, sans parler des autres incommoditez qu'elles causent aux habitans; ce qui diminuë considerablement les avantages que l'on en pourroit tirer d'un autre côté, puisque la santé est la chose du monde la plus chere, la plus precieuse & qui est préferable à toutes les richesses du pays dont je viens de parler.

L'Eglise Paroissiale de *Coquimbo* est fort belle, & fort grande, & cependant ce n'est que la moitié de l'ancienne qui fut brûlée & pillée par les Anglois il y a environ

cinquante ans, lorsqu'ils firent une descente dans cette ville qu'ils ruinerent entierement; ce qui reste de l'ancienne Eglise en est encore une triste preuve. Il y a en cette ville un Convent de Jesuites fort beau.

Les Indiens de la campagne viennent à la ville à cheval, & sont habillez d'une maniere assez particuliere : ils ont de gros bas de la longueur seulement qui est necessaire pour les pouvoir attacher sur le genou, une culote de gros drap qui serre bien les cuisses, une espece de jupon à l'Espagnole de même étoffe & de la longueur d'un demi pied, des souliers découpez, un bonnet de drap à peu prés comme ceux que nos postillons portent en hyver, avec cette difference qu'il est bigarré de differentes couleurs; pour l'habillement des femmes, il est tres simple, c'est un corset où la jupe tient. A l'égard de leur croyance, ils sont presque tous profession de la Religion Catholique, ainsi que les habitans des *isles Lucaies* que l'on dit être au nombre de plus de quatre cents.

Ces Indiens ont une coûtume assez particuliere dans leurs mariages : le mari ne couche jamais avec sa femme la premiere nuit de ses nôces, mais il y fait coucher ses parens, ses amis & ceux qu'il a invitez

pendant qu'il s'amuse à boire, à manger & à danser avec les filles & les femmes de la nôce, qui n'épargnent rien pour le bien réjoüir. Les nôces étant finies, chacun retourne chez soi, & la mariée reste avec son époux ; aprés quoi il ne faut plus s'aviser de la venir voir, & l'on n'y trouveroit pas son compte tant de sa part que du côté du mari, qui feroit un mauvais parti à ceux qui auroient la hardiesse de lui rendre visite dans des vûës qui seroient contraires à la bienseance, & qui pourroient donner atteinte à la foy conjugale.

Dans les Indes tant Orientales qu'Occidentales, le Roy d'Espagne y laisse vivre & commercer en liberté de conscience, les Juifs, les Mahometans, les Idolâtres, & tous les Chrêtiens de differentes sectes ; leurs mœurs & leurs coûtumes different beaucoup tant par la diversité des nations, que par l'opposition qu'il y a des uns aux autres.

Les Espagnols qui habitent ces pays sont fanfarons, dissimulez, sobres chez eux, & insatiables chez les autres, assez laborieux, genereux à l'égard de leurs amis & de leurs maîtresses, devots jusqu'à la superstition, severes, peu affables à l'égard des étrangers ; ils rendent la justice à ceux de leur nation avec toute l'équité possible ; ce qu'ils ne

font pas auſſi exactement pour les autres ; ils ſont flateurs, ſur tout quand ils veulent obtenir quelque grace. Ils ſe battent mieux à pied qu'à cheval, quoiqu'ils en ayent de fort beaux & en grand nombre.

A l'égard de leurs femmes, elles ſont accoûtumées à ſe farder, elles mettent du blanc & du rouge en abondance pour cacher leur teint brun & bazané ; elles boivent fort rarement du vin, & ne ſortent jamais que bien accompagnées, faiſant marcher tous leurs valets devant, & aprés les filles de chambre & les autres ſervantes ; ce qui doit s'entendre des femmes Eſpagnolles, car pour celles que les Eſpagnols & les Portugais ont épouſées aux Indes, elles ſuivent les mœurs du pays dont elles ſont, & ſur tout celles de Goa (*a*) : ces femmes ſe baignent tous les jours, elles aiment les parfums, & ſont fort bien miſes, ſortent peu, ſi ce n'eſt pour aller à l'Egliſe, & elles aiment les hommes blancs préferablement à tous les autres ; quand elles ſont enſemble, tout leur entretien n'eſt que ſur la beauté de leurs amans ; car elles ont un grand penchant à la coqueterie, ce qui eſt cauſe que leurs maris les empêchent de

(*a*) Capitale des pays que les Portugais poſſedent dans les Indes Orientales, le ſejour du Vice Roy. Cette ville eſt ſituée dans le Royaume de Decan en la preſqu'iſle de l'Inde de deçà le Gange.

frequenter les hommes & d'avoir aucune liaison avec eux, fussent-ils leurs plus proches parens; cela n'empêche pas que malgré toutes ces précautions, elles n'ayent des intrigues. En effet l'on ne peut mettre de regle dans l'esprit & dans le cœur des femmes, si le temperament n'y est porté & n'y contribuë & l'on a toûjours vû la plûpart se rendre plûtôt par foiblesse que par passion. La meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que l'on éprouve tous les jours que les hommes entreprenans réüssissent mieux que les autres, quoique tres souvent ils ne soient pas plus aimables; cependant les plus indolens ne perdent rien avec nos Indiennes, puisqu'elles leur épargnent tous les soins & toute les peines qu'ils devroient se donner pour gagner leur bienveillance, elles n'attendent pas qu'on leur demande des faveurs, car elles vont genereusement au devant de tout ce qu'elles croyent qui peut faire plaisir à un étranger, & elles ne negligent rien au monde pour s'assurer de leur cœur: pour y réüssir, leurs servantes leur sont d'un grand secours, aussi-bien qu'une certaine herbe qu'elles sçavent mettre à propos dans la boisson de leurs maris, qui tombent aussi-tôt dans un profond sommeil qui est précedé par des éclats de rire ex-

traordinaires que cette plante leur cause ; avant qu'ils tombent dans cette espece de letargie dont elles les sçavent bien tirer aprés le départ de leurs galants, elles envoyent chercher ceux qu'elles aiment ; elles les voyent même en presence de leurs maris sans aucun obstacle & sans le moindre peril avec le secours de cette herbe, lorsqu'elles le jugent à propos. Quand elles veulent reveiller leurs maris, elles leur mouïllent simplement les pieds avec de l'eau froide, & par ce moyen ils s'éveillent & reprennent leurs esprits, sans se ressouvenir de tout ce qui s'est passé, & qu'ils peuvent avoir vû avant d'être bien endormis ; quoique les loix de ce pays-là soient tres severes, elles n'en sont pas plus reservées ni plus chastes. Il est permis suivant la coûtume de Portugal, à un homme qui soupçonne sa femme d'infidelité, de la faire mourir sans autre forme de procés, sans crainte de punition, pourveu cependant qu'il ait trois ou quatre témoins des choses qui lui ont donné soupçon ; & ensuite il se remarie à une autre femme, ce qui arrive assez souvent dans ces pays-là. Ces exemples quelques funestes qu'ils soient, ne sont pas capables de détourner ces femmes du penchant qu'elles ont à la galanterie ; au contraire elles

se font un merite de mourir pour ce sujet; & c'est par cette raison que, quoiqu'il y ait plusieurs Eglises & quantité de Monasteres à Goa & dans les autres lieux des Indes Orientales, qui sont sous la domination du Roi d'Espagne, l'on n'y trouve aucun Convent de Religieuses, parce qu'il est impossible de pouvoir persuader l'amour & la pratique de la chasteté à aucune de ces femmes. Elles ne se servent jamais de *Sage-femmes* quand elles accouchent, mais elles se délivrent elles-mêmes, & mettent leurs enfans sur des feüilles de figuier des Indes, aprés les avoir bien lavez auparavant avec de l'eau, & elles continuent ensuite de faire leur menage, comme s'il ne leur étoit rien arrivé d'extraordinaire : elles se moquent de celles qui n'en usent pas de même, & qui y mettent plus de façon. Ce sont les hommes qui ont le soin de faire vendre les denrées, comme fruits, legumes & volailles; pour cela ils envoyent au marché leurs servantes, qui sont des esclaves; mais ils choisissent toûjours les plus belles, afin que les marchands engagez par leurs charmes & leur bonne grace, payent ce qu'elles ont à vendre une fois plus qu'il ne vaut.

CHAPITRE XXXI.

Notre arrivée à Cobixa ; mœurs des Habitans.

NOus partîmes de (a) *Coquimbo* le premier May 1709 ; nous passâmes le six le Tropique du Capricorne pour la seconde fois, & le 20. du même mois nous arrivâmes au quartier de *Cobixa* où commence le Royaume du Perou. C'est de ce païs-là que nous tirons ce baume que l'on estime tant, & dont la vertu & les proprietez ne le cedent point au vrai baume d'Egypte qui n'y vient pas, quoiqu'il en porte le nom, du moins suivant le sentiment de plusieurs Auteurs.

Les Indiens le tirent d'un arbre qu'ils appellent *Xilo GomoraXilo*, ses feüilles sont d'un verd approchant assez du blanc, le bois est gommeux, leger, & paroît rouge au dehors, les branches sont menuës, fort droites, assez longues & peu chargées de feüilles ; elles ont une odeur tres forte & sont gommeuses, car elles s'attachent aux doigts quand on les touche. Les fleurs sont blanches, fort petites

(a) Ville qui tire son nom d'une riviere de l'Amerique meridionale dans le Chili.

& reſſemblent aſſez à celles de *l'acatiat* ; elles pendent chacune à leur tige en forme de couronne, & elles ont une odeur fort agreable, mais de peu de durée. La graine qu'on y trouve enfermée entre de petites feüilles d'un noir tirant un peu ſur le rouge ſent fort bon. Elle renferme au dedans une liqueur jaune comme le miel, un peu plus forte & amere au goût.

Le baume qui eſt la gomme de cet arbre, diſtille des fentes du tronc ; dés qu'il ſent l'air il paroît d'abord blanchâtre, puis verd, enſuite d'un jaune doré, & enfin d'un jaune brun. Le baume nouvellement diſtillé eſt clair, il ſe trouble quelque temps aprés, & devient fort épais quand il eſt vieux. Lorſqu'on le ſort de l'écorce ſon odeur eſt ſi penetrante, qu'elle cauſe des maux de tête & fait ſouvent ſaigner du nez. Ce baume a pluſieurs proprietez, du moins quand il eſt bon, & qu'il eſt du veritable : il guerit des playes, pourveu qu'elles ne ſoient pas ſur les os ou ſur les nerfs, & il eſt excellent contre la morſure des ſerpens & la piqueure des ſcorpions & d'autres animaux venimeux : il eſt tres propre à conſerver le teint frais & le garantir des rides, avant-coureurs de la vieilleſſe ; c'eſt encore un remede ſouverain contre les convulſions,

qui sont causées par l'humidité & le froid, contre les vertiges, l'engourdissement des membres, le tremblement des nerfs, l'oppression de poitrine, l'indigestion d'estomac, les pâles couleurs, la colique venteuse & nefretique ; enfin contre la pierre qu'il resout & dissipe, sans parler encore de plusieurs maladies à l'égard desquelles c'est un merveilleux specifique.

Il est temps de revenir à notre premier sujet, & de parler de *Cobixa* : c'est la coûtume des vaisseaux qui veulent negocier dans un lieu, d'envoyer une personne dans les villes voisines, même dans celles qui sont éloignées de cent lieuës, pour avertir les marchands de leur arrivée ; ainsi nous envoyâmes dans les contrées voisines, & au retour de nos courriers notre commerce fut ouvert.

Il y a des endroits dans les Indes Orientales où les peuples ne vivent que de poissons secs ; lorsque nous fûmes arrivez dans les Indes Occidentales, nous vîmes la même chose. Ce terroir est fort sablonneux & sec, parce qu'il n'y pleut jamais ; on n'y trouve ni fontaines, ni puits, ni aucunes especes de sources, ce ne sont que des montagnes sans bois, ni herbes, & presque inaccessibles. Les habitans n'ont point d'autre eau que celle qui dégoûte de

quelque rocher, & qui passant par des montagnes de sel, ne se trouve pas ordinairement fort bonne.

Cette habitation est de trente familles qui demeurent sous des tentes couvertes de peaux de loups marins, qui les renferment depuis le haut jusqu'en bas, & en cela ces animaux leur sont d'une grande utilité. Ils se servent encore de la peau pour se coucher, & elle leur sert de matelas. La vessie leur tient lieu de cruche, & la graisse d'huile pour brûler dans leurs lampes, & la chair sert pour nourrir leurs chiens. Chaque tente ou famille en tient cinq ou six pour les défendre contre les chiens sauvages, dont les montagnes sont remplies, & qui ne manqueroient pas de les venir manger durant la nuit ; ces animaux étant affamez par la sterilité du pays où ils ne trouvent pas dequoi se rassasier. Chaque famille a sa tente particuliere qu'elle fait plus ou moins grande, suivant qu'elle est nombreuse. Les coquilles que la mer jette sur ses bords, servent à ces peuples de tasses & de lampes où ils mettent des joncs en guise de meche, & l'herbe qu'ils cueillent sur le rivage étant sechée pendant quelque temps, leur sert à faire du feu & leur tient lieu de bois. Je vis dans une de ces habitations deux verte-

bres de baleine qui y servoient de chaises à ceux qui y demeuroient.

L'Eglise de *Cobixa* est fort propre & assez belle, elle est dédiée à sainte Marie Magdelaine ; le clocher est assez bien bâti, il y a deux cloches fort harmonieuses, dont les Indiens font un carillon tres agreable. Ils s'assemblent certains jours de la semaine pour reciter le Rosaire, & tous les soirs ils ne manquent pas de s'y trouver pour assister à la priere, que le Commis du Gouverneur qui demeure toûjours dans cet endroit y fait exactement : car pour le Curé, ils ne le voyent que deux fois l'année ; il y vint dans le temps que nous y étions avec son Vicaire, & il nous dit que sa Paroisse avoit cent lieuës d'étenduë, & même davantage, ce qui lui donnoit beaucoup de fatigues, étant obligé de monter toûjours à cheval, son Vicaire d'un côté, & lui de l'autre ; qu'il ne restoit pas plus de dix jours dans un lieu, & que pour surcroît de malheur les revenus étoient tres modiques, à cause de la misere de ses Paroissiens : en effet sa Cure ne lui valoit pas mille écus, ce qui n'est pas fort considerable en ces pays-là où tout est extrêmement cher. Ce lieu dépend du Gouverneur de *Tacamo*, ville à cinquante lieuës de *Cobixa*. Pour toutes

maisons, il n'y a que celle où demeure le Commis, qui y a un magazin pour y mettre les marchandises & ce qu'ils retirent de ces pauvres gens, & une autre pour le Curé ; elles sont toutes deux bâties de briques sechées au soleil, de même que l'Eglise ; car pour le reste des habitans ils demeurent sous des tentes, comme je l'ai déja dit.

Les Indiens de cette contrée ne vivent que de la pêche, & malgré une si mediocre nourriture, ils ne laissent pas que de se bien porter ; ils sont gros & gras, & vivent long-temps. Je vis lorsque j'y étois, un homme partager un gros poisson qu'il distribua aussi-tôt à ses enfans qui le mangerent tout crû, & avec autant d'appetit que si ç'eût été la meilleure chose du monde & la plus delicate : ils se battoient entre eux à qui en auroit le plus gros morceau : ils sont fort maltraitez par les Gouverneurs, qui les contraignent de rester malgré eux dans des endroits si incultes & si steriles pour y pêcher ; ils salent & font secher au soleil les poissons qu'ils prennent, que le Commis du Gouverneur pese & enferme dans son magasin, il les paye ensuite à sa fantaisie, non pas en argent, mais avec du *Maiz* ou bled de Turquie : ainsi gagnant sur le

poisson & sur la marchandise qu'il donne en échange, sans que personne trouve à redire à sa conduite, il s'enrichit bien-tôt aux dépens de ces pauvres gens qui habitent la côte maritime, & sur qui il a inspection dans toute l'étenduë du Gouvernement dont il est Officier principal.

Chaque tente ou famille nourrit un nombre de poules, & ces bonnes gens les vendent un écu la piece; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'elles ont le goût des alimens qu'elles prennent, c'est-à-dire du poisson. Pour la pêche ils se servent d'une machine appellée parmi eux *Barce*: elle est composée de deux peaux de loups marins cousuës ensemble de neuf à dix pieds de long, qui étant soufflées deviennent de la grosseur d'un tambour; ils en font autant de deux autres peaux qu'ils lient ensemble, en laissant un espace de l'une à l'autre d'environ deux pieds de largeur, où ils mettent une planche couverte d'une peau de loup marin, sur laquelle ils s'asseyent, & ils nagent avec un aviron à deux pêles, en menant ordinairement un de leur enfans avec eux; ils pêchent de cette façon à la ligne, & ne s'écartent jamais de terre tout au plus que d'une lieuë, parce qu'ils rencontrent

assez souvent des loups marins, qui d'un coup de dent font un trou à leur *barce*, ce qui les oblige en ce cas de gagner terre au plus vîte à la nage ; mais il y en a toûjours quelques-uns qui periſſent : les animaux qui les pourſuivent pour les devorer étant ſouvent plus legers & plus vigilans qu'ils ne ſçauroient être. Au retour de la pêche ils coupent ces poiſſons par morceaux & les font cuire dans un pot de terre, ou bien ils les font griller ſur le feu & les mangent ſans autre façon. Quand ils ſe veulent regaler, ils font cuire de la farine de maïz dans un pot comme de la boüillie ; ils n'ont point de moulins, & ils prennent ſeulement deux pierres pour écraſer les grains, dont ils jettent quelques poignées au feu pour les faire rôtir, & c'eſt là leur pain. Ils tirent quelques œufs de leurs poules ; la chair de leurs animaux ſent la venaiſon, ils en ont de pluſieurs ſortes qu'ils ſalent à peu prés comme on fait le poiſſon, ils mangent auſſi du poiſſon ſec, ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de vin, qu'ils font en mettant du maïz avec de l'eau dans des *tines* ou grands pots qu'ils mettent en terre où cette liqueur ſe fermente : car outre le maïz naturel & qu'ils font ſans aucune préparation, ils ajoûtent dans chaque pot

une certaine quantité d'autre maïz mâché qui sert de ferment : il y a des hommes & des femmes qui se loüent, & à qui on donne quelque salaire pour le mâcher. Celui qui est fait avec de l'eau dormante est estimé plus fort & meilleur que si on le faisoit avec de l'eau courante, comme il se pratique en Flandres à l'égard des bieres qu'on y fait avec de l'eau croupie & puante, qu'on y estime beaucoup plus pour cet usage.

Cette boisson s'appelle communément *Chica* dans la langue des isles ; mais dans celle du Perou on la nomme *Azua* : elle est blanche ou rouge selon la couleur du maïz, & elle enyvre plus aisément que le vin de Castille : cependant si les Indiens pouvoient avoir de ce vin (comme ils le souhaiteroient fort) ils abandonneroient volontiers le leur.

Les hommes aussi-bien que les femmes sont bazanez, grands & bien-faits ; ils ne portent ni souliers, ni bas, ils ont seulement des manteaux de laine de brebis ; ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils se font une espece de turban.

Les femmes portent des habits sans manches, elles se lient & se bandent le corps avec des ceintures de laine, qui

font

sont plusieurs tours, & par-là elles font paroître leur taille plus longue & plus déliée; elles mettent par-dessus certains mantelets de laine, à peu prés comme des peignoirs, qu'elles attachent au col avec de grandes épingles d'or ou d'argent, selon qu'elles les peuvent avoir. Ces especes d'épingles ont de fort grandes têtes, qui sont aussi fort plates, & si tranchantes qu'on s'en peut servir à couper bien des choses.

Les Indiennes sçavent parfaitement bien accommoder leurs cheveux; aprés les avoir tressez en gros & en petits cordonnets, elles les entrelassent les uns dans les autres avec plusieurs rubans: il faut convenir qu'elles ont un talent tout particulier pour se coëffer de cette maniere, qui à travers un certain air sauvage ne laisse pas d'avoir quelque chose de fin & de gracieux; elles soulagent fort leurs maris tant pour les ouvrages du dedans que pour ceux du dehors. Les Fêtes & Dimanches elles s'ornent avec des pendans d'oreilles, des bracelets, & des colliers de verre, dont les perles sont de differentes couleurs; ces colliers ont jusqu'à vingt & trente rangs, & elles les laissent pendre jusqu'à moitié de leur poitrine; les rubans n'y manquent pas non plus qu'à leurs chapelets, qui sont aussi de verre, & remplis d'une quantité prodi-

gieuse de medailles de toutes sortes de façons, d'or, d'argent, de cuivre, d'yvoire, enfin comme elles les peuvent avoir.

Quoique ces Indiennes soient dans un pays desert & sterile, elles ne laissent pas d'avoir beaucoup d'industrie, & d'être fort adroites, sur tout à faire plusieurs ouvrages; elles travaillent à bien des choses, & elles font des mouchoirs de laine de castor, qui est plus fine même que les cheveux, & l'on ne peut rien voir de plus joli, elles les vendent aux Marchands Espagnols jusqu'à dix écus piece, & quelquefois davantage: elles s'occupent aussi à fabriquer une étoffe de laine de vigogne (a) dont elles font des jupes, au bas desquelles il y a plusieurs bandes de differentes couleurs de deux doigts de large. Cet ornement ne laisse pas d'avoir son merite, sur tout quand les couleurs de ces bandes sont mises & rangées dans un certain goût. Elles font encore de cette laine des jarretieres fort longues & de differens desseins qu'elles ornent de chiffres, suivant l'intention de ceux qui les font faire, & comme l'on fait à ces petites bagues de crin que l'on fait à bien des endroits. On les vend ordinairement deux écus la paire.

(a) C'est une espece de moutons sauvages, ils sont d'une grande utilité pour bien des choses.

Les Indiennes pour travailler à ces ouvrages, sont assises à terre avec leurs métiers entre les jambes ; & ce qu'il y a de particulier, c'est qu'elles y dessinent tout ce qu'elles voyent devant elles, comme des oiseaux, des fleurs & des noms, quoiqu'elles ne sçachent ni lire, ni écrire. Car dans le Perou les peuples n'ont aucune connoissance des lettres ni de l'écriture ; ils n'ont pas même le moindre signe pour conserver la memoire des choses passées. Dans la Nouvelle Espagne, ils ont au moins de certaines Peintures qui leur servent comme de lettres & de livres ; mais au Perou ils n'ont autre chose que quelques cordes de diverses couleurs, avec plusieurs nœuds. Il est vrai que par le moyen de ces nœuds & de la distance où ils les mettent les uns des autres, ils comprennent quelque chose, & se font une espece de caractere, mais qui est confus & fort obscur. Ceux qui voudront approfondir cette matiere, pourront consulter le P. Costadeau de l'Ordre de Saint Dominique dans son Traité des Signes ; cet ouvrage est rempli de science & d'érudition, & merite d'être lû des Sçavans & des Curieux.

Le 19. il fit une petite pluye, l'on nous dit qu'il y avoit plus de quatre années qu'il n'y en étoit tombé.

Il croit une herbe dans ces vallons que les Indiens appellent *Coca*, & qu'ils estiment plus que l'or & l'argent. Elle a une feüille semblable au *Sumac*, & l'experience leur a appris qu'en tenant une feüille de cette herbe dans la bouche, on peut demeurer un temps fort considerable sans sentir ni la faim, ni la soif : & c'est avec raison qu'ils estiment tant cette plante par l'utilité sur tout dont elle est dans un pays si sec, & où pourtant il semble que les pluyes devroient être fort communes, & même fort abondantes ; puisque ce pays est borné d'un côté par la mer, d'où il s'éleve ordinairement beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les montagnes. On attribuë la cause naturelle de cet effet à un vent qui regne pendant toute l'année le long de la côte & dans la plaine, & qui souffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élevent de la terre ou de la mer, sans qu'elles puissent se porter assez haut dans l'air pour s'y assembler, & y former de ces gouttes d'eau, qui retombent ensuite en pluye. En effet il arrive souvent qu'en regardant de dessus les hautes montagnes, on voit ces vapeurs fort au-dessous de soi, qui font paroître l'air épais & nebuleux sur la plaine, quoiqu'il soit fort clair & fort serain sur la montagne. Tous

le long de la côte du Perou la pêche est abondante, & l'on y trouve des poissons de toutes les especes, sur tout quantité de veaux marins. Presque tout l'équipage descendit à terre pour y manger, pour cet effet l'on dressa plusieurs tentes avec des voiles. Pendant ce temps nos chasseurs trouvoient de l'occupation : ils nous assurerent avoir vû plusieurs troupeaux de vigognes sur le haut des rochers grosses comme des biches, dont elles ne differoient que du poil, l'ayant long comme des moutons, mais beaucoup plus fin. On en trouva une jeune qui pesoit environ cent livres, que les chiens sauvages venoient de tuer ; nous en mangeâmes, elle avoit le goût de biche. Les Indiens ont plusieurs brebis, les unes qu'on peut appeller sauvages, & les autres domestiques qui leur servent à plusieurs usages. Quand ils sont obligez de voyager dans des lieux où il manque d'eau, ils font des outres de peau de brebis, qu'ils rempliſſent d'eau, & les font porter à d'autres brebis vivantes (car il faut remarquer que les brebis du Perou servent de bêtes de somme.) Elles ressemblent assez au chameau dans leur taille, à cela prés qu'elles n'ont pas de bosse sur le dos comme cet animal ; elles peuvent porter un fardeau de cent livres

& plus, ce que les Espagnols ont éprouvé, & même ils s'en sont servis comme de chevaux, pour se faire porter eux-mêmes, & ils pouvoient faire aisément quatre ou cinq lieuës dessus dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées, elles se couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever ni en les frappant, ni en les voulant aider, il faut nécessairement les décharger. Quand il y a quelqu'un dessus, & qu'elles sont lasses, si on les presse alors de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, & lui envoyent des exhalaisons de très mauvaise odeur; ce qui vient apparemment de ce qu'elles ont dans l'estomac. Cet animal est d'une grande utilité, & apporte beaucoup de profit à son maître, parce que la laine en est très bonne & très fine, particulierement celle de cette espece qu'ils nomment *Pacos*, qui l'ont fort longue: elles font fort peu de dépense pour leur nourriture, il suffit de leur donner un peu de maïz: ce qu'il y a de plus commode, c'est qu'elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire; leur chair est fort saine, fort delicate, & aussi bonne à manger que celle des moutons gras de Castille dont on fait tant de cas. Lorsque les Espagnols y vinrent, cha-

cun en tuoit à son tour, & rendoit la même quantité qu'on lui avoit donné. Mais à-present l'on a établi des boucheries publiques dans tout le Perou, où l'on vend la chair de ces animaux.

L'on trouve dans ces pays-là les arbres qui portent la canelle, qui sont grands, & ont la feüille faite comme celle du laurier; leur fruit vient par grappes dont les grains sont fort menus, & toute la grappe est renfermée dans une coque faite à peu prés comme celle du gland de liege, mais elle est plus grande; le fruit, les feüilles, l'écorce & les racines de cet arbre ont l'odeur & le goût de la canelle, & c'est un effet de la canelle; mais la meilleure & la plus parfaite est cette écorce, ou coque dans laquelle le fruit est renfermé. On trouve dans ce pays-là beaucoup de ces arbres à la campagne. Ils y viennent, & portent du fruit sans aucun soin & sans aucune culture; mais les Indiens en ont aussi plusieurs dans leurs heritages qu'ils cultivent avec une grande application, & qui portent de la canelle plus fine que celle des autres. Elle est fort estimée par les naturels du pays qui l'échangent avec les peuples voisins pour des vivres, des étoffes, & pour toutes les autres denrées dont ils ont besoin pour leur subsistance.

Nos volontaires fatiguoient beaucoup dans ces pays-là, car ils étoient obligez d'aller tous les jours chercher du fourrage au-delà des montagnes pour nos bœufs qui n'y pouvoient pas monter, parce qu'elles sont trop hautes & trop escarpées. Un boucher & un mousse ne laissoient pas d'y mener paître nos moutons ; mais pour y aller ils étoient obligez de faire un grand détour ; ils y couchoient & emportoient avec eux tout ce qui étoit necessaire pour leur nourriture ; par le plus grand bonheur du monde ils découvrirent une fontaine dont l'eau étoit excellente (ce qui est assez rare dans ces endroits-là.) L'on en apportoit regulierement, mais seulement pour la table des Officiers. Ces montagnes sont remplies de lions, d'ours noirs, de chats & de singes sauvages de plusieurs especes, que les Indiens craignent fort ; car ils ne peuvent aller seuls dans les endroits où ils habitent, sans courir risque d'être attaquez par ces animaux, qui leur presentent un bâton, & les obligent à se battre contre eux. J'ai entendu dire à quelques Indiens que souvent ils les avoient vû porter sur les arbres de petites filles de sept à huit ans, & qu'on avoit eu une peine incroyable à les leur ôter.

Il s'en trouve qu'on nomme *Sapajou*,

ils ne sont pas méchans comme les autres; c'est une espece de petit singe, d'un poil jaunâtre ; ils ont de gros yeux, la face blanche & le menton noir ; ils ont la taille menuë & bien prise, & sont fort alertes, pleins de vivacité & caressans ; mais voleurs & aussi sensibles au froid que ceux du Bresil dont j'ai déja parlé. Les oiseaux qu'on voit tant dans la plaine que sur la montagne, sont des aigles, des pigeons, des tourterelles, des cailles, des faucons, des hiboux, des oyes, des herons blancs & gris, & d'autres oiseaux aquatiques ; des pivers, des rossignols & d'autres petits oiseaux propres à mettre en cage, parmi lesquels il y en a dont le plumage est tres beau. Il y en a un dans le grand nombre de differentes sortes qu'on y voit, qui est fort remarquable par sa petitesse ; car il n'est pas plus gros, & peut être moins qu'une cigale, & cependant il a quelques plumes qui sont fort longues & tres belles.

On y voit quantité de perroquets fort beaux qui apprennent facilement à parler, & à qui les Indiens font venir des plumes de differentes couleurs avec le sang de certains reptiles dont ils les frottent, ils appellent ces animaux, *Sittacen*, & c'est de là sans doute que les Grecs & les Latins les ont nommez ψίτταχος, *Psittacus*. Pline dit que

le perroquet (a) *super omnia voces humanas reddit & fermocinatur.* lib. 10. cap. 42. d'autres naturalistes ont fait une plaisante observation sur cet oiseau; ils ont remarqué que la femelle honoroit tellement le mâle qu'elle le mettoit toûjours au côté droit, en se plaçant comme par respect à sa gauche: on dit aussi que le perroquet aime la conversation des petits enfans, qu'il est extrêmement sujet à la goutte, qu'il vit ordinairement vingt-cinq ans. Il y en a qui ont assuré qu'il poussoit sa vie jusqu'à soixante. Il ne faut pas oublier ici un fait assez particulier, rapporté par le P. Philippes Doutreman de la Compagnie de Jesus, qui dit qu'un perroquet ayant appris à dire fort distinctement *sancte Thoma ora pro nobis*, & se trouvant un jour saisi par un milan & entre ses griffes, il s'écria *sancte Thoma ora pro nobis*, & qu'à l'instant l'oiseau vorace tomba mort par terre, & le perroquet fut délivré. tom. 2. part. 1. chap. 11. sect. 3. de la Providence.

Il y a de deux sortes de perroquets; les uns sont petits & tout verds; les autres plus grands, ont la tête grise, le ventre jaune, les aîles vertes, & le dos mêlé de gris

(a) Cet oiseau a donné le nom à deux factions qui se formerent à Basle vers l'an 1240. lorsque la noblesse se fut divisée en deux partis qui se firent long-temps la guerre: ils se nommoient *Porte-étoiles* & *Perroquets*.

& de jaune, ceux-ci ne parlent jamais; mais les petits ont une voix douce & claire & disent aisément tout ce qu'on leur apprend.

Le long de la côte il y a une espece de vautours si grands que quand ils étendent leurs aîles, il y a quinze ou seize paumes de distance de l'extrémité de l'une à l'autre; ils se nourrissent de veaux marins, & quand ils en voyent quelqu'un sur le rivage, un le prend par les pieds, ou par la queuë, un autre lui arrache les yeux, & les autres lui donnent tant de coups de bec qu'ils en viennent à bout & le tuënt, aprés quoi ils s'en repaissent à leur aise. Il y a aussi une autre espece d'oiseaux qu'on nomme *Alcatraz*, qui ressemblent à des poules, mais ils sont baucoup plus grands & plus gros, car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces oiseaux sont fort communs le long de la côte de la mer du Sud; on en trouve par tout dans l'espace de plus de deux mille lieuës, ils se nourrissent de poissons de mer, & quand ils sentent quelque corps mort, ils le vont chercher jusqu'à trente & quarante lieuës en terre. La chair en est si mauvaise que des gens qui en ont mangé par necessité en sont morts comme s'ils eussent pris du poison.

CHAPITRE XXXII.

Nous débarquons à Lhoya, par qui cet endroit est habité. Des Indiens du Perou.

LE 22. Juin 1709. nous eûmes dans ce nouveau monde le premier jour d'hyver qui est semblable à notre printemps, & nous partîmes ce jour-là de *Cobixa* pour aller à *Lhoya*, où nous n'arrivâmes que le 3. Août. Cet endroit porte le nom de la riviere qui y passe pour aller se jetter dans la mer. Il n'y a que quinze barraques ou tentes habitées par des pêcheurs comme à *Cobixa*. Il y a quelques endroits de ces montagnes où il ne croît point du tout de bois, de sorte que ceux qui voyagent dans ces lieux-là sont obligez de se servir, pour faire du feu d'une espece de terre qui s'y trouve, & qui brûle à peu prés comme celle dont on fait les tourbes qui sont en usage dans plusieurs endroits de la France. Il y a dans ces montagnes des veines de terre de diverses couleurs, & l'on y en trouve aussi d'or & d'argent. Les Indiens les connoissent fort bien, & ils sçavent fondre & épurer ces metaux avec beaucoup moins de travail & de dépense que ne font les Chrétiens. Ils font pour

cela sur les plus hautes montagnes des fourneaux dont l'ouverture est du côté du midi, d'où j'ay déja remarqué que le vent vient toûjours soufflant vers le septentrion. Ils mettent le metal dans ces fourneaux avec de la fiente de brebis, de sorte que par le moyen du vent qui allume cette matiere, l'or & l'argent s'y fondent & s'y épurent. Dans la grande quantité d'argent qu'on a tiré des mines de *Potosi*, l'on a vû par experience que ne pouvant venir à bout de le fondre à l'aide des soufflets, sans parler encore des grandes dépenses qu'il falloit faire, & du temps considerable qu'il y falloit employer pour en venir à bout de cette maniere, aprés quoi l'on n'etoit pas fort souvent assuré de retirer ses frais; l'on a éprouvé, dis-je, que les Indiens y réüssissoient beaucoup mieux dans leurs fourneaux, qu'ils nomment *Guayras* (comme qui diroit le vent) parce que c'est le vent qui leur sert uniquement à produire l'effet qu'ils attendent de leurs machines.

Il y a beaucoup de riches mines d'or en plusieurs endroits differens de ces cantons, d'où l'on a tiré tout celui qui s'est transporté en Espagne; mais depuis qu'on a découvert celles de *Porco* & de *Potosi*, on les a presque abandonnées tant par ce

qu'on tire beaucoup plus de profit des mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cause qu'il y a beaucoup moins de peril pour les Indiens & les Chrétiens qui y travaillent, & que les frais n'en sont pas si considerables.

Les Indiens vivent à *Lhoya* comme dans les autres endroits, de poissons qu'ils pêchent & qu'ils salent pour en faire leur provision. Ils ont aussi quelque venaison; car il y a de certains temps que la pêche n'est pas bonne, & ils s'occupent alors à l'exercice de la chasse.

Les Indiens ont une chasse assez particuliere & qui est fort en usage parmi eux, ils la nomment *Chaco*, & elle leur sert de réjoüissance & d'amusement en leur apportant beaucoup de profit: cette chasse se fait dans les endroits bien peuplez, où quelquefois plusieurs habitations voisines se joignent & se réüniſſent, & à la fin de la chasse ils partagent entr'eux ce qu'ils ont pris. Voici de quelle maniere elle se fait: quatre ou cinq mille Indiens plus ou moins s'assemblent, ils s'éloignent les uns des autres d'une maniere qu'ils puissent faire un grand cercle qui renferme deux ou trois lieuës de pays. Ils se r'approchent ensuite peu à peu, en chantant de certaines chansons conformes au sujet & composées

tout exprés pour cet exercice ; enfin ils se joignent & s'entrelassans les bras les uns dans les autres, ils enferment une grande quantité d'animaux de diverses especes, & poussent de si grands cris, que non seulement ils épouventent ces pauvres bêtes ; mais qu'ils font aussi tomber dans le monceau des perdrix, des faucons, & d'autres oiseaux étonnez & surpris par ces cris & ces hurlemens, qui se trouvant aprés enfermez de tous côtez, se laissent aisément prendre avec des filets, & même à la main.

Les femmes & les enfans sont de cette chasse, & ce ne sont pas ceux qui contribuent le moins à rendre la chasse bonne par les cris & les hurlemens qu'ils font. Nos chasseurs revenoient tous les soirs, quand nous y étions, fort chargez de gibier qui ne manque pas en ce païs-là non plus que les poissons de toutes sortes d'especes. On n'a point dans ce canton des Indes de charruë pour labourer la terre ; mais on se sert de certaines pêles trenchantes, & quand elle est bien préparée, les laboureurs y sement ce qu'ils ont dessein de faire venir, en faisant des trous avec un bâton, comme on fait en Espagne pour semer les feves. Il y a de certains endroits où les legumes & les herbes potageres sont dans

une grande abondance, & si bien qu'on a vû à *Trucillo* des raves grosses comme un homme dont les feüilles occupoient un espace de deux pas de tour, & qui pourtant étoient fermes sans être ni dures ni cordées; il en est de même des autres choses dont on apporte la graine de Castille; car celle qu'on a recueïlli depuis dans le pays a dégeneré & n'a pas autant rapporté. A trente lieües de ce même endroit l'on trouve une grande ville nommée *Lopés*, & d'autres beaucoup plus éloignées; de sorte que les marchands qui voyagent dans ces pays-là doivent porter avec eux tout ce qu'ils ont besoin. Un voyageur part par exemple avec quarante mules qu'il charge de fourrage quand il sçait qu'il est rare dans celui où il va. Quand il est arrivé & qu'il a fait ses emplettes, il ne charge que vingt de ses bêtes de somme, & laisse aller les vingt autres à vuide & sans rien porter, ce qui leur donne le temps de se reposer; le lendemain celles-ci reprennent la charge, & les autres vont à vuide, & ainsi successivement jusqu'à ce qu'il soit arrivé chez lui. Il fait par ce moyen de grandes journées sans être obligé de sejourner dans aucun endroit. A l'entrée de la nuit il reste où il se trouve, en cas qu'il soit trop éloigné d'une ville pour y aller cou-

cher ; il fait alors dresser ses tentes que les Indiens portent toûjours avec eux, fait décharger ses mules, & soupe ensuite avec ses valets de ce qu'ils ont eu soin d'apporter. Les voyageurs tâchent autant qu'ils le peuvent de choisir un endroit, qui ne soit pas éloigné de quelque riviere ou de quelque fontaine. Un vieux Indien me contoit un jour que traversant, dans un voyage qu'il faisoit, un pays desert, ayant encore plus de cent cinquante lieuës à faire avant que d'arriver dans l'endroit où il vouloit aller, & sa mule étant morte de fatigue dans la route, il eut assez de bonheur pour en trouver une autre chargée d'argent, qui selon toutes les apparences s'étoit égarée ; la premiere chose qu'il fit, ce fut d'ôter la charge d'argent qu'elle portoit qu'il laissa sur le lieu, & de monter dessus ; il me dit que sa santé lui étoit plus chere que tout l'or du Perou : en effet il ne manqua pas de bon sens dans cette occasion, car s'il eût voulu conserver l'argent, il auroit peut-être peri de fatigues & de lassitude.

Ce même jour 22. Juin l'on vint nous donner avis qu'une grosse baleine avoit échoüé sur la côte à dix lieuës de *Lhoya* ; si nous eussions pû trouver des chevaux ou quelque autre commodité, nous y serions allez en grand nombre ; mais

plûtôt que de faire la route à pied dans des endroits où les chemins sont fort rudes & presque impratiquables, nous aimâmes mieux nous priver de ce plaisir.

Les baleines échoüent ordinairement lors que dans un gros temps, ou dans une tempeste, elles se trouvent prés de la terre; car alors les vagues ne manquent pas de les y jetter, & ne se trouvant pas assez d'eau pour se remettre en mer, parce qu'elles sont une masse d'une grosseur (a) & d'une grandeur prodigieuse, comme je l'ai déja dit, il faut necessairement qu'elles y fassent naufrage, sur tout quand la mer est dans son reflux, c'est-à-dire, lorsque son eau commmence à s'éloigner peu à peu de son bord pendant six heures, la baleine reste à sec; mais si au contraire elle est dans son flux où l'eau croît pendant six heures, elles peuvent en échaper en gagnant promptement le large. Quand la tempeste les jette sur quelque côte proche d'un lieu habité, elles y répandent beaucoup de provisions & y procurent un grand profit, parce que de leur lard qui a jusqu'à trois pieds d'épais-

(a) La Baleine est le plus gros des poissons: Monsieur Godeau l'appelle un écueil vivant. Pline a dit qu'il y en avoit de son temps de la longueur de quatre arpens, d'autres de deux cents coudées; mais il se trompe ou il exagere

seur, l'on en peut tirer jusqu'à cent barriques d'huile en le faisant cuire dans une chaudière ; cette huile est propre pour les lampes & pour d'autres usages ; l'on tire de sa queuë & des nageoires ce que l'on appelle communément *côtes de baleine*, dont les tailleurs pour femmes se servent.

Comme dans l'endroit où nous étions alors il n'y avoit rien de remarquable, je ne m'appliquai jusqu'à notre départ qu'à m'informer des ceremonies & des sacrifices des Indiens du Perou ; ainsi je vais parler à-present de toutes leurs ceremonies religieuses.

Ces peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune, & les croyent en effet des Divinitez. Ils jurent par le Soleil & par la Terre qu'ils regardent comme leur mere. Ils ont dans leurs temples de certaines pierres qu'ils adorent & qui leur representent cet astre du jour. Ils les nomment *Guacas*. Personne n'oseroit en approcher que les sacrificateurs qui sont toûjours vêtus de blanc ; ils se servent alors d'un langage que les Indiens n'entendent point, ils s'en servent sur tout quand ils veulent parler à ces idoles, dont ils n'approchent jamais qu'en se prosternant à terre & en tenant dans leurs mains quelques linges ou draps blancs. Ces sacrificateurs

paroiſſent rarement en public, & n'ont aucun commerce avec les femmes pendant le temps qu'ils ſont occupez à ces ſacrifices, ils reçoivent les offrandes qu'on fait à ces idoles & les enterrent dans les temples. Car tous les Indiens leur offrent des figures ou des images d'or & d'argent qui repreſentent les choſes pour leſquelles ils adreſſent leurs prieres à leurs *Guacas*. Quand les Prêtres veulent parler aux idoles, ils s'y préparent quelque temps auparavant par le jeûne & des auſteritez, & enſuite ſe bandent les yeux; l'on en a vû même qui étoient aſſez ſuperſtitieux pour ſe les crever. Les *Caciques* n'entreprennent jamais rien ſans en avoir auparavant conſulté leurs Prêtres, & ceux-ci le Demon. Ils ſacrifient les hommes auſſi bien que les bêtes, & ils cherchent dans le cœur ou dans les entrailles des victimes ce qu'ils ſouhaitent de ſçavoir, & juſqu'à ce qu'ils croyent l'avoir trouvé, ils continuent toûjours ces abominables ſacrifices en diſant que, puiſqu'ils ne trouvent pas des ſignes qui les éclairciſſent des choſes dont il eſt queſtion, c'eſt une marque évidente & une preuve certaine que leurs idoles ne ſont pas contentes du ſacrifice.

Il y a un fort grand nombre de ces *Guacas*, parce que quantité de maiſons ont

chacune le leur en particulier. Ils sont ornez de plusieurs pieces d'or & d'argent, & ont une espece de mitre sur la tête avec des crosses qui ont beaucoup de rapport avec celles de nos Evêques. Outre ces *Guacas* il y a encore dans tout le Perou des maisons ou des monasteres que plusieurs femmes consacrées au soleil habitent, elles ne sortent jamais de ces lieux, où elles s'occupent à filer du coton & de la laine dont elles font de fort bonnes étoffes ; mais qu'elles brulent quand elles sont achevées en les mêlant avec des os de brebis blanches, & elles jettent les cendres de toutes ces matieres au vent du côté du soleil. Voilà quelles sont leurs occupations ; elles sont aussi obligées de vivre dans une chasteté & dans une continence perpetuelle, & si elles y manquoient, on les feroit mourir, à moins que celles qui se trouveroient enceintes n'affirmassent par serment que le soleil est pere de l'enfant qu'elles portent, & il n'y a que ce seul moyen pour éviter la mort. (L'on peut bien s'imaginer que quand ces Prêtres des *Guacas* en trouvent quelques-unes à leur gré, ils ont bientôt recours à cet artifice) : dans ce cas la fille en est plus considerée, de même que l'enfant, à qui l'on fait de grands honneurs à sa naissance ; honneur que sa fa-

mille partage aussi avec lui.

Il y avoit autrefois dans le Perou certains grands Seigneurs dont les chefs ou les principaux s'appelloient *Curacas*, ce qui dans leur langue est la même chose que *Caciques* dans celle des isles. Ces Seigneurs étoient les juges & les protecteurs de leurs sujets pour les faire vivre en paix & en tranquillité, & ils étoient aussi leurs chefs & leurs capitaines dans les guerres qu'ils avoient à soûtenir contre leurs voisins.

Chaque année dans le temps que les Indiens de la montagne recueïllent leur maïz, ils celebrent une fête ; voici à peu prés les ceremonies qu'ils y observent, ils plantent en terre au milieu de quelque place deux arbres hauts & droits comme des mâts de navire, au haut desquels ils mettent une figure d'homme environnée d'autres figures qui sont ornées de guirlandes & de festons de fleurs. Aprés cela ils vont par brigades en battant leurs tambours & jettant de grands cris ; ensuite chaque brigade tire ses traits & ses fleches à ces figures, & aprés que toute la troupe a tiré les siennes, les Prêtres produisent une idole qu'ils mettent au pied de ces mâts plantez en terre, & devant laquelle ils sacrifient un Indien ou une brebis, ayant soin d'oindre l'idole du sang de la victime. Ces ceremo-

nies étant finies, le reste du jour est employé en festins, en jeux, en danses en rond autour de ces arbres plantez, & à faire diverses figures avec leurs armes.

CHAPITRE XXXIII.

Nous arrivons à Arica.

NOUS partîmes de *Lhoya* le 25. Août 1709. pour aller à Arica (*a*), où nous arrivâmes le 2. Septembre ; nous trouvâmes le long de la côte, & directement au bord de la mer une espece de rocher ou une montagne assez singuliere, elle est fort droite, & l'on la prendroit pour une muraille que l'on auroit bâtie exprés en cet endroit-là, ce qui met la ville à l'abri des vents : cette montagne a vingt lieuës de longueur, & est remplie de bêtes sauvages, on y voit au pied une source d'eau vive où les vaisseaux font leurs provisions. Ce lieu est fort renommé par les gens du pays ; ils ont appris par tradition de leurs ancêtres (& il est même impossible de les désabuser) qu'avant la conquête du Perou par les Espa-

(*a*) Ville de l'Amerique Meridionale, avec port de mer dans le Perou & la Province de *los Charcas*, les Espagnols en sont les maîtres. La ville n'est pas fort considerable, mais le port est des plus assurez.

gnols, les Indiens venoient faire leurs sacrifices dans le creux de ce rocher, qu'ils y entroient par une grande ouverture qui est sur le derriere, & que leurs sacrifices étant finis, ils jettoient dans un précipice qui se trouvoit dans ce creux, les victimes & les tresors qu'ils avoient offerts au soleil; qu'ayant tenté plusieurs fois d'y entrer pour retirer du fond de cet abîme quelques parties des richesses qui y étoient ensevelies depuis si longtemps, leurs flambeaux s'étoient éteints d'abord qu'ils étoient un peu avancez dans la caverne, ils croyoient que les Demons s'étoient emparez de toutes ces richesses; en sorte qu'ils défendirent à tout le monde de foüiller dans ces lieux où ils sçavent que les Indiens cacherent l'or qu'ils portoient pour la rançon de l'Yncа Atabalippa, lorsqu'il fut fait prisonnier par François Pizarre, dans le combat qui se donna devant *Caxamalca*, de la maniere que je vai raconter.

Atabalippa ayant appris que François Pizarre étoit en marche avec sa petite armée pour se rendre à *Caxamalca*, se mit en campagne pour le devancer, il employa une grande partie du jour à mettre ses troupes en ordre & ranger toute son armée en bataille; il marqua les endroits par

par où chaque Commandant devoit attaquer les ennemis, & commanda à un de ces Officiers avec cinq mille Indiens, de se rendre par un détour secret, au lieu par où les Chrétiens étoient entrez sur la montagne, & d'occuper tous les passages, avec ordre de tuer tous les Espagnols qui chercheroient à se sauver de ce côté-là par la fuite. Aprés avoir ainsi donné ses ordres par tout, Atabalippa fit marcher son armée si lentement qu'elle fut plus de quatre heures à faire une petite lieuë, il étoit dans sa litiere portée, selon la coûtume, sur les épaules de ses principaux Seigneurs, & devant lui marchoient trois cents Indiens tous vêtus de la même livrée, qui ôtoient les pierres & les embarras du chemin, jusques aux moindres, ne fussent que des pailles : aprés lui marchoient les *Caciques* & tous les autres Seigneurs aussi dans des litieres ou brancars où ils se faisoient porter, comptans les Chrétiens pour si peu de chose à cause de leur petit nombre qu'ils s'imaginoient les prendre tous sans combat, & sans qu'ils osassent faire aucune resistance : en effet un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabalippa, que non seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit ; mais encore qu'ils étoient si paresseux, si effemi-

nez & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser; c'est pourquoi, ils montoient sur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux.

Atabalippa entra ainsi dans un grand clos qui est devant le *Tambos* ou Palais de *Caxamalca*, & voyant que les Espagnols étoient en si petit nombre & tous à pied, parce que la Cavalerie étoit cachée, il crut qu'ils n'oseroient paroître devant lui ni l'attendre; s'étant donc levé sur sa litiere, il cria à ses troupes: nous tenons ces gens-là, ils veulent sans doute se rendre; tous lui répondirent qu'ils n'en doutoient pas. Là-dessus l'Evêque Frere Dom Vincent de Valverde tenant son Breviaire à la main, s'avança, & s'adressant à Atabalippa, il lui dit en substance: "qu'il y a un seul Dieu en trois personnes qui a créé le Ciel & la terre & toutes les choses qui y sont, & qui forma de terre Adam le premier homme du monde, puis d'une de ses côtes il fit Eve sa femme: que tous les hommes generalement sont venus de là, & que par la désobéïssance de nos premiers parens, Adam & Eve, nous sommes tous devenus pecheurs, indignes par conséquent de la grace & de l'amour de Dieu, & hors d'état de pouvoir esperer d'entrer dans le Ciel jusqu'à ce que Jesus-

Christ notre Redempteur étant né d'une « Vierge, ait souffert la mort pour nous ac- « querir le salut & la vie; que ce Jesus aprés « être mort honteusement sur une croix, res- « suscita glorieusement, & ayant demeuré « quelques temps sur la terre, monta au « Ciel, laissant saint Pierre à sa place pour « être son Vicaire, & aprés lui ses succes- « seurs qui demeurent à Rome (que les « Chrétiens appellent Papes.) Il ajoûta que « c'étoient les successeurs de saint Pierre qui « avoient partagé tous les pays du monde « aux Rois & aux Princes Chrétiens, don- « nant à chacun la charge d'en conquerir « quelque portion : que ce pays du Perou « étoit écheu à Sa Majesté Imperiale le Roi « Dom Carlos, & que ce grand Monar- « que avoit envoyé en sa place le Gouver- « neur Dom François Pizarre, pour lui faire « sçavoir de la part de Dieu & de la sienne « tout ce qu'il venoit de luy dire. Que s'il « vouloit croire ce qu'il lui disoit, recevoir « le baptême, & obéir à l'Empereur, com- « me faisoit la plus grande partie de la Chré- « tienté, ce Prince le protegeroit, & le dé- « fendroit, maintenant le pays en paix, & y « faisant observer la justice; qu'il lui con- « serveroit aussi tous ses droits & une entiere « liberté, comme il avoit accoûtumé d'en « user avec les Rois & les Seigneurs qui se «

„ soûmettoient volontairement à lui, sans se
„ hazarder de lui faire la guerre ; que si lui
„ à qui il parloit, en usoit autrement, le
„ Gouverneur lui declaroit qu'il alloit l'at-
„ taquer & mettre tout à feu & à sang, qu'il
„ étoit tout prêt ayant déja les armes à la
„ main : qu'enfin à l'égard de la Foi en
„ Jesus-Christ & de la Loi Evangelique, si
„ aprés en être bien instruit il la vouloit em-
„ brasser de tout son cœur, il auroit tout
„ ce qui étoit necessaire pour le salut éter-
„ nel de son ame ; mais que s'il ne le vou-
„ loit pas, on ne lui feroit aucune violence
„ là-dessus.„ Aprés qu'Atabalippa eut enten-
du ce discours : il répondit, " que ce pays
„ & tout ce qu'il contenoit avoit été con-
„ quis par son pere & par ses ayeux, qui
„ l'avoient laissé par droit de succession à son
„ frere Guascar Ynca, que lui qui parloit
„ ayant vaincu ce frere, & le tenant alors
„ prisonnier, en étoit donc maintenant le
„ legitime possesseur, & qu'il ne sçavoit
„ pas comment saint Pierre l'avoit pû don-
„ ner à qui que ce fût, & qu'aprés tout
„ s'il l'avoit donné à quelqu'un, lui qui s'y
„ trouvoit interessé, ne consentoit en aucune
„ maniere à ce don ; qu'à l'égard de ce qu'il
„ disoit de Jesus-Christ, qui avoit crée le
„ Ciel, & les hommes, & toutes choses, il
„ ne sçavoit rien de cela, ni que personne

eût créé qui que ce soit, si ce n'est le so- «
leil qu'ils tenoient pour Dieu, tenant aussi «
la terre pour mere, & honorant leurs «
Guacas : qu'au reste c'étoit *Pachacama* «
qui avoit créé tout ce qu'on voyoit dans «
ces lieux-là : qu'à l'égard de ce qu'il avoit «
dit du Roi d'Espagne, il ignoroit tout «
cela, & ne le connoissoit point ne l'ayant «
jamais veu. „ Enfin il demanda à l'Evêque d'où il avoit appris tout ce qu'il venoit de lui dire, & quelle assurance il avoit que cela fût veritable, & comment il pourroit le luy prouver ; l'Evêque lui répondit que cela étoit écrit dans le livre qu'il tenoit entre ses mains, qui étoit la parole de Dieu. Atabalippa le lui demanda, & aussi-tôt qu'il l'eut, il l'ouvrit & se mit à tourner les feüillets d'un côté & d'autre ; puis en disant que ce livre ne lui parloit point & ne lui faisoit pas entendre un seul mot, il le jetta par terre. Alors l'Evêque se tournant vers les Espagnols, leur cria aux armes aux armes : le Gouverneur de son côté, jugeant que s'il attendoit que les Indiens le vinssent attaquer les premiers, ils pourroient aisément le défaire, s'avança, & envoya dire à Fernand Pizarre, qu'il fît ce qu'il devoit faire selon qu'ils en étoient convenus: en même-temps il donna ordre qu'on fît

joüer l'artillerie, & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits, tandis que lui-même les attaqueroit avec l'Infanterie du côté que venoit Atabalippa; il poussa bien-tôt jusqu'aux litieres, & ils commencerent à attaquer, & à tuer ceux qui les portoient; mais à peine un étoit-il mort que plusieurs autres se presentoient à l'envi pour remplir sa place. Le Gouverneur jugeant que si le combat tiroit en longueur, ils seroient infailliblement vaincus lui & ses gens, parce qu'il perdoit plus en perdant un seul de ses soldats, qu'il ne gagnoit en faisant perir un grand nombre d'Indiens; cela l'obligea à pousser avec furie jusqu'à la litiere d'Atabalippa, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira si rudement qu'il l'entraîna & le fit tomber à terre; en même-temps les soldats Chrétiens frappant à grands coups de sabre sur la litiere qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut blessé à la main, il ne lâcha pas sa prise pour cela; mais malgré le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour secourir leur Seigneur, l'ayant enfin jetté par terre, il s'en rendit maître & le prit; les Indiens voyant leur Roy prisonnier, prirent aussitôt la fuite avec tant de frayeur & de

précipitation, que sans plus penser à se servir de leurs armes, ils s'entre-poussoient, & se renversoient les uns les autres.

Atabalippa étant ainsi prisonnier & toute son armée en déroute, les Espagnols allerent piller son camp : ils y trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, des vêtemens, des meubles & autres choses d'un prix inestimable ; la seule vaisselle d'or que ce Souverain faisoit porter avec lui, valoit plus de soixante mille pistoles. Atabalippa se voyant prisonnier, supplia Pizarre de ne le pas maltraiter, l'assurant qu'il auroit pour sa rançon plus d'or & d'argent qu'il n'en pourroit faire emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela & ne le pouvant croire, ce Prince ajoûta qu'il lui en donneroit encore plus qu'il ne disoit ; sur quoi Pizarre lui ayant promis de le traiter avec beaucoup d'humanité, Atabalippa en parut fort content. Il envoya sur le champ des députez par tout le pays, & sur tout à *Cusco* pour faire assembler tout l'or & l'argent qu'il avoit promis pour sa rançon ; mais le Gouverneur croyant qu'Atabalippa ne pourroit pas satisfaire à sa parole, qui étoit de remplir d'or une

grande sale jusqu'à une certaine hauteur qu'il avoit marquée, & que cette promesse n'étoit qu'un stratagême pour gagner du temps afin que ses troupes pussent se joindre pour le venir délivrer : Pizarre & le Conseil de guerre resolurent de le faire mourir. Cependant les Indiens venoient de tout côtez avec de l'or qu'ils apportoient pour la rançon de leur Roy ; mais ayant appris que les Espagnols l'avoient fait mourir, ils cacherent toutes ces richesses sans avoir jamais voulu les découvrir, & c'est dans le creux de ce rocher dont j'ai parlé ci-dessus que les habitans d'Arica disent qu'ils mirent une partie de ces tresors.

Arica est une ville maritime sans enceinte ni murailles, comme sont les autres de ce pays-là ; elle est située entre deux montagnes dans une plaine marécageuse ; ce qui en rend l'air extrêmement mal-sain pendant l'Eté. Il n'y a que six ruës fort longues & fort droites, les principales maisons de la ville sont bâties de pierre, & couvertes de tuile, les autres ne sont faites que de feüilles de palmiers jointes ensemble, les maisons y sont assez grandes, mais mal meublées. Il y a trois Convens de Religieux ; celui de l'Observance est tres beau ; ce Convent est hors de la ville & il est fort bien bâti, l'Eglise est assez belle ; dans la

temps que nous y étions les Religieux estoient en assez grand nombre, il y en avoit parmi eux qui passoient dans la ville pour être d'excellens Prédicateurs. Il y a un autre Convent de Trinitaires ou de Religieux de la Merci; ces Peres dans les Indes, comme en France & dans tous les lieux où ils sont établis, n'épargnent rien pour le soulagement & la redemption des Captifs, ils vinrent aussi-tôt nous demander des aumônes; & il n'y eut personne du vaisseau qui ne leur donnât chacun selon son pouvoir; le troisiéme est le Convent des Freres de saint Jean de Dieu (a) qui ont l'hôpital de la ville. L'Eglise Paroissiale est fort belle, bien bâtie & d'une grandeur raisonnable; elle est fort claire, & l'argenterie n'y manque pas. Un Prêtre y dit le jour de notre arrivée sa premiere messe, il avoit des bagues de grand prix à ses doigts, & étoit revêtu d'une espece de soutane d'un brocard tissu d'or. Tous nos Officiers furent priez d'y assister, & ils y envoyerent tous nos joüeurs d'instrumens pour augmenter le nombre de la symphonie. Il y eut table ouverte pendant trois jours, & rien n'y fut épargné, tant par l'abondance que par la delicatesse avec laquelle ces tables furent servies. Je ne pus me dispenser d'y

(a) La Charité de hommes.

manger deux fois, cet honnête Eccleſiaſtique m'ayant fait l'honneur de m'en prier lui-même. Toutes les nuits ſe paſſoient à regaler les domeſtiques qui ſervoient les conviez pendant le jour, auſſi-bien que les eſclaves qui tenoient *Laraytos*, c'eſt-à-dire le bal, en chantant des airs propres à la danſe & accompagnez du tambour de baſque. Toute la jeuneſſe s'y trouvoit & formoit les plus agreables danſes du monde, tantôt deux à deux, tantôt quatre à quatre, & tantôt tous en rond, enfin de la maniere qu'ils ſe l'imaginoient ſur le champ pour rendre la fête plus complete & plus réjoüiſſante : en un mot tout ſe paſſa le mieux du monde & à la ſatisfaction des uns & des autres ; & je dois dire que les Indiens ſont bien differens en cela des François, dont les aſſemblées publiques ſont toûjours tumultueuſes, & où il arrive tres ſouvent du déſordre malgré le bon ordre qu'on y peut apporter. Il y a encore dans ce pays-là un bon nombre de ces animaux dont j'ay déja parlé, les uns mouchetez de blanc, & les autres de noir ou de rouge, ils ont la laine comme les moutons, & les Eſpagnols les appellent *Carneros di vaitura*, c'eſt-à-dire moutons de charge: nous en mangeâmes dans cette ville que nous trouvâmes excellens & fort tendres.

Depuis trois ans ou environ l'on avoit découvert une mine d'or dans un village qui n'eſt pas fort éloigné de la ville, & que l'on nomme *Copiapou*.

Le coton eſt fort abondant dans ce pays-là, on le ſeme comme du bled de Turquie, & il vient de la hauteur de deux pieds & demi. Chaque tige porte environ dix ou douze noix remplies de coton & de grains à peu prés comme les neſles, mais un peu plus groſſes ; ſi on laiſſe croître ces arbriſſeaux, ils deviennent de la groſſeur du pommier.

A un quart de lieuë de la ville il y a un moulin à ſucre ; ce ſont deux eſpeces de meules de pierre que l'eau fait tourner & qui écraſent les cannes de ſucre, dont la liqueur ou le jus tombe dans de grandes chaudieres, où l'on le fait boüillir, écumer, & purifier à pluſieurs repriſes quand on en veut faire du ſucre fin ; car pour la caſſonade, elle n'eſt pas ſi raffinée, & on la tire d'abord aprés les premieres façons. Le moulin qui eſt à Arica & qui eſt aſſez prés de l'autre, eſt conſtruit de la maniere que je viens de dire ; mais il y en a d'autres de la même fabrique dont les machines ſont admirables & qui comportent une longue deſcription : voici à peu prés ce que j'en ai pû remarquer.

Le principal mouvement se fait par le moyen de trois mâts droits qui tournent de sorte les uns dans les autres que quand le bout de la canne de sucre est serré, le reste suit necessairement, & si quelqu'un de ceux qui y mettent ces cannes y laisse engager un doigt de la main, on ne pourroit jamais empêcher le reste du corps d'être entraîné dans ces mâts & d'être bien-tôt réduit en poudre, s'il n'y avoit des instrumens toûjours prêts pour couper les bras de ceux qui y sont pris quelquefois, afin de sauver le reste du corps. Il y a un feu perpetuel sous quatre étages de chaudieres, & le jus des cannes de sucre coule des unes aux autres & s'y cuit de cette maniere. De ces moulins les uns tournent par la force de l'eau, & les autres par le moyen des chevaux & des bœufs qui sont attelez, & à leur défaut à l'aide des esclaves qui en ont la peine aussi-bien que du reste de ces machines & du feu; si l'on s'apperçoit qu'ils travaillent avec quelque lenteur ou avec un peu de negligence, on les met aussi-tôt en sang, & pour empêcher que la cangrene se mette à leurs playes, ceux à qui ils appartiennent craignant sur tout de les perdre, on les fait frotter avec du sel & du vinaigre. Ces malheureux esclaves ne laissent pas de se réjoüir quelquefois malgré cette

dure captivité. Ils élisent parmi eux un Roy & une Reine & marchent alors par les ruës chantans, dansans, & recitans certains vers qu'ils font pour ce sujet, & ils se font préceder par des hautbois, des trompettes & des tambours de basque; ils sont vêtus dans ces occasions des habits de leurs maîtres & de leurs maîtresses avec des chaînes d'or & de gros pendans d'oreilles d'or & de perles. On leur accorde pour un certain jour de l'année qu'ils attendent avec bien de l'impatience, la liberté de faire cette ceremonie.

Les cannes de sucre viennent dans les marais comme les roseaux, mais beaucoup plus grosses, & il y a des endroits où elles viennent mieux que dans d'autres.

Enfin ce pays-là abonde generalement en toutes choses; mais quoique les mines d'or & d'argent y soient assez communes, & que l'on en découvre tous les jours de nouvelles, cependant il est certain, du moins à ce que nous ont assuré plusieurs marchands, qu'il y en a beaucoup que les Indiens connoissent & qu'ils ne veulent pas découvrir par la haine secrete qu'ils conservent contre les Espagnols; car ils ne perdront jamais le souvenir des cruautez qu'ont fait souffrir à leurs peres les premiers qui entrerent dans ce pays, ce qu'ils

ont appris par tradition de leurs ancêtres. On nous dit sur cela que quelques Indiens ayant demandé aux Religieux qui étoient de l'armée & qui vouloient les convertir, si les Espagnols étoient sauvez, ce que ces Peres ne manquerent pas d'affirmer, ils répondirent sur le champ qu'il étoit impossible que des gens qui ne se plaisoient qu'au meurtre, au vol, & à plusieurs autres crimes, le pussent être, & cette raison a retardé leur conversion pendant un temps assez considerable.

CHAPITRE XXXIV.

Notre débarquement à Ylo.

NOus partîmes d'Arica le 20. Septembre 1709. & nous arrivâmes le 25. à Ylo où il n'y a que des Indiens; c'est un vallon entre deux montagnes de trois lieuës de long, & de demi-lieuë de largeur. Cet endroit est tres fertile & fort agreable, un ruisseau le coupe par le milieu. On y pêche quelques poissons, & sur tout quantité d'écrevisses qui sont beaucoup plus grosses que les nôtres, & même plus delicates. Il n'y a en ce lieu qu'une chapelle qui sert de Paroisse, elle est fort jolie, & bien ornée. La maison du Curé & celle

du Corregidor(a) ou Gouverneur. Ces trois bâtimens sont de briques sechées au soleil, car pour le reste des habitations, ce sont des tentes, où habitent les Indiens du pays au nombre de quarante familles qui ont chacune la sienne; elles sont seulement couvertes de feüillages pour les mettre à l'abri du soleil, & les garantir des vents, des broüillards & des rosées de la nuit; car ils ne craignent pas les pluyes, le pays étant si sec qu'il se passe souvent plusieurs années consecutives sans qu'on y voye tomber une seule goutte d'eau. Nous fûmes entendre la messe dans cet endroit.

L'on voit encore en plusieurs endroits de la campagne des squeletes d'Indiens, qui s'enterroient vifs, ou se tuoient eux-mêmes, plûtôt que de tomber sous la domination tyrannique des premiers Espagnols qui vinrent dans leur pays, & l'on trouve quantité de fosses où l'on voit aussi plusieurs hommes embrassez & collez, pour ainsi dire, les uns aux autres, & des femmes tenant entre leurs bras leurs enfans. Il y en a qui n'ont que la moitié du corps hors de terre, & presque tous ont encore toute leur peau, la terre n'ayant fait que

(a) Nom Espagnol qui répond à celui de Maire ou de principal Magistrat des villes, c'est ainsi qu'on nomme un Juge en Langue Portugaise.

dessecher leurs corps sans les consumer entierement.

Au reste ce ne sont que villes de distance en distance en ce pays-là, ce qui attire une quantité prodigieuse de marchands, qui viennent de tous les côtez pour y negocier; & les uns s'y marient pour la sûreté de leur argent, aimant mieux s'établir en ces pays éloignez que de risquer leur vie & leur bien sur la mer, ou arrêtez par la crainte d'être volez dans les chemins écartez qu'il faut passer; d'autres enfin ramassent ce que leur industrie peut leur procurer pendant douze ou quinze années, pour avoir enfin dequoi se retirer dans leur pays, & y passer le reste de leurs jours tranquillement, & de ce nombre sont ceux qui ont passé avec nous en France. Il n'y a point d'endroit où les marchandises de quelque nature qu'elles soient, se debitent mieux qu'à Ylo.

Nous y perdîmes six hommes qui deserterent. Depuis que les Espagnols sont établis en ce pays-là, ils y ont semé du froment & de toutes sortes de graines, de laituës, de choux, & d'autres herbages; il n'y avoit auparavant que du maïz & des arbres fruitiers, dont presque tous les bords des rivieres sont garnis, aussi-bien que d'arbres qui portent le coton, des saules & de

plusieurs sortes de roseaux, de cannes, de joncs & des glaieuls, dont on se sert pour arroser les terres ensemencées, ce qui est absolument necessaire en ce pays-là. On tire depuis la riviere de petits caneaux pour conduire l'eau aux lieux où l'on en a besoin, ce que les habitans du pays font avec beaucoup de soin & d'industrie; parce que quelquefois pour éviter les vallées qui se rencontrent entre la riviere & le lieu où l'on veut conduire l'eau, il faut faire un canal de sept ou huit lieuës de longueur pour ses differens contours, quoique la vallée n'ait pas souvent une demi-lieuë d'étenduë. La terre est assez fertile dans ces cantons, mais elle est sujette à un certain vent qui penetre si fort qu'on en meurt; il s'y trouve des mines d'or & des carrieres de jaspe, il n'y manque pas aussi de gibier & de bétail.

Il y a quelques Indiens errans dans ces vallées, ils sont habillez de peaux de bêtes, & ils adorent le diable sous le nom d'*Epawoman*, c'est-à-dire, de *fort* & de *puissant*; ces sauvages sont hardis, vaillans, robustes, & intrepides dans les occasions, ils ont des Capitaines qui les gouvernent.

CHAPITRE XXXV.

Nous arrivons à Pisco, sa situation.

NOus arrivâmes à Pisco le 25. d'Octobre 1709. dans le dessein de n'y demeurer que fort peu de temps.

Pisco a été entierement renversée par un tremblement de terre arrivé environ trente ans auparavant. L'on ne sçauroit exprimer le dommage que ce malheur causa en ce pays-là, comme l'on en peut encore juger par les débris & les ruines que l'on y remarque. Il n'y reste plus que quelques maisons dispersées de côté & d'autres; la plaine est tres belle & tres fertile. L'on y trouve generalement tout ce qui est necessaire pour les commoditez de la vie. Le vin y est fort bon, & les eaux de vie excellentes, & tout cela est à meilleur marché qu'en aucun des endroits où nous ayons été jusqu'à-present: c'est aussi ce qui engage les vaisseaux qui y abordent à y faire leurs provisions.

Les armes dont les Indiens de ces quartiers se servoient autrefois pour combattre, étoient des fléches & des frondes, ils avoient à leurs usages des massuës & des haches aussi d'argent & de cuivre; ils se servoient

encore d'une espece de lances ferrées d'or de bas aloy ; les hommes aussi-bien que les femmes portoient quantité d'ornements & plusieurs anneaux d'or & d'argent.

Dans une petite isle voisine de l'endroit où nous étions alors, l'on trouva dans une maison particuliere la representation d'un jardin avec plusieurs figures d'arbres, & diverses sortes de plantes d'or & d'argent.

Les loups marins sont dans ces quartiers-là en grand nombre ; j'en vis deux qui étoient gros comme des veaux de quatre mois, ils étoient à trente pas de la mer ; pour la tête elle étoit faite comme celle des loups des bois ; ils avoient les pattes de devant comme celles des canards, & ils n'en avoient point derriere ; leurs dents étoient grosses & rondes ; la peau épaisse, le poil court, rude, rougeâtre, & souvent tirant sur le gris, ils vont en rampant sur terre, & quelquefois ils se haussent un peu, mais fort lentement ; ils viennent souvent sur le bord de la mer pour y dormir au soleil, ils ont du lard comme le cochon, on en fait de l'huile pour brûler ; la chair en est fort dure, & n'est pas bonne à manger : comme cette côte est pleine de rivieres qui se jettent dans la mer, l'on y trouve beaucoup de lezards que les

Indiens nomment *Caymanes* : ces animaux sont si grands qu'ils ont ordinairement jusqu'à vingt & vingt-cinq pieds de longueur : quand ils peuvent attraper dans l'eau quelque homme ou quelque bête, il les tuent, & ensuite il les emportent hors de l'eau pour les manger, ils sentent sur tout fort aisément les chiens, & sont attirez par l'odeur pour les devorer ; ils sortent de l'eau pour faire leurs œufs, & ils les enterrent dans le sable, ils en font toûjours un grand nombre, & il les y laissent éclore par la chaleur ; ces monstres marins se traînent sur terre fort pesamment, & aprés quelques pas ils se jettent dans l'eau.

CHAPITRE XXXVI.

Notre arrivée à Callao.

NOus partîmes de Pisco le 23. Octobre 1709. & nous arrivâmes à Callao le deuxiéme Novembre de la même année ; c'est une ville où le moüillage est des meilleurs : avant que d'y arriver nous côtoyâmes une isle qui est à-present deserte, que l'on appelle *la Galere* (*a*) : elle étoit

(*a*) On lui donne ce nom parce que c'est l'endroit où les particuliers envoyent les esclaves dont ils ne sont

autrefois habitée par des peuples dont le Seigneur étoit fort craint & respecté par ses sujets ; il étoit si jaloux que tous ceux qui étoient commis à la garde de ses femmes, & même tous les domestiques de sa maison étoient eunuques ; & on leur coupoit aussi le nez pour les défigurer & empêcher qu'ils n'inspirassent de l'amour à ses concubines.

Callao est proprement le port de Lima, il est bien fortifié & est défendu par deux châteaux avec une garnison. Les Eglises sont tres belles, & bien bâties, elles ont quantité d'ornemens magnifiques, & beaucoup de vaisselle d'or & d'argent. Il y a quatre Convents de Religieux dont les Communautez sont fort nombreuses, cet endroit est d'une raisonnable grandeur ; les ruës en sont tres bien percées, larges, longues & de niveau. Nous trouvâmes dans cette place quatre vaisseaux Espagnols, que l'on appelle *les Galions*, ils sont principalement destinez à la sûreté des côtes, & pour transporter les passagers dans les differens endroits où il veulent aller. Tous les ports y sont remplis de vaisseaux appartenans à des Espagnols, qui negocient en differens endroits ; les uns de

[illegible] contens ; ils sont enchaînez deux à deux, & on les nourrit là au pain & à l'eau.

Callao à Baldive; & les autres de Lima à Panama (a) & à Guatimala (b), & ceux de cette derniere trafiquent au-delà de l'isle Califournie (c) : en un mot on pousse le commerce jusqu'où s'étendent & finissent les conquêtes des Espagnols dans l'Amerique Septentrionale ; il est défendu à tous les vaisseaux marchands étrangers de faire aucun commerce au-delà de Lima (d) ; il n'y a personne qui ne s'étonne avec raison (en reflechissant sur la maniere dont deux grands Empires ont été découverts & conquis par un petit nombre d'Espagnols, & dans le cours de si peu d'années) sur la rapidité de ces conquêtes.

Le Mexique (e) dans l'Amerique Septentrionale fut conquis par Fernand Cortez (f),

(a) Ville de l'Amerique Meridionale dans la Castille d'Or, avec un port sur la mer du Sud.

(b) Grand Gouvernement de la nouvelle Espagne dans l'Amerique Septentrionale, ainsi nommé de la principale Province qu'on appelle *Guatimala*.

(c) Presqu'isle de l'Amerique Septentrionale de la mer du Sud & à l'Occident du nouveau Mexique.

(d) François Pizarre jetta les fondemens de cette ville en 1737. & la nomma *la Ville des Rois* ou *Los Reyes*.

(e) Grand pays de l'Amerique Septentrionale qui a environ 600. lieuës de longueur depuis la riviere de *Chagre* dans l'Isthme de *Panama* jusqu'à celle Del Norte dans *la Mer Merveille*.

(f) Gentilhomme Espagnol natif de Medelino ville de l'Estremadure Castillane sur la Guadiane, il vivoit dans le XIV. siecle, il entreprit la conquête de l'Amerique Septentrionale sous Charles Quint Roi d'Espagne.

& le Perou (a) dans l'Amerique Meridionale, le fut par François (b) Pizarre. Il est vrai qu'en beaucoup d'endroits ce pays n'étoit habité que par des peuples barbares & tout-à-fait sauvages, qui cependant dans la plus grande partie des bourgs & des villes avoient quelque forme de gouvernement & de police, comme on l'a pû remarquer dans leur genre de vie & dans leurs mœurs, dont j'ay fait une exacte description : mais aussi il faut convenir que ces Empires ont été gouvernez avec beaucoup d'art & avec une politique fort raffinée depuis quelques siecles par une longue suite de Rois.

Le Perou porte le titre de Royaume, & veritablement il est assez grand & assez recommandable pour avoir ce titre distingué. Aussi ceux qui le gouvernent pour le Roi d'Espagne, portent le nom de Vicerois. Il y a dans le pays plusieurs Evêchez & deux Archevêchez, l'un à *Los Reyes*, & l'autre à *la Plata*, où il y a aussi

(a) Il donne son nom à toute l'Amerique Meridionale dite *Peruvine*, & comprend la Castille d'Or, le Popajan, le Peru, le Chica, le Chili & le Brésil.

(b) On assûre que François Pizarre étoit bâtard, & qu'ayant été exposé à la porte d'une Eglise par sa mere, le Capitaine Gonzale Pizarre le reconnut pour son fils, & l'envoya au village de *Trusilla* où il garda les pourceaux : mais en ayant égaré un, & n'osant retourner chez son pere, il s'enfuit à Seville, & de là dans les Indes.

une Audience Royale, qui est une espece de Cour Souveraine à peu prés comme sont les Parlemens en France; il y a encore une troisiéme Cour & conforme aux deux autres à *Quito*, de sorte qu'il y en a deux, celle de *Quito* (a) & celle de la *Plata* (b), qui sont situées aux deux extrémitez du Royaume; & celle de *Los Reyes* ou Lima, est comme dans le centre & au milieu; c'est pour cette raison que le Roy d'Espagne a voulu qu'elle fût le lieu ordinaire de l'Audience pour la commodité des habitans du Perou, afin que ceux qui sont obligez de venir demander justice, n'eussent pas tant de chemin à faire pour venir défendre leurs interêts; car autrefois *Cusco* étoit la Capitale de tout le pays, & il falloit y aller plaider. Au reste il n'y a plus de ville considerable dans ce Royaume qu'*Arequippa*.

Il est aisé de juger des richesses du pays par la magnificence de ses Rois qui étoient toûjours accompagnez d'un grand nombre de gens de guerre armez de piques, de hallebardes & de haches, d'armes d'or & d'argent.

Le Roy alloit toûjours dans une litiere

(a) Ville Episcopale dont le siege est suffragant de celui de Lima.
(b) Ville & Province de l'Amerique Meridionale. Paul V. y a fondé une Archevêché.

faite

faite de lames ou de platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille d'entre les principaux Seigneurs; c'étoit seulement pour le porter tour à tour sur leurs épaules: ceux qui avoient cet honneur étoient de son conseil & ses favoris declarez. Les *Caciques* ou grands Seigneurs qui avant l'établissement des Rois gouvernoient, comme je l'ay dit ci-dessus, se faisoient aussi porter dans leurs litieres sur les épaules de leurs vassaux; ces Seigneurs quelque puissans qu'ils fussent avoient tant de respect pour leur Roy, qu'ils n'entroient jamais pour luy parler que les pieds nuds, & portant toûjours avec eux quelques present enveloppé dans une mante, comme une espece d'hommage & comme une marque de leur soumission, & cela s'observoit chaque fois qu'ils luy parloient: c'étoit une grande irreverence & un défaut de respect fort punissable de regarder le Roy en face; & si quelqu'un de ceux qui portoient sa litiere venoit à broncher par hazard, de sorte qu'elle tombât, on luy faisoit aussi-tôt couper la tête: de certains peuples ayant fait quelque chagrin à un Roy du Perou, il leur ordonna pour punition de s'arracher toutes les dents d'en haut, ainsi jusqu'à-present les hommes & les femmes sont sans dents à la machoire superieure.

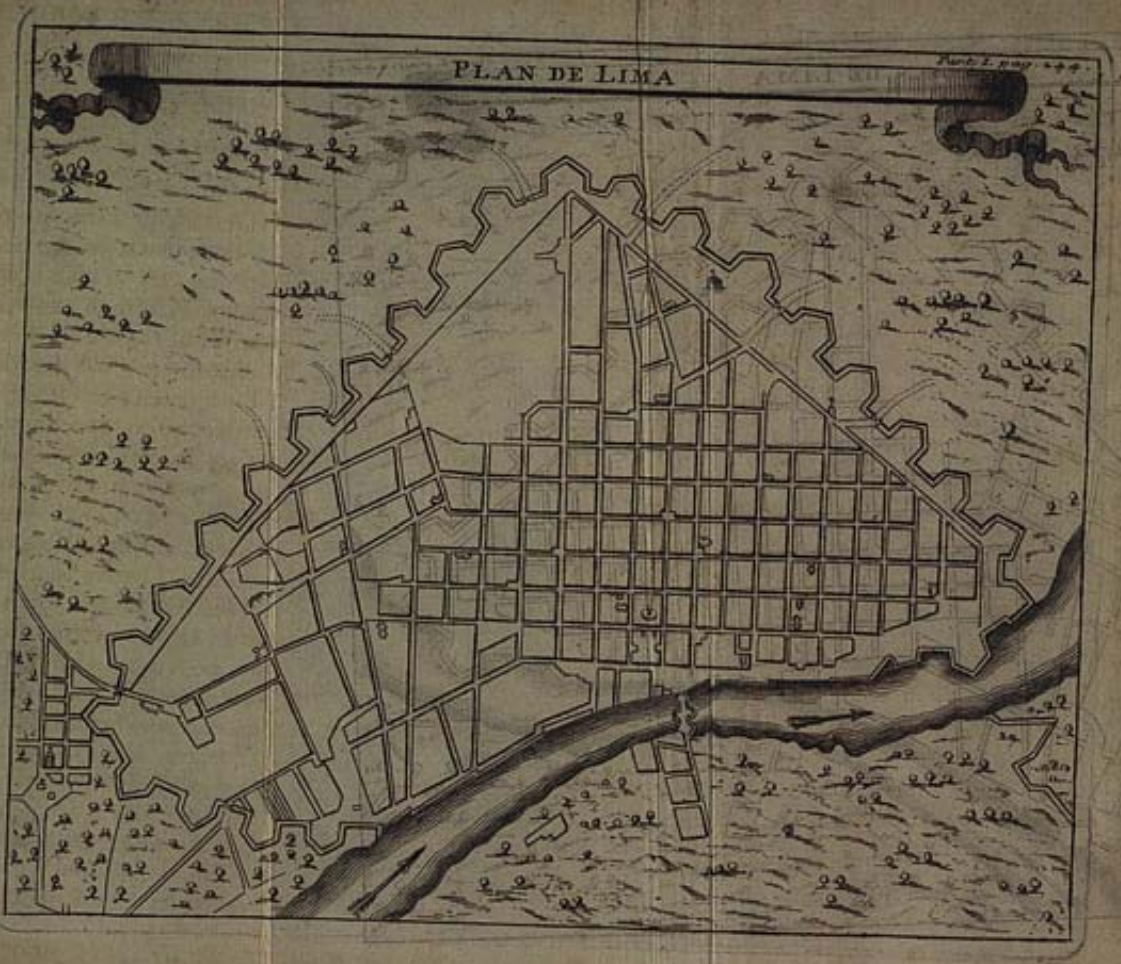
Ces Princes gouvernoient leur Empire avec beaucoup de despotisme, & d'une maniere fort absoluë, & il n'y a peut-être jamais eu de pays au monde où l'obéïssance des sujets ait été portée plus loin. En effet, ces Souverains n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un, & il étoit respecté & obéï par tout où il alloit, jusques-là qu'on avoit une déference & une soumission si grande pour les ordres du Roy qu'il portoit, qu'il pouvoit seul & sans être soutenu par aucunes troupes, exterminer une Province entiere, & y faire perir hommes, femmes & enfans; parce qu'à la vûë de ce fil tiré de la Couronne Royale, ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans la moindre resistance. Revenons presentement à la rade de Callao, nous y trouvâmes plusieurs vaisseaux François prêts à retourner en France. Nos chasseurs trouvoient en ce pays-là dequoi s'occuper, & revenoient ordinairement chargez de tourterelles, de pigeons, de cercelles & de canards; il n'y a point de perdrix, ni lievres, ni lapins; mais en recompense l'on y trouve beaucoup d'autres gibiers qui ne sont pas en Europe, & qui ne valent pas moins pour la bonté. Nous eûmes le plaisir de voir à

notre arrivée, le mariage d'un Noir avec une Noire tous deux esclaves, l'homme marchoit le premier tenant par la main l'épousée ; ils étoient suivis des amis & des conviez, accompagnez de quelques joüeurs d'instrumens, tels que la harpe, le tambour de basque, & un autre assez plaisant, composé de la moitié d'une grosse courge creusée avec un parchemin qui la couvroit, & qu'ils battent; ils venoient tous en chantant & en dansant par les ruës, le bal suivit le soupé, & dura toute la nuit. Leur danse est un trémoussement continuel de tout le corps, marquant la cadence avec les pieds & les mains, & s'accordant aux sons des instrumens & des voix. De Callao à Lima il y a deux lieuës, & il est impossible d'y aller à pied sans se déchausser, à cause d'une petite riviere que l'on rencontre à une demi-lieuë prés de la ville. Le chemin est bordé des deux côtez de buissons remplis de fleurs qu'on nomme dans le pays *Capucines* ; elles forment une allée la plus agreable du monde, qui conduit directement à la ville ; j'allai loger chez un nommé Michel, qui est le seul Traiteur François qu'il y ait dans Lima, & qui demeure sur la grande place. Nous convinmes à douze livres de France par jour pour la nourriture & le logement.

CHAPITRE XXXVII.

Description de la ville de Lima Capitale du Perou.

LA ville de Lima qui porte ce nom à cause de la vallée de Lima où elle est située, est la ville capitale du Perou. François Pizarre en jetta les premiers fondemens l'an 1535. & la nomma *Ciutad de los Reyes* ou la *Ville des Rois*, parce que les Espagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on appelle vulgairement le jour des Rois. Cette ville est à deux lieuës d'un port de mer fort bon & fort sûr qui est Callao, d'où nous venions alors, elle est bâtie dane une plaine prés d'une grande riviere. Le pays fournit abondamment du bled, & toutes sortes de fruits & de bétail. Toutes les ruës de Lima sont fort longues, larges, droites & tirées au cordeau, & elles vont aboutir à la place, d'où l'on peut facilement voir la campagne de quelque côté qu'on jette les yeux. Le sejour en est fort agreable, parce que l'air y est si doux & si temperé, qu'en aucune saison de l'année on n'y est jamais incommodé ni par le froid, ni par la chaleur. Pendant les quatre mois qu'on a l'Eté et


PLAN DE LIMA

Espagne, on sent à Lima un peu plus de fraîcheur que dans un autre temps, & il y tombe alors le matin jusques vers le midi une espece de rosée fort menuë, qui loin de nuire à la santé, est tres bonne contre les maux de tête, & ceux qui y sont sujets trouvent du soulagement en se lavant la tête de cette rosée. Les maisons sont toutes de plein pied, à cause des tremblemens de terre, qui y sont frequens; nous en sentîmes deux à notre arrivée, l'un à neuf heures du soir, & l'autre le lendemain matin sur les sept heures. La consternation étoit grande par toute la ville. La secousse diminua au bout de quelques heures; & comme le calme vient aprés la tempête, de même dans un instant tout fut tranquille, & chacun reprit son train ordinaire. Ce n'étoit pas sans raison que les habitans de Lima furent alors dans une si grande épouvente, puisqu'il n'y avoit que trente ans, à ce que l'on me dit, qu'ils ressentirent de si furieux tremblemens de terre que la ville en fut presque toute bouleversée, & que plus de soixante mille personnes perirent dans les ruïnes des bâtimens qui s'écoulerent; depuis ce temps-là & dans un si court intervalle la ville a été rebâtie plus belle & plus magnifique qu'elle n'a jamais été. Elle est divisée en

trente-six quartiers, chacun de cent cinquante pas en quarré. On peut dire avec justice que c'est à-present la ville la plus celebre, la plus grande, & la plus magnifique de tout le Perou. On trouve dans ce lieu-là, & en abondance les mêmes especes de fruits qu'on a en Castille, sur tout des oranges, des citrons, & des limons de toutes sortes, de doux & d'aigres, des figues & des grenades; il y auroit aussi sans doute des raisins en quantité, si les troubles du pays n'avoient empêché d'y planter & d'y cultiver la vigne. Il y a une grande abondance de legumes & d'herbes potageres, & on y a beaucoup de commodité pour les cultiver; parce qu'en chaque maison il y a un aqueduc qui conduit l'eau de la riviere, sur laquelle il y a plusieurs moulins dont les Espagnols se servent pour faire moudre leur froment.

La (a) ville est grande & superbe, la regularité de ses bâtimens qui sont d'une même symmetrie & en ligne droite, y contribuë fort. Enfin elle est d'une tres grande étenduë, tant à cause des ruës, qui

(a) Le fauxbourg de saint Lazare vers le Nord est aussi divisé par quartiers bâti selon le même allignement. Vers l'Orient il y a un autre fauxbourg où demeurent 800. familles d'indiens qui sont fort riches & sçavent la langue Espagnole.

sont fort larges, & de la place qui est fort grande, qui à cause des maisons qui occupent beaucoup d'espace; car elles ont toutes quatre vingt pieds de large, & le double de longueur, tous les bâtimens n'ont qu'un seul étage, comme je l'ai déja dit; on entre d'abord par une belle porte cochere qui conduit dans une grande cour, où l'on trouve beaucoup de chambres & d'appartemens differens: dans le milieu de cette cour, il y a une autre porte d'où l'on voit les jets d'eau & les fontaines du jardin, ce qui fait un fort bel aspect, quand on considere ces maisons qui sont toutes grandes & magnifiques; voilà à peu pres la disposition de chaque maison. Les murailles sont bâties de briques des deux côtez, & le milieu qui est rempli de terre a cinq pieds d'épaisseur, afin de pouvoir suffisamment exhausser les chambres, & que les fenêtres qui sont sur la ruë puissent être assez élevées au-dessus de la terre, pour que ceux qui passent ne puissent point voir ce qui se fait dans les chambres. Les degrez sont tous découverts du côté de la cour, & conduisent à des galeries qui servent de *corridors*, ou d'allées pour entrer dans les appartemens. Les toits sont faits de quelques poutres brutes qui ne sont point quarrées, & qu'on couvre par-

dessus de nattes peintes (comme sont celles d'*Almeria*) ou de toiles peintes : de sorte que les poutres ne paroissent point, ce qui fait un effet surprenant & le plus agreable qui se puisse voir, sur tout pour ceux qui n'y sont point accoûtumez ; on ajoûte encore par-dessus à ceux du Perou des branches d'arbres toutes remplies de feüilles, qu'on a soin de renouveller de temps en temps ; ainsi les chambres dans les plus grandes chaleurs sont fort fraîches, se trouvant toutes bien à l'abri des ardeurs du soleil. D'ailleurs l'on n'a pas besoin de prendre des mesures pour les mettre à couvert de la pluye, parce qu'il ne pleut jamais en ces pays-là. A cent trente lieuës de Lima, il y a une autre ville qu'on appelle (a) *Villahermosa d'Arequipa*, qui peut avoir environ trois ou quatre cents maisons, elle est située dans un lieu fort sain & fort abondant en toutes sortes de denrées ; il y a beaucoup d'apparence que cette ville se peuplera tous les jours de plus en plus, parce que quoiqu'elle soit à douze lieuës de la mer, les vaisseaux y peuvent aborder facilement, & y apporter des étoffes, des vins, & d'autres choses neces-

(a) *Villahermosa* petite ville du Royaume de Valence prés de la riviere de *Millas* a occasionné le nom de cette ville.

sitres, & qu'ils y en apportent assez aux habitans pour en fournir la ville de *Cusco* & la Province des *Charcas*; ce lieu est d'un grand abord à cause des mines de *Potosi* & de *Porco*, d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer sur les vaisseaux & le transporter par mer à Lima ou à Panama, & par là l'on évite la peine de l'envoyer par terre avec beaucoup de risque & de travail : de cette ville on peut faire par terre un chemin de quatre cents lieuës en suivant toûjours la côte de la mer, jusqu'à la Province de Chili.

Lima a une Cour Souveraine, une celebre Université, & quelques fabriques de draps, une Papeterie & une Verrerie. D. Francisco dos Rios (*a*) y faisoit alors sa residence, il étoit en ce tems-là Viceroi des Royaumes du Perou, du Chili, & de l'Audience de Bonair, (*b*) en un mot de toute l'Amerique meridionale Espagnole.

On m'a assuré qu'il y avoit dans Lima plus de douze mille Esclaves tant Indiens que Mores, (*c*) l'on y trouve beaucoup de Monasteres; les Eglises & les Convens

(*a*) C'est le même qui étoit Ambassadeur en France il y a 20. ans, & lorsque Philippe V. parvint à la Couronne d'Espagne, mort depuis que l'Auteur a écrit cette Relation.

(*b*) Ou *Buenos-Ayres*.

(*c*) On y compte d'ailleurs 5000. Espagnols & 40000. Negres.

ſont magnifiques ; celui de l'Obſervance eſt le plus beau & le plus conſiderable ; il y a plus de trois cents Religieux ; les Jeſuites forment une grande iſle qui leur appartient, & il faudroit un volume entier pour faire le détail des richeſſes qu'ils poſſedent en ce pays-là ; leur Pharmacie eſt tout ce que l'on peut voir de plus beau, & il n'y a rien en France qui en approche ; le Frere qui en a la direction me dit qu'ils avoient deux cents Eſclaves pour travailler à leurs biens de campagne, ce qui leur produiſoit ſix vingt mille écus de revenus, ſans compter ce qu'ils peuvent avoir encore d'ailleurs ; ils ont un tres beau College où la jeuneſſe eſt bien élevée, & l'on ne peut aſſez loüer leur zele pour la Religion Catholique & leur ardeur pour la converſion des Indiens. Ils ſont preſque les ſeuls employez aux Miſſions des Sauvages, dont ils apprennent le langage avant de partir pour ce pays-là, & il y en a beaucoup qui y ſouffrent le martyre pour recompenſe de leurs travaux, ce qui ne dégoûte point leurs autres Confreres d'y aller, au contraire ils regardent tous comme la plus grande grace que l'on puiſſe leur accorder de ſe voir choiſis pour travailler à ces Miſſions. Ils ont trois beaux Colleges à Lima, on les y appelle *Theatins*. L'Egliſe des Domini-

cains est tres belle, on ne peut rien voir de plus superbe & de plus riche que la Chapelle où repose le corps de sainte Rose. (a) La devotion y est fort grande, & il y a toûjours un grand concours de monde & de Pelerins qui y viennent de plusieurs endroits differens. L'Eglise des Trinitaires a son merite, elle est parfaitement bien ornée; celle des Augustins n'est pas moins brillante, & elle peut être mise au nombre des belles, aussi-bien que celle des Freres de saint Jean de Dieu qui ont tous les Hôpitaux des Indes, qu'ils gouvernent parfaitement bien, ayant un soin tout particulier des Malades, tant pour les secours spirituels que pour les besoins du corps, ils s'y employent avec un zele qu'on ne sçauroit assez loüer; les Freres de la Charité ont fort peu de Peres parmi eux. (b) Voilà les seuls Convens de Religieux qui se trouvent dans les Indes, & la plûpart ont 2. ou 3. Maisons à Lima. Dans ce nombre de Monasteres il n'y a que ceux de l'Obser-

(a) Le P. Montoy Religieux de l'Ordre de S. Dominique & né dans le Perou, étant venu à Rome pour solliciter la Canonization de cette Sainte qui étoit aussi Peruvienne, se trouva lors du Chapitre general de son Ordre, assemblé pour l'élection d'un General, & il y fut élevé à cette dignité; il est mort il n'y a pas long-tems Archevêque de Compostelle.

(b) Ils n'en ont qu'un dans chaque Maison & qui n'est jamais élevé aux charges. C'est le Confesseur & l'Aumônier de la Maison.

vance qui soient reformez & dont le nombre soit le plus grand dans toutes les Maisons. Depuis trente ans ou environ, on y a établi une Maison de l'Ordre de St François de Paule, il n'y avoit encore alors que deux Peres & un Frere. Le jour de la Fête du Saint, le P. Feuillée, dont j'ay fait mention ailleurs, y celebra la grande Messe & officia toute la journée. La plûpart des Moines, qui sont d'illustres familles de ce pays-là, ont de grosses pensions, & ne sortent jamais qu'ils ne soient suivis par un Esclave qui leur appartient. C'est le seul endroit de toutes les Indes où j'aye vû des Convens de Religieuses, ceux de sainte Rose & de sainte Therese sont les plus beaux de ce pays-là. Depuis dix ans il s'est fait une reforme des Freres de St Jean de Dieu qui vont presentement habillez comme les Capucins, sans bas, sans souliers ni chemises, & ils laissent croître leurs barbes. Ils n'ont encore qu'un seul Convent qui est dans Lima.

Cette ville est le siege d'un Archevêque, qui a pour suffragans Cusco, Quito, Arequippa, Truxillo, Guammanga, Sanjago de Chile, la Conception de Chile, & Panama. Son revenu est tous les ans de trente mille ducats; les Chanoines y sont aussi fort riches. Nous avons con-

noissance de trois Conciles assemblez à Lima, l'on est encore incertain en quelle année fut celebré le premier. On tint le second en 1567. & le troisiéme fut assemblé par l'Archevêque Taurin Alfonse Magrouci en 1583. pour la reforme des mœurs. Il fut publié en 1614. on y condamna aussi un certain Professeur de Theologie, qui s'étant laissé tromper par une femme qu'on croyoit possedée, osoit dire qu'il avoit un Ange familier qui lui apprenoit toutes choses; qu'il s'entretenoit souvent avec Dieu; qu'il seroit Pape; qu'il transfereroit le saint Siege au Perou, & qu'il avoit refusé l'union hypostatique. La Metropole est dédiée à saint Jean l'Evangeliste, elle est fort belle & fait une façade de la grande place, le Palais du Viceroi une autre; la troisiéme est remplie de boutiques de marchands, & la quatriéme est une grande voute soûtenuë de plusieurs pilliers où se tiennent les gens de justice (*a*); & c'est ce qu'on appelle le Palais en France: toute cette grande place est pleine de tentes d'esclaves Mores & Indiennes qui la plûpart donnent à manger, l'on y vend la viande cruë & cuite, toutes sortes de fruits, herbes, fromages, œufs, lait, beurre, poules, poulets, pigeons, poissons, enfin de

(*a*) Les Conseillers y sont nommez *Alcades Decorte*.

tout ce qu'on peut souhaiter suivant la saison. Au milieu de cette place il y a un grand bassin, mais sans jet d'eau, il est revêtu par dehors de bronze avec quelques vases de fleurs en relief de distance en distance; au milieu se leve une belle piramide composée de trois bassins les uns sur les autres, & qui vont toûjours en diminuant; sur le dernier est une Renommée fort estimée des connoisseurs, autour des bords sont huit lions qui terrassent des dragons. Aux quatre coins sont de petits bassins qui seroient fort commodes pour y prendre de l'eau, mais il n'y en a point, parce que cela feroit tort à un grand nombre d'esclaves qui n'ont d'autre ressource pour gagner leur vie que l'eau qu'ils fournissent dans les maisons des particuliers, ils la mettent dans de petits barils sur des ânes qui en portent trois à la fois. Tous les ornemens de cette fontaine, aussi-bien que la figure, les lions & les petits bassins sont de bronze; ce qui fait une belle décoration dans le milieu de cette place, & ne contribuë pas peu à la rendre une des plus belles que l'on puisse voir. Une tres belle riviere coule aussi prés de ce lieu. Le fauxbourg est au-delà du pont de pierre, qui a six grandes arcades des mieux bâties & bien

entretenuës. Le lieu de la promenade est charmant ; c'est une belle allée fort large & à perte de vûë, avec quatre rangs d'arbres tous orangers & citroniers des plus beaux ; deux ruisseaux d'eau claire y coulent des deux côtez, & au fond l'on voit en perspective le portail d'un Convent des mieux bâtis, ce qui forme un point de vûë qui fait beaucoup de plaisir aux Etrangers. Les carrosses & chaises roulantes s'y promenent par centaines sur le soir, & c'est le rendez-vous de ce qu'il y a de gens de distinction dans la ville, de curieux & d'étrangers. Les amans y gracieusent leurs maîtresses & se font un honneur de les suivre à pied, appuyez sur la portiere de leurs voitures ; c'est-là qu'ils leur debitent leurs tendres pensées & qu'ils leur font des cadeaux de toutes sortes de confitures, de fruits & de liqueurs rafraîchissantes. Ce lieu est rempli d'esclaves qui vendent toutes ces sortes de choses, & qui n'apportent là que ce qu'ils ont de plus beau & de meilleur ; ils le font aussi payer sur ce pied-là à ces amoureux transis, qui n'épargnent rien pour briller à la promenade, & se concilier les bonnes graces de leurs maîtresses. Ces sortes d'esclaves font ce qu'ils veulent, ils se nourrissent & s'entretien-

nent à leurs dépens, moyennant une certaine somme qu'ils payent à leurs maîtres ; il y en a qui sont assez industrieux & qui ont assez de conduite pour se procurer la liberté par les gains qu'ils font. Les maîtres se font un plaisir de la leur donner à cause de l'émulation que cela excite parmi les autres, en qui pareils exemples servent d'aiguillon pour se tirer de l'esclavage où ils sont, & où la plûpart se trouvent même avant qu'ils ayent l'usage de raison, comme je l'ai dit ci-dessus. Il y a des esclaves qui sont payez pour arroser les allées du promenoir, & y répandre tous les jours beaucoup d'eau, afin que la poussiere n'incommode point ceux qui s'y promenent. L'on trouve dans Lima des maisons de particuliers qui ont coûté à bâtir jusqu'à cent mille écus ; ainsi je ne fus pas surpris quand un Pere de l'Observance me dit, que le bâtiment & la construction de leur Convent avoient coûté trois millions, que la quête seule avoit produit. A la verité les ouvriers ont de fortes journées ; car les maçons gagnent onze francs par jour, & les manœuvres sept & demi.

Ce qu'il y a d'incommode dans Lima, c'est que sur la brune l'on est accablé par les pauvres honteux que l'on trouve dans

toutes les ruës, mais qui ne laissent pas d'être bien vêtus tant les hommes que les femmes; ce sont de certaines gens qui dés leur bas âge s'accoûtument à ce genre de vie oisive & paresseuse, & qui s'y plaisent d'autant plus qu'ils y trouvent dequoi subsister commodément sans se donner beaucoup de peine. L'on ne seroit pas bien reçû de ne leur presenter que quatre ou cinq sols; ils les refuseroient avec beaucoup de fierté & d'arrogance, & le moins qu'on puisse donner à ces sortes de mendians, c'est une vingtaine de sols: il n'y a aucune monnoye de cuivre dans ces pays-là, la plus basse est d'argent, & elle vaut quatre sols. Quoique toutes les maisons de la ville soient parfaitement belles, cependant celles des personnes de la premiere qualité & des gens riches sont distinguées des autres, en ce qu'aprés la grande porte qui est voutée, l'on trouve une place de figure quarrée ou bien ovale, suivant le goût & la fantaisie de celui à qui elle appartient, & tout autour il y a un rang ou une grande colomnade de pilliers qui forment une espece de cloître comme ceux des Convens, où l'on peut se promener à couvert; dans le milieu il y a une maniere d'alcove d'où l'on découvre tout le jardin, où l'on ne voit qu'orangers, cittonniers, grenadiers, aman-

diers, & les plus belles fleurs, toûjours les plus rares & les plus curieuses qui sont coupées de jets d'eaux & de petits bassins. On a ménage dans cette place des escaliers qui aboutissent à des corridors d'où l'on peut aller dans tous les appartemens de la maison.

Comme il n'est pas permis aux étrangers de negocier au-delà de Lima, nous y vendîmes toutes nos marchandises, & ce fut avec beaucoup de profit. J'ai parlé de l'état, de la situation & de la disposition du Perou à l'égard de la plaine, il faut ajoûter que la mer est toûjours tranquille & paisible le long de cette côte, & qu'il n'y a jamais de tempête, on n'y voit jamais ni haute, ni basse marée, de sorte qu'il n'y a jamais d'obstacle dans ces mers qui puisse empêcher les vaisseaux de naviger & d'être en sureté par tout avec une seule ancre.

Pendant le temps que nous demeurâmes à Lima, j'allois fort souvent rendre visite à d'eux Indiens Religieux Trinitaires, ce fut d'eux que j'appris de quelle maniere les Espagnols firent la conquête des Indes, grand pays qui a tiré son nom du fleuve *Indus* (a); ils me raconterent aussi com-

(a) Ce fleuve lui sert de borne du côté de l'Occident: l'Inde & le Gange sont les plus grands fleuves de ce pays-là.

ment ces pauvres peuples accablez sous le poids de l'or qui leur coûtoit tant de fatigues pour satisfaire une passion dont ils n'étoient pas eux-mêmes possedez, étoient obligez de chercher à travers mille perils un metail qu'ils mépriſoient; ce qui leur faiſoit maudire l'ingrate fertilité de leur patrie qui les réduiſoit à une ſi cruelle ſervitude.

CHAPITRE XXXVIII.

Deſcription de la ville du Mexique, & de la forme de ſon Gouvernement.

CE fut en l'année 1492. que les Eſpagnols aborderent aux Indes d'abord dans une grande iſle qu'ils nommerent *Eſpagnole*, enſuite à celle de (a) *Cuba*, (b) *Jucatan*, & aux (c) iſles *Lucaies*, & d'autres, de même qu'en pluſieurs Royaumes & Provinces de terre ferme, dont ils ſe rendirent maîtres en moins de quarante ans, auſſi-bien que du Mexique (d). Si l'on en croit quelques Au-

(a) Iſle de l'Amerique & la plus grande des Antilles.
(b) Preſqu'iſle de l'Amerique ſeptentrionale dans la nouvelle Eſpagne.
(c) Iſles qui font partie des Antilles dans le Nord prés de l'Amerique.
(d) L'hiſtoire de la conquête du Mexique par Monſieur de Citry.

teurs, le but des Espagnols dans ces expeditions, n'étoit pas seulement d'acquerir de la gloire, ils avoient aussi en vûë leur interêts & ils cherchoient de l'or ; mais l'on fut bien surpris aprés tant de perils & de fatigues, de voir que les richesses de la ville du Mexique n'étoient pas capables de remplir & de satisfaire toute leur avidité ; car cette dangereuse passion les porta à commettre d'horribles cruautez qui leur ont été reprochées par des Auteurs mêmes de leur nation. Cortés le Conquerant de tous ces pays-là n'a pas été à couvert de ces reproches, du moins par rapport à la complaisance qu'il eut pour le Tresorier Julien d'Alderete, que presque tous les Historiens chargent du crime & de l'inhumanité d'avoir fait mettre sur des charbons ardens Guatimosin & un de ses Favoris, afin de les obliger par la violence de ce tourment de découvrir les tresors de *Montezuma*, que l'on supposoit qu'ils avoient cachez. Ce fut en cette occasion, que le Prince entendant un cri que la douleur faisoit pousser à son Favori, lui dit en le regardant fierement : *Et moi suis-je sur un lit de roses?* Ce mot obligea l'Indien à marquer son respect jusqu'à la mort qu'il souffrit, sans se plaindre davantage en cet effroyable tourment. On en

tira Guatimosin pour le faire mourir plus honteusement quelque temps aprés ; car les Indiens ayant conspiré contre les Espagnols, Cortés qui crut ce Prince coupable & même le Chef de cette conspiration, le condamna à être pendu publiquement avec quelques autres Nobles Mexicains. L'on met avec justice cette cruauté entre les inhumanitez atroces que l'on accuse les Espagnols d'avoir commis dans ce nouveau Monde. Qu'on examine la malice de ces Barbares, disent les Auteurs qui ont voulu justifier les premiers Conquerans du Mexique, & qu'on se souvienne des moyens avec lesquels ils sçavoient mettre en œuvre la force & la ruse ; & l'on conviendra de la justice du châtiment dont on punit alors leur trahison. Ce n'est pas qu'on ne doive demeurer d'accord qu'en quelques endroits il ne se soit passé bien des choses au préjudice de la raison & de la pieté, & qui meritent certainement d'être condamnées. Mais dans quelle entrepriſe, quelque juste, & quelque sainte même qu'elle ait été, n'a-t-on pas été obligé de faire grace, & passer legerement sur de certains excés ? De quelle armée, pour disciplinée qu'elle pût être, a-t-on pû bannir entierement ces abus & ces desordres que le monde

appelle, *Licences militaires* ? Et ces desordres si ordinaires dans toutes les grandes entrepriſes, peuvent-ils obſcurcir la gloire d'une conquête, à la regarder en gros & en general ? Conquête d'ailleurs d'autant plus avantageuſe, qu'on eſt parvenu par ce moyen à la converſion d'un Peuple entier d'Infideles.

Comme ces Religieux Indiens dont je viens de parler, étoient du Mexique, il n'eſt pas extraordinaire qu'ils fuſſent bien informez de tout ce qui s'étoit paſſé à la conquête de ce vaſte Empire, à l'égard duquel je me contenterai ſeulement de dire quelque choſe de la ville principale, & de décrire la grandeur & la forme de ſon Gouvernement.

La ville du Mexique eſt ſituée au milieu d'une grande plaine environnée de tous côtez par de hautes montagnes, dont les torrens & ruiſſeaux forment pluſieurs étangs dans la vallée, & au milieu deux grands lacs bordez dans toute l'étenduë du rivage des villes & villages. Leurs eaux ſe communiquent par une digue de pierre qui les ſepare ; le plus haut de ces lacs a une eau douce & claire, & l'on y pêche quantité de poiſſons d'un goût excellent. Pour l'autre, ſes eaux ſont épaiſſes & ſalées, ſemblables à celles de la mer ;

ce qui ne provient que de la nature de la terre où elles sont renfermées, & qui dans cet endroit est grossiere & nitreuse. Ces eaux ne laissent pas d'avoir leur merite par rapport au sel que l'on fait sur les bords de ce lac.

C'est presque au milieu de ce lac salé qu'on a bâti la ville du (a) Mexique. L'air y est fort sain & temperé, les ruës sont belles, larges & tirées au cordeau, entrecoupées de ruisseaux; de sorte que l'on peut aller par toute la ville dans des barques ou canots: il y a des ponts de bois fort prés les uns des autres pour la communication des habitans.

Les édifices publics & les maisons des personnes de distinction sont parfaitement bien bâties & toutes de pierre. Celles du peuple, quoique basses & inégales, ne laissent pas de former certaines places d'un terrein plain & uni, où ils tiennent leurs marchez. La place de *Tlateluco* passe pour une des plus grandes du monde; c'est où se tiennent les foires en certains jours de l'année, & où les Payſans & les Marchands de tout le Royaume apportent ce qu'ils ont de plus rare & de plus

(a) Cette ville est à 20. degrez de la ligne équinoctiale: On y compte à present 40000. Espagnols, & environ 30000 sauvages. Il y a un Archevêché; il y arriva une terrible inondation en 1629.

precieux, tant en fruits & autres productions de la terre, qu'en manufactures & ouvrages de métiers. Les Espagnols admirerent avec justice, lorsqu'ils aborderent pour la premiere fois en ce pays-là, l'abondance, la diversité, l'ordre & la police qui regnoient dans ces marchez; où ils voyoient cette multitude presque infinie de peuple negocier si paisiblement, & avec toute la bonne foi & l'équité possibles. Il en venoit en si grand nombre de tous côtez, que quoique la place fût fort spacieuse, elle étoit remplie de tentes, toutes de rang & si pressées, qu'à peine ceux qui vouloient acheter pouvoient trouver de la place dans les rangs pour passer. On voyoit par exemple des rangs entiers de Peintres qui exposoient des desseins & des payſages d'un tres bon goût, & de cette ordonnance de plumes qui donnoient le coloris & la vie à la figure. Les diverses couleurs produites par la nature, & recherchées avec beaucoup de choix sur des oiseaux que ce pays fournit, étoient mêlées ensemble avec tant d'art & d'adresse, qu'en ménageant tous les differens jours, & en mêlant les clairs & les bruns, ces Indiens en formoient des tableaux, & representoient les objets au naturel, sans avoir besoin du pinceau ni des

des couleurs artificielles. On a vû des ouvrages de cette espece où l'on ne sçavoit qu'admirer, ou l'art ou la patience du Peintre. On vendoit, lorsque nous étions en ce pays-là, des cuvettes & de toute sorte de vaisselles necessaires au ménage, faites avec une adresse surprenante, d'une poterie tres fine, & ce qui est plus singulier, differente en couleur & en odeur; car l'usage n'étoit point, & n'est point encore dans le Mexique d'avoir de l'or & de l'argent en vaisselle, à l'exception du Palais de l'Empereur, où même l'on ne s'en servoit qu'à certains jours de Fête. Toutes les diverses especes de toiles qui se fabriquoient dans ce vaste Empire, étoient apportées dans la ville du Mexique. On y trouvoit aussi dans le même ordre toute sorte de fruits, de viande & de poissons; & enfin tout ce qui pouvoit contribuer au plaisir & au besoin de la vie: l'achat & la vente se faisoient par échange, chacun donnant ce qu'il avoit de trop pour ce qui lui manquoit. Il y avoit une maison où les Juges du commerce tenoient leur Tribunal destiné à regler les differends qui pouvoient s'élever entre les Negocians: d'autres Juges subalternes alloient dans les marchez maintenir par leur autorité l'égalité dans les

traitez, & ils rapportoient au premier Tribunal les causes où ils trouvoient que la fraude ou l'excés du prix meritoit quelque châtiment. Leurs temples étoient superbes & magnifiques, le principal étoit consacré au Dieu de la Guerre ; de là l'on peut juger facilement combien cette Nation estimoit l'art militaire.

Quoique la multitude de leurs Dieux fût grande, ils ne laissoient pas de reconnoître une *Divinité superieure*, à qui ils attribuoient la creation du ciel & de la terre ; & ce principe de toutes choses étoit un *Dieu sans nom* entre les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de termes pour l'exprimer en leur langue : ils faisoient seulement comprendre qu'ils le connoissoient, en regardant le ciel avec veneration, & en lui donnant à leur maniere l'attribut d'*Ineffable*, avec cette maniere de doute religieux dont les Atheniens reveroient le *Dieu inconnu*. Ils croyoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoissoient des recompenses & des peines dans l'éternité ; mais ils expliquoient mal le merite & le peché, & cette verité étoit obscurcie par des erreurs. Sur cette supposition ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les frais du voyage, qu'ils croyoient

long & fâcheux : ils faisoient mourir quelqu'un de leurs domestiques, afin qu'ils leur tinssent compagnie. C'étoit une marque d'amour exquis, mais ordinaire aux femmes legitimes, de celebrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaste étenduë, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richesses & de leurs domestiques, l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il falloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli : on les envoyoit ainsi escorter le Prince en l'autre monde, avec quelques-uns de ses flateurs, qui payoient alors assez cher les impostures de leur profession. On portoit aux Temples les corps des Grands Seigneurs avec pompe & un grand cortege : les Prêtres venoient au-devant avec leurs brasiers de copal, chantant d'un ton melancolique des Hymnes funebres, accompagnez du son triste & lugubre de quelques flutes.

Les mariages des Mexicains avoient quelque forme de contrat, & quelques ceremonies de Religion. Aprés qu'on s'étoit accordé sur les articles, les deux Parties se rendoient au Temple, où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté par des questions précises & destinées à

cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme & la mante du mari ; & il les noüoit ensemble par un coin, afin de signifier le lien interieur des volontez. Ils retournoient à leur maison avec cette espece d'engagement, accompagnez du Sacrificateur. Là par une imitation de ce que les Romains pratiquoient à l'égard des Dieux *Lares*, ils alloient visiter le foyer qui selon leur imagination, étoit le mediateur des differends entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, precedez par le Sacrificateur : & cette ceremonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu ; ce qui donnoit la derniere perfection au mariage : on stipuloit dans un acte public les biens que la femme apportoit en dot, & le mari étoit obligé à les restituer, en cas qu'ils vinssent à se separer. Il suffisoit pour ce divorce, que le consentement fût reciproque ; & ce procés n'alloit point jusques aux Juges : ceux qui connoissoient les mariez le decidoient sur le champ ; la femme retenoit les filles, & le mari les garçons : mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réünir sur peine de la vie. On châtioit un adultere du dernier supplice, mais en cela ils avoient moins d'égard à la difformité du crime

qu'à ses inconveniens.

Ces peuples portoient aux Temples avec solemnité les enfans nouveaux nez ; & les Sacrificateurs en les recevant, leur faisoient de certaines exhortations, sur les miseres & sur les peines où l'on est engagé en naissant. Si les enfans étoient nobles, on leur mettoit une épée à la main droite, & en la gauche un bouclier que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils naissoient d'artisans, on faisoit la même ceremonie avec quelques outils, ou instrumens mecaniques. Les filles de l'une & l'autre qualité n'avoient que la quenoüille & le fuseau : aprés cette ceremonie le Sacrificateur portoit les enfans auprés de l'Autel, où il tiroit quelques gouttes de sang avec une Epine de *Maguez* ou une Lancette de pierre à fusil, & puis il jettoit de l'eau sur eux, ou il les baignoit en faisant de certaines imprecations. Le Tresor des principaux Temples étoit d'un prix inestimable : les murailles & les Autels étoient couverts de joyaux & de pierres precieuses, sur des plumes de couleurs.

Outre ce principal Palais où l'Empereur demeuroit ordinairement, il y avoit encore plusieurs maisons de plaisir qui contribuoient à embellir la ville & à faire éclater sa grandeur & sa magnificence. On

parle d'une entr'autres où l'on voyoit de grands corridors sur des colomnes de jaspe. C'étoit le lieu qui renfermoit toutes les especes d'oyseaux les plus estimez & les plus rares, soit par la beauté de leur plumage ou par la douceur de leur chant. En parlant des oyseaux, je ne puis passer sous silence ce que les relations du Mexique nous disent d'un oyseau nommé *Cincon*; il est plus petit qu'un Hanneton, & il est couvert d'un plumage merveilleux. On rapporte qu'il se nourrit de la rosée & de l'odeur des fleurs, & que s'attachant durant le mois d'Octobre à une branche, il s'y endort, & il ne se reveille qu'au mois d'Avril. On nourrissoit les oyseaux marins dans un étang d'eau salée, & les oyseaux de riviere étoient dans un autre d'eau douce. Il s'en trouvoit de cinq ou six couleurs differentes qu'on plumoit en certaine saison sans les faire mourir, afin de renouveller plus d'une fois le profit que l'on faisoit de leurs plumes, qui sont tres estimées parmi les Mexicains, parce qu'ils les employent en leurs peintures & dans tous leurs ornemens, comme je l'ay déja dit. Prés de cette maison, il y en avoit encore une autre plus grande, où *Montezuma* tenoit son équipage de chasse, & où l'on nourrissoit les oyseaux de proye; les appartements en étoient fort

beaux & assez grands pour y loger ce Prince & toute sa maison.

La grandeur de cet Empereur n'éclatoit pas moins en deux autres maisons, dans l'une desquelles l'on fabriquoit toutes sortes d'armes, & l'autre servoit de Magasin pour les enfermer.

Toutes ces maisons avoient de grands jardins tres bien cultivez, où il ne se trouvoit ni arbres fruitiers, ni legumes : parce que l'Empereur disoit que les jardins potagers ne convenoient qu'aux personnes de basse condition, & que les Princes ne devoient rechercher que le plaisir dans ce genre de dépense, sans s'attacher au profit. Il n'avoit donc dans ses jardins que des fleurs d'une tres agreable diversité & d'une odeur charmante, avec des herbes medecinales, le tout disposé en plusieurs compartimens. Il prenoit un soin particulier de faire transplanter dans ses Parterres tous les simples rares que la fertilité de la terre produit en abondance en ce pays, où les Medecins n'avoient point d'autre étude que celle de connoître leurs noms & leurs proprietez. Ils en avoient pour toutes les maladies, qu'ils guerissoient par les sucs & les sirops, ou par l'application de ces herbes dont ils composoient tous leurs remedes qui produisoient des effets surpre-

nants, & dont la bonté étoit confirmée par l'experience. Sans s'amuser donc à une recherche inutile de la cause des maux que l'on découvre rarement, ces Medecins ne s'appliquoient qu'à rendre la santé aux malades; ils prenoient librement dans les jardins de l'Empereur toutes les herbes dont ils avoient besoin pour composer leurs remedes, & qui pouvoient être à l'usage des malades.

Dans tous ces jardins & dans toutes ces maisons, l'on voyoit plusieurs fontaines d'eau douce que l'on tiroit des montagnes voisines par differens conduits.

Montezuma avoit encore hors de la ville des maisons de campagne avec plusieurs fontaines, qui fournissoient abondamment de l'eau pour les bains & pour les étangs où il prenoit le plaisir de la pêche. Ces maisons étoient prés des forêts, où il s'exerçoit à la chasse qu'il aimoit, & qu'il entendoit fort bien, car il manioit l'arc & la fleche avec toute l'adresse imaginable.

La magnificence des bâtimens & des Palais de cet Empereur étoit soûtenuë par l'appareil fastueux avec lequel il se faisoit servir. Ce Prince avoit deux sortes de Gardes, l'une de Soldats si nombreuse, qu'elle occupoit toutes les cours de son Palais; l'autre de Nobles qui consistoit en deux

cents hommes de qualité, mais d'une noblesse & connuë & distinguée, qui entroient tous les jours en faction au Palais, pour garder la personne de l'Empereur, & pour l'accompagner par tout où il alloit.

Les Empereurs du Mexique se marioient avec les filles des Rois qui étoient leurs voisins ou leurs vassaux, & Montezuma, avoit deux femmes de cette condition, qui avoient également le titre d'*Imperatrice*, & chacune son appartement separé avec la même magnificence, & le même éclat regnoit dans leur Cour. Le nombre de ses concubines étoit excessif.

Ses audiances étoient rares & difficiles à obtenir, mais elles duroient long-temps; & il se preparoit à cette action avec beaucoup de faste & d'appareil. Les Grands qui avoient l'entrée dans son appartement, y assistoient avec six ou sept Conseillers d'Etat assis auprés de son siege, afin que ce Prince pût prendre leurs avis sur les matieres obscures & embarrassées qu'on proposoit quelquefois.

L'Empereur mangeoit seul & souvent en public, mais toûjours avec le même appareil. On couvroit ordinairement le buffet de plus de deux cents plats de divetses viandes apprêtées selon son goût; sa table étoit grande, mais fort basse, & son siege

n'étoit qu'un tabouret proportionné à la hauteur de sa table ; les napes étoient de toile d'un coton tres blanc & tres fin, & les serviettes de même. La sale où il mangeoit étoit partagée par une balustrade, qui sans empêcher l'Empereur d'être vû, arrêtoit la foule des Courtisans & de ses domestiques ; au dedans de la balustrade & prés de la table trois ou quatre des plus anciens Ministres & des plus accreditez se tenoient autour de ce Prince, & un des premiers Officiers recevoit les plats auprés de la balustrade; ils étoient apportez par vingt femmes parées magnifiquement qui servoient la viande, & donnoient à boire à l'Empereur : les plats étoient d'une poterie tres fine & ne servoient qu'une seule fois, ainsi que les napes & les serviettes qui étoient d'abord aprés le repas distribuées aux Officiers ; les vases, ou coupes étoient d'or, de même que les soucoupes. A la fin du repas Montezuma prenoit ordinairement une espece de chocolat, aprés quoy il fumoit du tabac mêlé avec de l'ambre gris. Les richesses de cet Empereur étoient si grandes qu'elles suffisoient non seulement à soûtenir la dépense & les delices de sa Cour, mais encore à entretenir deux ou trois armées en campagne, afin de dompter les rebelles & de les tenir en respect, ou pour

couvrir ses frontieres. Outre un fonds considerable qu'il mettoit de tems en tems en reserve dans son épargne, les mines d'or & d'argent de ses Etats lui produisoient un grand profit; mais le capital de ses revenus venoit des contributions volontaires ou forcées de ses Sujets. Tous les hommes de travail de ce grand Empire payoient le tiers du revenu des terres qu'ils faisoient valoir. Les ouvriers en payoient autant du prix de leurs manufactures. Les pauvres apportoient à la Cour & sans aucun salaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ils reconnoissoient leur dépendance par ce service personnel, qui n'étoit pas d'une mediocre utilité non-seulement pour le Prince, mais aussi pour les peuples à qui cela procuroit un double avantage; car ils épargnoient par ce moyen des sommes considerables, qu'il auroit fallu donner à ceux qui auroient levé ces deniers, & entre les mains de qui la plus grande partie seroit restée (comme il arrive dans les autres Etats, où le Prince ne s'en trouve pas plus soulagé dans les pressantes necessitez, & où ses Sujets n'en sont pas moins ruinez.) Enfin cet exercice & ce mouvement empêchoient les pauvres de se laisser aller au mal que cause ordinairement une vie oisive & déſoccupée. Au reste on avoit soin de leur

fournir ce qui étoit necessaire pour leur nourriture & leur entretien.

Ce Prince avoit plusieurs Tresoriers differens, suivant les diverses especes de choses & d'effets qui entroient dans son Empire ; & le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit necessaire pour la dépense de la maison Imperiale, & la subsistance des armées. Les mêmes Ministres avoient soin de mettre à part ce qui restoit, afin de le porter ensuite au Tresor Royal ; ils le reduisoient en especes qui pussent être conservées long-temps, sur tout en pieces d'or, dont ils connoissoient & estimoient fort la valeur, sans que l'abondance fît jamais rien diminuer de son prix : au contraire les grands Seigneurs le recherchoient & le gardoient avec soin, soit qu'ils fussent charmez de la noblesse & de la beauté de ce metal, soit qu'il ait été destiné à être plûtôt la victime de l'avarice des hommes que le remede de leurs maux & de leurs besoins.

CHAPITRE XXXIX.

Sous quelles conditions les Empereurs des Mexicains recevoient la Couronne.

LES Mexicains avoient une methode assez particuliere & qui paroissoit fort juste en la disposition de leur Calendrier. Ils le regloient sur le mouvement du soleil, dont ils sçavoient prendre la hauteur & la declinaison, qui leur donnoient la difference du temps & des saisons: leur année, ainsi que la nôtre, étoit composée de trois cents soixante-cinq jours; mais ils la divisoient en dix-huit mois de vingt jours chacun; ce qui faisoit le nombre de trois cents soixante jours; les cinq qui restoient étoient comme *intercalaires*; & l'on les ajoûtoit à la fin de l'année, afin qu'elle égalât le cours du soleil: durant ces cinq jours qu'ils croyoient que leurs ancêtres avoient laissez exprés comme vuides & hors de compte, ils s'abandonnoient à la mollesse & à l'oisiveté, & ne pensoient qu'à passer le plus agreablement qu'ils pouvoient ce reste de temps. Les ouvriers cessoient leur travail; on fermoit les boutiques; on ne plaidoit point dans les Tribunaux; on se visitoit

& l'on n'étoit appliqué qu'à se procurer tous les plaisirs qui étoient à portée & de la saison ; afin, disoient les Mexicains, de se dédommager par avance des chagrins & des miseres de l'année où ils alloient entrer. Elle commençoit le premier jour du Printemps, & elle ne differoit de notre année solaire que de trois jours qu'ils retranchoient de notre mois de Février.

Ils avoient aussi leurs semaines de treize jours, chacune avec des noms differens, qu'ils marquoient sur leur Calendrier par diverses figures. Leurs siecles étoient de quatre semaines d'années, dont la methode & la distribution se faisoient avec beaucoup d'art, & dont les fastes se conservoient avec soin, afin d'apprendre à la posterité ce qui s'étoit passé de plus Considerable dans les longs espaces de temps.

Leurs Empereurs ne recevoient la Couronne Imperiale, que sous des conditions fort singulieres. Aprés son élection le nouveau Prince étoit obligé de se mettre en campagne à la tête de ses troupes, & d'emporter quelque victoire, ou de conquerir quelque Province sur les ennemis de l'Empire, avant que d'être couronné & de monter sur le trône. Aussi-tôt que le merite de ses exploits l'avoit rendu digne de regner, il revenoit triomphant dans

la ville Capitale, où l'on lui avoit préparé une entrée & les honneurs du Triomphe, avec toute la pompe & la magnificence ordinaires dans de semblables occasions ; tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la guerre ; & aprés les sacrifices convenables à cette ceremonie, l'on lui donnoit l'habit & le manteau Imperial. On armoit sa main droite d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, ce qui étoit la marque de la justice ; il recevoit de la main gauche un arc & des fleches, qui marquoient la souveraine autorité qu'on lui donnoit sur les troupes. On lui mettoit ensuite la Couronne sur la tête au bruit de toute l'artillerie, un des principaux Magistrats faisoit alors un discours, dans lequel il felicitoit le Prince au nom de tout l'Empire sur sa nouvelle dignité : il y mêloit quelques instructions, dans lesquelles il representoit les soins & les obligations que la Coutonne impose, l'attention qu'un Prince doit avoir au bien & à l'avantage de ses peuples. Le discours étant fini, le Chef des Sacrificateurs s'approchoit, & l'Empereur faisoit entre ses mains un serment dont les circonstances sont tres remarquables : en premier lieu, il juroit de maintenir la Religion de ses an-

cêtres, d'observer les Loix & les Coûtumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec beaucoup de douceur & de bonté. Il juroit encore que tant qu'il regneroit, les pluyes tomberoient à propos, que les rivieres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les campagnes ne seroient point affligées par la sterilité, ni les hommes par les malignes influences du soleil.

Ce Pacte entre un Prince & ses Sujets a veritablement quelque chose de bizarre; cependant l'on peut dire que par ce serment les peuples prétendoient engager leur nouveau Souverain à regner avec tant de moderation, qu'il n'attirât point sur eux par ses excés la colere du Ciel; n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent souvent sur les peuples qui souffrent pour les crimes & les injustices de leurs Rois; ainsi ce serment étoit un peu allegorique.

Le Ciel assez souvent doux aux crimes des Rois,
Quand il leur a montré quelque legere haine,
Il prend sur les Sujets le reste de la peine.
Corneille.

Ces peuples n'avoient point de Loix écrites, mais ils se gouvernoient selon l'usage établi par leurs ancêtres; la coûtume leur tenant lieu de Loi, lorsque la volonté du

Prince n'alteroit point la coûtume. Tous ces Conseils étoient composez de personnes d'une experience consommée dans les Charges de la guerre & de la paix.

Ils apportoient une égale attention à recompenser le merite, & à punir les crimes. On punissoit aussi de mort le défaut d'integrité dans les Ministres, & il n'y avoit point de legere faute pour ceux qui exerçoient des Charges publiques. Montezuma avoit renouvellé cette coûtume, & la faisoit observer dans sa derniere rigueur. Il faisoit des diligences secretes pour être informé de leur conduite, jusqu'à tenter leur desintéressement par des presens considerables, qui leur étoient presentez de la main de quelques personnes de confiance dont ils ne se défioient pas. Celui qui faisoit un faux pas sur ce sujet, étoit puni de mort sans remission : (severité qui devroit être exercée dans un Etat mieux poli.) Aussi doit-on convenir que les Mexicains avoient quelques vertus morales, sur tout celle de conserver une exacte droiture en l'administration de cette justice dont ils avoient quelque connoissance, & qui suffisoit à reparer les injures & à maintenir la paix & la societé avec les Citoyens.

Quoique ce pays soit fort abondant en toutes choses, une de ses plus grandes richesses est encore à-present la *Cochenille*, dont les peuples ne connoissoient pas l'usage jusqu'à ce qu'ils l'eussent appris des Espagnols. Elle a tiré son nom de cette graine appellée par les Latins *Coccus*, & qui a donné parmi nous son nom à l'écarlate. C'est un insecte comme un petit ver qui naît & se meurit, pour ainsi dire, sur les feüilles d'un arbre sauvage & épineux qu'ils appelloient alors *Tuna*, c'est-à-dire *Sauvage*. Voilà ce que j'ai appris de plus particulier touchant le Mexique, de ces Religieux dont j'ai parlé plus haut; j'allai prendre congé d'eux avant de partir, & nous nous separâmes avec mille protestations d'amitié de part & d'autre. Chacun ramassa ce qui lui étoit dû pour la valeur de ses marchandises; & aprés avoir fini toutes nos affaires, nous partîmes pour nous en retourner en France, pendant que la saison nous le permettoit.

Fin de la premiere Partie.

RETOUR
DU VOYAGE DES INDES OCCIDENTALES EN FRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Lima.

NOUS partîmes de Lima le quinze Janvier 1710. aprés avoir vendu toutes nos marchandises : nous arrivâmes devant la Conception le 27. Février, & nous allâmes jetter l'ancre à deux lieuës de cette ville au quartier nommé *Tarragouanne*, où il n'y a qu'une trentaine de maisons de paysans : le lieu est agreable & abondant en gibier: nous y trouvâmes un vaisseau marchand venant d'Europe, & commandé par Monsieur Ranguin, il étoit venu aborder dans cet endroit-là pour le même sujet que nous, & pour y faire de l'eau & du bois. Nous

passâmes les jours gras ensemble, & une partie du Carême. Il est permis de manger de la viande sur les vaisseaux trois fois la semaine, & à tout le monde, en Espagne & aux Indes, de manger pendant le Carême du beurre, du fromage & de la *Grossure*, c'est-à-dire les entrailles, les pieds, cous, âîles & fressures de toutes sortes de viandes, moyennant une certaine somme qu'il faut donner. Ce privilege fut accordé en 1509. par le Pape Jules second, à cause de la Croisade ou de la guerre que les Rois d'Espagne avoient à soûtenir contre les Infideles; c'est pour le même sujet que ces Princes tirent de l'Archevêché de Tolede tous les ans cinquante mille ducats, pour l'entretien des galeres armées contre les Infideles, & qu'ils levent aussi de grandes sommes à proportion sur tous les Benefices d'Espagne.

Il y a même un Conseil établi pour connoître des affaires qui ont rapport à tous les subsides que le Pape permet au Roi Catholique de lever sur les Ecclesiastiques & sur le reste de ses peuples; on le nomme le Conseil de la *santa Cruzada* (a),

(a) Le Conseil de la sainte Croisade fut établi du temps de Jules second, sous prétexte de la guerre avec les Infideles; & quoique le Roi d'Espagne soit en paix avec les Turcs & les Princes d'Afrique, il leve toûjours de grandes sommes sur les revenus Ecclesiastiques d'Espagne.

il est composé outre le Commissaire general qui en est President, de six Conseillers qui sont du Conseil de Castille, ou de celui des Indes, ou bien de celui d'Italie.

Pour avoir la permission de manger de la viande dans les temps d'abstinence, sur tout quand le Carême approche, on publie de certaines Bulles pleines d'Indulgences pour animer les peuples contre les Infideles, & l'on fait un grand debit de ces sortes de pieces en Espagne; car tel qui n'en achetteroit pas passeroit pour un Juif ou pour un Heretique. Ces graces & ces tresors de l'Eglise ne servent que pour une année dans les Indes, comme en Espagne où le Roi fait vendre toutes ces Bulles, & l'on m'a dit que le revenu qu'elles produisent est plus considerable que celui des mines d'or & d'argent. La moindre Bulle se vend quinze sols, & le prix augmente à proportion de la qualité des gens. Le Pape Calixte III. (a) envoya une Bulle de la *Cruzada* qui avoit pour objet les vivans & les morts, & dans laquelle ce Pontife declaroit que quiconque donneroit deux cents maravedis pour la guerre des Maures pouvoit être absous de

(a) Alfonse de Borgia, il étoit Espagnol de nation, & avoit été Archevêque de Valence.

tous ses pechez par le premier Prêtre qui se rencontreroit, quoiqu'il pût arriver qu'il ne fut pas en son pouvoir de parler à l'article de la mort, & qu'il seroit assuré de n'aller jamais dans le Purgatoire. Mariana (*l. 2. chap.* 18.) rapporte que cette Bulle fit trouver trois cents mille ducats. L'on tire tous les ans de ces fonds une certaine somme, pour envoyer aux Religieux de l'Observance qui ont la garde du saint Sepulcre à Jerusalem, moyennant laquelle ils sont obligez d'entretenir une garnison à *Penon de Velez*, qui n'est qu'un rocher éloigné d'une lieuë de la côte de Barbarie, & qui dépend du Royaume de Fez, sur lequel on a élevé une forteresse imprenable.

L'Inquisition, à ce qu'on m'a assuré, retire encore sur cela une somme tres considerable tous les ans; de sorte que tel qui ne prendroit pas de ces Bulles donneroit matiere à ses ennemis de l'aller dénoncer & taxer d'heresie devant les Inquisiteurs, dont le Tribunal est terrible, & qui sur la plus legere preuve a bien-tôt condamné un accusé à être brûlé: mais il faut donner en peu de mots une idée de ce redoutable Tribunal.

CHAPITRE II.

De l'Inquisition.

IL y a plusieurs Tribunaux d'Inquisition en Espagne (a); le Président s'appelle *Inquisidor*, c'est-à-dire *General*, & les Conseillers *Inquisidores* : leur emploi est de s'informer de la vie & des mœurs de tout le monde ; & pour en être mieux instruits, ils ont un grand nombre d'espions, & ils ont d'autant moins de peine d'en trouver qu'en matiere d'Inquisition, un ami trahit son ami, un pere dénonce son enfant, & l'enfant par un faux zele de Religion, oubliant tout le respect que Dieu & la nature lui ordonnent de porter à celui de qui il a reçû le jour, le dénonce à son tour. Il est necessaire de remarquer que dans tous les pays qui sont sujets à l'Inquisition, l'on est obligé sous peine d'excommunication majeure & reservée au Grand Inquisiteur, de declarer dans l'espace de trente jours tout

(a) Il y en a à Tolede, à Grenade, à Seville, à Cordoue, à Murcie, à Cuença, à Longrono, à Lerena, à Valladolid, à Sarragosse, à Valence, à Barcelonne, à Majorque, à saint Jacques, en Sardaigne, à Palerme, au Mexique, à Carthagene & à Lima : Je ne compte pas Madrid, parce que c'est le Tribunal Souverain.

ce que l'on a vû faire ou entendu dire touchant les faits dont ce Tribunal est saisi, & dont il prend connoissance ; & parce que bien des gens pourroient ne pas craindre cette peine, ou douter qu'ils eussent effectivement encouru cette censure ; pour obliger les peuples à se soumettre exactement à cette loi, les Inquisiteurs ont declaré par leurs Decrets en divers temps, que ceux qui manqueroient à faire cette declaration dans le terme porté par les Ordonnances, fussent censez coupables, & en consequence punis comme s'ils avoient eux-mêmes commis les crimes qu'ils n'ont pas revelé.

L'Inquisition est établie, comme l'on sçait, en Italie, mais elle y est moins severe qu'en Espagne & en Portugal. (a) Outre le Grand Inquisiteur & les Conseillers, il y a encore d'autres Officiers qu'on appelle des *Députez du Saint Office*; il y a un grand nombre de ces derniers Officiers, & l'on les choisit dans tous les Ordres Religieux pour assister au jugement des accusez, à l'examen & à l'instruction de leurs procés ; mais ils ne viennent jamais au Tribunal sans y être mandez par les Inquisiteurs,

(a) L'histoire de l'Inquisition de Goa, donne une idée terrible de cette Jurisdiction. L'Auteur en parle sçavamment, car il avoit été prisonnier dans l'Inquisition de cette ville.

dont

dont le premier est toûjours un Prêtre seculier, & le second un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique. Il y en a d'autres à qui on laisse le soin d'examiner dans les livres de doctrine les propositions que l'on soupçonne renfermer quelque sens contraire à la pureté de la foi : ceux-ci n'assistent point aux jugemens, & ne viennent au Tribunal que pour y faire le rapport des affaires qui leur ont été renvoyées. Il y a de plus des Promoteurs, un Procureur & des Avocats qui sont d'un foible secours pour les accusez ; car non seulement il n'est pas permis à un Avocat ou à un Procureur de donner conseil à l'accusé, mais ils ne peuvent pas même parler avec lui qu'en presence du Greffier & des Inquisiteurs, ni se servir des lumieres qu'ils tirent de lui pour défendre sa cause. Car comme dans ce Tribunal tous les ajournemens sont personnels, & qu'il n'est pas permis de comparoître par Procureur, il faut aussi qu'un accusé se défende lui-même contre des délateurs inconnus ; car on ne lui nomme jamais les accusateurs ni les témoins. Pour la partie principale, elle est assez connuë, parce qu'il n'y en peut avoir d'autre que le Procureur Fiscal de l'Inquisition : les délateurs ne paroissent jamais comme par-

ties, parce qu'ils servent de témoins.

Pour obliger la Noblesse à maintenir cette Juriſdiction, on a donné de grands privileges à ceux qui veulent être ce qu'on appelle *Familiers* de la Sainte Inquiſition; c'eſt ainſi qu'on nomme ceux qui ſont à proprement parler les Huiſſiers de ce ſevere Tribunal, & dont la fonction eſt de ſervir & de prêter main-forte pour prendre les accuſez & les mettre en priſon; car il y a cela de particulier dans ces fonctions, que ces Familiers menent en priſon & au ſupplice le criminel ſans qu'il ſoit lié: mais il a un ſi nombreux cortege de Gentilshommes, qu'on n'a pas lieu de craindre qu'il s'échappe. Les perſonnes de toutes conditions ſont gloire d'être admiſes à cette noble fonction, quand même ce ſeroit des Ducs ou des Princes. C'eſt l'uſage de détacher un Familier de la condition de celui qu'on veut faire prendre; & cela ſe pratique ordinairement. Les Officiers n'ont aucuns gages, ils portent tous comme une marque honorable, une medaille d'or ſur laquelle ſont gravées les armes du Saint Office. Ils vont ſeuls quand il eſt queſtion d'arrêter quelqu'un, & d'abord qu'ils ont declaré à quelque particulier qu'il eſt appellé par les Inquiſiteurs, il eſt obligé de les ſui-

vre ; car pour peu qu'on voulût resister, tout le peuple ne manqueroit pas de prêter main-forte pour l'execution des ordres de ce Tribunal. Ce cruel ministere leur procure beaucoup d'avantages, car un Gentilhomme *Familier* de l'Inquisition peut, lorsqu'il est revêtu de cet emploi, commettre impunément les plus méchantes actions du monde, & les crimes les plus atroces ; c'est-à-dire, tuer, assassiner, violer, &c. sans qu'il lui en arrive rien de fâcheux ; car dés qu'on le veut faire prendre, il se reclame Officier de l'Inquisition, où il a toûjours ses causes commises ; & il faut aussi-tôt que toute autre Jurisdiction cesse ses poursuites. Les Inquisiteurs entreprennent ensuite ce procés, & le Familier ne manque point aprés cette espece de conflit de Jurisdiction de se faire écroüer prisonnier de l'Inquisition, aprés quoi il ne laisse pas de se promener par tout, de sortir de la ville, & d'agir tout comme s'il n'étoit pas prisonnier ; & pendant ce tems-là l'on fait traîner le procés en longueur pour donner lieu à un accommodement qui soit à l'avantage du criminel ; ainsi ceux qui ont de méchantes affaires sont bien aises de demeurer des dix années, & quelquefois toute leur vie prisonniers de l'Inquisition.

Outre ces Officiers, il y a encore des Secretaires, de veritables Huissiers, un Geolier, & des gardes pour veiller sur la conduite des prisonniers, & pour leur porter la nourriture & les autres choses necessaires.

En Espagne & en Portugal il y a un Conseil Suprême (a) de l'Inquisition qui a la même autorité que la Congregation du Saint Office à Rome. Toutes les Inquisitions particulieres qui sont établies dans les Etats qui appartiennent à ces deux Couronnes en dépendent, à la reserve de celles du Duché de Milan, qui relevent de l'Inquisition generale de Rome.

Ce Conseil Suprême est composé du Grand Inquisiteur (b) qui est nommé par le Roy d'Espagne, & confirmé par le Pape : c'est le seul droit que le Souverain Pontife a sur l'Inquisition d'Espagne ; car quand il a une fois confirmé ce premier Officier, il ne se mêle plus des affaires de l'Inquisition. L'Inquisiteur General, lorsqu'il

(a) Nous avons déja parlé de celui de Madrid.

(b) Le Cardinal del Giudice a été Grand Inquisiteur d'Espagne ; il voulut faire un acte d'autorité en cette qualité étant en France, & se trouvant même à Marly à la suite du Roy. Cette entreprise si contraire à nos maximes ne lui fit pas honneur, & a été la premiere cause de sa disgrace ; de retour en Espagne il fallut donner la démission de cette dignité, qui fut donnée à M. Molinés mort à Milan sans l'avoir exercée.

est nommé & confirmé, a la nomination de tous les Officiers dans tous les Etats soumis au Roy d'Espagne ; ainsi l'on peut dire qu'il est une des plus considerables Personnes de l'Etat : d'ailleurs le Conseil Suprême de l'Inquisition d'Espagne a une pleine & entiere autorité sur les autres Inquisitions, qui ne peuvent faire d'execution generale sans sa permission : & c'est le seul de tous les Tribunaux de l'Inquisition qui juge sans appel. Il peut faire des Loix nouvelles quand il le juge à propos ; il termine les procés qui naissent entre les Inquisiteurs de quelque nature qu'ils soient : il châtie les Ministres & les Officiers de l'Inquisition. Il a la revision de toutes les causes portées par appel à ce Tribunal : enfin son autorité est si grande qu'il n'y a personne en Espagne qui ne tremble au seul nom de l'Inquisition. Les Inquisitions particulieres soumises au souverain Tribunal d'Espagne sont, comme on l'a déja remarqué, celles de Seville, de Tolede, de Grenade, de Cordouë, de Cuença, de Valladolid, de Murcie, de Lerena, de Longrono, de S. Jacques, de Sarragosse, de Valence, de Barcelonne, de Majorque, de Sardaigne, de Palerme, de Mexique, de Cartagene & de Lima.

Tous les Officiers de l'Inquisition sont obligez de faire preuve de *Caza-l'impia*, c'est-à-dire de prouver qu'ils descendent de vieux Chrétiens, & qu'aucun de leurs ancêtres n'a été repris par l'Inquisition pour crime d'infidelité ou d'heresie; outre cela on les oblige à un secret inviolable, qui consiste à ne rien reveler de ce qui se passe dans l'Inquisition, sous quelque prétexte que ce puisse être; les promesses ni les menaces dans ces occasions ne servent point d'excuses; & c'est s'être rendu coupable & justiciable de l'Inquisition, que d'en avoir revelé le secret.

Telle est donc la forme de ce Tribunal, (a) il faut à-present en rapporter les procedures, & l'on les réduira à trois Chefs.

1. Aux cas & aux personnes soumises au jugement de l'Inquisition.

2. Aux procedures dont elle use dans ses jugemens.

3. A la maniere dont se font ses executions.

Quant au premier chef, il y a six cas principaux pour lesquels l'on est soumis au jugement de l'Inquisition : 1. L'he-

(a) Il a été établi par les Papes pour la recherche & la punition des heretiques. Dans les premiers siecles, & jusqu'à la conversion de Constantin, on ne les punissoit que par l'excommunication.

resie. 2. Le soupçon de l'heresie. 3. La protection de l'heresie. 4. La magie noire, les malefices, les sortileges, & les enchantemens. 5. Le blasphême qui contient quelque heresie ou quelque chose qui y a rapport. 6. Les injures dites aux Inquisiteurs ou faites à l'Inquisition, les violences commises à l'égard de quelqu'un de ses membres ou de ses Officiers, & la resistance à l'execution de ses ordres. (*a*) Ainsi l'Inquisition est en possession de juger six sortes de personnes; les heretiques, ceux qui ont donné lieu d'être soupçonnez d'heresie, &c. ceux qui les protegent ou les favorisent, de quelque maniere que ce soit; les Magiciens, les Sorciers, les Enchanteurs, & ceux qui usent de malefices; les Blasphemateurs, & ceux qui resistent aux Officiers de l'Inquisition, ou qui troublent sa Jurisdiction, de quelque maniere que ce puisse être. Voilà en peu de mots tous les cas qui sont du ressort de l'Inquisition.

Ce Tribunal s'en saisit & en prend connoissance ordinairement de quatre manieres differentes; ou par le bruit public qui impute à quelqu'un un ou plusieurs des

(*a*) La Sodomie & la Poligamie sont encore du ressort de ce Tribunal.

crimes qu'on vient de rapporter ; ou par le témoignage des témoins qui le viennent dénoncer ; ou parce que les Inquisiteurs, par le moyen des espions qu'ils entretiennent par tout, l'ont eux-mêmes découvert ; ou enfin par le témoignage des coupables mêmes, qui dans la crainte d'être accusez par d'autres, & dans l'esperance d'être traitez plus doucement, viennent quelquefois s'accuser eux-mêmes des choses dont ils sçavent bien qu'on les pourroit convaincre. Quand les Inquisiteurs ont découvert de l'une des trois premieres manieres que je viens de circonstancier un crime, le coupable est cité dans les formes jusqu'à trois diverses fois de comparoître ; aprés quoy, s'il ne comparoît point, il est declaré excommunié, & condamné (a) par provision à de grosses amendes, sans préjudice d'une condamnation plus severe qu'il ne sçauroit éviter, si on peut le saisir. Le plus sûr est donc d'obéïr dés la premiere citation ; car plus on differe, plus on se rend coupable, & quand l'on seroit d'ailleurs innocent, c'est être criminel que de n'avoir pas deferé aux ordres de l'Inquisition. Les délais & les remises dans cette occasion ne servent qu'à grossir & à fortifier les préju-

(a) Les Arrêts ou Jugemens qu'on donne dans l'Inquisition s'appellent *Auto da fé*, c'est-à dire, *Arrêt de foy*.

gez désavantageux que l'on a conçû contre un accusé, ou celui contre qui l'on est prévenu, & l'on s'imagine que les preuves sont suffisamment acquises contre lui, dés qu'il se défie tant soit peu de sa cause & qu'il craint de comparoître devant ses Juges. Quand l'on est tombé dans ce malheur, il n'y a qu'un banniſſement volontaire, mais perpetuel, qui puisse sauver un accusé; car rien ne s'oublie à l'Inquisition, le temps n'y abolit aucun crime, & l'on n'y reconnoît point de prescription; il est vray qu'en Espagne la fuite est tres difficile à cause de l'*Hermandad*, c'est une espece de societé répanduë dans les villes, les bourgs & les villages, & qui est composée d'espions infatigables, qui écoutent tout, qui observent tout pour en faire leur rapport, & dont la principale occupation est de poursuivre les criminels échappez à la Justice, pour les remettre entre ses mains; ils n'épargnent pour cela ni soins, ni fatigues, ni dépenses. Ces sortes de gens suivent un criminel par tout; & en quelque endroit où ils le trouvent, s'ils ne peuvent s'en saisir par force, il n'y a point d'artifices qu'ils n'employent pour l'avoir en leur pouvoir. Quoique l'*Hermandad* ne soit pas du corps de l'Inquisition, ce Tribunal ne laisse pas de s'en servir utilement, lorsque quelqu'un

refuſe de ſe ſoumettre à ſon jugement, ou tâche de l'éviter par la fuite ; comme il eſt tres difficile d'échapper aux pourſuites de l'Inquiſition, il eſt certain qu'une perſonne ſage & aviſée ne doit jamais entreprendre de ſe ſouſtraire à cette Juriſdiction ſans avoir bien pris ſes meſures, & qu'en cas de citation, le meilleur parti eſt de comparoître au plûtôt. Il arrive même ſouvent que les Inquiſiteurs, ſoit qu'ils croyent avoir des témoignages ſuffiſans, (a) ſoit que le crime dont le coupable eſt accuſé ſoit énorme, ſoit qu'ils apprehendent qu'il ne leur échappe, ſans s'arrêter aux formalitez de la citation, ordonnent tout d'un coup la priſe de corps, & la font executer dans quelque endroit que l'accuſé ſe trouve. Dans ces occaſions il n'y a ni aſile, ni privilege qui puiſſe mettre à couvert le coupable, ni retarder un moment la procedure, & encore moins adoucir la rigueur du jugement. C'eſt une choſe étonnante que l'abandon où ſe trouve alors une perſonne qui eſt tombée dans ce malheur. On l'arrête au milieu de ſes amis, dans le ſein de ſa famille, ſans que non-ſeulement l'on entreprenne de faire la moindre reſiſ-

(a) Dans ces pays-là, comme l'on voit, la notorieté du crime a lieu: maxime déteſtable du Droit nouveau des Ultramontains, qui tend à abolir les formes les plus legitimes de l'ancienne Juriſprudence.

tance, mais que l'on oſe demander le moindre délai pour donner ordre aux affaires les plus preſſantes, ou dire ſimplement un mot en faveur de l'accuſé ; quand il eſt une fois entre les mains de l'Inquiſition, la rigueur de ce Tribunal augmente de jour en jour à ſon égard, car alors il n'eſt pas permis à qui que ce ſoit, ni de lui aller rendre viſite, ni de lui donner conſeil, & encore moins de lui écrire & de ſolliciter en ſa faveur les Juges, en travaillant à faire voir ſon innocence. Dans ce moment fatal tout commerce ceſſe avec lui, & un malheureux accuſé ſe voit deſlors ſans amis, ſans parens, ſans conſeil, ſans appui & ſans la moindre conſolation, abandonné à des Juges inexorables, & ce qui eſt encore quelquefois pire, à lui-même. Dés que les Inquiſiteurs ont entre leurs mains un accuſé, ils le font foüiller avec la derniere exactitude pour voir ſi l'on ne trouvera rien ſur lui qui puiſſe ſervir à le convaincre, ou dont il eût occaſion de ſe ſervir lui-même pour ſe nuire & ſe délivrer par un coup de deſeſpoir des rigueurs de l'Inquiſition. On fait auſſi un inventaire fort exact de tout ce qu'on trouve dans ſa maiſon, & on le joint à celui qu'on a déja fait de ce qui s'eſt trouvé ſur lui ; à ce double inventaire l'on joint ſouvent une ſaiſie de tous les biens,

ou du moins d'une partie, ce qui sert au besoin de garantie aux Officiers de l'Inquisition pour les frais, & sur tout pour les amendes ausquelles l'accusé pourra être condamné dans la suite. Les choses étant ainsi disposées, le procés commence; mais il n'y a rien de si lent que les procedures de ce Tribunal. Un accusé est souvent plusieurs mois dans les prisons sans qu'on parle seulement de lui donner audiance. D'ailleurs les prisons sont horribles, ce sont des lieux souterrains situez dans des endroits éloignez de tout commerce, sans aucune fenêtre, afin que ceux qui y sont ne puissent lire, ni s'occuper d'autres choses que de leurs peines. Quand un criminel a passé dans cette triste situation plusieurs jours, & quelquefois plusieurs mois, sans sçavoir seulement le crime dont on l'accuse, ni les témoins qui déposent contre lui, on lui fait dire par le geolier qu'il ait à demander audiance; mais ce concierge paroît dire cela de son mouvement, comme par un esprit de compassion, affectant de dire qu'il n'en a point d'ordre des Juges, (car c'est une maxime constante dans ce Tribunal que l'accusé doit toûjours être demandeur.) Lorsque l'accusé paroît devant ses Juges pour la premiere fois, on lui demande, comme si on ne le connoissoit pas, &

qu'on ne sçût rien de son crime vrai ou prétendu, ce qu'il veut & s'il a quelque chose à dire ; le plus sûr ou le moins dangereux est d'avoüer tout ce que veulent les Juges, quand même l'on n'en seroit pas coupable, parce que l'on ne fait jamais mourir un accusé la premiere fois qu'il est déferé à l'Inquisition. Cependant la famille est notée d'infamie, & ce premier jugement rend les personnes accusées incapables de toutes Charges dans l'Eglise & dans l'Etat. Un autre moyen de se tirer de l'Inquisition la premiere fois qu'on y est déferé, c'est de dire constamment qu'on ne se sent coupable de rien. Sur cela si les preuves ne sont pas fortes, l'on renvoye l'accusé, mais sur le moindre indice ou sur un soupçon des plus legers, on l'arrête de nouveau, & tout se passe comme la premiere fois, à cela prés qu'on en use à son égard avec encore plus d'exactitude & de rigueur, & c'est alors qu'on peut dire tout de bon qu'un malheureux accusé est perdu sans ressource ; car l'on ne sçait à l'Inquisition ce que c'est que de pardonner pour la seconde fois.

Quand le prisonnier est en presence des Inquisiteurs, ils lui disent qu'ils ont appris du geolier qu'il souhaitoit d'ê-

tre entendu ; le prisonnier répond qu'il desireroit fort que l'on voulût connoître de son affaire, afin qu'il puisse être justifié s'il est innocent. Sur cela les Inquisiteurs l'exhortent vivement de confesser son crime. S'il le nie, on le renvoye en prison, en lui disant, qu'on lui donne du temps pour y penser, & pour rappeller sa memoire. Aprés l'y avoir laissé encore long-temps, s'il ne veut rien avoüer, on le fait jurer sur le Crucifix & sur les saints Evangiles qu'il dira la verité sur tous les chefs sur lesquels il sera interrogé ; s'il refuse de prêter ce serment, on le condamne sur le champ & sans autre forme de procés ; parce qu'on juge par là qu'il ne fait pas profession de la Religion Chrétienne, puisqu'il n'en veut pas faire un acte aussi authentique que celui du serment, sur tout lorsqu'il est exigé par les Juges legitimes ; ou qu'il craint de commettre un parjure en désavoüant une chose qu'il a faite, & qu'ainsi il est coupable du crime qu'on lui impute. Aprés avoir pris son serment, on l'interroge sur toutes les circonstances de sa vie, à la prendre depuis le commencement, & même sur celle de ses ancêtres ; jusques-là on ne lui donne encore aucune connoissance du crime dont il est accusé, ni des accusateurs qui

témoignent contre lui. On essaye seulement par bien des détours de tirer quelque aveu de sa bouche, sur lequel on puisse le condamner. Si l'accusé, ou parce qu'il est innocent, ou parce qu'il est trop habile pour donner dans le piege qu'on lui tend, persiste à nier le fait, on lui donne par écrit l'accusation portée contre lui. Quelques jours aprés on le fait venir à l'audiance avec son Avocat, mais il vaudroit tout autant pour lui qu'il fût seul, puisqu'il n'est pas permis à l'Avocat de parler, ou du moins s'il parle, ce n'est qu'aprés avoir consulté les Inquisiteurs sur ce qu'il doit dire : c'est en vain que l'accusé fait des instances pour sçavoir le nom des témoins qui ont dépose contre lui, l'on persiste toûjours à le lui cacher; il lui est seulement permis de les deviner, s'il peut, & de demander si ce ne sont pas tels & tels qui sont ses accusateurs; on ne lui répond rien sur cela, & l'on continuë ensuite l'interrogatoire; s'il se retranche sur la negative, on le ramene en prison: enfin aprés avoir traîné un miserable durant plusieurs années de la prison à l'audiance, & de l'audiance à la prison, l'on instruit tout de bon son procés, & on commence la procedure en le faisant comparoître devant les Inquisiteurs. On lui

donne pour la premiere fois, les veritables dépositions des témoins, mais dépoüillées de toutes les circonstances des lieux & des personnes qui pourroient faire connoître à l'accusé ceux qui ont déposé contre lui. Les dépositions ayant été communiquées de cette maniere, si l'accusé ne veut pas donner ses reproches & ses réponses sur le champ, on lui donne trois ou quatre jours pour y penser, & on le reconduit en prison. Il faut donc qu'il tire ses conjectures sur tout cela, & qu'il tâche de deviner quels accusateurs & quels ennemis il peut avoir; car l'on ne donne jamais, ou du moins fort rarement, comme je l'ai déja remarqué ailleurs, à un accusé le nom des témoins qui ont déposé contre lui, soit pour empêcher qu'il ne les gagne, ou qu'il les intimide, ou afin que l'assurance où sont les témoins de n'être jamais connus, donne plus de liberté à leurs accusations. L'on n'oblige point par la même raison les témoins à prouver leur dépositions, par rapport à l'énormité du crime d'heresie : tous témoins sont reçus sur ce Chef. Un fils peut témoigner contre son pere, un pere contre son fils, un domestique contre son maître, un mari contre sa femme, & une femme contre son mari, ce qui donne souvent lieu à

une infinité de trahisons & de vengeances. Aprés qu'un accusé a donné ses reproches & ses réponses, si elles ne satisfont pas les Juges, & que d'ailleurs le crime ne soit pas suffisamment prouvé, on le condamne à la question ou à la torture. Il y en a de trois sortes qui sont toutes tres rigoureuses; la premiere est la corde; la seconde l'eau, la troisiéme le feu. La torture de la corde se donne en liant; un criminel est lié à une corde qui le tient les bras renversez par derriere, on le leve ensuite en haut avec une poulie, & aprés l'y avoir laissé quelque temps suspendu de toute la hauteur du lieu, on le laisse tomber à demi pied de terre, avec une violence qui disloque toutes les jointures, & fait jetter au patient des cris horribles. Cette torture dure une heure, & quelquefois plus, selon que les Inquisiteurs qui sont toûjours presens, le jugent à propos, & que les forces du patient le permettent. Si cette torture ne suffit pas, l'on employe celle de l'eau. L'on en fait avaler une certaine quantité au criminel, & ensuite on le couche dans un banc creux, qu'on ferme & qu'on serre tant qu'on veut. Ce banc est traversé par un bâton qui tient le corps du patient comme suspendu & qui lui brise l'épine du dos, avec des dou-

leurs incroyables. La torture du feu est la plus rigoureuse de toutes : on allume un feu fort ardent, l'on frotte ensuite la plante des pieds du criminel de lard, ou d'autres matieres penetrantes & combustibles, aprés quoi on l'étend par terre, les pieds tournez vers le feu ; on les brûle ainsi sans pitié jusqu'à ce qu'il ait avoüé tout ce que l'on veut sçavoir. Ces deux dernieres questions durent comme la premiere l'espace d'une heure, & quelquefois davantage. Quand un criminel est donc condamné à la torture, on le conduit dans un lieu destiné à ce supplice, & que l'on appelle le *Lieu des tourmens :* c'est une grotte souterraine où il n'y a que des sieges pour les Inquisiteurs, qui sont toûjours presens quand on donne la torture à un criminel, aussi-bien que l'Evêque du lieu, ou son Grand Vicaire, ou du moins un Député de sa part. Ce lieu n'est éclairé que par deux flambeaux ; l'executeur s'y trouve, & même il y en a plusieurs selon que l'on en a besoin. Ces Ministres du Saint Office sont vêtus à peu prés comme des penitens ; ils ont une grande robe de treillis noir, & ils ont la tête & le visage couverts d'une maniere de capuchon noir qui est percé vers les yeux, le nez & la

bouche ; avant que de donner la question à ce criminel, les Inquisiteurs l'exhortent de declarer le crime dont il est accusé. Si l'exhortation ne sert de rien, & qu'il persiste à nier, on lui donne la torture à laquelle il a été condamné. La conclusion de ce triste ceremonial, c'est que si l'accusé demeure convaincu au jugement des Inquisiteurs, ou par des témoins, ou par sa propre confession, il est condamné selon l'énormité des crimes, à la mort, à une prison perpetuelle, aux galeres, au fouet, ou à quelque autre semblable punition. Dans toutes les Justices les plus rigoureuses on condamne les criminels le jour même de leur execution, ou peu de temps auparavant ; mais dans le Tribunal de l'Inquisition l'on differe souvent l'execution une, ou même plusieurs années, & l'on attend qu'il y ait un grand nombre de criminels jugez, afin qu'en punissant tout à la fois quantité de coupables, le supplice en soit plus horrible, & en même-temps d'un plus grand exemple. Le spectacle de plusieurs criminels ainsi condamnez au dernier supplice, sans avoir égard à leur sexe ni à leur qualité, confirme, à ce que l'on croit en ces pays-là, les peuples dans la Religion Catholique ; & l'on est persuadé dans les Etats où

l'Inquisition est établie, qu'elle a empêché les heresies de s'y répandre dans un temps où elles ont infecté toute l'Europe. C'est une des raisons qui a fait donner à ce severe Tribunal le titre du Saint Office ; de là vient aussi que ces executions generales qui sont regardées par tout ailleurs comme une simple punition des criminels, y sont considerées comme une ceremonie religieuse dans laquelle la Nation entiere donne des preuves publiques & éclatantes du zele qu'elle a pour la Religion, & c'est pourquoi on les appelle des *Actes de foi*. On les fait ordinairement en Espagne à l'avenement des (a) Rois à la Couronne, à leur majorité, à leur mariage, ou à la naissance du Successeur de la Couronne, afin qu'ils en soient plus authentiques. Les ceremonies qui se prati-

(a) Parmi les Fêtes qui furent faites en Espagne pour le Mariage de Charles II. avec Marie Loüise d'Orleans, le Tribunal de l'Inquisition voulut aussi donner un plat de son métier, il fit un acte de foi. Le Roy & la Reine (selon la barbare coûtume établie) y assistoient. Une pauvre fille Juive, jeune & belle, s'échappa, & vint se jetter aux pieds de la Reine pour implorer sa protection ; la Reine toute en larmes eut recours à l'autorité du Roy, mais il lui dit pleurant aussi, que le salut de cette malheureuse passoit son pouvoir, & qu'il ne pouvoit pas même demander sa grace. Alors les satellites vinrent l'arracher des pieds de Leurs Majestez pour la conduire au bucher. Voilà l'excés de despotisme, ou plûtôt d'insolence, jusqu'où ce Tribunal a porté l'abus de son autorité en Espagne ; celui de foiblesse où ce Royaume est parvenu pour ce pernicieux Tribunal.

Ceremonie de l'Inquisition.

quent dans ces sortes d'occasions sont toûjours les mêmes, & toûjours uniformes. Un mois avant l'execution generale les Ministres de l'Inquisition précedez de leur Banniere, se rendent en cavalcade du Palais du Saint Office à la grande place; & là en presence de tout le monde qui y accourt de toutes parts, ils publient au son des trompettes & des timbales, que dans un mois à pareil jour il y aura un Acte de foi, (a) ou une execution generale de l'Inquisition. Un mois aprés cette publication la ceremonie commence par une Procession qui part en cet ordre de l'Eglise: cent hommes armez de piques & de mousquets marchent les premiers; ensuite on voit venir les Dominicains précedez d'une croix blanche & de la Banniere du Saint Office; cet étendart est de damas rouge, où sur l'un des côtez est representée une épée nuë dans une couronne de lauriers, avec cette inscription latine, *Justitia & misericordia*, & sur l'autre l'on voit les armes d'Espagne; l'on voit ensuite une croix verte entourée d'un crêpe noir, plusieurs Grands, & d'autres personnes de qualité *Familiers* de l'Inquisition marchent aprés couverts de manteaux ornez de croix

(a) *Auto da fi.*

blanches & noires, & bordées d'un fil d'or. Des Hallebardiers, c'eſt-à-dire, les gardes de l'Inquiſition vêtus de blanc & de noir les ſuivent ; d'autres hommes qui portent des effigies de carton de hauteur naturelle marchent aprés : les unes de ces effigies repreſentent ceux qui ſont morts en priſon, & dont les os ſont renfermez dans des coffres qui ſont dans le cortege, & où l'on voit des flammes peintes tout autour, & les autres figures repreſentent ceux qui s'étant ſauvez des mains de l'Inquiſition, ſont condamnez par contumace. Enſuite d'autres criminels viennent tant hommes que femmes la corde au cou, & la torche à la main, avec des bonnets de carton hauts de trois pieds, ſur leſquels leurs crimes ſont écrits ou repreſentez de differentes manieres. Il y en a encore pluſieurs autres qui ſuivent ces premiers avec une torche à la main couverts d'un *Sanbenit*. (*a*) Ce ſont ceux qui ſont pris pour la premiere fois ; on les condamne ordinairement alors à quelques années de priſon, ou à porter le *Sanbenit* ; chaque coupable de ces deux claſſes eſt toûjours conduit par

(*a*) C'eſt une Caſaque ſans manche de couleur jaune, avec une grande croix rouge de S. André devant & derriere.

deux Familiers de l'Inquisition, & par un parrain qu'on lui choisit. Ces parrains sont chargez des personnes qu'ils accompagnent, & sont obligez d'en répondre, & de les representer quand la Fête est finie. Les Inquisiteurs prétendent même leur faire beaucoup d'honneur quand ils les choisissent pour cette fonction. Aprés ces premiers criminels marchent les *Relaps*, je veux dire ceux qui sont tombez pour la troisiéme fois, tant hommes que femmes; ces derniers sont condamnez au feu sans misericorde. Ceux qui ont témoigné quelque repentir, doivent être étranglez, selon la coûtume, avant que d'y être jettez; les autres qui sont demeurez obstinez dans l'erreur, doivent être brûlez vifs, ils portent des *Sanbenits* de toile peinte qui representent des diables & des flammes; leurs bonnets sont aussi peints de la même maniere. Ceux qui sont condamnez au dernier supplice, outre l'escorte des deux Familiers, sont accompagnez de quatre ou cinq Religieux de divers Ordres qui les exhortent pendant le chemin. Les Inquisiteurs dans ces occasions sont aussi accompagnez des Magistrats, des Officiers de Justice, de ceux du Roi, du Gouverneur, de la Noblesse, de l'Evêque, & de tout le Clergé seculier &

regulier. Toute cette Procession, dans l'ordre que je l'ai marqué, va dans une Eglise qui est choisie & préparée pour la celebration de *l'Acte de Foi*. Le grand Autel y est orné de noir, & il y a une croix & six chandeliers d'argent, avec autant de cierges de cire blanche allumez. Aux deux côtez de l'Autel on éleve dans l'Eglise deux especes de trônes, l'un à droite pour l'Inquisiteur & ses Conseillers, & l'autre à gauche pour le Viceroi & pour toute la Noblesse. A quelque distance & vis-à-vis du grand Autel, l'on pratique une galerie large d'environ trois pieds, avec une balustrade de chaque côté, & de part & d'autre on place des bancs pour asseoir les criminels & leurs parrains, qui s'y vont mettre à mesure qu'ils entrent dans l'Eglise. Ces malheureux étant entrez dans l'équipage funebre que je viens de décrire, & s'étant assis dans les places qui leur sont destinées prés de la porte de l'Eglise, l'Inquisiteur suivi de ses Officiers va se placer dans le lieu qui lui est préparé à la droite de l'Autel, & le Viceroi avec toute sa Cour se met à la gauche. On commence la Messe, au milieu de laquelle le Celebrant sort de l'Autel & va s'asseoir sur un siege qui est préparé pour lui. Alors un Dominicain monte

monte en chaire & fait un sermon plein de loüanges pour l'Inquisition, & d'invectives contre l'heresie; dés qu'il a achevé son discours, l'on fait la lecture des sentences de ceux qui sont condamnez, ce qui dure un temps assez considerable; aprés quoi l'on acheve la Messe, & le grand Inquisiteur revêtu de ses habits Pontificaux donne l'absolution generale & solemnelle à ceux qui se repentent: aprés quoi les criminels condamnez au feu sont livrez au bras seculier pour être executez.

Les obstinez sont brûlez vifs, & les repentans sont étranglez avant que d'être jettez au feu. Ceux qui sont condamnez au fouet sont conduits dans tous les carrefours, montez sur des ânes, le *Coroca* en tête; c'est une espece de bonnet pointu qui est fort haut, il est de papier jaune & rouge. Le Conseil & les Officiers de l'Inquisition marchent devant eux en mule, & les *Familiers* les suivent. Pour les *Encorocados*, ils sont au milieu; l'on les fouette dans toutes les ruës & dans toutes les places publiques; mais pendant que l'Inquisition fait ces terribles executions, ses prisons ne sont pas vuides, car elles sont encore remplies de gens de tout sexe & de toutes conditions. Ce sont ceux dont les crimes n'ont

pû être prouvez, ou qui ne meritent pas d'être punis par des peines publiques & corporelles. Avant que de sortir des prisons de l'Inquisition, ils doivent tous faire abjuration *de levi* ou *de vehementi*, c'est-à-dire du *leger* ou du *vehement* soupçon d'heresie : ceux qui ont fait abjuration du *vehement* soupçon, s'ils viennent à retomber dans quelque cas qui renferme un soupçon legitime, sont censez relaps & sont perdus sans ressource, car la mort est inévitable pour eux. Ceux qui sont seulement tombez dans un leger soupçon ne meritent pas la mort, quoiqu'ils retombent dans le même cas. Au reste tous ceux qui ont fait abjuration, sur tout *de vehementi*, doivent porter le *Sanbenit*, qui est une espece d'étole qu'on les oblige de porter à leur col, les uns pendant leur vie, les autres un certain nombre d'années. On les appelle à cause de cela *Sambenitos*, & les noms des uns & des autres sont écrits sur les murailles des Eglises avec des croix de saint André. C'est la derniere marque d'infamie, non seulement pour les particuliers, mais aussi pour les familles. Le lendemain de l'execution l'on porte dans les Eglises des Dominicains les portraits de ceux que l'on a fait mourir ; leur tête seule y est representée au naturel & posée sur

des tisons embrasez ; l'on met au bas leurs noms, celui de leurs peres & de leur pays, la qualité du crime pour lequel ils ont été condamnez, avec l'année, le mois & le jour de l'execution. Il y en a qui sont condamnez aux galeres, les uns pour toute leur vie, & les autres pour un certain nombre d'années. Outre ceux que l'Inquisition a condamnez, il s'en trouve aussi qui l'ont été par des Juges laïques ; des esclaves fugitifs, par exemple, ou des libertins que leurs maîtres mettent en ce lieu, pour les châtier & les ranger à leur devoir. On y voit des Turcs qui ont été faits esclaves sur les vaisseaux corsaires de Barbarie, & d'autres malheureux de toutes les nations ; mais tous de quelque qualité qu'ils soient, sont indifferemment employez à des travaux honteux & penibles. Tous les criminels sont attachez deux à deux dans cette espece de galere & par un pied seulement, & leur chaîne a environ huit pieds de longueur. Les prisonniers ont à leur ceinture un crochet de fer pour la suspendre, & il en reste encore environ trois pieds entre les deux qui y sont attachez. L'on envoye tous les jours ces forçats travailler aux atteliers où l'on bâtit les vaisseaux ; ils portent du bois aux Charpentiers, déchargent les navires, vont chercher des pierres & du sa-

ble pour les lester, l'eau & les vivres necessaires pour les voyages, ils servent aussi à faire des étoupes & sont propres à tous les autres usages ausquels on veut les employer pour le service du Prince ou des Officiers qui les commandent. Cette galere terrestre est bâtie sur le bord de la mer, ou de la riviere, selon les endroits où il y en a, car l'on parle ici des lieux où il n'y a pas de veritables galeres; dans celle-cy il y a deux fort grandes sales, l'une en haut, & l'autre en bas; les forçats y sont couchez sur des estrades avec des nattes: il y a une chapelle où l'on dit la Messe les Fêtes & Dimanches, & où quelques Ecclesiastiques viennent souvent faire des cathechismes & des exhortations aux forçats. On leur rase à tous la tête & la barbe une fois le mois. Ils portent des camisolles & des bonnets d'un gros drap, on leur fournit aussi un capot de grosse serge grise, qui leur sert également de manteau pour le jour & de couverture pour la nuit, & c'est là tout l'habillement qu'on leur donne de six mois en six mois avec deux chemises de grosse toile. On donne à chacun une livre & demie de biscuit fort dur & fort noir à manger par jour, six livres de viande salée par mois avec un boisseau de pois, de lentilles ou de feves, dont ils peuvent faire ce que

bon leur semble. Ceux qui reçoivent quelque secours d'ailleurs, vendent ces denrées pour acheter quelque chose de meilleur, conformément à leurs petites facultez. On ne leur donne point de vin, ceux qui en veulent l'achetent à leurs dépens. Chaque jour de grand matin on les conduit à l'attelier, où ils travaillent sans relâche aux choses où l'on veut les employer jusqu'à onze heures. On cesse alors le travail jusqu'à une heure, & pendant cet intervalle ils peuvent ou manger ou se reposer. Une heure étant sonnée on les remet au travail jusqu'à la nuit, & alors on les ramene à la galere. Quand un forçat a des affaires en ville, on lui permet d'y vaquer, & même sans être accompagné, & sans avoir de camarade; & il évite ce joug, s'il veut, en payant un garde qui le suit par tout: il est obligé en ce cas-là de porter seul sa chaîne, & comme elle est fort longue, il la fait passer par dessus ses épaules & la laisse pendre devant ou derriere, selon qu'il le trouve moins incommode. Toutes les maisons de l'Inquisition sont tres magnifiques, le marbre & l'architecture n'y sont pas épargnez. La sale où l'on interroge les accusez est ordinairement une grande chambre tapissée de damas ou de satin, l'on y voit à l'un des bouts un grand Crucifix en

relief élevé presque jusqu'au plancher; vis-à-vis sont les armes du Conseil, c'est-à-dire une croix avec une épée d'un côté & une branche de laurier de l'autre, avec cette inscription au dessous, *Exurge, Domine, & judica causam tuam.* Il y a au milieu de la chambre une grande estrade, sur laquelle est posée une table longue d'environ quinze pieds & large de quatre; & il y a tout autour des fauteüils qui sont aussi sur l'estrade: à un des bouts de cette table & du côté du Crucifix, il y a un siege pliant où se place le Secretaire de l'Inquisition, à l'autre bout & vis-à-vis du Secretaire, l'on fait mettre l'accusé. Il y a auprés de lui & à sa droite un fauteüil pour l'Inquisiteur.

Telles sont la forme & les procedures de l'Inquisition; mais avant que d'en terminer la description, il ne sera pas inutile de remarquer que le moindre mal qui arrive à ceux qui sont une fois tombez entre les mains de l'Inquisition, est la perte de leurs biens: car en premier lieu l'on confisque tous les effets mobiliers & immobiliers de ceux qui sont condamnez à la mort, & pour ce qui est des autres, leurs biens ayant été saisis dés le commencement de leur prison, ils se trouvent presque tous consommez, avant qu'ils en sortent, par les confiscations & par les amendes. L'on peut en-

core ajoûter que les biens d'un heretique ſont acquis de droit à l'Inquiſition, au préjudice même de ſes enfans ou de ſes heritiers naturels.

CHAPITRE III.

Nous arrivons à la Conception.

NOUS mîmes à la voile le 22. Mars 1710. au matin, pour retourner en differens endroits de la côte, où nous avions déja été & où nous voulions exiger quatre-vingt mille écus, qui nous étoient dûs par divers particuliers pour des marchandiſes que nous leur avions venduës.

Nous perdîmes vingt hommes qui deſerterent dans les premiers jours de notre ſejour à la *Conception*. Cela arrive ſouvent dans ces pays-là, parce que les ouvriers y manquent, & que les Gouverneurs font les premiers à débaucher les gens des équipages. Il eſt vray qu'on leur donne des gages fort conſiderables, ce qui eſt un appas pour eux, mais ils n'en ſont pas plus riches, parce qu'il faut dépenſer à proportion, & cela revient au même; outre cela ils ne les conſiderent pas fort, quelques habiles qu'ils ſoient dans leur art, car c'eſt le negocé qui tient le premier rang chez eux, & les gens

de qualité s'en mêlent comme les autres. Leur plus grand commerce consiste en drogues qui croissent en ces pays-là, comme le sucre & le *Mecoacam*, qui retient le nom de la Province d'où l'on le tire.

L'on y trouve quelques Emeraudes, mais elles sont plus cheres qu'en France. Du côté de Panama & de Guatimala, l'on y pêche des perles qui se trouvent dans ces coquilles que l'on appelle *Nacres de perles*; c'est l'occupation des esclaves qui plongent dans la mer pour les aller chercher.

Pendant que j'étois aux Indes orientales, des Negres du *Fort Dauphin* y apporterent des pierres jaunes & d'autres brunes; on les crut fort precieuses; l'on estima sur tout les jaunes des topases parfaites, & l'on crut les brunes de la même espece: l'on s'imagina que la nature ne les avoit pas encore mises dans leur état de perfection; la mine en fut découverte dans un étang que forme à deux lieuës de la mer une riviere qui y tombe à la pointe d'*Itapere*: de nos gens voulurent essayer de pêcher de ces pierres; mais les crocodiles qui paroissoient souvent sur l'étang & qui sembloient les garder, les épouventerent si fort que la plûpart renoncerent à cette entreprise, & ceux qui voulurent bien s'y exposer, furent rebutez par la puanteur de l'endroit

où il falloit remuer le limon avec un bâton pour sentir les pierres, & par la fatigue que l'on a de se plonger & de demeurer un temps assez considerable sous la vase pour les tirer.

On rencontre dans ces mers quelques-uns de ces crocodiles qui sont d'une longueur prodigieuse ; ils dorment sur les joncs, sur les rochers & sur l'eau, & flottent comme des pieces de bois ; ils courent quelquefois si vîte à terre que celui qui en est poursuivi, n'échapperoit jamais s'il ne biaisoit en se revirant ; cet animal n'étant pas flexible & perdant beaucoup de temps à se tourner, on évite par ce moyen le peril. Quand il chasse il entraîne sans peine & fort aisément un bœuf dans sa caverne ; & comme il est tres friand de chair d'homme & de chien, il accourt infailliblement au lieu où il en a entendu, s'il n'est épouventé & arrêté par quelque grand bruit.

Cette dangereuse bête est une des plus grandes merveilles qui se voyent dans la nature ; car en sortant d'un œuf qui n'est pas beaucoup plus gros que celui d'une poule d'Inde, il croît jusqu'à la longueur de huit ou dix aunes, il n'a pas le corps plus long que la queuë, dont il se sert avec le même avantage que l'élephant fait

de sa trompe, il a la gueule fort large; & elle ressemble à un abîme capable d'engloutir un homme ou un cheval tout entier. Il a les dents toutes d'une piece, & n'a point de langue; aussi il ne sçauroit plier l'épine du dos, ce qui a été verifié par un grand nombre d'experiences, & par l'inspection anatomique des parties de cet animal; il a la peau du dos à l'épreuve de l'épée & du mousquet, mais celle du ventre est plus tendre & peut aisément être percée: en hyver il se passe de manger, mais le reste de l'année il devore tout ce qu'il trouve, & met dans son estomac comme dans un magasin dequoi subsister tout l'hyver: ce qu'il y a de remarquable aux femelles, c'est qu'elles sont soixante jours sans pondre, elles cachent leurs œufs soixante jours, & en employent soixante autres à les couver; ce qui a quelque rapport aux soixante ans que cet animal vit ordinairement; elles font leurs œufs à terre, & dés qu'ils sont éclos, elles s'en retournent dans les fleuves ou dans les bois. On trouve dans les marais ou dans les étangs de petits crocodiles d'environ cinq pieds, dont les uns sont venimeux, & les autres ne le sont pas. Il y en a qui sont de vrais serpens, ils se retirent dans les endroits où il y a le plus de fourmis, parce

que ces petites bêtes leur font des especes de forts, en élevant d'espace en espace des monceaux de terre de douze, de quinze & de vingt pieds, creux par dessous comme un four, & tellement disposez que de loin on s'imagine découvrir quelque village. Il y a dans la Gambie des crocodiles de plus de trente pieds de long & gros à proportion. Il s'en trouve qui ne mangent que du poisson, & d'autres qui devorent les hommes; afin de les surprendre ils se tiennent à l'écart dans l'eau des rivages frequentez, & quand ils sont prés de ceux qui se vont baigner, ou qui se trouvent dans quelque canot, ils les accrochent avec leurs queuës & les devorent sur le champ. Les crocodiles ne remuent que la machoire superieure, car l'inferieure est immobile; ces animaux sont ordinairement gras, & ont la chair blanche & un peu musquée; quand les Negres en tuent, ils les mangent, ils en trouvent la chair aussi bonne & aussi delicate pour le moins que celle du veau. Nos matelots appellent le crocodile *Alligator*, nom qu'ils tirent du mot *allegardos* qui est composé de l'Espagnol & de l'Allemand, mais cette étymologie n'est pas juste : le mot de *crocodile* vient du latin *crocus*, ou à cause de sa couleur de saffran;

ou parce que cet animal craint cette drogue ; c'eſt le plus dangereux de tous les monſtres marins, & il eſt ſi redouté qu'il n'y a point d'autre bête qui ne le fuye, à la reſerve de *l'Ichneumon*, dont j'ai parlé dans le premier tome ; il écraſe les œufs du crocodile, ſe gliſſe dans ſon eſtomac, & ronge ſes boyaux pendant qu'il dort la gueule ouverte pour y laiſſer entrer le *trochille*, qui lui nettoye les dents pour y trouver ſa nourriture. Voilà les ſeuls animaux qui l'approchent ſans le craindre.

Ces bêtes ſi terribles (*a*) ne ſont pourtant pas imprenables ; les Negres vont ſur le rivage, jettent dans l'eau auſſi loin qu'ils peuvent un crochet attaché à une chaîne au bout d'une longue corde, & ayant lié à ce crochet la moitié d'un cabrit fraîchement écorché, & traverſé d'une verge de fer, ils ſe retirent tous à l'exception d'un ſeul qui demeure ſur le ſable & y fait crier un chien, au cri duquel le crocodile approche, & avale la machine qu'il rencontre ; le crochet & la verge s'attachant à ſes entrailles, on le tire & on l'aſſomme à coups de levier : il faut

(*a*) On dit qu'il a l'adreſſe de jetter de l'eau dans les endroits où l'on peut deſcendre dans le Nil (ou pour s'y laver, ou pour y prendre de l'eau) afin de rendre le chemin gliſſant, & de ſe mettre en état, ſi quelqu'un vient à y tomber, d'en faire plus aiſément ſa proye.

employer toutes ces ruses pour prendre les gros crocodiles.

Un Negre me fit remarquer un jour une large blessure dans le haut de sa cuisse, qu'il disoit lui avoir été faite par un de ces animaux qui le surprit un jour & l'emporta, & il ajoûtoit une chose assez difficile à croire, c'est que l'ayant laissé dans un trou, il fut chercher quelques crocodiles de ses amis pour le manger; mais le Negre, dit-il, se voyant seul, monta sur le bord de l'étang d'où il apperçut venir les conviez en grand nombre qui mirent le chasseur en pieces, sans doute pour se dédommager de n'avoir rien trouvé.

Strabon rapporte que dans la ville d'*Arsinoë*, appellée autrement la *Ville des Crocodiles*, on adoroit ce monstre, & qu'on le nourrissoit de pain, de viande & de vin, croyant d'appaiser & d'adoucir par là ceux qui étoient en grand nombre dans le lac de *Meris*, & qui faisoient dans cette contrée un grand dégat d'hommes & de bétail. Dans la ville d'*Heraclée* au contraire on rendoit des honneurs divins (*a*) à l'*Ichneumon*, l'ennemi declaré

(*a*) Le crocodile a aussi eu les siens: Strabon parle d'une ville appellée *Crocodilon*, qui étoit dans la Thebaïde en Egypte, sur le bord du Nil, les crocodiles y étoient adorez comme des Dieux.

du crocodile. Les Indiens l'appellent *Cayman*; c'eſt un animal amphibie, il vit ſur la terre & dans l'eau, il a les yeux grands, & la prunelle petite, l'épine du dos compoſée de ſoixante vertebres; ſes pieds ſont armez de griffes pointuës & crochuës, il a de la peine à ſe tourner à cauſe de la dureté de l'épine de ſon dos, ce qui lui fait ſouvent lâcher priſe. Il a coûtume de ſe plaindre comme une perſonne, lorſqu'il a faim: il ne vit pas du limon, comme l'aſſurent quelques auteurs. Dans l'accouplement des animaux de cette eſpece, le mâle ſe met ſur le dos de la femelle, & ils ne peuvent s'accoupler autrement, à cauſe qu'ils ont les jambes trop courtes. On apprivoiſe les *Ichneumons* autour d'Alexandrie, de même que les chiens & les chats. Vitruve dit qu'on en trouve beaucoup du côté du *Mont Atlas*, & vers les ſources du Nil. Cet animal a tant d'averſion pour le crocodile, qu'il briſe ſes œufs par tout où il les rencontre, ce qui empêche la multiplication des crocodiles, & fait plaiſir aux Egyptiens: lorſqu'il veut combattre l'aſpic, il ſe veautre dans la bouë, & puis ſe ſeche au ſoleil, ou bien il ſe plonge dans l'eau, & ſe roule dans la pouſſiere. Il y en a qui diſent que cet

animal est ami des pourceaux, & ce qui leur donne lieu de le croire, c'est que l'on en voit paître une grande quantité le long du Nil, où le crocodile se tient le plus souvent.

Avant que de finir ce que j'ai à dire de ces pays-là, il est à propos de faire quelques remarques sur Panama, dont j'ai parlé plusieurs fois dans le premier tome.

CHAPITRE IV.

Description de Panama.

L'ANCIENNE ville de Panama (a) étoit autrefois fort grande; mais il n'en reste plus rien à l'heure qu'il est, que quelques maisons ruinées, & quelques chaumieres habitées par de pauvres gens. Avant que le Chevalier Henry Morgan l'eût brûlée, les Espagnols avoient resolu de l'abandonner, à cause que son port n'étoit pas commode pour débarquer; ainsi au lieu de rebâtir cette ville, ils en éleverent une autre, qui est celle qu'on voit aujourd'hui. La riviere de la vieille ville coule dans le milieu, & partage

(a) Elle donne son nom à l'isthme qui est entre l'Amerique Septentrionale & la Meridionale, lequel est aussi appellé *Terre ferme*.

ces deux citez ; mais elle se trouve cependant plus prés de la nouvelle, où les petits bateaux peuvent entrer.

La nouvelle Panama a un grand avantage sur la vieille, elle a une rade aussi bonne que le pourroit être un port pour les petits bateaux ; elle en est redevable aux trois isles de Perica, qui sont au dessus de cette ville, & qui lui servent d'abri. Il y a entre deux un tres bon ancrage, & qui est assez écarté de la ville, entre laquelle & la rade il y a un morceau de terre où les eaux sont assez basses, de sorte que les vaisseaux sont obligez de s'arrêter prés de Perica, ne pouvant pas s'approcher de la ville, qui par là se trouve moins commandée.

Panama est sur un terrein uni, & elle est entourée de hautes murailles, sur tout du côté de la mer, elle n'a point d'autres fortifications que ses murs. La mer les lave à chaque marée & les bat quelquefois si rudement, qu'elle en renverse souvent une partie. Lorsqu'on regarde cette ville de la mer, c'est une tres belle perspective. Les Eglises & les maisons des personnes de qualité s'élevent fort au dessus des autres bâtimens ; ces maisons étant bâties de pierres & couvertes de tuiles creuses, font un mélange de

blanc & de rouge qui réjoüit assez la vûë, & cette décoration est d'autant plus commune, que les tuiles sont fort en usage chez les Espagnols presque dans toutes les Indes Occidentales. D'ailleurs cette ville est environnée d'une quantité extraordinaire d'arbres, de montagnes plates & de bois taillis, ce qui ajoûte de grandes beautez à la perspective. L'on voit aussi des fermes dispersées dans la campagne où l'on nourrit une prodigieuse quantité de bœufs, de chevaux & de mules. Enfin Panama est le rendez-vous & comme le centre de toute cette partie de la côte de la mer du Sud; de plus, elle est le dépositaire des tresors de Lima & des autres ports de mer du Perou, & elle commerce avec le Mexique, mais fort peu au-delà du Golfe de *Nicaragua*. Le Roy d'Espagne y a un Président qui agit de concert avec son (*a*) Conseil. Le Gouverneur de *Portobelo* lui obéït, & sa jurisdiction s'étend depuis *Nata*, *Lavelia*, *Leon*, &c. jusqu'au Gouvernement de *Guatimala*.

L'air de Panama (*b*) n'est pas des plus

(*a*) Ou Parlement établi pour rendre la Justice aux Marchands, & dépêcher les flottes qui y arrivent.

(*b*) C'est parce que le ciel est presque toûjours couvert, & cependant fort chaud, ce qui rend l'air tres mal sain, sur tout depuis le mois de May jusqu'à celui de Novembre.

sains, & l'on a remarqué que les gens qui arrivent du Perou où l'air est sec & pur, y tombent malades ordinairement, & sont même obligez de faire couper leurs cheveux peu de temps aprés. Tout ce pays est plein de bois, & contient une grande quantité d'arbres, de plantes & de fruits dont l'espece est inconnuë en Europe.

L'arbre qui porte le coton est le plus gros de tous, & il y croît en abondance; il porte une gousse de la grosseur d'une noix muscade, pleine de duvet, ou d'une laine courte, laquelle étant mûre creve la gousse, & est emportée par le vent.

On voit en ce pays-là des platanes en abondance, leur tronc a plusieurs longues & grosses feüilles qui croissent les unes sur les autres, & forment une espece de panache en s'étendant autour du tronc. Les Indiens appellent le fruit de cet arbre *Pican*, il pend à l'arbre dans de grosses grappes dont les grains sont longs & ronds comme ceux du raisin. On le pele, & le fruit paroît alors d'un jaune doré, il est fort agreable au goût & à l'odorat; il est si bon que Goropius Beccanus n'a pas hesité de dire que c'est celui qui fit pecher Adam, & que ses feüilles qui sont fort larges découvrirent son peché,

quand il en voulut couvrir sa nudité : il dit aussi que c'est le même fruit que les espions apporterent à Moyse de la terre sainte. Les Indiens plantent ces arbres en allées, & quoiqu'ils n'ayent point d'autres bois que les troncs de ces mêmes arbres, pourvû que ces troncs soient verts & en seve, ils en font de tres beaux bocages. Il ne croît point de platanes sauvages dans les forêts, si ce n'est quand les rivieres les entraînent dans le temps des pluyes, car alors ils se trouvent dispersez dans la terre, & ils y multiplient d'eux-mêmes.

On trouve en ce pays là un arbre que l'on nomme *Macaw*, il n'est pas haut, le tronc s'éleve droit & environ à dix pieds de terre; il est entouré de guirlandes fort épaisses avec de long piquans ; le milieu de l'arbre enferme une moele semblable à celle du sureau, le tronc est nud jusques vers le haut ; mais il en sort des branches de douze à quatorze pieds de long, & larges d'un pied & demi, qui diminuent insensiblement jusqu'à l'extrémité : ces branches sont par tout couvertes de pointes parmi lesquelles le fruit croît. C'est une espece de grappe qui n'est pas plus grande qu'une petite poire, mais il y en a plusieurs ensemble. Ces grappes sont d'une figure ovale, la couleur en est jaune avant la maturi-

té, & elles deviennent rougeâtres lorſqu'elles ſont mûres; le fruit a un noyau, & quoiqu'il ſoit un peu aigre, il ne laiſſe pas d'être fort bon à manger. Les Indiens coupent cet arbre fort ſouvent pour avoir ce fruit. Le bois en eſt fort dur, noir, peſant & d'un grand uſage; on le fend fort aiſément, & les Indiens s'en ſervent ordinairement pour bâtir leurs maiſons, les hommes en font des têtes de fleches, & les femmes des navettes pour travailler à leur coton.

L'arbe de *Bibby* eſt ainſi appellé d'une liqueur qui en diſtille; il croît auſſi dans les mêmes endroits dont je viens de parler. Cet arbre a le tronc droit & ſi menu qu'il n'eſt jamais plus gros que la cuiſſe, quoiqu'il s'éleve juſqu'à ſoixante ou ſoixante & dix pieds; il eſt nud & dépoüillé & plein de piquants, comme le *Macaw*; ſes branches ſortent auſſi du haut de ſa tige & portent avec abondance des fruits qui ſont ronds & fort remplis d'huile: les Indiens les pilent dans un mortier; après quoi ils les font boüillir & les preſſent, à meſure que la liqueur ſe refroidit, ils l'écument & en tirent la ſuperficie qui eſt une huile tres claire, mais d'une grande amertume, ils la mêlent enſuite avec les couleurs dont ils veulent ſe peindre. Quand l'arbre eſt jeune, ils le percent & mettent

une feüille dans le trou par où le *Bibby* coule à groſſes gouttes. C'eſt une liqueur peſante & d'un goût aſſez agreable, quoiqu'un peu aigre. Ils la boivent aprés l'avoir gardée un jour ou deux : il y a encore un certain arbre qu'on nomme *Maho* qui eſt de la groſſeur d'un frêne ; il croît auſſi une autre ſorte de *Maho* plus commun & plus petit qui vient dans des marécages, & dans des lieux humides auprés des rivieres ou de la mer, ſon écorce eſt claire ; ſi l'on en veut prendre un morceau, il ſe déchire en lanieres juſqu'au haut de l'arbre. Ces lanieres ſont minces, mais ſi fortes qu'on en fait des cables & des cordages pour les petits vaiſſeaux. Voici de quelle maniere les Indiens en font des cordes : ils ôtent premierement toute l'écorce de l'arbre & la mettent en pieces plus ou moins longues, ſelon qu'ils le jugent à propos, ils battent ces pieces, les nettoyent, les tordent enſemble & les roulent enſuite entre leurs mains, ou ſur leurs cuiſſes, comme nos Cordonniers font leur fil, mais beaucoup plus vîte, ils en font auſſi des filets pour pêcher de gros poiſſons.

L'on trouve auſſi dans ce pays-là des *Cocos* dont le fruit eſt excellent, ſon écorce eſt fort épaiſſe, & elle eſt de la groſſeur d'un chou cabus. La coque reſſemble à

une tête de mort, où l'on peut aisément distinguer les yeux, le nez & la bouche. L'on trouve au dedans quelque chose de meilleur que ce que l'apparence de cette plante promet. C'est une liqueur qui a la couleur du vin blanc nouveau, mais d'un goût beaucoup plus relevé ; la chair où le noyau est attaché a la coque dont on a de la peine à le separer ; & quoique la coque, qui a le goût de nos noisettes franches ou avelines, n'ait pas plus d'un pouce d'épaisseur, elle ne laisse pas de fournir dequoy rassasier deux personnes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cet arbre, c'est la hauteur, il n'a des branches qu'aux extrémitez, ce qui forme une espece de panache sous lequel pendent les *Cocos*, comme de grosses perles. L'on fait de son tronc des mâts & des ancres, & de son écorce des voiles, des matelats, des cables & plusieurs autres choses : l'on se sert aussi de ses feüilles pour faires des tentes, & elles tiennent lieu de tuilles pour couvrir les maisons. Ainsi la coque sert pour les meubles & bâtimens, & la noix pour la subsistance.

L'arbre qui porte la *Calebasse*, est petit & fort épais. La Caleballe croît en haut & en bas, parmi les branches de même que nos pommes. Ce fruit est rond & renfermé dans une coquille dure qui peut contenir de-

puis deux jusqu'à cinq pintes. Les Indiens s'en servent en guise de vaisseaux & à plus d'un usage, mais il faut remarquer qu'il y a de deux sortes de Calebasses, des douces & des ameres. Quoique les arbres qui les produisent soient tout-à-fait semblables, la substance de l'un & de l'autre de ces fruits est spongieuse & pleine d'un jus excellent. La Calebasse douce a le goût d'une tartre aigre. Les Indiens cependant en mangent ordinairement quand ils voyagent, c'est-à-dire, qu'ils en succent seulement le jus, & qu'ils crachent le reste. pour la Calebasse amere, il n'est pas possible d'en manger, mais d'un autre côté, & ce qui dédommage de son amertume, elle est fort medecinale. Ce fruit est admirable, sur tout pour les fievres tierces, & l'on en fait des décoctions qui sont tres bonnes pour la colique. Les coquilles des Calebasses sont presque aussi dures que celles du *Coco*, mais elles ne sont pas à beaucoup prés si épaisses. Les Calebasses de Darien sont peintes, & les Espagnols les estiment fort.

Il y a aussi en ces pays-là des *Gourdes* qui rampent sur la terre comme la vigne, ou qui s'élevent jusqu'au haut des arbres. Il y en a encore de deux sortes, d'ameres & de douces, les douces sont bonnes à manger, & les autres ont les mêmes qualitez

que les Calebasses ameres. Les Indiens font grands cas des coques des Gourdes, dont ils se servent pour puiser de l'eau, celles des Calebasses leur tenant lieu de plats & & de vaisseaux pour boire.

Il croît dans ces isles un arbre à qui l'on a donné le nom de *Manchivel*, & celui de *pomme de manchivel* au fruit qu'il porte; il a l'odeur d'une belle pomme, & de ces pommes qui ont de l'odeur, mais c'est un poison: cet arbre funeste croît dans des morceaux de terre pleins de verdure, il est bas, rempli de feüilles, & son tronc est fort gros. J'ai entendu dire à plusieurs personnes qu'on en employoit le bois à faire des ouvrages de marqueterie; car il est fort bien grainé, mais on ne le peut couper sans peril, puisqu'il est si venimeux, qu'il se forme sur le champ une vessie dans la partie coupée. Voici ce que j'en ai appris. Un François s'étoit mis un jour sous un de ces arbres pour prendre le frais dans une des isles de *Sambales*, & comme il avoit plû, l'arbre dégoutta sur sa tête & sur son estomac, ces gouttes d'eau y formerent des pustules si dangereuses qu'on eut beaucoup de peine à lui sauver la vie, & il lui en est resté des marques semblables à celles de la petite verole.

Il y a encore en ce pays-là une plante que

que les Indiens appellent *Silk graff*, c'eſt une eſpece de jonc qui croît en abondance dans les lieux humides, ſa racine eſt pleine de nœuds & pouſſe des feüilles ſemblables à une lame d'épée ; ſes feüilles ont juſqu'à deux aunes de long & ſont déchiquetées ſur les bords comme une ſcie. Les Indiens les coupent, les font bien ſecher au ſoleil, & ils les battent enſuite dans un morceau d'écorce, & quand il n'y reſte plus que les filets, ils les tordent comme ceux des arbres de *Maho* pour en faire toutes ſortes de cordages, mais particulierement des filets pour prendre de petits poiſſons. Dans la Jamaïque, les Cordonniers ſe ſervent de *ſilk-graff* pour faire leurs fils ; car il eſt plus fort que nos chanvres. Les femmes Eſpagnoles en font de bas qu'on appelle bas de *ſoye d'herbe*, qu'elles vendent fort cher. Elles en font auſſi une ſorte de lacets jaunes, dont les femmes moreſſes ſe ſervent fort dans les plantations des Indes Occidentales.

On trouve dans ce même pays quantité d'arbres qu'on nomme *bois leger*, à cauſe de ſa legereté, il eſt de la groſſeur d'un ormeau fort droit, & ſa feüille reſſemble aſſez à celle du noyer. Un homme ſeul en peut porter beaucoup, il eſt blanc ;

mais plus raboteux que le sapin, je ne sçai s'il est spongieux comme le liege; mais il est si leger que quatre souches soûtiennent aisément sur l'eau deux ou trois hommes. Les Indiens en liant les plus petites souches avec des cordes de *mahot* en font de fort bons planchers: ils en font encore des chevrons qu'ils croisent de distance en distance, & qu'ils chevillent avec de longues pieces de bois de *macaïb*, & ils se servent de cette espece de bateaux dans les endroits où les canots manquent pour passer, ou pour croiser une grande riviere, ou pour y pêcher.

Ils ont un autre arbre appellé *bois blanc*, dont le tronc est d'environ dix-huit ou vingt pieds de long, & qui ressemble à un grand saule; sa feüille est tres petite, & en la voyant, on croit que c'est du sené; le bois en est fort dur, serré, pesant & plus blanc qu'aucun bois que j'aye jamais vû en Europe; il seroit fort bon pour des ouvrages de marqueterie.

Les *tamarins* sont longs & gros, l'arbre qui les porte vient ordinairement auprés des rivieres, dans un terroir sablonneux, ce sont des fruits à noyaux qui ressemblent assez aux dattes: les meilleurs *tamarins* sont noirâtres ou bruns, luisans & moûs. L'arbre est de la grosseur d'un pru-

nier, ſes feüilles reſſemblent à celles du myrte; les boutons & fleurs ſont blanches : il ſort du milieu quatre filamens blancs & déliez, d'où ſe forme une eſpece de gouſſe qui eſt au commencement verte, & devient cendrée à meſure qu'elle mûrit; & ces gouſſes renferment quelques graines épaiſſes & inégales. La chair en eſt noire & aride, ſes fleurs ſuivent toûjours le cours du ſoleil; elles s'ouvrent à ſon lever & ſe ferment à ſon coucher. Les *tamarins* ſont bons contre toutes ſortes de fievres pourprées & contre l'alteration & l'inflammation du foye. Le jus qu'on tire des feüilles ou l'eau dans laquelle elles ont trempé, lâche le ventre & fait mourir les vers des enfans. Les feüilles de cet arbre ne meurent point l'hiver. On trouve des arbres de cette eſpece dans les jardins du Caire; mais on les tranſporte de l'Amerique Septentrionale ou de l'Arabie.

L'arbre qui porte le fruit appellé *Locuſt* croît dans le continent, le ſauvage ſur tout s'y trouve en abondance, il n'eſt pas fort different des *tamarins*. On y voit auſſi un arbre bâtard qui produit la *canelle*, il a une gouſſe plus-courte que celle des feves, mais auſſi plus épaiſſe.

On a dans le pays de deux ſortes de

poivre, l'un appellé *poivre à la cloche*, & l'autre *poivre à l'oyſeau*, & il y en a de tous deux en abondance. Une herbe ſauvage ou un arbriſſeau d'une aune de haut les produit. Les Indiens en conſomment beaucoup, mais principalement du *poivre à l'oyſeau* qu'ils eſtiment plus que l'autre. Ces peuples ont auſſi une eſpece de bois rouge qui pourroit être tres propre pour les teintures. Les arbres dont on le tire ont trente ou quarante pieds de hauteur, & ſont plus gros que la cuiſſe ; l'écorce eſt pleine d'entailles & de concavitez, & quand le bois eſt coupé il paroît d'un jaune rouge. Les Indiens le mêlent avec une certaine ſorte de terre qu'ils ont dans le pays, & en teignent leurs cotons dont ils font des robes : en faiſant boüillir ce bois & cette terre enſemble pendant deux heures dans de l'eau claire, la terre & l'eau deviennent rouges comme du ſang.

Les Indiens ont encore pluſieurs racines qu'ils plantent, comme des *Porates* & des *Jams*, ils les font rôtir & les mangent. Il y a de deux ſortes de *jams*, de blancs & de couleur de pourpre. Ils ont une autre racine appellée *caſſava* qui reſſemble aſſez à des panais ; mais il y en a de deux eſpeces, une douce & une venimeuſe : ils rôtiſſent la douce & la mangent de mê-

me que les *potates* : à l'égard de la venimeuse, ils la pressent, & aprés en avoir fait sortir le jus qui est fort dangereux, ils râpent une partie de ce qui reste & la reduisent en poudre : ils font une pâte de l'autre qu'ils étendent sur une pierre, sous laquelle il y a du feu, ils jettent ensuite de cette poudre sur la pierre, qui venant à s'échauffer cuit la pâte qui est ferme & brune : ils la pendent ensuite sur les maisons & sur les hayes pour la faire secher : on s'en sert communément au lieu de pain dans la Jamaïque (*a*) & dans les autres isles Occidentales.

(*a*) On doit se souvenir que la Jamaïque est une isle de la mer du Nord au midi de l'isle de Cuba & à l'Occident de l'Espagnole.

CHAPITRE V.

Port de Portobelo ; bonté du païs.

OUTRE les plantes dont j'ai parlé dans le Chapitre précedent, il croît dans le continent du tabac, comme dans la Virginie ; mais il n'a pas tant de force à cause peut-être que les Indiens de ce pays-là ne le travaillent pas ni ne le transplantent, & c'est ce qu'ils n'entendent pas bien : ils se contentent de le semer dans leurs plan-

tations ; & quand il eſt ſec & nettoyé, ils le dépoüillent de ſes feüilles qu'ils mettent l'une ſur l'autre, & en les roulant toutes enſemble, ils en font un rouleau de deux ou trois pieds, au milieu duquel ils laiſſent un petit trou. Lorſqu'ils ſont en compagnie & qu'ils veulent fumer, un jeune garçon allume un bout du rouleau, & moüille l'autre pour l'empêcher de brûler trop vîte. Ce préliminaire obſervé, celui qui veut fumer met le rouleau dans ſa bouche comme une pipe, & ſouffle au travers du trou la fumée au viſage de tous ceux qui ſont dans l'aſſemblée, & dont chacun a autour du nez une eſpece d'entonnoir pour mieux recevoir la fumée qu'ils reſpirent avec un grand plaiſir.

L'on trouve pluſieurs rivieres juſqu'au midi, & ſur tout une appellée la *riviere d'or*, parce qu'elle porte de la poudre d'or en quantité. Les Eſpagnols y envoyent de Panama & de ſainte Marie, leurs eſclaves pour en ramaſſer. La riviere la plus voiſine de la *riviere d'or* eſt celle de ſainte Marie, ainſi appellée à cauſe de la ville qui porte ce nom, & que les Eſpagnols de Panama on fait bâtir tant pour y mettre une garniſon & y faire des magaſins, que pour aſſurer une retraite à leurs travailleurs dans la riviere d'or.

Riviere d'or avec des esclaves.

Voici de quelle maniere ils amaſſent l'or : ils ont de petits plats de bois creux qu'ils enfoncent dans l'eau & qu'ils retirent pleins d'or, d'eau & de ſable ; ils ſecoüent le plat ; le ſable comme plus leger, s'éleve de lui-même au deſſus de l'eau, & l'or demeure au fond. Cela étant fait ils font ſecher l'or au ſoleil, & le broyent enſuite dans un mortier, aprés quoi ils l'étendent ſur du papier, & enfin lorſqu'ils ont paſſé par deſſus une pierre d'aiman pour en attirer tout le fer & le nettoyer, ils le mettent dans une bouteille ou dans une calebaſſe. Ils ne travaillent que l'Eté, & encore ne travaillent-ils que trois mois de cette ſaiſon.

Ce pays eſt aſſez bon. La plus grande partie eſt couverte de bois, & l'autre a été défrichée par les Indiens Eſpagnols tributaires de *Portobelo*.

Le Port de *Portobelo* (*a*) eſt tres beau, grand, & commode pour les vaiſſeaux, ſon embouchure eſt étroite, mais elle s'élargit par le dedans : les galions d'Eſpagne y trouvent un bon abri quand ils viennent en cette ville chercher les treſors du Perou, que l'on y apporte de Pa-

(*a*) Portobelo eſt une ville de la côte ſeptentrionale de l'iſthme de Panama, elle eſt à dix-huit lieuës de la ville de ce nom.

nama par terre : l'entrée du Port est défenduë par un fort qui est à main gauche en entrant : ce fort est bien fortifié, & le passage est plus aisé par la droite où il y a un autre fort à la verité, mais beaucoup plus foible : la ville est au bas du Port, & elle s'étend le long du rivage en forme de croissant. On voit au milieu un fort assez bas & environné de maisons, à l'exception du côté de la mer. A l'Occident de la ville & environ à cinquante pas du rivage, il y a encore sur une petite élevation un autre fort plus grand & plus fortifié que les autres, mais il est commandé par une montagne voisine : il peut y avoir dans tous ces forts deux ou trois cents soldats Espagnols en garnison. La ville est longue & étroite, les Eglises & les maisons sont assez belles : elles sont bâties à la maniere des Espagnols : cette ville n'est défenduë du côté de la campagne par aucune muraille, ni même par aucun ouvrage. Du côté de l'Est on est obligé de sortir par le chemin qui conduit à Panama à cause des montagnes qui bouchent le passage : vers le midi, il y a les écuries du Roi qui sont fort longues ; elles sont destinées pour les mules qu'on employe sur le grand chemin de Portobelo à Panama. La maison du

Gouverneur communique un grand fort qui est à l'extrémité de la ville : on y trouve une petite baye avec un pont pour la traverser. Il y a auprés des écuries un ruisseau d'eau douce.

Portobelo est un endroit fort mal sain, car outre qu'il est bas & marécageux, la mer en se retirant laisse dans le port le rivage à sec, & comme c'est une bouë noire & puante, dés qu'elle est échauffée par la chaleur du climat, elle exhale des vapeurs empoisonnées. Vers le midy & du côté de l'Orient, le pays s'éleve en petites montagnes, dont les unes sont pleines de bois, & les autres d'une terre nommée *Sananach*. On ne trouve pas beaucoup d'arbres fruitiers, non plus que de plantations aux environs de la ville.

Il n'y a pas dans ce pays-là une grande diversité d'animaux, mais le terroir est si fertile que si l'on en défrichoit la partie la plus considerable qui consiste en bois, l'on en feroit d'excellens pâturages pour les troupeaux noirs, pour les cochons sur tout, & pour toutes les autres bêtes qu'on voudroit apporter d'Europe.

On y voit une espece de cochon que les Indiens appellent *Pecary*, il est fait à peu prés comme les cochons de la Virginie. Il est noir & a de petites jambes tres courte ;

il ne laisse pas cependant de courir fort vîte : ce qu'il y a de remarquable dans cet animal, c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sous le ventre, il l'a sur le dos, de plus ce qui est encore surprenant, c'est que si l'on en tuë un & que l'on ne lui coupe pas le nombril, en moins de deux ou trois heures sa chair se corrompt si fort, que l'on ne peut absolument en manger ; mais si au contraire on le coupe, elle se conserve fraîche pendant plusieurs jours. Au reste la viande en est fort nourrissante, tres saine & de bon goût. Ces animaux s'attroupent ordinairement. Les Indiens les chassent avec leurs chiens, les frappent avec leurs lances, ou leur tirent des fleches ; ils ont encore une autre espece de cochon sauvage qu'ils nomment le *Warrie*. Il a de petites oreilles & de grandes défenses : il est tout couvert de poil, ou d'une soye fort épaisse. C'est un animal feroce, & qui attaque toutes les autres bêtes qu'il trouve en son chemin. On le chasse de la même façon que le *Pecary*, il n'est pas moins bon à manger ; mais il n'a pas le nombril sur le dos, & il n'est pas necessaire de le lui ôter pour le conserver, il a beaucoup de rapport avec nos sangliers, & sur tout pour la chair qui en a fort le goût. On trouve aussi dans le même pays une grande

quantité de bêtes fauves semblables à nos daims. Les Indiens ne vont jamais à la chasse de ces animaux. Ils n'en tuent pas un seul, & n'en veulent absolument point manger, quoique la chair en soit tres bonne. Pour nous c'étoit ce que nous mangions avec plus de plaisir : je ne sçai s'ils en usent ainsi par superstition, ou par quelque autre raison ; mais il est certain que quand ils nous en voyoient manger, ils en paroissoient fâchez, cependant ils attachent en certains endroits de leurs maisons & conservent avec soin les cornes de daims, c'est-à-dire celles que ces animaux laissent tomber.

Les chiens de ce pays-là sont fort petits & mal-faits, leur poil est rude & long, & ils ne servent gueres qu'à aboyer, & à faire lever le gibier, ils sont si peu dressez que de deux ou trois cents bêtes qu'ils feront lever en un jour, ils n'en prendont pas quelquefois quatre, & encore ce n'est jamais à la course ; mais c'est en faisant entrer la bête dans une baye, où ils la tiennent bloquée jusqu'à ce que les chasseurs soient arrivez.

Les lapins appellez par les Anglois *Lapins des Indes*, sont gros comme nos lievres ; mais ils n'ont point de queuë, & n'ont que des oreilles fort courtes ; d'ail-

leurs les ongles de leurs pieds sont tres longs. Ils se fourrent dans les racines des arbres, & ne font point de terriers comme les nôtres. Il n'y en a pas une grande quantité, car les Indiens aiment fort cette chasse, & en détruisent par consequent beaucoup. La chair de ces petits animaux est excellente.

Il y a dans les isles de l'Amerique de grosses araignées qui ne sont pas venimeuses. On m'a assuré qu'il y avoit des serpens à sonnettes, mais je n'en ai point vû. Les Indiens ont des poux à la tête qu'ils prennent avec leurs doigts, & qu'ils mangent. Il y a de plus en ce pays-là une sorte d'insecte assez semblable au limaçon: la partie superieure de son corps sort de la coquille. Il a de petites griffes, & entre autres deux principales comme l'écrevisse de mer. La partie qui est dans la coquille est bonne à manger, & sur tout la queuë dont le goût approche de celui d'une moelle sucrée. Ces insectes se nourrissent sur la terre de ce qui tombe des arbres, & ils ont sur le cou un petit sac dans lequel ils ramassent la nourriture, & en font une espece de provision, ils en ont un autre en dedans qui est rempli de sable, & qu'il faut vuider lors qu'on veut les manger. Ils ont encore

du sable le long du corps. Si l'on ne l'ôtoit pas, il croqueroit sous les dents, ce qui rendroit cette viande désagreable. L'huile de ces insectes est un remede souverain pour les détorses & les contusions. Nous l'apprîmes des Indiens, & nous en faisions souvent l'experience.

Au reste nous cherchions ces bêtes moins pour les manger, que pour en tirer l'huile qui est jaune comme de la cire, & qui a la même consistance que l'huile de palme. Si par hazard ils mangent des *pommes de manchivel* qu'ils trouvent quelquefois dans leur chemin, leur chair en est tellement infectée, qu'elle empoisonne ceux qui ont le malheur d'en manger sans avoir examiné auparavant par le tact & l'odorat la qualité de leur chair.

On trouve dans ces isles beaucoup de lezards verts & rouges, mais ceux qui sont dans les bois taillis & dans les marécages sont noirs. Il n'y en a point de gros, ni qui ait plus d'un pied de long. Je n'ai pas remarqué que les Indiens mangeassent de ces animaux, qui sont d'ailleurs assez familiers. On souffre tranquillement qu'ils grimpent au haut des maisons, & qu'ils descendent sans leur faire aucun mal. Il y a sur la côte du Nord du poisson en abondance : en voici quelques especes particulieres.

Le *Tarpon* est un gros poisson tres ferme, on le coupe par tranches de même que le saumon : il y en a qui pesent jusqu'à cinquante ou soixante livres, & l'on tire de sa graisse beaucoup d'huile. On trouve aussi du *Sharks* ou *Goulu* dans ces mers.

On y voit encore un poisson assez semblable au *Sharks*, mais beaucoup plus petit, sa bouche est plus longue & plus étroite, & il est beaucoup meilleur à manger. Nos matelots appellent ordinairement ces poissons, *Chiens de mer* : ils n'ont qu'un rang de dents.

Le *Cavally* est un poisson long & menu qui ressemble fort au maquereau, il est d'un goût excellent, de même qu'un autre poisson qu'on nomme *vieille Femme*, qui est d'une forme plate.

Les Paracoods sont des poissons ronds & de la grosseur d'un brochet, mais ils sont ordinairement plus longs, ils ont la chair tres bonne & fort delicate, sur tout ceux de la mer du Nord ; mais il faut remarquer une chose assez singuliere, c'est qu'il y a quelques endroits dans cette même mer, où l'on n'y sçauroit pêcher de *Paracoods* qui ne soient empoisonnez, soit que cela vienne de la nourriture particuliere qu'ils y prennent, ou d'une autre

cause ; il est certain que j'ai connu bien des gens qui ont été si fort malades pour en avoir mangé, que les uns en sont morts, & que les cheveux & les ongles en sont tombez aux autres. Il est vrai aussi que le *Paracood* porte avec lui son contrepoison ; c'est l'épine même du dos de ce poisson qui en est un merveilleux. On la fait secher au soleil, & l'on la reduit en poudre ; & s'il arrive qu'on se trouve mal aprés avoir mangé de ce poisson, il ne faut que prendre une pincée de cette poudre dont on a soin de faire provision, & l'avaler dans quelque liqueur, & l'on est gueri sur le champ. Il y en a qui prétendent que pour distinguer un *Paracood* empoisonné d'avec un qui ne l'est pas, il ne faut qu'examiner le foye & le goûter ; s'il est doux, il n'y a rien à craindre ; mais s'il est amer, c'est une marque sûre, dit-on, que le poisson est empoisonné.

Il y a encore une autre sorte de poisson sur la côte de la mer du Nord, que nos matelots appellent *Gar*, il a deux pieds de long, & on lui voit sur son museau un grand os qui est de la longueur de la troisiéme partie de son corps. Ces sortes de poissons vont à fleur d'eau presque aussi vite que des hirondeles, & ils bondissent

à tous momens ; mais comme l'os qu'ils ont au museau est si pointu & si dur, qu'ils s'en servent quelquefois pour percer des canots, il est fort dangereux pour un homme qui nage de se trouver à leur passage ; leur dos paroît bleuâtre, & leur chair est tres bonne à manger.

Il y a aussi des *Soulpins* qui ne sont pas moins bons. C'est un poisson long d'un pied, tout garni de piquants. L'on en pêche une grande quantité dans ces mers.

Outre les poissons que je viens de nommer, il y en a plusieurs autres especes dans la mer du Nord, comme des *Knooks*, des *Stinrais*, des *anguilles*, des *Parrot-fish*, & quelques autres encore que je n'ai pas eu occasion de voir, car c'est une mer tres abondante en poissons. Il y en a aussi à coquille en grand nombre, & de toutes sortes de façons.

On y voit des *Conchs*, la coquille de ce poisson est fort grande, & elle est torse en dedans comme celle du limaçon, l'ouverture en est plate & proportionnée à sa grosseur, elle a en dedans la couleur de la nacre de perle, mais au dehors elle est raboteuse, & le poisson est si limoneux, qu'il le faut bien nettoyer avec du sable avant que de le faire rôtir. La chair en est ferme & dure, & c'est pour

celà qu'on la bat, aprés qu'on l'a vuidé ; alors elle est delicieuse & excellente à manger. On trouve aussi dans les rochers des *Perinwincles* en aussi grand nombre qu'on veut. C'est un petit poisson qui n'est pas mauvais, & on le tire hors de sa coque avec un poinçon. Les *Limpits* s'attachent aussi aux rochers, & sont beaucoup meilleurs que les *Perinwincles*.

Il n'y a ni huitres ni écrevisses de mer sur la côte : on voit seulement quelques écrevisses aussi grosses que celles de mer dans les rochers de *Sambaloës* ; mais il leur manque les deux grandes griffes, & l'avantage qu'elles ont d'un autre côté, c'est d'être aussi delicieuses que les écrevisses de mer sont mauvaises.

Ce qui a plus fixé mon attention en ce pays-là, c'est l'adresse des Indiens à la pêche. Ils ne pêchent pas toûjours de la même maniere, ils le font differemment suivant les endroits où ils sont. Dans les embouchures des rivieres sur les côtes de la mer, & dans les bayes sablonneuses où il n'y a point de rochers, ils se servent de filets semblables à nos tirasses, & faits d'écorce de *Maho* ou de *Soye d'herbe*, qu'ils apportent dans leurs canots.

Les canots sont des machines toutes d'une piece, faites d'un seul tronc d'ar-

bre. J'ai déja parlé des arbres dont ils se servoient pour cet usage, car ils n'y sont pas tous propres, ni prés de là ; ils arrondissent ce tronc par les deux bouts, ensuite ils le creusent avec un fer, ils laissent au fond l'épaisseur de deux doigts, & au bord celle d'un doigt, & ils font brûler de la paille sur cette concavité, de peur que le soleil ne fasse fendre cette barque, ou que les vers ne s'y mettent. Les bords sont fortifiez par des jambages, ou par des ceintres, & à chaque bout du canot il y a une espece de galion de la longueur d'un pied, & de l'épaisseur d'une paume, par lequel les Indiens prennent leur canot, & le chargent sur les épaules, quand ils le veulent mettre sur l'eau ou l'en tirer. Ils ont coûtume dés qu'ils sont de retour, d'emporter leurs canots avec eux, & de les poser sur quatre pieux pour les faire secher, & pour les empêcher par là de pourrir, & les rendre en même-temps plus legers ; ils tiennent une espece de timon à la poupe, & se servent de rames faites à peu prés comme les nôtres pour conduire leur petit bateau. Ces bâtimens sont de differentes grandeurs. Les canots des pêcheurs ont ordinairement seize pieds de long sur deux de large. Ceux qui sont destinez à la

guerre ou au transport des marchandises, ont trente-cinq à quarante pieds de longueur, cinq de largeur, & trois de hauteur. Il y en a même qui peuvent contenir cinquante ou soixante hommes armez. Les petits canots ne peuvent contenir en largeur qu'un seul homme, mais ils en portent facilement sept ou huit assis de suite, selon la longueur du bâtiment. Ils rament en cette posture, & voguent avec une vîtesse incroyable, sur tout dans une eau calme, où un seul homme peut facilement mener un petit canot; & comme il arrive souvent qu'un bâtiment si leger renverse, & qu'ils sont faits à cela, ils sçavent le retourner, & puiser l'eau fort adroitement.

Pour revenir à nos pêcheurs, j'ai déja rapporté une maniere singuliere dont ils se servent pour prendre les poissons; mais dans les pays de montagnes, dans les courans rapides, & dans les bancs où il y a des rochers, ils vont le long des bancs en remontant la riviere; ils regardent attentivement dans l'eau pour voir le poisson; & quand ils en voyent quelqu'un à leur gré, ils s'y jettent, & le poursuivent à la nage; ce qui ne doit point paroître surprenant, car j'ai parlé ailleurs de leur habileté à nager. Si le poisson effrayé se

retire dans les trous des bancs, ce qu'il fait presque toûjours, ils y enfoncent leurs mains, les cherchent, & les prennent comme nous faisons les écrevisses dans nos rivieres. La nuit ils se servent de torches de bois leger, & avec cela ils font le même manege que le jour. Lorsqu'ils veulent apprêter leur poisson, ils en ôtent premierement les boyaux, aprés quoi ils le font boüillir dans un pot de terre, ou bien ils le font griller sur des charbons. Ils font leur sel de l'eau de la mer dont ils mettent plusieurs pintes dans des pots de terre, ils le font boüillir & évaporer jusqu'à ce que le sel demeure au fond comme une croûte, ils la prennent alors, & s'en servent. Comme il y a assez de façon à faire le sel de cette maniere, ils le ménagent, & en sont même fort avares; ils salent seulement le poisson qu'ils veulent garder; mais pour celui qu'ils mangent frais, ils ne l'assaisonnent qu'avec du poivre, dont d'un autre côté ils sont si prodigues qu'ils en mettent toûjours trop dans tout ce qu'ils mangent.

CHAPITRE VI.

Des Oiseaux de differentes especes.

CEs peuples ont plusieurs especes d'oiseaux, dont il y en a quelques-unes qui nous sont absolument inconnuës. Il y en a entre autres un qui est tres beau; ils le nomment *Chicaly*, son chant ressemble assez à celui du coucou, mais il est plus aigu & plus bruyant. C'est un oiseau gros & long, qui a une longue queuë qu'il porte toûjours droite. Ses plumes sont mêlées de rouge, de bleu & de blanc, & les Indiens s'en font une espece de tablier. Ces oiseaux se tiennent ordinairement sur des arbres, ils volent de l'un à l'autre, & sont rarement à terre. Ils se nourrissent de fruits, & leur chair est noirâtre, mais d'un goût assez agreable.

Le *Quam* est encore un oiseau de terre gros & long, qui se nourrit aussi de fruit, & qui vole d'arbre en arbre. Ses aîles sont d'une couleur brune, mais les plumes de sa queuë sont noires, courtes & droites. Cet oiseau est meilleur à manger que celui dont je viens de parler.

On voit en ce pays-là un autre oiseau roussâtre, assez semblable à la perdrix,

il a les jambes plus longues, la queuë petite ; il court sur la terre, & ne vole que rarement. Sa chair est excellente, & ne le cede point à nos meilleures perdrix.

Le *Corrosou* est un grand oiseau de terre, il est noir, pesant, & gros comme une poule d'Inde ; mais la femelle n'est pas si noire que le mâle, qui a sur sa tête une belle hupe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir quand il lui plaît. Il a la gorge d'un cocq d'Inde ; mais la femelle ne l'a pas de même, & n'a pas non plus de plumes sur la tête. Ils vivent sur les arbres, & se nourrissent de fruits. Ils chantent, ou du moins ils font du gosier un ramage qui paroît agreable aux Indiens, qui s'étudient à les contrefaire. Ils y réüssissent si bien que ces pauvres oiseaux y sont souvent trompez, & leur répondent aussi-tôt. C'est par là qu'on découvre où ils sont, & qu'on les tuë. Leur chair est un peu dure, & n'est pas de fort bon goût. Il faut remarquer que les Indiens font un trou, & y enterrent les os du *Corrosou*, ou bien ils les jettent dans la riviere, de peur que leurs chiens n'en mangent ; parce, disent-ils, que si les chiens en avoient mangé, ils deviendroient sur le champ enragez. On tuë le

Corrosou à coups de fleches. Il y a encore en ce pays-là des perroquets bleus & verts en grande abondance. On voit aussi plusieurs *Paraquites* qui sont verts pour la plûpart, ils volent en troupes, & ne se mêlent point avec les perroquets.

On y trouve enfin d'autres oyseaux qu'on appelle *Macaw*; ils sont faits à peu prés comme les perroquets; mais ils sont bien plus grands, & ils ont une queuë fort épaisse, & qui est terminée par deux ou trois longues plumes rouges ou blanches qu'ils traînent aprés eux; le reste du corps de ces oyseaux est garni de plumes blanches, rouges & vertes; il y en a quelques-uns qui ont les aîles bleuës & les autres rouges, ils ont avec cela un bec jaune & fait comme celui d'une oye, & ils font le matin un grand bruit. Les Indiens gardent chez eux ces oyseaux & les apprivoisent comme nous faisons les perroquets & les pies, aprés qu'ils les ont tenus enfermez quelque temps, & qu'ils leur ont appris à prononcer quelques mots Indiens ou de leur langage; ils leur donnent la liberté de sortir pendant le jour, & ces animaux s'en servent pour aller dans les bois chercher les oyseaux sauvages de leur espece, qu'ils amenent avec eux le soir dans les maisons des Indiens, où ils ne man-

quent pas de revenir ; on ne sçauroit voir un plus bel oyseau, & la chair, quoique dure & noire, est d'un assez bon goût.

On y voit beaucoup de Cormorans, ils ressemblent à des canards, mais ils ne sont pas si gros, ils sont noirs & marquetez de blanc sur l'estomac. Quoiqu'ils ayent les pieds faits comme le gibier de riviere, ils ne laissent pas de se percher sur les arbres & sur les arbrisseaux tout le long de la côte. On ne mange point de ces oyseaux ; car la chair en est de tres mauvais goût.

Il y a des *pies de mer* en quantité, elles sont plus petites que les nôtres, mais c'est la même figure & le même plumage. On trouve beaucoup d'oiseaux de mer dans les Indes, sur tout des pelicans.

Le pelican est un assez gros oiseau, il a un grand bec & de petites jambes semblables à celles d'une oye. Il a un long cou & une espece de hupe comme le cygne. Ses plumes sont d'un gris brun, & ses pieds larges & patus comme ceux des pigeons ainsi nommez. Il lui pend un sac sous la gorge, qui, lorsqu'il est plein, est plus gros que les deux poings. Ce sac est une membrane fine & déliée, d'une couleur cendrée, mais qui n'a aucun rapport à un sac de cuir, comme quelques Auteurs veulent le soûtenir : cette poche est sou-

vent

vent la cause de la mort de cet oiseau, car les matelots ne tuent les pelicans que pour avoir ces sortes de sacs dont ils font des poches à tabac. Ces oiseaux volent pesamment & fort bas, ils ne se nourrissent que de poisson, & ils ne sont bons à manger que quand ils sont jeunes.

Le pelican fait son nid autour des lacs, mais les serpens tuent souvent les petits. On dit que cet oiseau les fait morts, & que les voyant ainsi, il se pique la poitrine de son bec jusqu'à ce qu'il en ait fait sortir le sang; les petits en étant arrosez, reprennent aussi-tôt la chaleur de la vie.

Les Peres de l'Eglise ont dit à propos de cela que notre Sauveur avoit été un divin pelican, qui voyant les hommes morts dans le peché, & se sentant ému par les entrailles de sa compassion, a frappé sa sacrée poitrine par une lance dont est sorti le sang avec lequel il a arrosé les playes mortelles de nos ames: par celles de son corps, ajoûtent-ils, & par sa mort il nous a donné la vie, par ses blessures il a gueri les nôtres. . . . .

Il y a aussi des chauve-souris dans les Indes, elles sont aussi grosses que des pigeons: leur aîles sont larges & longues à proportion de leur corps, & ont aux

jointures des griffes fort aiguës, elles cherchent les vieilles maisons, & sur tout les lieux deserts & abandonnez.

Outre les mouches & les moucherons on y voit des bourdons & des mouches gueſpes de pluſieurs ſortes, & particulierement des mouches qui brillent la nuit comme des vers luiſans; quand il y en a un grand nombre enſemble, on les prendroit pour des étincelles de feu.

Les Indiens ont auſſi des abeilles, & par conſequent du miel & de la cire; mais il y a de deux eſpeces d'abeilles en ce pays-là, les unes ſont épaiſſes & courtes, & d'une couleur qui tire ſur le rouge, & les autres ſont noirâtres, longues & déliées. Elles font leur miel dans des troncs d'arbre. Les Indiens y enfoncent leurs bras pour en prendre les gateaux, & quand ils les retirent, ils ſont tout couverts d'abeilles, mais elles ne piquent point. Les Indiens mêlent le miel avec l'eau, & avalent avec plaiſir cette mixtion fade & dégoûtante. Les fourmis n'y manquent pas non plus, elles ont des aîles, & volent prés des côteaux; elles ſont groſſes & longues, elles piquent & ſont fort incommodes, ſur tout lorſqu'elles ſont une fois entrées dans les maiſons: ce qu'elles font aſſez ſouvent.

J'ai remarqué dans les Indes une espece d'oiseau qu'on appelle dans ce pays-là *Woodpecker*; ils ressemblent parfaitement à nos pivers, & ils ont comme eux le bec long & menu, & des griffes avec lesquelles ils montent le long des arbres, mais ils sont un peu plus petits, & leurs pieds sont blancs & noirs; d'ailleurs leur chair est tres mauvaise, nous l'avons experimenté dans des occasions où nous ne pouvions faire autrement.

Ils ont autour de leur maison une grande quantité de toute sorte de poules apprivoisées. Il y en a de deux especes; les unes sont de la grosseur & de la figure des nôtres, elles ont une hupe sur la tête, & un plumage de differentes couleurs: les autres sont plus petites, & ont autour des jambes des plumes comme nos pigeons patus. Elles ont aussi des queuës fort épaisses qu'elles portent droites, & le bout de leurs aîles est noir. Cette derniere espece ne se mêle point avec la premiere, elles chantent un peu devant le jour de la même maniere que nos cocqs, elles ne vont pas courir dans les bois, elles demeurent toûjours prés des maisons. La chair de ces deux sortes de poules est tres bonne, aussi-bien que leurs œufs; elles sont ordinairement fort grasses,

car les Indiens leur donnent quantité de maïs, ce qui est tres propre à les engraisser.

CHAPITRE VII.

Des mœurs & des coûtumes des Indiens qui habitent ces endroits-là.

NOus avons parlé du terroir, des animaux, des poissons & des oyseaux des côtes de la mer du Nord & du Sud; il faut à present dire quelque chose des mœurs & des coûtumes des Indiens qui habitent ces cantons.

La taille ordinaire des hommes est de cinq ou six pieds, ils sont droits, fort bien faits, & ont tres bon air: ils ont les os fort gros, & la poitrine large. L'on ne voit point parmi eux de bossus, ni personne qui soit difforme. Ils sont souples, vifs, & courent tres legerement.

Pour les femmes, elles sont petites & épaisses; les jeunes sont grasses, mais bien faites, car leur embonpoint ne gâte pas leur taille, elles ont l'œil vif & le regard assez flateur: les hommes & les femmes en general ont le visage rond, le nez court & écrasé, les yeux gros & fort brillans, quoiqu'ils soient presque

tous gris, le front élevé, les dents blanches & bien rangées, les levres fines, la bouche belle & peu fenduë, & le menton bien proportionné. Les personnes de l'un & de l'autre sexe ont des cheveux noirs, tres forts, & si longs qu'ils leur descendent jusqu'au milieu du dos; les femmes les attachent avec un cordon sur la nuque du cou, & les hommes les laissent pendre dans toute leur longueur. Les uns & les autres le démêlent avec leurs doigts, ou les peignent avec une espece de peigne qu'ils font de bois de *Macaw*. Ce peigne est composé de plusieurs petits bâtons longs de cinq ou six pouces, & pointus des deux côtez, comme les bâtons de nos gantiers; ils en lient dix ou douze ensemble par le milieu où ils sont plus épais, & les extrémitez étant écartées, chaque côté leur sert de peigne, ils sont fort longtemps à se peigner, tant ils y prennent de plaisir; mais ils s'arrachent la barbe & tout autre poil, excepté celui des paupieres & des sourcils: ce sont les femmes qui font cette operation, elles se servent pour cela de deux petits bâtons entre lesquels elles prennent les cheveux, & ensuite elles les arrachent.

Leur teint naturel a la couleur du cuivre, ou d'une orange tannée, & leurs

sourcils sont noirs comme du geai ; ils ne les teignent point non plus que leurs cheveux, ils les frottent seulement avec de l'huile pour les rendre plus luisans, de la même maniere que les autres Indiens ont soin de s'en oindre le corps pour rendre leur peau plus douce & plus unie, & pour l'empêcher de secher. Les Indiens se peignent le corps, & peignent même aussi quelquefois leurs enfans dés qu'ils sont nez ; ils dessinent sur toutes les parties, & principalement sur le visage, des figures d'oiseaux, d'hommes, d'arbres, de bêtes, ou de tout ce qui leur vient dans l'imagination ; mais ces figures ne sont ni bien dessinées, ni fort ressemblantes aux choses qu'elles doivent representer. Ce sont les femmes qui font ces ouvrages, & l'on peut dire que si elles ne peignent pas avec beaucoup d'habileté, ce n'est pas leur faute, car elles y prennent un plaisir extrême, & y apportent tous leurs soins. Les couleurs dont elles se servent le plus souvent, sont du rouge, du jaune & du bleu. Elles les délayent avec une espece d'huile qu'elles gardent dans des calebasses destinées à cet usage, & les mettent sur la peau avec des pinceaux qui sont faits comme ceux de nos barboüilleurs. Cette peinture ne s'efface

point durant quelques semaines, on la rafraîchit dés qu'elle commence à se ternir ; mais les plus belles figures qui sont faites par leurs plus habiles Peintres, sont peintes d'une autre maniere. Ils font d'abord sur la peau une ébauche de la figure qu'ils ont envie de peindre avec le pinceau & la couleur, aprés quoi ils piquent tout autour avec une pointe d'épine, jusqu'à ce que le sang en coule ; ils frottent ensuite cet endroit avec les mains qu'ils ont trempées dans la couleur qu'ils veulent employer, & cette peinture est absolument ineffaçable.

Lorsque les hommes vont à la guerre, ils se peignent entierement leurs visages de rouge, les épaules & l'estomac de noir, & le reste du corps de jaune ou de quelque autre couleur, ce qui fait une bigarrure fort plaisante : ils se lavent le soir dans la riviere avant que de se coucher : ils ne portent point d'habits ordinairement ; les femmes ont seulement à la ceinture un morceau de toile, ou une piece de drap qui est attachée derriere les reins avec du fil, & qui leur tombe jusqu'aux genoux, & quelquefois jusques à la cheville du pied, elles font cette maniere de jupe avec du coton ; mais elles aiment mieux quelque vieux morceau de drap,

pour lequel elles donneront volontiers quelque autre chose aux Indiens leurs voisins, qui sont sous la domination des Espagnols, & l'on ne sçauroit faire un plus grand plaisir à ces sortes d'Indiennes, que de leur donner quelque morceau de drap.

Les hommes, comme je l'ai dit, vont ordinairement tout nuds, ils ont seulement un petit vaisseau d'or ou d'argent, ou du moins une feüille de platane faite en forme d'entonnoir, qui leur couvre les parties naturelles. Cette espece d'entonnoir est attaché à un cordon qu'ils se lient autour du corps. Quoique ces Indiens aillent pour l'ordinaire tout nuds, ils ne laissent pas d'estimer les habits; & si quelqu'un d'eux a une vieille chemise qui lui ait été donnée par quelque Européen, il la portera comme un ornement, & paroîtra plus fier qu'à l'ordinaire. Ils ont quelquefois de longs habillemens faits de coton, les uns blancs, & les autres d'un noir foncé, & les habits tombent sur leurs talons: il y a une large frange tout autour, & une petite aux manches, qui sont si courtes qu'elles ne vont qu'à la moitié du bras, mais elles sont larges & ouvertes; ils ne mettent cependant ces habits que dans les grandes occasions.

Ils ne les portent point chez eux, mais ils les font porter par leurs femmes dans des corbeilles jusqu'à l'endroit de leur assemblée, où ils s'habillent & se parent le mieux qu'il leur est possible. Quant à leur visage, outre qu'ils se le peignent de rouge lorsqu'ils vont à la guerre, les hommes portent en tout temps une plaque d'or ou d'argent sur leur bouche. Ces plaques sont d'une figure ovale & descendent si bas, qu'elles couvrent entierement la levre de dessous : elles sont échancrées au dessus, ainsi elles forment un croissant dont les pointes vont aboutir au nez. Ces plaques sont posées sur la bouche, de sorte qu'on les voit toûjours remuër. Elles sont dans le milieu de l'épaisseur d'un loüis d'or, & elles sont beaucoup plus minces aux deux extrémitez. Ces plaques servent donc aux hommes les jours de fête ou de conseil; car pour celles qu'ils portent à la campagne ou quand ils vont à la chasse, elles sont bien plus petites, & elles ne couvrent point leurs levres. Au lieu de cette plaque les femmes portent un anneau qui leur pend de la même maniere & dont le metal & la grandeur sont proportionnez au rang que leurs maris tiennent; mais les plus grands de ces anneaux ne sont pas plus larges ni plus épais qu'une plu-

me d'oye. Ils ne sont point ovales comme les plaques des hommes, ils sont ronds, & elles les attachent sur le nez, qui ne pouvant en soûtenir le poids, s'abaisse insensiblement & à la suite du temps ; ce qui est cause que le nez de la plûpart des femmes, & sur tout des vieilles, leur descend sur la bouche. Les hommes & les femmes, quand il faut aller à quelque festin, portent leurs plaques & leurs anneaux & les ôtent jusqu'à ce que l'on ait mangé. Ils les remettent aussi-tôt après le repas & s'entretiennent alors les uns avec les autres ; car ces sortes de machines ne les empêchent pas de parler, quoiqu'elles fassent un mouvement continuel sur leurs levres.

Leur chef & les personnes les plus considerables du pays portent aux oreilles les jours de ceremonie, un anneau qui y est attaché, & deux grandes plaques d'or, l'une sur l'estomac, & l'autre sur le dos. Ces plaques ont un pied & demi de long, & la figure d'un cœur : elles sont percées par le haut, & ils passent par le trou des fils, qu'ils attachent aux anneaux qui sont aux oreilles ; ils portent aussi sur leurs têtes une plaque d'or semblable à une bande large de huit ou neuf pouces, dentelée par le haut comme une scie, bien tra-

vaillée & ornée tout autour de longues plumes de diverſes couleurs.

Outre ces ornemens particuliers, il y en a qui ſont communs à tout le monde, aux hommes comme aux femmes, & aux enfans au-deſſus de ſept ans ; ce ſont des cordons ou des chaînes de dents, des coquilles & des chapelets, qu'ils attachent à leur cou & qui leur deſcendent ſur la poitrine. Les chaînes de dents ſont tres bien-faites, & les dents en ſont ſi bien rangées, qu'elles paroiſſent une bonne & ſolide maſſe d'os.

Il n'y a que les plus conſiderables d'entre ces Indiens qui portent de ces ſortes de chaînes, le reſte du peuple ſe contente de porter des cordons, des chapelets ou des coquilles, mais ils en ont quelquefois trois ou quatre cents autour du cou. Ils les mettent ordinairement ſans ordre les uns ſur les autres, & les femmes en general ont les leurs tous pendus en un monceau. Lorſqu'ils ſont dans leurs maiſons, ou lorſqu'ils vont à la chaſſe ou à la guerre, ils ne portent point de chaînes, ni de cordons, ce n'eſt ſeulement que quand ils veulent paroître dans leur magnificence à une fête ou dans un jour de conſeil.

Pour les enfans ils n'ont que deux cordons ou chapelets : mais les femmes, outre

qu'elles en sont chargées, ont quelquefois autour de leurs bras des bracelets de la même matiere : ce n'est pas une chose désagreable de les voir sortir de leurs maisons avec tous leurs ajustemens, sur tout avec ceux dont je viens de faire la description.

CHAPITRE VIII.

De leurs maisons.

LEURS maisons, du moins pour la plûpart, sont écartées les unes des autres, sur tout dans les nouvelles plantations, & elles sont toûjours sur les bords d'une riviere. On en voit pourtant dans quelques endroits plusieurs ramassées ensemble, & il y en auroit assez pour former de petites villes, si elles n'étoient pas placées confusément & sans ordre : mais elles sont dispersées dans la campagne, & ne sont point partagées ni separées par des ruës. Lorsqu'ils bâtissent, ils ne jettent point de fondemens ; ils font seulement dans la terre des troux de deux ou trois pieds de distance, dans lesquels ils enfoncent des pieux de sept à huit pieds de haut : les murailles sont faites de bâtons enduits de terre, & les toits des maisons sont faits de petits

chevrons bien rangez & couverts de feüilles qu'on cuëille sur une espece de palmier : les maisons sont toutes irregulieres, elles ont vingt ou vingt-cinq pieds de longueur, & sont larges à proportion. Il n'y a point de cheminée ; on fait le feu au milieu du logis sur la terre, & la fumée sort par un trou qui est en haut. Il y a bien d'autres endroits en Europe où cela se pratique, comme en Lorraine, en Alsace & en Allemagne, mais dans les villages seulement ; on ne voit point chez les Indiens d'appartemens separez ni d'escalier ; il n'y a point d'autres sieges que des billots de bois. Ils plantent autour de leurs maisons beaucoup de platanes ou de maïs, qu'ils ont grand soint de cultiver pour rendre leur sejour plus riant ; la premiere chose qu'ils font quand ils vont s'établir dans un endroit, c'est de défricher le pays & de dessiner grossierement une piece de terre, d'abbattre des arbres qu'ils laisseront souvent couchez sur la place pendant deux ou trois ans sans y toucher, aprés quoi ils les brûlent. Ils attendent que les racines soient pourries sous la terre pour en tirer les souches, & comme ils n'ont pas l'adresse de les déraciner, lorsque la terre est défrichée, ils y font des trous avec leurs doigts, & mettent dans

la cavité qu'ils y font deux ou trois grains de maïs, comme nous faisons à l'égard des feves dans nos jardins ; ils sement dans le mois d'Avril pour recueïllir dans le mois de Septembre, dans celui d'Octobre ils arrachent les épics de maïs avec leurs mains, ils font ensuite secher ce bled & le reduisent en poudre. Ils n'en font pas de pain ni de gateaux, mais ils employent cette farine à plusieurs autres usages, & ordinairement ils la mêlent avec de l'eau dans une calebasse, & avalent cette boisson qui ne doit pas être fort agreable ; ils appellent cette mixtion *Chicka* qui ne signifie autre chose que maïs : ils font encore une autre boisson de ce bled qu'ils nomment *Chicka-copah.* (*a*) Ils jettent donc environ vingt ou trente boisseaux de maïs moulu dans une auge où il y a de l'eau ; ils y laissent tremper le bled jusqu'à ce qu'il soit bien imbibé & qu'il commence à s'aigrir. Alors ils ôtent l'eau jusqu'à la lie & la mettent dans d'autres vaisseaux. Ce breuvage a le goût de la petite biere aigre, & c'est la meilleure boisson des Indiens, qui la trouvent delicieuse, sur tout en comparaison de l'eau pure qu'ils boivent ordinairement ou du *Mistalv*.

Ce *Mistalv* est une boisson faite avec

(*a*) *Copah* dans leur langue veut dire boire.

des platanes mûrs. Il y en a de deux sortes : l'une faite avec des platanes fraîchement cuëillis, & l'autre avec des secs. On fait rôtir les premiers dans leurs gousses, qu'on ratisse, & qu'on pele ensuite, après quoi ils écrasent le fruit entre leurs mains, en le mettant dans une gourde ; & lorsqu'ils l'ont bien mêlé avec de l'eau, ils boivent cette liqueur. L'autre est faite avec des gateaux de platanes secs ; je dis des gateaux, car les platanes quand ils sont mûrs & nouvellement cuëillis, ne se peuvent garder & se corrompent bien-tôt, si on les laisse dans leurs gousses ; c'est pourquoi ils font secher à petit feu une masse de platanes mûrs sur une machine de bois faite comme nos grils, & ils en font des gateaux qu'ils gardent pour s'en servir lorsqu'ils en ont besoin.

Ce sont les hommes qui ont soin de nettoyer les maisons & de les mettre en ordre : ils abbattent aussi les arbres, & sont seuls chargez de ce qui regarde les bois, & c'est toute leur occupation. Les femmes ont plus de peine, elles bêchent la terre, plantent le maïs & le nettoyent : elles font la cuisine & tous les ouvrages les plus serviles ; ce sont elles qui portent les ustanciles & les provisions de la famille dans les voyages, & lorsqu'on est arrivé

dans l'endroit où l'on doit loger, elles y apprêtent le souper : mais quoique les femmes fassent les plus viles fonctions du logis, elles n'en sont pas pour cela plus mépriſées de leurs maris, qui bien loin de les traiter comme des esclaves, les aiment & les considerent fort. En effet jamais ces Indiens ne battent leurs femmes, ni ne leur disent aucune parole dure, quoiqu'ils soient assez querelleurs, sur tout quand ils ont bû & qu'ils sont yvres. Les femmes de leur côté les servent de si bon cœur & avec tant d'affection, qu'il semble que ce soit plûtôt par inclination que par neceſſité & par devoir qu'elles leur rendent ces sortes d'offices ; en un mot l'on peut dire qu'elles sont en general d'un tres bon naturel. Elles ont beaucoup d'honnêteté les unes pour les autres, & sont toûjours prêtes à rendre service à tout le monde, & sur tout aux Etrangers. Lorſqu'une femme est accouchée, une de ses amies ou de ses voisines la prend aussi-tôt sur son dos, met l'enfant entre ses bras, & va les laver tous deux dans la riviere. L'enfant dans le premier mois est enveloppé dans une écorce d'arbre de *Macaw* fendu, qui lui sert de lange: quand il faut le nettoyer, la mere ôte l'écorce & le lave avec de l'eau froide; aprés cela elle l'emmaillote

de nouveau dans son écorce, lui donne à tetter & le couche dans un petit hammock (a) fait exprés.

On apprend aux jeunes garçons sur toutes choses à tirer de l'arc & à jetter la lance, & ils sont si adroits dans ces deux exercices, que cela n'est pas concevable. On voit des enfans de huit ans planter une canne dans la terre, s'en éloigner de vingt pas & la fendre d'un coup de fleche. Dés qu'ils ont dix ou douze ans, & qu'ils sont assez forts pour porter leurs petites provisions, ils accompagnent leurs peres & leurs parens à la chasse, & vont voyager avec eux; mais les filles demeurent au logis avec leurs meres ou les vieilles femmes. Les peres & les meres sont idolâtres de leurs enfans: ils usent rarement à leur égard de severité; ils leur donnent au contraire la liberté de faire tout ce qu'ils veulent. Le divertissement le plus ordinaire des petits garçons & des petites filles, c'est de nager dans les rivieres, & d'y prendre du poisson: ils vont tout nuds les uns & les autres jusqu'à l'âge de treize ou de quatorze ans; alors les filles mettent ce morceau de toile, & les garçons cet entonnoir dont j'ai déja parlé.

(a) C'est une espece de berceau à l'usage de ces Indiens.

Les filles sont élevées dans les emplois & les services domestiques : elles aident à leurs meres à apprêter les viandes, tirent des cordons d'écorce de *Mahoe*, abbattent de la soye que l'on fait avec de l'herbe, épluchent le coton, & le filent pour leurs meres qui en font de la toile. Les femmes, lorsqu'elles veulent tresser, font un rouleau de bois de trois pieds de long qui tourne entre deux poteaux. Autour du rouleau sont les cordons de coton de la grandeur de la toile qu'elles veulent faire, car elles ne tressent jamais dans le dessein de la couper : elles tordent le coton filé autour d'une petite piece de bois de *Macaw* qui est entaillé de chaque côté ; & prenant d'une main tous les autres fils de la trame, elles travaillent de l'autre ; & afin que les fils soient serrez, elles frappent le métier à chaque tour avec une longue piece de bois mince & faite en rouleau, qui croise entre les filets de la trame.

Les filles tressent aussi le fil de coton pour faire des franges, elles preparent les cannes ou les roseaux pour faire des paniers, mais elles en restent là, car ce sont les hommes qui font les paniers ; ils ont d'abord soin de teindre les matieres en diverses couleurs, ils les mêlent, & ensuite les tressent fort proprement ; ils en

sont des coupes si bien travaillées & si fermes, qu'elles peuvent tenir toute sorte de liqueurs, sans qu'elles soient enduites de laque ni de verni, & ils boivent dans ces coupes comme dans leurs calebasses. Enfin ils font des paniers de toute sorte de grandeur & de figures, qui sont si forts & si fermes, qu'on ne sçauroit les écraser. Mais comme suivant les differents endroits les mœurs changent, il est à propos avant de parler des mariages des Indiens de ces cantons, de dire quelque chose de la methode qu'ils ont de traiter les malades, qui consiste en une espece de pâte qu'ils étendent sur une feüille de plantin, & ils appliquent ce cataplâme sur la partie affligée.

Leur maniere de saigner est toute particuliere, & cette operation ne se fait point dans les Indes comme en Europe, c'est une espece de ceremonie mysterieuse, & qui demande beaucoup de préparatifs, elle se fait en public: En premier lieu, le malade s'assied tout nud sur une pierre dans la riviere devant un homme qui est armé d'un petit arc, & qui tire des fleches sur le corps du malade, & les tire le plus promptement qu'il peut sur toutes les parties sans en oublier une seule; mais les fleches sont accommodées de

sorte qu'elles ne puissent pas penetrer fort avant ; & si par hazard elles venoient à percer une veine, & que le sang sortît goutte à goutte, ce qui arrive souvent, tous les Indiens applaudiroient à un si beau coup, & sauteroient autour du malade pour marquer leur joye.

Ces Indiens ont un remede assez singulier contre le venin des serpens & autres animaux de cette espece, c'est d'avaler un peu de fiente humaine détrempée dans de l'eau. On dit que l'on a appris ce secret des Panteres, qui ne manquent jamais de s'en servir lorsqu'elles ont mangé de la chair frottée d'*Aconit* (*a*) ; c'est une sorte d'herbe qui croît sur des rochers, & qui fait promptement mourir les personnes & les animaux qui en mangent.

(*a*) Plusieurs Auteurs Grecs & Latins disent que l'*Aconit* vient en la region du Pont, & qu'il y en a de plusieurs especes. Dalechamp, histoire des plantes, fait de longues & de curieuses descriptions de divers effets de l'*Aconit*.

CHAPITRE IX.

Ce qu'ils observent à l'égard des filles nubiles.

AUSSI-TÔT que les filles sont nubiles, leurs parens les tiennent renfermées, & personne ne les voit en face. Elles ont une piece de coton en forme de voile sur leur visage, qu'elles mettent même devant leurs peres.

Quand les Indiens se marient, ils observent une coûtume assez singuliere; le pere, ou à son défaut le plus proche parent de la mariée la tient enfermée dans son appartement pendant les sept premieres nuits, pour lui témoigner le regret qu'il a de la quitter, & après ce temps-là on la livre à son mari. Lorsqu'un pere marie sa fille, il invite tous les Indiens du voisinage à une grande fête qu'il leur fait preparer. Les hommes qui viennent à la nôce apportent des haches pour travailler, & les femmes sont chargées chacune d'un demi boisseau ou environ de maïs. Les garçons apportent des fruits & des racines, & les filles du gibier & des œufs; car personne n'oseroit venir sans apporter quelque chose. Ils mettent tous

leurs presens à la porte de la maison nuptiale, & ils s'en écartent jusqu'à ce que tous les conviez soient arrivez. Alors les hommes entrent les premiers dans la maison : le marié leur presente à chacun une calebasse d'une boisson forte, & les conduit l'un aprés l'autre dans une grande salle sur le derriere du logis ; les femmes viennent immediatement aprés, elles reçoivent aussi de l'époux une calebasse de liqueur, & vont se placer parmi les hommes. Les garçons se presentent ensuite à la porte, on les fait boire comme les autres, & aprés que les filles ont été reçûës de la même maniere, & que tout le monde est dans la sale, on y voit entrer les jeunes mariez conduits par leurs peres. Celui du garçon fait un assez long compliment à la compagnie, qu'il remercie de l'honneur qu'elle lui fait, aussi-bien qu'aux nouveaux mariez, & dés qu'il a cessé de parler, il commence à danser en faisant mille & mille contorsions, & cela dure jusqu'à ce qu'il soit tout en sueur, & presque hors d'haleine ; alors il se met à genoux, & presente son fils à la mariée, de qui le pere est aussi à genoux tenant sa fille par la main : celui-ci se leve, & danse comme l'autre, jusqu'à ce qu'il se soit mis dans le même état que le pere qu'il vient de

relever. Cette danse achevée, les nouveaux mariez se prennent par la main, & ensuite l'époux rend sa femme à son pere ; aussi-tôt tous les hommes avec leurs haches courent en sautant dans un petit bois qui a été marqué pour le logement des jeunes mariez, & commencent à travailler ; ils abbattent des arbres, & défrichent la terre avec une diligence incroyable : enfin ils travaillent pendant sept jours avec une vigueur & une application extraordinaires, & dans la même terre qu'ils défrichent, les femmes & les enfans plantent du maïs ou d'autres grains convenables à la saison. Ils bâtissent aussi une maison pour servir de logement aux mariez, qui n'y sont pas plûtôt établis que toute la compagnie pour se divertir & s'amuser, se met à faire du *Chicka-copah* ; ils en ont beaucoup, & en boivent sans moderation ; mais avant qu'ils soient échauffez par cette liqueur, le marié prend fort judicieusement leurs haches & toutes leurs autres armes offensives, & les pend au plus haut chevron de la maison ; car les Indiens sont naturellement querelleurs quand ils sont yvres. Leur coûtume sur cela est insupportable, car ils boivent tant qu'ils ont de quoi boire, & ils en ont ordinairement pour trois ou quatre jours.

Aprés cela ils s'en retournent chez eux & dans leurs maisons particulieres. Ils se regalent aussi dans d'autres occasions, comme lorsqu'ils ont tenu quelque grand Conseil; quelquefois même ils s'assemblent exprés pour se réjoüir. Ils parlent peu durant le repas, ils boivent souvent à la santé les uns des autres, & se presentent la coupe aprés qu'ils ont bû. Mais on doit remarquer qu'ils ne boivent jamais à la santé de leurs femmes, qui se tiennent toûjours debout, & les servent pendant qu'ils mangent. Elles prennent la coupe des mains de celui qui vient de boire pour la rincer & la donner aussi tôt à celui à qui on a bû. Les femmes servent donc en ce pays-là leurs maris dans toutes les fêtes & dans leurs maisons, & mangent ensuite dans leur particulier, ou bien avec les autres femmes leurs amies, ou leurs voisines.

Les hommes, lorsqu'ils sont au logis, ne sont pas fort laborieux; cependant pour éviter l'oisiveté, ils s'occupent à faire des coupes, des paniers, des fleches, ou des lances. Ils font aussi quelquefois une espece de flute de *bambos* creux, dont ils joüent ordinairement; mais le son de ces flutes n'est pas fort agreable, & quand ils sont plusieurs ensemble qui en joüent, cela

cela fait un assez mauvais concert. Cependant comme ils aiment fort le bruit, & que ces instrumens en font beaucoup, ils y trouvent beaucoup de plaisir ; ils dansent aussi fort souvent au son de ces flutes. On les voit alors trente ou quarante qui dansent en rond étendant les mains, & les mettant sur leurs épaules, & se tournant de tous côtez avec une grande agitation. Lorsqu'ils ont dansé quelque temps en rond, un des danseurs se détache des autres pour faire des sauts perilleux & des tours d'adresse ; ce que les Indiens font avec beaucoup plus d'activité que nos danseurs de corde, mais aussi avec moins d'art. Dés qu'il s'est fatigué par la danse, deux ou trois autres danseurs quittent aussi le rond, & se jettent dans la riviere pour s'y baigner, & se disposer par là à relever celui qui s'est lassé en dansant : cependant la danse en rond, pour peu que l'Assemblée soit nombreuse, dure souvent un jour entier. Voilà quels sont les principaux divertissemens des Indiens, ils ont encore une grande passion pour la chasse, & ils aiment tant à tirer, que les hommes & les jeunes garçons ne sçauroient voir voler un oiseau qu'ils ne tirent sur lui, ce qu'ils font avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent gueres leur coup.

A l'égard des femmes, elles se divertissent en particulier, & jamais avec les hommes ; & encore ce n'eſt qu'aprés avoir couché leur mari, dont elles prennent un tres grand ſoin quand ils ont bû. Dés qu'une femme s'apperçoit que ſon mari eſt dans un état à ne pouvoir plus ſe ſoûtenir, aidée de deux ou trois autres femmes elle le porte dans ſon logis, & lui jette de l'eau ſur le corps pour le rafraîchir ; enfin elle ne le quitte point qu'il ne ſoit bien endormi, alors elles vont ſe réjoüir enſemble, & boivent juſqu'à ce qu'elles ſoient tout-à-fait yvres.

Les hommes ne s'écartent jamais de leurs maiſons ſans être armez de leur arc, d'une lance, ou d'une hache. Ils vont chaſſer chaque fois qu'ils veulent renouveller leur proviſion de chair & de viande. Ils ont ſouvent ce qu'ils appellent des chaſſes ſolemnelles où ils vont en grand nombre, & ils tiennent rarement conſeil ſans faire une partie de chaſſe dont ils fixent le jour. Ces parties durent deux, trois, huit & vingt jours, ſuivant la quantité du gibier qu'ils trouvent. Les femmes en ſont preſque toûjours, car ce ſont elles qui ſervent, & qui portent les proviſions, qu'elles ont ſoin de préparer pendant que les hommes chaſſent.

Ces femmes portent aussi dans leurs paniers des platanes, des bonanos, des yams, des potates & des racines de cassara bien rôties, mais elles trouvent souvent dans les bois des platanes verts qu'elles apprêtent sur le champ avec des racines; elles portent aussi de la farine de maïs, & des platanes mûrs & qui sont crûs; c'est pour en faire du *Mistaw*. Elles portent tout cela dans une calebasse. Les hommes portent des arbalêtes & des fleches, des lances & des haches; ils vont tous pieds nuds sans exception, & par consequent ils sont souvent blessez dans les bois, mais ils ne s'en soucient pas. Ils ont de plusieurs sortes de chasses, celle du *Pecary*, du *warrée*, du *Corrosou*, & celle de toute sorte d'autres bêtes, ou d'oiseaux qu'ils trouvent, à la reserve des singes & des daims. Ils mangent tout ce qui peut se corrompre, & emportent tout ce qui peut se conserver. Ils couchent toutes les nuits dans l'endroit où ils se trouvent au coucher du soleil, pourvû que ce soit prés d'un ruisseau, ou d'une riviere, ou sur le penchant d'une montagne. Ils pendent leurs *hammocks* entre deux arbres, se couvrent ensuite de feüilles de platane, pour se mettre à l'abri du vent & de la pluye, & font un grand feu qui dure

toute la nuit, ils ne commencent jamais leur chasse que le soleil ne soit levé, & dés qu'il est couché, ils se retirent. Une chose assez remarquable à l'égard de leurs chiens, c'est que quand ils ont lassé un *Pecary*, & qu'ils l'ont fait entrer dans une baye, ils l'investissent, & n'osant se jetter sur lui, ils le mordent par derriere. Ils le tiennent ainsi enfermé au milieu d'eux, jusqu'à ce que leurs maîtres soient arrivez, & qu'ils les voyent prêts à tirer sur la bête. Ils se retirent tous alors pour éviter les fleches. Dés qu'un Indien a débandé son arbalête, & qu'il a blessé un Pecary, il court sur cette pauvre bête pour l'achever à coups de lance; & lors qu'il l'a tuée, il l'éventre, jette ses entrailles, lui coupe le nombril, & lui croise les jambes, entre lesquelles il passe un bâton, dont il se sert pour porter le gibier sur ses épaules au rendez-vous où il a ordonné à sa femme de se trouver. Quand les Indiens ont pris une bête ou un oiseau vif, ils le percent à coups de fleches, ou avec la pointe de leurs lances pour en tirer tout le sang, aprés quoi ils le mettent en quartiers. S'ils veulent en garder la viande, ils font une espece de gril avec des bâtons croisez, & ils entretiennent au dessous un petit feu pendant trois ou qua-

tre jours, ce qui desseche insensiblement la chair de cet animal ; l'on garde longtemps cette venaison, & plus elle est gardée, meilleure elle est.

Les Indiens coupent des tranches de cette viande qu'ils mettent dans un petit pot de terre, avec des racines de platanes verts ou d'autres semblables herbages & quantité de poivre ; ils font cuire tout ensemble à petit feu, mais sans jamais le faire boüillir, le pot demeurant couvert pendant sept ou huit heures sur la cendre chaude. Ils ne mangent de la viande qu'une fois le jour, c'est-à-dire à midi. Pour leur table ils se servent d'un gros billot de bois, & ils s'asseyent tout autour sur d'autres petits billots, mais les jours de fête il font un gril qui sert de table ; sur quoi ils étendent de grandes feüilles de platane pour servir de nappe, & chacun auprés de lui a une calebasse pleine d'eau, où a chaque morceau qu'il mange, il trempe les doigts, & c'est un air de propreté parmi eux : ils ne mangent pas de pain avec leur viande ; mais quand ils ont une masse de sel, ils s'en frotent la langue pour donner plus de goût à leurs alimens.

Le soleil sert ordinairement de guide aux Indiens lorsqu'ils voyagent, ils le re-

gardent pour aller à l'endroit où ils veulent arriver ; mais si par hazard ils perdent leur route & s'ils ne sçavent plus s'orienter, ils ont recours aux arbres ; ils en observent l'écorce du côté qu'elle est plus épaisse, c'est toûjours le midi ; & c'est ainsi qu'ils se remettent dans leur chemin lorsqu'ils s'en sont égarez. Ils vont ordinairement à travers les bois, les marécages & les rivieres, & rarement dans des chemins battus : les hommes, les femmes & les enfans traversent les rivieres à la nage sans avoir besoin d'abbattre des arbres pour les passer ; mais ils se servent de canots ou de radeaux pour descendre le long d'un fleuve ou d'une riviere. Quand quelqu'un leur demande le chemin, leur maniere d'enseigner est assez extraordinaire ; dés qu'on leur a dit l'endroit où l'on souhaite d'aller, ils tournent de ce côté-là le voyageur, & pour marquer quand l'on y arrivera, ils gravent ou dessinent dans quelque partie de l'arc que le soleil décrit dans leur hemisphere, selon qu'il est haut ou bas, soit à l'Orient, soit à l'Occident du Meridien, le temps qu'on arrivera ; & ils disent non seulement le jour que l'on pourra être où l'on veut se rendre, mais ils disent encore si ce sera le matin ou l'aprés dînée du jour qu'ils marqueront.

Ils ne distinguent les semaines, les jours, & les heures que par des signes, & ils se font fort bien entendre de ceux mêmes qui ne sçavent pas leur langage : ils ne comptent pas non plus le temps passé d'une autre maniere que par le nombre de lunes. Par exemple, disent-ils, depuis qu'une telle chose est arrivée il s'est passé tant de lunes. Ils comptent par un, par dix, par vingt, & jusqu'à cent, & pour marquer les nombres, ils tiennent une poignée de leurs cheveux de la main gauche, & la partagent avec les doigts de la main droite ; & lorsqu'ils veulent faire entendre que de certaines choses sont innombrables, ils prennent tous leurs cheveux & les remuent pêle mêle.

Un peu plus loin vers le côté du Sud & en terre ferme, l'on trouve une riviere chaude : elle sort de dessous une montagne qui n'est cependant pas un volcan, (a) quoiqu'il y en ait plusieurs sur cette côte, l'eau en est claire & profonde : les exhalaisons qui sortoient de dessous la montagne, lorsque nous y fûmes, ressembloient assez à la fumée d'un pot qui bout à grands boüillons. Certaines personnes

(a) On donne ce nom aux montagnes qui vomissent du feu. Les Payens donnoient aussi ce nom au Dieu du Feu.

qui avoient la gratelle s'y étant baignez, en furent gueries presque sur le champ; ce que l'on attribuoit à la qualité sulphureuse de cette eau : il y a dans cet endroit une infinité de loups, ils sont fort hardis, & s'approchent si prés des voyageurs qu'ils viennent souvent leur arracher la viande des mains ; ce qu'ils font impunément, car l'on n'ose pas tirer sur eux, de crainte qu'il n'en vienne un plus grand nombre à leur secours : ce qui seroit fort dangereux.

Dans ce même chemin, & continuant la route vers le Sud, on trouve l'isle de *Cocos* : on l'appelle ainsi à cause de la grande quantité de noix de Cocos qu'elle produit.

CHAPITRE X.

De l'isle de Cocos ; de l'isle de Gorgonia.

L'ISLE de *Cocos* (*a*) est petite, mais fort agreable : il y a dans le milieu une montagne escarpée & qui est tres haute, elle est environnée d'une plaine toute remplie d'arbres de cocos, ils y viennent parfaitement bien, parce que le

(*a*) Elle est peu éloignée d'une montagne qui jette des flammes, & qu'on appelle le *Volcan de Coconucos*,

terrein est riche & fertile. On en voit aussi sur le penchant des montagnes quelques-uns partagez en petits bosquets ; mais ce qui contribuë le plus à l'agrément de cette isle, c'est une grande abondance d'eaux fort claires & fort douces, qui descendant par plusieurs endroits du haut de la montagne, se reüniſſent dans un profond & large bassin de figure ronde qui est dans le roc ; cette eau n'ayant point de canal pour sortir du bassin, se répand au dehors & forme des cascades qui jailliſſent & tombent dans la plaine, ce qui joint à la beauté des vûës & des perſpectives, à la quantité d'arbres de cocos, & à la fraîcheur de l'eau, qui tempere l'air de ce climat chaud, rend le sejour de cette isle le plus charmant & le plus agreable du monde.

On y voit une infinité de tourterelles & d'autres oyseaux qui s'y assemblent pour boire, & qui sont si familiers qu'ils viennent se reposer sur la tête des gens qui passent, & se laissent prendre à la main comme les pigeons domestiques & ceux qui sont les plus privez. Il croît dans cette isle une sorte d'arbre qui a une odeur fort agreable & qui ressemble assez à nos poiriers. Il est pourtant plus gros & il est rempli d'une gomme tres douce.

L'isle de *Gorgonia* (*a*) & les lieux circonvoisins produisent d'excellens vins, & en produisent abondamment : ce vin a le goût à peu prés de celui de Madere ; on l'apporte des bourgs & villages voisins pour être transporté à Lima, à Panama, & dans d'autres villes ; on le garde quelquefois plusieurs années à Nasea dans des tonneaux de seize pintes chacun, mais ces tonneaux ne sont point fermez comme les nôtres ; ils sont couverts par en haut & exposez à l'ardeur du soleil le long de la baye & parmi les rochers. Chaque marchand marque ses tonneaux, & il ne s'en perd jamais.

Il y a des singes dans cette isle qui ne vivent que d'huîtres : ils les pêchent dans les basses eaux, & pour en tirer le poisson, ils mettent l'écaille sur une pierre & la battent avec une autre pierre jusqu'à ce qu'ils l'ayent écrasée.

Pour les drogues, outre celles dont j'ai déja parlé, l'on trouve encore en ce pays-là la reglisse, le quinquina & le jalap ; je n'en connois point d'autres qui viennent dans ces cantons, mais j'ai remarqué dans les voyages que j'ai fait en Egypte quelques plantes auprés d'Alexandrie qui sont

(*a*) Il y a une isle de ce nom dans la mer de Genes prés de l'isantin dont elle dépend.

sort en usage dans les Indes, & une sur tout que l'on appelle *datura*; elle a une longue racine qui est épaisse, rougeâtre, & qui a l'odeur tres forte, sa tige est haute de trois ou quatre coudées; il en sort plusieurs rameaux des deux côtez; les feüilles sont d'un brun foncé; la fleur est d'une odeur tres agreable, & elle est parfaitement belle. Le fruit est rond, couvert d'une espece de coquille épineuse, & quelquefois sans épines. Cette coquille renferme quantité de graines jaunes, qui deviennent dans le temps de leur maturité pâles & livides. Cette graine enyvre & fait perdre l'esprit pour un temps; c'est de cette drogue dont se servent les femmes de Goa pour assoupir leurs maris. Dans les isles dont il s'agit ici, les filoux s'en servent pour enyvrer les Marchands qu'ils veulent voler. Les Medecins Espagnols gueriſſent ces sortes d'assoupissemens par des vomitifs & des lavemens.

La colocasie est fort commune chez les Egyptiens. Cette plante a cela de singulier, qu'elle n'a point de fleur ni de fruit en Egypte qui est le lieu de son origine, & qu'ailleurs elle en porte, ce qui ne peut venir que du limon du Nil, qui engraissant trop la terre, & s'attachant à la racine, ou ne montant pas plus haut que

les feüilles, fait tirer à la racine tout le suc, de sorte qu'il n'en reste point pour les fleurs & les fruits, au lieu qu'étant transplantée dans quelque autre endroit où la terre se trouve plus maigre, la racine diminuë beaucoup, & le suc qu'elle attire étant plus leger, peut monter plus facilement en haut.

Les bâtons de *casse*, que les Medecins appellent *Cassia fistula*, ou *Cassia nigra*, se trouvent en abondance dans les endroits bas & humides des terres maritimes. Cette plante ressemble fort au noyer, elle est pourtant plus belle, & son écorce est plus unie, plus tendre, & d'une couleur plus cendrée; les tiges des rameaux sont aussi plus chargées de feüilles qui finissent en pointes, & qui sont plus longues que celles de noyer. Les fleurs sont d'un jaune doré; elles sentent bon, sur tout le matin. On trouve au milieu de l'arbre plusieurs petits chalumeaux qui deviennent dans le temps de leur maturité de gros tuyaux, & il y en a de mûrs en toutes saisons; ils demeurent pendus à l'arbre, & on les cueüille au mois de Juin, lorsque les nouveaux commencent à germer. Les tuyaux ou bâtons de casse qui croissent autour d'Alexandrie, sont plus moelleux, & on les estime les meilleurs. Le

fruit que cette plante porte eſt d'un chaud temperé & un peu humide, il lâche le ventre, décharge l'eſtomac & les boyaux des flegmes & du fiel, il purifie le ſang, & le tempere quand il eſt échauffé. Les Egyptiens ſe ſervent de la caſſe avec ſuccés contre la pierre, & ils la font fondre; ils la mangent en morceaux comme le ſucre: étant priſe avec du ſucre & de la regliſſe, c'eſt un remede ſouverain contre les infirmitez des reins & de la veſſie, ayant la vertu d'appaiſer la chaleur exceſſive, & de décharger la veſſie de ſes humeurs gluantes; elle eſt encore bonne contre la goutte & les douleurs des jointures, étant appliquée ſur la partie malade en forme de cataplâme. Les fleurs confites au ſucre ſont ſouveraines contre les ardeurs des reins, à cauſe qu'elles purifient les canaux par où paſſe l'urine, des humeurs gluantes & épaiſſes. On ſe ſert des tuyaux verts cuits dans l'eau, ſechez au ſoleil & confits au ſucre, pour guerir les femmes & les enfans des mêmes incommoditez. Les gens du pays ſe vont promener dans les vergers où ces arbres croiſſent, dans le temps qu'ils ſont en fleur, ſur tout le matin que l'odeur en eſt la plus agreable. A l'égard des bâtons de caſſe, ceux qui

sont le moins de bruit quand on les secouë, sont les meilleurs ; & pour empêcher que le vent ne les fasse tomber avant leur maturité, on les lie tous ensemble sur leurs branches.

CHAPITRE XI.

Départ de la Conception.

NOus partîmes de la *Conception* le 23. Decembre 1710. aprés y avoir demeuré un mois. La revûë de notre équipage faite, nous nous trouvâmes au nombre de deux cents trente hommes, y compris les passagers François & Espagnols. Chacun étoit dans la joye de s'en retourner, dans l'esperance de revoir bientôt sa chere patrie. L'on embarqua quantité de provisions pour le reste de notre voyage.

Nous eûmes le 11. Janvier un malheur qui fut heureusement reparé sur le champ. Un de nos arbres d'hune se cassa, mais nous en avions encore deux autres qui nous furent fort utiles, & dont nous eûmes alors grand besoin.

Le 13. Janvier l'on découvrit trois petites isles nommées *Barnabelles*, elles sont de moyenne hauteur, & il y a sept ou huit

rochers à la surface de l'eau, elles ne nous parurent pas fort éloignées de la terre du Feu. Le même jour sur le soir l'on en vit d'autres, dont nous ne pûmes sçavoir le nombre à cause du trop grand éloignement où nous en étions.

Le 15. Janvier à quatre heures du matin nous découvrîmes l'isle de *l'Hermitage*, elle est fort grande, mais deserte & inhabitée, & à sept heures du soir nous vîmes *la Terre des Etats* qu'un Capitaine Hollandois découvrit le premier, & à laquelle il donna ce nom : elle est aussi inhabitée, quoique tres grande. Le lendemain sur les huit heures du matin nous entrâmes dans *le Détroit du Maire.* (a)

Le 20. Janvier deux poissons gros à-peu-prés comme un tonneau & fort longs, passerent contre notre vaisseau, ils étoient d'une espece particuliere ; ils avoient la tête ronde, & sur le dos une espece de coutelas de trois pieds de longueur, large par le haut & pointu par le bas. Quelques jours auparavant nous en avions vû un autre presque rond & tout noir, on le nomma *le Diable*, car la

(a) Jacques le Maire fameux Pilote Hollandois, découvrit le Détroit qui porte son nom, & qui est au-delà de la terre *del Fuego*, entre laquelle est le continent de l'Amerique & le détroit de Magellan. Le Maire partit avec deux vaisseaux en 1615. pour cette découverte.

mer en cet endroit est remplie de quantité de poissons monstrueux dont on ignore le nom.

Le 5. Février un vaisseau avanturier avec pavillon Anglois, nous donna la chasse une partie du jour; il ne s'approcha pourtant pas plus prés de nous que d'une lieuë: nous passâmes pour la seconde fois la ligne équinoxiale, & nous découvrîmes alors la *Côte du Bresil*.

Le 22. Février nous jettâmes l'ancre à sept brasses d'eau, & à trois lieües de terre devant la riviere des *Amazones*, nous partîmes de cet endroit le 25. le lendemain nous reconnûmes l'isle du *Connetable*, & sur le soir nous en vîmes cinq autres tant grandes que petites, & qu'on a nommées le *Pere*, la *Mere*, les *deux Enfans*, & le *Malingre*; toutes ces isles sont desertes & inhabitées. Nous étions alors dans le *Bresil*, & nous y sejournâmes pendant quelque temps, ce qui me procura le plaisir d'y voir & d'y apprendre bien des choses, que je n'avois pû sçavoir positivement la premiere fois que nous y arrivâmes, & dont je parlerai dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE XII.

Notre arrivée au Bresil.

LE Bresil (a) generalement par tout est un bon pays, mais il est fort mal cultivé : il appartient aux Portugais, & leur plus grand revenu est en sucre & en tabac. Pour le bois de Bresil dont j'ai parlé ailleurs, le Roi seul le fait debiter, avec défenses à toutes sortes de personnes d'en vendre. Il y a au Bresil quantité de fruits qui seroient fort bons, s'ils étoient entez. On y trouve des oranges douces & aigres, qui sont fort belles, de petits citrons & de gros limons, des pommes fort douces plus grosses que nos reinettes, & qui sont d'un goût merveilleux.

On y voit encore un autre fruit nommé le *Margoviasso*, & il y en a une grande abondance : il est gros comme une poire de bon Chrétien, & plein d'une espece de mortier & de pepins. Les Portugais le mangent avec delice, mais les François le trouvent trop amer. Il y a aussi des *Manguas* un peu plus gros que des nefles, des *Pistangues* plus gros, mais

(a) Le Bresil est une grande contrée de l'Ametique Meridionale, qui s'étend sur la mer du Nord depuis la riviere des Amazones jusqu'aux Provinces de *Paraguay*. Alvarez Cabral découvrit le premier ce pays en 1501.

approchans assez du goût des cerises. Ce fruit a la peau gauderonnée : nous y mangions des noix de cocos, & nous en bûvions le lait avec plaisir ; mais un jour quelques-uns de nos gens ayant envie de se réjoüir, abbattirent une grande quantité de ces arbres : ils en cuëillirent le fruit, & en tirerent plus de quatre-vingt pintes de lait ; ensuite s'étant assis sur la terre, ils bûrent une si grande quantité de cette liqueur, qu'ils en furent fort incommodez : ce n'est pas qu'elle enyvre, car bien loin de leur monter à la tête & de les échauffer, elle leur glaça & leur engourdit si fort les nerfs, qu'ils ne pouvoient marcher ni même se tenir debout. Il fallut que ceux qui n'avoient pas été de la fête, les portassent à bord où cet engourdissement leur dura quatre ou cinq jours, sans pouvoir agir d'aucune maniere.

La *Banane*, l'*Ananas*, la *Patate* & la *Goyave*, sont encore d'excellens fruits du pays, sans parler des raisins, des melons, des concombres, des citroüilles, des melons d'eau, des pois, des feves, des choux, des laituës romaines & de la chicorée, que les naturels du Bresil ne se donnent pas la peine de faire blanchir. Le pourpier y est bon & tres commun ; mais les oignons dont ces peuples sont fort

friands, y sont tres rares, aussi valent-ils cinq sols la piece.

Il y a beaucoup de bêtes sauvages, comme des Tigres, des Onces & des Coutis. Ces animaux sont de la nature du Tigre, mais plus petits & plus méchans. On voit aussi au Bresil quantité d'animaux qu'on y nomme des *Ents* : ils sont de la hauteur d'un âne, & ont autant de chair que le plus gros bœuf. Il y a encore quantité de cochons privez & sauvages : enfin il y a un si grand nombre de bestiaux, que la viande n'y revient pas à un sol la livre. Ils ont des rats que l'on rôtit & que l'on mange à la sauce douce ; ils sont roux comme des écureüils, & ont le goût du lapin. Ce pays d'ailleurs est si rempli de fourmis, qu'on est obligé pour conserver les grains, de leur laisser dequoi manger sur les chemins ; elles sont plus grosses que le doigt ; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elles font des magasins aussi élevez que les piles de foin que l'on voit dans nos prairies. Ceux qui veulent avoir des jardins, sont obligez de faire une isle dans chaque carreau par le moyen de plusieurs petits canaux, où les fourmis se noyent en passant.

Les vaches sont tres communes en ce pays-là aussi-bien que les poules. Il y a

aussi des moutons, des cabrits, des chevreüils, & l'on y voit encore un certain animal qu'on appelle *Taffu*, il est de la grandeur d'un chien, couvert d'écailles fort dures & tres belles, il s'enfonce dans la terre comme le renard. Bien des gens assurent y avoir vû des couleuvres d'une grosseur prodigieuse, & qui avoient jusqu'à cinquante pieds de long.

Il y a un serpent nommé dans le Bresil *Cobreveado* par les Portugais, il est long de trois à quatre brasses, & gros à proportion. Les gens du pays en mangent & l'apprêtent de cette maniere : ils échauffent une fosse, le couchent dedans, & le couvrent de terre & de bois qu'ils mettent par dessus, & qu'ils font brûler ensuite, le lendemain le serpent se trouve cuit & ils en font un fort bon repas. On trouve dans ce pays-là une autre sorte de serpent fort dangereux ; il a autant de nœuds à la queuë qu'il a d'années, il fait un cliquetis assez grand en marchant, ce qui l'annonce & le fait éviter ; les Portugais nomment ce serpent *Cascavelles*, il est generalement craint dans tout le pays. Pendant les premiers jours de notre arrivée nous y vîmes une infinité d'oiseaux, mais si familiers qu'ils venoient se reposer sur nos têtes & sur nos bras. De sorte que sans nous fatiguer à les

aller chercher, nous les prenions sans peine & les faisions rôtir. Mais bientôt ces animaux s'appercevant que nous abusions de leur familiarité, cesserent de s'approcher de nous & se retirerent, de sorte que nous n'en vîmes pas un seul le reste du temps que nous y demeurâmes.

Les Portugais occupent les villes du Bresil depuis qu'ils en ont chassé les Hollandois qui s'en étoient emparez. Ils y vivent dans une grande liberté, mais ils sont fort jaloux de leurs femmes, qui sortent si peu qu'elles passent quelquefois des années entieres sans aller à l'Eglise; ils dorment ou fument & n'ont point d'autres meubles que des branles de coton & des nattes. Les plus riches ont une table & des chaises de cuir un peu façonnées; il y en a quelques-uns qui se servent de vaisselle d'argent, mais la plus grande partie n'a que de la vaisselle de terre. Ils marchent vêtus de noir à la Françoise, & portent tous l'épée & le poignard.

Il y a une autre sorte d'habitans qui sont les naturels du pays & que les Portugais appellent Indiens; ils demeurent dans les villages: divers Auteurs assurent que ces peuples y vivent quelquefois jusqu'à cent cinquante ans. Ils sont de moyenne hauteur, la tête grosse, les épaules larges, la

couleur rougeâtre, & vont nuds à la reserve d'une petite piece de toile que les femmes portent devant elles depuis la ceinture jusqu'aux cuisses.

Ceux qui demeurent auprés des habitations Portugaises sont Chrétiens & dirigez par des Missionaires Jesuites & Capucins, qui ont fait d'assez grands fruits dans ce pays. Les *Aldées* ou villages des autres sont ordinairement sur le bord des rivieres ; ce sont plusieurs grandes maisons bâties avec de gros troncs d'arbres, & couvertes de feüilles. Il se trouve souvent sous un de ces toits jusqu'à cent cinquante familles separées seulement par des feüillages.

Le plus vieux de chaque famille ordonne aux autres ce qu'ils doivent faire, & le plus âgé de tous est le chef du village ou de l'*Aldée* qui porte son nom, & qui en change quand ce chef vient à mourir pour prendre celui de son successeur. Ils couchent dans des branles de coton attachez aux pilliers de leur bâtiment, ils entretiennent du feu pendant la nuit auprés d'eux, parce qu'ils croyent qu'il chasse le diable qu'ils craignent fort. Ces peuples ont peu de religion, & plusieurs d'entr'eux ne s'imaginoient pas même qu'il y eût de Dieu avant qu'ils l'eussent appris des Européens qu'ils ont frequentez.

Il y a encore une autre espece d'habitans que les Portugais nomment *Tapoujas*, plus grands & plus gros que ceux dont je viens de parler ; ils sont idolâtres, & ce sont ceux dont j'ay parlé dans la premiere partie à l'article du Bresil : les relations modernes nomment une centaine de ces peuples, dont les plus fameux & les plus connus sont les Margajas, les Toupinambous, les Morpions, les Cariges, Tobajares, Paraibas, Oüetacas, les Petigares, &c.

Il y a quelques mines d'or, beaucoup plus d'argent, du safran, de la laque, du tabac, de l'ambre gris, quelques mines de jaspe & de cristal blanc & rougeâtre, avec une tres grande quantité de sucre ; les machines avec lesquelles on le prepare, & qu'ils appellent *engins*, sont d'un grand prix ; & entre les sortes de sucre qu'il y a, celui de Candi, ou Canti dont on fait tant d'estime, tire son nom de Canton, & non pas de sa candeur ou blancheur, non plus que de l'isle de Candie, comme on l'a crû.

On trouve dans le Bresil du poivre, du gingembre, de la canelle, de l'huile de Capahu, du baume & plusieurs racines dont les effets sont admirables. Ces simples sont pour la plûpart des specifiques.

La plante qui porte le poivre monte autour des arbres, comme le lierre ; la feüille

en eſt aſſez grande, pointuë & d'un verd foncé. Le fruit en vient par petites grapes comme celui de la vigne ſauvage.

L'huile de *Capahu* & le baume viennent de *Spiritu ſanto*; on les tire de certains arbres, où les bêtes ſauvages vont ſe guerir de leurs bleſſures à force de ſe frotter contre l'écorce; car pour peu qu'elles en enlevent, ces liqueurs en ſortent, & font un effet d'autant plus admirable qu'elles ne ſont point falſifiées, comme celles que nous avons en Europe, & que debitent ces Charlatans qui courent de ville en ville.

On trouve dans le Breſil une groſſe racine dure, qui eſt un remede ſouverain contre les maladies contagieuſes & contre toute ſorte de poiſons. On la nomme *Para-ayra-braba*.

Il y a encore l'*Hypopecoüane*, qui eſt une petite racine dont l'on connoît aſſez la vertu contre le flux de ſang & la diſſenterie; elle étoit autrefois fort rare, mais elle n'en vaut pas moins à-preſent pour être devenuë commune.

L'arbre qui porte la canelle nommé autrement le *Canelier*, eſt à peu prés de la hauteur d'un petit Ceriſier; la feüille en eſt longue, pointuë & d'un verd clair. Les Jeſuites ont été les premiers qui en ont élevé; ils en avoient fait venir pluſieurs de

Ceilan,

Ceilan, (a) & ils les conservoient precieusement, car il n'y en avoit que dans leurs maisons ; mais quelques années aprés cet arbre devint fort commun par le moyen des oiseaux, qui en ayant mangé le fruit, semerent par tout la graine qu'ils ne pouvoient digerer. Il y a des curieux dans le Bresil qui ont de grosses oranges, qui tirent leur origine du Mogol dont elles portent le nom ; elles ont jusqu'à huit pouces de diametre.

On y trouve aussi une espece de roses dont la feüille est assez semblable à celle de la *Guimauve*, & dont la fleur est fort particuliere, elle est blanche depuis minuit jusqu'à midy, & rouge depuis midy jusqu'à minuit. Il y a communément dans tous les grands jardins de Paris une fleur qu'on nomme *rose d'Inde*, dont la tige est fort haute & la feüille telle que je viens de dire, elle sort d'une graine qu'on seme tous les ans dans le printemps, & qui rapporte des fleurs & de la graine sur la fin de l'été,

(a) Ceilan, Ceylon, ou Zeilan, isle d'Asie en la mer des Indes, les Portugais la possedoient autrefois : ce sont presentement les Hollandois qui en sont les maîtres : la figure de cette isle est en forme de perle. Ses fruits, ses fleurs, ses plantes ont une odeur tres agreable, il y a de la canelle qui passe pour la meilleure du monde, & de toute sorte de drogues, avec des pierres precieuses, de l'or, & des perles dont la pêche se fait dans le détroit qui est entre Ceilan & la terre ferme.

elle est d'un fort grand ornement dans les parterres ; il y en a à la verité de blanches, & de rouges, mais elle ne se metamorphose point comme au Bresil, dont le climat peut seul produire un effet aussi surprenant.

Au reste il y a une si grande diversité de langues ou d'idiomes, que Jarric assure que de son temps l'on en comptoit jusqu'à soixante differentes les unes des autres.

Ces peuples, la plûpart du temps chassent, pêchent & se divertissent dans des festins ; la *mandioche*, qui est une sorte de racine, leur fournit de quoi faire du pain, & le cumin leur boisson, la chair des animaux boucannée ou quelque poisson est pour eux un mets delicieux. Les hommes ne se laissent aucun poil, non pas même aux sourcils ; mais seulement une couronne autour de la tête, ils se font des bonnets, des colliers, des manteaux, des ceintures & des bracelets de plumes de diverses couleurs. Ils se mettent à la levre de dessous une petite pierre ou quelque petit os bien poli. Les femmes laissent croître leurs cheveux qui leur tombent ordinairement sur les épaules ; elles sont assez bien-faites & ne sont pas désagreables.

CHAPITRE XIII.

Description de la ville capitale du Brésil.

LA ville capitale du Brésil est *Saint Salvador*; elle est située sur la baye de tous les Saints, & doit passer avec justice pour une des plus grandes, des plus belles, & des plus commodes du monde; car elle peut contenir plus de deux mille navires; le fonds en est bon, & les vents y sont peu à craindre. On y pêche un grand nombre de baleines, & l'on y construit de tres beaux vaisseaux, pour la bâtisse desquels il y a de grands chantiers.

La ville de Saint Salvador (*a*) est grande, bien bâtie & fort peuplée, mais son assiette n'est pas avantageuse; elle est haute & basse, & à peine trouve-t-on une ruë qui soit droite. C'est le siege d'un Archevêque & d'un Vicetoy; il y a de plus un Conseil souverain, & une Cour des monnoyes; mais les especes qu'on y fabrique n'ont cours que dans le Brésil, elles portent d'un côté les armes de Portugal, & de l'autre une croix chargée d'une sphere avec cette inscription: *Subq. sig. stabo.*

Cette ville est défenduë du côté de la

(*a*) San Salvador de la Baïa de Todos los Santos.

mer par quelques forts, & par plusieurs batteries de canons ; elle est flanquée du côté de la campagne de bastions de terre ; il y a encore une bonne fortereſſe à demie portée de canon de la ville. Les Hollandois ont fait plusieurs tentatives pour s'en rendre les maîtres ; mais ils n'ont pû jusqu'à present y réüssir.

Les maisons y sont hautes, & presque toutes de pierre de taille, & de brique, & les Egliſes sont superbes & magnifiques. Elles sont enrichies de dorures, de sculptures, d'argenterie, & d'un nombre infini de toutes sortes de beaux ornemens ; il y a dans la Cathedrale des croix, des lampes & des chandeliers d'argent si hauts & si massifs que deux hommes ont peine à en porter un, sans parler d'une quantité extraordinaire de calices d'or, des vaſes, des figures & des statuës de Saints, d'or, de vermeil & d'argent, & en si grande quantité qu'il faut les voir pour le croire.

Il y a dans la ville plusieurs monasteres de Religieux, des Cordeliers, des Carmes, des Benedictins, des Jesuites & plusieurs autres Moines, qui sont tous fort riches, à l'exception d'un petit Convent de Capucins François & Italiens qui est assez mediocre.

Les Jesuites sur tout y ont des richeſſes

immenses, & ils y sont prés de deux cents Religieux. Leur maison est fort vaste & des mieux bâties que l'on puisse voir, leur Eglise est superbe, fort grande, & richement ornée, leur sacristie passe pour une des plus belles du monde, tant pour la grandeur que pour les peintures exquises dont elle est ornée, & où ces Peres ont employé les plus celebres Peintres d'Italie.

Les esclaves y font le travail des chevaux, car ils transportent les marchandises d'un lieu à un autre, à cause de la difficulté des chemins qui sont impratiquables pour les voitures, & de la fâcheuse situation de la ville qui est haute & basse; c'est aussi pour cette même raison que l'ons'y sert communément de *Palanquins.* (a)

Les habitans sont civils, honnêtes, affables, & de plus, fort riches; ils aiment le commerce & se piquent d'être fort honnêtes & fort polis auprés du beau sexe, à l'égard duquel ils n'épargnent rien & mettent tout en usage pour s'en faire aimer; mais ils ont la maladie des Italiens, car ils sont jaloux à l'excés, & c'est même parmi

(a) C'est une espece de fauteüil couvert d'un petit dais en broderie, plus ou moins riche, selon la qualité des personnes, & qui est porté par deux Negres avec un long bâton auquel il est suspendu par les deux bouts; les gens de distinction le font porter dans cette machine à l'Eglise, dans leurs visites & lorsqu'ils vont à la campagne.

eux un point d'honneur à un homme, de poignarder sa femme lorsqu'il la peut convaincre d'infidelité.

Pour les femmes, elles y sont malheureuses & fort à plaindre, elles ne voyent jamais personne, ni ne reçoivent point de visites, & par consequent n'en rendent aucune; elles ne sortent que les Dimanches & Fêtes dés le matin pour aller à l'Eglise, encore sont-elles bien accompagnées de gens entierement dévoüez à leurs maris, qui les tiennent toûjours renfermées dans leurs maisons; aussi les haïssent-elles autant qu'elles aiment les François, dont elles goûtent fort les manieres aisées & engageantes.

Quand un habitant veut mettre un de ses enfans dans l'Eglise, il est obligé de faire preuve du Christianisme de ses ancêtres, & c'est ce qu'on examine avec un grand soin, parce que la plûpart sont de race Juïve. L'Inquisition y est tres severe, le Saint Office a une tres belle maison à Saint Salvador. A l'égard de la populace, elle est fort mal disciplinée; elle est brutale & insolente au dernier point; ce qui est presque general dans toutes les Indes, & chez toutes les Nations.

Le terroir de cette Baye est plat & arrosé de grandes & belles rivieres, où les Portu-

gais ont des habitations plus de cinquante lieuës avant dans les terres.

On trouve encore dans le Breſil la ville de (a) *Fernambouc* ; elle eſt ſur une langue de ſable entre la pleine mer & un petit bras que l'on nomme la *Riviere ſalée*.

Cette ville eſt d'une figure ronde, & n'a gueres plus de quatre à cinq cents maiſons, dont même les plus conſiderables ne ſont pas des mieux bâties ; pour les autres, elles ſont aſſez ridicules par leur conſtruction, & n'ont qu'un ſeul étage : la Paroiſſe eſt au milieu. La maiſon du Gouverneur eſt belle : c'eſt un Palais que le Prince Maurice de Naſſau fit bâtir dans le temps qu'il étoit General du Breſil pour les Hollandois. Il y a de fort beaux appartemens, & des allées charmantes d'orangers, de citronniers & d'arbres de cocos dans les jardins, qui ne font pas moins de plaiſir à la vûë qu'à l'odorat. Ce bâtiment eſt dans une petite iſle ſeparée de la ville par le bras de mer dont je viens de parler, & qui s'y rejoint par

(a) Le Pere Manuel de Sainte Cathrine, Religieux Carme, que le Roy de Portugal vient de nommer à l'Evêché d'Angola, (qu'il faut diſtinguer du Royaume d'Angola en Afrique, dont les Portugais ſont auſſi les Maîtres,) a été long-temps Adminiſtrateur de l'évêché de Fernambouc, & y a laiſſé une grande opinion de ſon merite & de ſa vertu.

un pont fort étroit, & long de quarante-cinq arches, les unes de pierre, & les autres de bois : on a fait ces dernieres pour faciliter le passage du flux & du reflux, & les autres pour soûtenir plus solidement le pont, & lui donner plus de consistance.

Ce quartier qu'on nomme l'isle de Saint Antoine, contient cent maisons d'habitans, sans y comprendre trois Convens de Religieux, un de Recolets qui est assez beau, un de Jesuites tout neuf, & tres bien entendu. Il n'y a dans ces deux Monasteres que des Religieux Portugais. Le troisiéme Convent est de Capucins François.

Il regne tout le long du Bresil un banc de roches, qui borde la côte meridionale de l'Amerique pendant plus de sept cents lieuës, & jusqu'au détroit de Magellan ; on le nomme le *Recif* en ce pays-là, il est rompu naturellement d'espace en espace, & forme des havres, comme à cet endroit de Fernambouc, qu'on regarde comme la meilleure place de l'Amerique. L'entrée du port est défenduë par un fort bâti sur le roc à la pointe de la barre du *Recif* perpendiculaire, & à fleur d'eau de la haute mer, & par un grand fort royal revêtu d'une palissade de pieux

dans le terrein le plus étroit de la langue de sable, sur laquelle est situé Fernambouc, vis-à-vis le fort du *Recif*. Deux autres forts couvrent la ville du côté de terre, un en triangle à l'Occident, & l'autre à cinq pointes au midi.

Le sort des esclaves est tres malheureux en ce pays-là ; outre le malheur qu'ils ont de naître esclaves, à peine ont-ils la force de remuer les bras, qu'on les fait travailler à la terre comme des bœufs : ils sont mal nourris, & pour la moindre faute on les assomme de coups de bâton. Ils voyent vendre leurs enfans, & quelquefois même leurs femmes ; ce qui est si sensible à la plûpart de ceux qui ont été élevez dans la Religion Catholique, qu'ils abandonnent leurs maîtres pour aller mourir dans les bois parmi les Indiens, dont ils trouvent les manieres plus douces & beaucoup plus humaines : ce qu'ils doivent pourtant faire avec beaucoup de précaution, car lorque leurs maîtres les peuvent r'attraper, ils ne leur font point de quartier ; ils leur mettent au cou un gros collier de fer qui a des deux côtez des crocs par lesquels ils les pendent à un poteau ou à une branche d'arbre, pour les fustiger plus à leur aise ; ce qu'ils réïterent si souvent, qu'à peine leur laissent-ils la force

de travailler. Si aprés ces châtimens ils retombent dans la même faute, on leur coupe une jambe, & quelquefois on les fait pendre pour servir d'exemple aux autres. Les Espagnols & les Anglois traitent ces malheureux pour le moins aussi cruellement.

A une lieuë & demie de Fernambouc du côté du Nord, l'on trouve la ville d'Olinde, qui étoit autrefois fort belle & fort grande, avant que les Hollandois l'eussent ruinée. Elle est située sur quatre petites montagnes, dont les côteaux sont d'un tres agreable aspect : on y voit encore des maisons & des masures, qui sont des vestiges de l'éclat qu'elle a eu à la fin du penultiéme & au commencement du dernier siecle. La maison des Jesuites, qui est encore entiere sur un de ces côteaux, a coûté plus de douze cents mille livres à bâtir : c'est la plus belle maison que l'on puisse regarder, tant pour sa situation que pour la regularité & la magnificence de son bâtiment, où rien n'a été épargné. Il y a aussi des Benedictins, des Carmes, des Cordeliers & des Capucins.

Olinde est la ville capitale du pays de *Fernambuco* ou Fernambouc : le port est vers l'embouchure du fleuve *Bibiribe* ; elle a aussi une forteresse dite de *Saint George*,

Les Hollandois la prirent en 1629. mais ensuite ils l'abandonnerent : elle est restée depuis ce temps aux Portugais, qui en sont les maîtres, aussi-bien que de tout le territoire.

CHAPITRE XIV.

Notre arrivée dans l'isle de Cayenne.

LE troisiéme Mars 1711. nous moüillâmes sous le canon de la ville de Cayenne, à une portée de pistolet de terre.

Cayenne est une (*a*) isle Françoise, (*b*) située à la côte de la Guayane, elle est formée par deux bras de riviere, & peut avoir dix-huit lieuës de circuit : elle est haute sur le bord de la mer, & si marécageuse dans le milieu, qu'on ne sçauroit aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais sont couverts de *Manglets* : ce sont de grands arbres qui ont seuls la proprieté de croître dans l'eau de mer ;

(*a*) L'air y est temperé, quoique l'isle ne soit qu'à quatre lieuës de la ligne équinoxiale du côté du Nord ; & cette proximité est cause que les jours y sont égaux aux nuits. Le principal trafic du pays consiste en tabac.

(*a*) Les François y ont bâti le *Fort Louis*, ainsi nommé, parce qu'il fut bâti par ordre de Loüis XIII. Les batteries sont toûjours en état de faire feu sur le bourg & sur la mer.

les huîtres s'attachent à leurs pieds, & l'on y en fait une pêche abondante. Ces arbres sont épais, & leurs racines sortant pour la plûpart de terre, remontent, & s'entrelassent si bien, qu'on peut en certains endroits marcher dessus plus de quinze ou vingt lieuës, sans poser le pied à terre.

La ville de Cayenne est située à l'Occident de l'isle, & si avantageusement, que l'art & la nature contribuent également à la rendre forte : elle est d'une figure hexagonale, irreguliere, & elle a prés de soixante pieces de canon en batterie ; il y a de plus au bord de la mer sur une hauteur un fort qui commande de tous côtez. La garnison de ce fort est de deux cents hommes de troupes reglées.

Le Roy y envoye tous les ans un vaisseau de guerre chargé de farine, de vins, d'eaux-de-vie, & d'autres choses necessaires pour l'entretien de la garnison. Monsieur Dorviller commandoit dans la ville & dans tout le pays, & il obligea notre Directeur general à lui prêter seize mille écus pour payer sa garnison. Il y a plus de quatre cents habitans dans ce lieu : la Paroisse est à l'autre bout de l'isle pour la commodité des habitations éloignées, & elle est desservie par les Jesuites qui y sont fort riches, & beaucoup mieux logez que

le Gouverneur. Nous trouvâmes au moüillage un petit vaisseau de la Rochelle commandé par le Sieur Beaudouin. Il étoit chargé de vins, d'eaux-de-vie, d'épiceries, & d'autres choses semblables. Des Flibustiers y avoient aussi amené une prise Portugaise. Outre les marchandises dont je viens de parler, l'on y porte aussi de France des viandes salées, car les bœufs y sont tres rares, & même il est défendu d'en tuer sans une permission particuliere du Gouverneur, parce qu'on veut les laisser multiplier. On y porte beaucoup de merceries & de ferremens pour negocier avec les Indiens. L'argent y est fort rare, & l'on y en voit tres peu.

Le principal commerce du pays est en sucre, en rocou & en indigo. On y trafique encore beaucoup de gingembre, & des pignons d'Inde. La terre y produit du coton, & elle est tres fertile en maïs & en magnioc : il y croît aussi de la casse, des papayes, des pommes d'acajou, de la vanille, de la pite, & plusieurs autres fruits comme au Bresil.

La papaye est un fruit assez gros & à peu prés du goût du concombre, il croît autour de la tige d'un arbre haut & tendre, dont les feüilles sont fort grandes & refenduës comme celles de la vigne. Cet

arbre eſt creux, & monte en moins d'un an à la hauteur de plus de quinze pieds.

La pomme d'acajou eſt groſſe, longue & d'un rouge jaune ; elle eſt acre, & on la mange ordinairement cuite. Au bout de cette pomme, il y a une petite noix verte qui a le goût de l'aveline, & la figure d'un roignon de mouton. Ce fruit croît ſur un arbre haut & rond, qui reſſemble à un châtaignier ; ſa feüille eſt de la figure & de la couleur de celle du laurier, le bois en eſt tres beau & propre à faire des meubles, & des *Pirogues* de quarante à cinquante pieds de long.

La vanille eſt une plante qui monte le long des arbres comme le lierre ; la feüille eſt d'un verd clair, épaiſſe, longue, étroite & pointuë. Sept ans aprés qu'elle a été plantée, elle commence à porter des gouſſes pleines d'une matiere huileuſe, & dont la ſemence eſt plus petite que celle du pavot ; on s'en ſert pour donner de l'odeur aux liqueurs & au tabac.

La pite eſt une herbe dont la côte ſe file comme le chanvre ; le fil en eſt plus fort & plus fin que la ſoye. Il n'eſt pas permis d'en porter en France, parce que cela feroit un préjudice conſiderable au commerce de la ſoye.

L'ébene noire & la verte, le bois de

violette, & plusieurs autres plantes de même espece y sont fort communes.

On y trouve du poisson & du gibier en abondance ; il y a aussi beaucoup de tigres & de cerfs, des cochons, de petits porcépics, des agoutils, des sapajous, des cameleons & plusieurs autres sortes d'animaux inconnus en France.

Pour ce qui est des oiseaux, il y a quantité de perroquets, de petites perriques, des colibris, des flamands, des ocos & des toucans.

Les flamands sont des oiseaux de mer de la grosseur d'une poule ; ils volent par bandes comme des canards, & ils sont d'un plumage écarlate dont les Indiens font des couronnes à leur usage.

Les ocos sont gros comme des poulets d'Inde ; ils ont un plumage noir sur le dos, & blanc sous l'estomac, & ils ont le bec court & jaune ; avec cela ils marchent fierement, & ils ont sur la tête de petites plumes frisées & relevées en panache.

Le toucan est un oiseau d'un plumage noir, rouge & jaune, il est à peu prés de la grosseur d'un pigeon, son bec qui seul est presque aussi gros que tout son corps, est tout-à-fait singulier ; il est comme divisé par bandes noires & blanches, qui ap-

prochent de l'ébene & de l'yvoire ; sa langue n'est qu'une espece de simple plume fort étroite.

Le Gouvernement de Cayenne a plus de cent lieuës de côtes sur l'Ocean : il y a des Geographes qui nomment la Cayenne, la *France Equinoxiale*, à cause de sa grandeur & sa situation sous l'Equateur.

Je n'ai point vû d'endroit sur notre route, à l'exception de Lima, où il fasse si cher vivre que dans cette isle. Il nous en coûtoit dix francs par jour : l'on couche dans des amacs (*a*) où l'on met un simple matelas.

Les esclaves de l'isle de Cayenne sont des Mores que les vaisseaux marchands y amenent d'Angola & de la Guinée : ils vont tout nuds à la reserve d'une bande de toile qui fait le tour des reins, ils travaillent seuls les terres, ils cultivent aussi des herbes potageres, du maïs & du magnioc ; c'est de la poulpe de ce fruit dont le jus est tres pernicieux, que les soldats font du pain que l'on nomme *cassave*. On le coupe par tranches & on le fait secher ; aprés quoi on le reduit en fa-

(*a*) Cet amac est un rets de coton que les Indiens travaillent avec beaucoup de delicatesse, & on le suspend en l'air pendant la nuit.

rine dont l'on fait le pain qui a un doigt d'épaisseur, & qui est grand comme un chapeau. J'en voulus goûter un jour, mais jamais je n'en pus avaler un morceau, tant il est mauvais ; il semble quand on en mange que l'on ait du sable dans la bouche.

Les peuples voisins de la Cayenne y viennent souvent apporter leurs denrées qu'ils y vendent assez cher, ils apportent des herbages, du poisson, des poules, & d'autres choses de cette espece. J'achetai d'eux un arc & des fleches, deux peaux de crocodile, une de tigre, & une de serpent, qui sont en ce pays-là d'une grosseur prodigieuse, mais peu venimeux ; d'ailleurs ils sont bons à manger: on m'assura qu'on en avoit trouvé de si prodigieux qu'on reconnut par la dissection qu'on en fit qu'ils avoient avalé des cerfs entiers.

Parmi ces Indiens il y en a quelques-uns qui sont Catholiques, ils vont nuds comme les esclaves de l'isle Cayenne, & ils se peignent le corps de differentes couleurs, sur tout les jeunes gens. J'ai remarqué que quelques-uns d'eux observoient une espece de symmetrie de chaque côté du corps, ce qui me fait croire qu'ils ont des moules dont ils se servent

pour s'appliquer ces couleurs avec tant de proportion.

Il y en a d'autres parmi ces Indiens qui vivent à leur mode, c'est-à-dire, dans une ignorance digne de compassion, & sans nulle idée de Religion ; ils adorent les astres, & craignent beaucoup un Demon qui (à ce qu'ils disent) vient souvent les battre & les tourmenter. Les Jesuites travaillent sans cesse à instruire ces pauvres gens, qui écoutent avec beaucoup de docilité tous les mysteres de notre Religion, mais qui les comprennent peu.

Ces Indiens sont rouges & de moyenne taille, ils ont les cheveux noirs, longs & plats ; ils vont comme les autres tout nuds, à l'exception d'une petite ceinture de coton qui passe entre leurs jambes.

Les femmes portent un morceau de toile d'un demi pied en quarré qu'elles appellent *camisa*, & qui leur sert de jupe ; il est ordinairement tissu de *rassade* de diverses couleurs, & sur tout la blanche qu'elles préferent à toute autre. Il y en a qui ont seulement une feüille de *carret* penduë à leur ceinture. Les hommes s'arrachent la barbe, & se colorent le visage de *rocou* ; ils couvrent leurs bras & leurs jambes de plusieurs tours de *rassade*, &

ils portent pour ornement des couronnes de plumes de differentes couleurs ; ils percent encore l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite piece d'argent, ou un gros grain d'un criſtal verd qui vient de la riviere des Amazones & dont ils font grand cas. C'eſt la une de leurs grandes parures.

Il y a une nation entiere d'Indiens qui ont un trou fort large à la levre d'en-bas, où ils paſſent un morceau de bois auquel ils attachent une perle : chacune des autres nations porte de differentes marques ; ce qui les fait diſtinguer les unes des autres. Ils ſont fort adroits à tirer de l'arc, dont ils ſe ſervent également à la chaſſe & à la pêche. Ils font des amacs, & de tres belles poteries ; ils ont auſſi des paniers qu'ils appellent *pagara*, qu'ils font d'une certaine maniere qu'ils les emboitent aiſément l'un dans l'autre, & que l'eau ne les penetre jamais : ils contournent auſſi ſur leurs *couiſons* ou ſur leurs calebaſſes, des ornemens avec un vernis de pluſieurs couleurs qui ne s'efface point dans l'eau : avec toute leur adreſſe, ils ſont extrêmement pareſſeux & preſque toûjours couchez ; ils ne ſe mettent nullement en peine de l'avenir, non pas même pour leur ſubſiſtance, & il n'y a que la faim

qui les tire de l'*amac*. Lorsqu'ils sont à la campagne ou à la guerre, & qu'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées, ils retournent au plûtôt à la maison, se bandent la tête; & comme s'ils étoient eux-mêmes au mal d'enfant, ils se mettent dans l'*amac* où leurs femmes les servent & leur donnent à manger tout ce qu'elles peuvent trouver de meilleur. Les voisins de leur côté viennent sur le champ leur rendre visite & les consoler sur leur maladie imaginaire.

Plusieurs familles demeurent ensemble sous une ou plusieurs grandes cazes fort longues, qu'ils appellent *carbet*, & qui ont chacune un capitaine: ils vivent de cassave, de maïs, de poisson & de fruits; les hommes vont à la pêche, & les femmes s'attachent à cultiver la terre. Ils ont chacun leur femme qu'ils ne peuvent quitter, à moins qu'ils ne l'ayent trouvée en faute. Ils portent tres peu de provisions avec eux lorsqu'ils vont à la guerre, ils s'y regalent dans les occasions extraordinaires de la chair de leurs prisonniers. Ils choisissent les plus gras, & vendent les autres aux François. Ils ont beaucoup de respect pour les vieillards: lorsqu'il en meurt quelqu'un, ils l'enterrent dans le *carbet* sans autre ceremonie que celle de

se bien enyvrer ; mais lorſqu'ils croyent que le corps eſt à peu prés pourri, ils aſſemblent les Indiens des *carbets* voiſins, exhument les os, les brûlent, & en mettent la cendre dans leur *oüicou*, pour en faire un grand regal à leurs amis & à leurs voiſins.

Ils font dans cette contrée de l'Inde pluſieurs fêtes où ils s'invitent d'un carbet à l'autre : ils s'ornent alors de ces couronnes de plumes reſervées pour les grandes occaſions, mettent des ceintures de plumes de pluſieurs couleurs, & paſſent la journée en danſes rondes & en feſtins, où ils s'enyvrent d'une boiſſon tres forte qu'ils appellent *Oüicou*, & qu'ils font avec de la caſſave & des fruits qu'ils font boüillir enſemble.

Il y a dans les habitations quelques treilles de raiſins, qui y ſont d'ailleurs fort rares ; car la vigne n'y croît pas volontiers, non plus que le bled qui n'y vient qu'en herbe. Ils ont quelques bœufs, des vaches, des moutons & des chevaux qui ſont petits, & que je ne crois pas des meilleurs. Le Roi avoit envoyé dans cette iſle pluſieurs forçats qu'on avoit tiré des galeres ; ils s'y déplaiſoient ſi fort, qu'aprés y avoir demeuré quelques mois, ils prierent le Gouverneur de les renvoyer

servir sur leurs galeres, ce qu'il fit après en avoir écrit en Cour, qui condescendit à leur demande.

Un jour que je m'amusois à parler avec mon hôtesse, qui me demandoit des nouvelles de France, j'appris d'elle qu'il y avoit prés de cinquante ans qu'elle étoit à Cayenne ; qu'un vaisseau avoit amené soixante voleurs & autant de filles de mediocre vertu, du nombre desquelles elle étoit, & qu'on les avoit mariez ensemble : ils ont presque tous fait fortune, & celle dont je parle étoit fort à son aise, & tenoit un des plus fameux logis de cet endroit.

L'air de cette isle étoit autrefois malsain, tant à cause des pluyes continuelles, que parce que son terrein étoit plein de bois & marécageux ; mais depuis que l'isle se défriche, on commence à s'y bien porter : les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes, au lieu qu'auparavant ils mouroient presqu'aussi-tôt qu'ils voyoient le jour.

CHAPITRE XV.

Départ de Cayenne.

LE 20. Mars 1711. nous partîmes de Cayenne, & le lendemain nous passâmes entre trois petites isles desertes & inhabitées, qu'on nomme les *Isles du Diable.* Il y en a une autre fort proche qu'on appelle l'*Enfant perdu*, parce qu'elle est toute seule & beaucoup au large, & fort avancée dans la mer.

Pendant notre sejour à Cayenne, j'allois souvent voir les Jesuites qui y sont établis : ils me contoient que de temps en temps leurs Peres faisoient de petits voyages dans les isles qu'habitent ces Indiens, pour les instruire des principes de notre Religion, & qu'ils les écoutoient avec beaucoup de joye, mais qu'ils n'en profitoient gueres, parce qu'ils conservent toûjours leurs anciennes superstitions. Il me dit entr'autres choses qu'étant allé un jour à la (*a*) Martinique, il trouva moyen d'emmener un jeune enfant âgé de sept ans, qui paroissoit avoir toutes les

(*a*) La Martinique isle de l'Amerique, une des *Antilles* ou *Caraïbes*, étoit appellée par ses anciens habitans *Madanina*.

envies du monde d'embrasser le Christianisme, il l'envoya en France dans un de leurs Convens où l'on n'épargna rien pour son éducation, soit par rapport à la Religion, soit par rapport aux sciences. Il ajoûta que cet enfant resta dix ans en France, où l'on lui fit voir ce qu'il y a de plus curieux & les villes les plus considerables, dans le dessein que l'on avoit de s'en servir un jour pour la conversion de ses compatriotes; en un mot l'on n'épargna rien de tout ce que l'on croyoit necessaire pour parvenir à l'execution de ce projet. Pour cet effet dés qu'il eut atteint l'âge de dix-sept à dix-huit ans, ces Peres le renvoyerent à la Martinique, où aprés avoir demeuré quelque temps, il trouva malheureusement des gens de sa nation prêts à s'embarquer: il eut bientôt pris son parti; il laissa tous ses habits sur le bord de la mer, & passa avec eux dans son pays, sans que depuis ce temps-là on en ait jamais eu aucune nouvelle.

La Martinique (a) a d'abord été habitée par une troupe de François & d'Anglois, qui s'y étoient refugiez comme dans toutes les autres isles; aprés une revolution

(a) M. de Phelypeaux ci-devant Ambassadeur à la Cour de Savoye, est mort depuis quelques années à la Martinique dont il étoit Gouverneur.

qui

qui est assez connuë, ils y vêcurent assez long-temps en paix avec les Indiens, qui leur faisoient part de la *Cassave* & des fruits qu'ils cultivoient; mais dans la suite du temps, comme il arrive toûjours quelque querelle parmi des gens de differentes nations, ces Indiens ayant été persuadez par leurs Devins que ces nouveaux habitans venoient pour les détruire & s'emparer de leur pays, ils resolurent de les surprendre dans le temps qu'ils y penseroient le moins, & de les massacrer tous. Les François par les bons offices de quelques-uns de cette nation qui les aimoient, découvrirent le dessein des Indiens, les prévinrent, & en tuerent un grand nombre. Il se forma ensuite en France une Compagnie des isles de l'Amerique, mais qui ne subsista pas long-temps. Le Roi est à-present le maître de la Martinique; il y a fait bâtir des forts où il entretient de bonnes garnisons.

La Martinique est le siege ordinaire du General & d'une Justice souveraine, d'où dépendent Saint Domingue (*a*), la Guadeloupe (*b*), la Grena-

(*a*) Ville de l'Amerique Septentrionale, & capitale de l'isle *Hispaniola* ou de *Saint Domingo*, l'une des Antilles; elle appartient aux Espagnols pour la plus grande partie.

(*b*) La Guadeloupe ou Guardeloupe, l'une des An-

de (a), Marie Galande, les Saintes, & autres isles. Elle peut avoir cinquante à soixante lieuës de tour, & elle a trois ports où l'on peut charger tous les ans un nombre considerable de vaisseaux : ce sont le *Cul de Sac Royal*, le *Bourg Saint Pierre*, & le *Cul de Sac de la Trinité*. Voilà les trois ports, dont le plus grand est le Bourg Saint Pierre ; il n'y a à la verité qu'une ruë, mais elle peut avoir au moins un grand quart de lieuë de long : elle est haute & basse, & coupée en plusieurs endroits par de belles allées d'orangers, & par une riviere qui la traverse au milieu, & dont l'eau est fort bonne. Cette riviere descend d'un grand vallon qui s'éleve derriere le bourg. L'on y voit quantité de sucreries & d'autres beaux édifices. La maison des Jesuites est à une des extrémitez du bourg ; elle est tres belle : l'on trouve à l'autre bout l'Eglise des Dominicains. Il y a aussi un Convent d'Ursulines & un hôpital qui est

tilles ou Caraïbes dans l'Amerique Septentrionale, appartient aux François depuis 1635. ceux du pays l'appellent *Caracuera* ou *Caracueira*.

(a) M. De Valernod Gentilhomme de Dauphiné qui y commandoit, y est mort depuis quelques années : il fut tiré du regiment de Navarre pour y aller. *Granada* ou nouveau Royaume de Grenade, dans la partie de l'Amerique Meridionale ; les Geographes l'appellent Castille la neuve ou Castille-d'or.

servi par les Freres de la Charité. Les maisons sont presque toutes de bois, mais bien bâties & fort commodes au dedans.

A l'égard du *Cul de Sac Royal*, c'est le quartier où demeure le General, & le siege de la Justice; les rues y sont droites, & les maisons fort propres; les Capucins y ont un fort beau Convent. Il y a un magasin à poudre & une citerne à l'épreuve de la bombe. Le fort dont la situation est d'elle-même tres avantageuse, est bâti sur une grosse & longue pointe, qui avance dans la mer & forme un des plus beaux carenages des isles. Il est inaccessible du côté de la mer, à cause des barres de roches qui l'environnent, & on ne peut y aborder du côté du bourg, que par un petit glacis fort étroit & flanqué de deux bastions & d'une demie lune, le tout entouré d'un fossé plein d'eau. Il y a de tous côtez des pieces de canons rangez en batterie, & une garnison composée de quelques compagnies de marine. Ce fort est presentement en état de resister à une armée entiere, & le bourg en est fort joli, car il y a beaucoup d'habitans, & c'est le quartier où ce qu'il y a de gens de distinction se plaisent le plus & font leur residence ordinaire.

Le Cul de Sac de la Trinité qui est de

l'autre côté de l'isle, est beaucoup plus petit & moins frequenté que les autres ports : & l'on n'y a pas les mêmes agrémens. Les habitans y sont civils & affables, & le sexe y est fort aimable. Les femmes se mettent bien, & en toutes leurs manieres l'on y reconnoît les Françoises ; en un mot la Martinique peut se vanter que ses *Crioles* sont aussi bien-faites que femmes de l'Europe.

Le terroir en est bon, & les legumes & plusieurs autres fruits qu'on y apporte de France y croissent parfaitement bien : les bœufs, les moutons & les chevaux s'y multiplient extrêmement. Les vaisseaux qui y vont charger du sucre, y portent des vins, des eaux de vie, des satines, des viandes salées & d'autres choses necessaires pour les besoins & la commodité de la vie.

Cette isle est tres fertile en sucre qu'on y raffine, en coton, en rocou, en casse, en magnioc & en cacao dont on fait le chocolat.

Le cacao est un arbre d'une mediocre hauteur & qui ne vient ordinairement que dans des lieux humides ; il se couvre presque toûjours de quelqu'autre arbre plus élevé pour se garantir des ardeurs du soleil, & il produit depuis la surface de la terre jusqu'à ses plus hautes branches, une

espece de coco grenu de la forme d'un grand concombre & d'un gris brun, lequel lorsqu'il est ouvert, laisse voir dans sa substance plusieurs grains couverts chacun d'une petite écorce cotonneuse de tres bon goût & pleine de suc. Lorsqu'on a mangé cette écorce, l'on trouve au dedans un grain roux couvert d'une autre écorce plus mince & presque noire, & ce grain qu'elle renferme est ce qu'on appelle le *Cacao*. Lorsqu'on l'a moulu & qu'on l'a reduit en pâte, on en tire une espece de pommade blanche qu'on appelle pommade de *Cacao*, elle est d'une odeur fort agreable, & elle est d'une grande utilité en plusieurs sortes de maladies; il y en a qui l'appliquent sur les blessures nouvellement faites; ceux qui en ont fait usage, s'en sont parfaitement bien trouvez. A l'égard du grain, il y en a de petit, de moyen, & de gros; sa bonté ne consiste point dans sa grosseur, ni dans sa couleur, mais dans l'excellence de son goût qui vient de la qualité du terroir. Il y a aussi du *Cacao* dans le Perou, mais il ne croît que dans le *Guyaquil*, il y est fort excellent, tant qu'il ne sort pas du pays; mais lorsqu'on veut le transporter ailleurs, il change absolument de goût en passant la mer & se moisit ordinairement, & c'est peut-être ce qui fait que beaucoup de gens,

le recherchent avec plus d'empressement que les autres, parce qu'il fait plus de mousse & d'écume, & il y a bien des personnes qui n'aiment du chocolat que l'écume, & n'en voudroient pas boire s'il n'étoit extrêmement mousse.

Il y a de tres beaux & de tres grands bois dans cette isle, & sur tout du *Gaiac* qu'on employe à faire des poulies & d'autres semblables ouvrages pour les vaisseaux de Roy. Il y a aux environs de cette isle une espece d'oiseaux qui se nomment *Diablotins*, ils sont aussi gros & aussi bons que des poules; ils ne vivent que de poisson, qu'ils revomissent pour nourrir leurs petits.

Cette isle étant fort élevée & couverte de montagnes qui en rendent le milieu presque inhabitable, l'air y est mal-sain, & même il y passe peu de vaisseaux qui n'en fassent une fâcheuse experience; outre cette incommodité, les habitans y sont encore fort tourmentez par les fourmis, & par une espece de cirons qu'ils appellent *Chiques*, & qui se mettent sous la plante des pieds; ce qui cause une douleur d'autant plus grande qu'on ne sçauroit les déraciner, lorsqu'une fois ils ont eu le temps d'y faire leurs œufs; les serpens y sont aussi fort communs & se glissent jusques dans les maisons; il y en a

de plusieurs sortes, dont la morsure est fort dangereuse ; mais les habitans ont des simples que les Negres ont trouvé, & qui sont un specifique merveilleux pour ces sortes de playes.

En 1621. il se forma en France une Compagnie des isles de l'Amerique ; ces isles commencerent à se peupler, la navigation y devint commune : dans le commerce on se servoit de sucre pour monnoye : aprés plusieurs petites guerres, on fit en 1660. une paix generale avec les Indiens, & on leur donna saint Vincent & la Dominique pour se retirer. Ils y sont encore à-present, & viennent tous les jours negotier avec les François, pour qui ils ont tant d'amitié que lorsqu'ils attrapent des Anglois qu'ils croyent être leurs ennemis, ils les massacrent & les mangent, sans que les François eux-mêmes puissent gagner sur leurs esprits de leur donner quartier.

J'ay crû devoir donner une relation en abregé de l'isle de Madagascar, où j'ay fait plusieurs voyages en differentes fois, j'espere que cela fera plaisir, par rapport aux grands avantages qu'on en peut tirer pour le commerce & la navigation des Indes.

CHAPITRE XVI.

De l'isle de Madagascar.

LEs François sont les premiers qui ont découvert les pays maritimes de Madagascar, qu'on nomme autrement *l'isle Dauphine*. L'isle de Madagascar (*a*) comprend diverses provinces ; elle a differens noms, les naturels du pays l'appellent *Madecasse* ; les Portugais lui donnerent le nom de saint Laurent, parce qu'elle fut découverte par leurs ancêtres le jour de sa fête ; & les François la nommerent *l'isle Dauphine*, mais ordinairement elle est connuë sous le nom de *Madagascar*.

Cette isle est située le long des côtes Orientales de l'Afrique ; & elle est sans doute la plus grande isle du monde, puisqu'en prenant sa longueur depuis le *cap de Rome* jusqu'à la pointe de saint Sebastien, l'on trouvera qu'elle s'étend du Sud au Nord depuis le seize jusqu'au vingt-sixiéme degré de latitude, elle a plus de cinq cents lieuës de long, sur cent ou six vingt de large dans les lieux même où elle est plus

(*a*) C'est une isle de la mer d'Ethiopie, à l'orient des côtes de Zanguebar & du pays des Cafres en Afrique ; le langage des habitans de cette isle a beaucoup de rapport avec l'Arabe.

étroite. Osorius (a) dit qu'elle a en quelques endroits deux cents lieuës de large, & vers le Nord où elle est plus étroite, cinquante ; son tour est de huit cents lieuës.

Cette isle a été visitée & examinée par des gens de toutes les nations de l'Europe. La mer se jette avec impetuosité & avec une grande agitation causée par le flux & le reflux entre cette isle & la terre ferme du côté du cap de Bonne esperance, & forme par ce moyen un canal ou un trajet large à son entrée Occidentale de quatre-vingt-cinq lieuës, & au milieu où il est plus étroit & vis-à-vis de l'isle Mozambique, de quarante-quatre seulement. Plus avant & vers l'Orient, il s'élargit beaucoup, & il y a plusieurs isles. Les vaisseaux qui vont de l'Europe aux Indes, ou qui en reviennent, passent ordinairement par ce canal, à moins que l'orage & la tempête ne les obligent à prendre une autre route.

Toute la côte est divisée par des rivieres qui prennent leur source dans le pays, & vont se décharger dans la mer. Elle est aussi partagée par de belles bayes, ou par des golfes où il y a de bonnes rades & de bons ports. La plus grande partie de la côte meridionale, depuis le cap d'*Itapere* jusqu'au

(a) Evêque de Sylves dans l'Algave, il fut surnommé le *Ciceron de Portugal* ; il a beaucoup écrit.

pays de *Carenboule*, a toûjours été occupée depuis la découverte qu'on en a fait, par les Européens, sur tout par les François ; il est bien vray que dans tous les voyages que les Portugais ont fait aux Indes Orientales, ils ont toûjours été moüiller à cette isle, & y ont même découvert plusieurs places maritimes ; ce que les Hollandois de leur côté ont aussi fait aprés eux, mais ni les uns ni les autres n'ont jamais penetré si avant dans le pays que les François.

Cette terre est extrêmement relevée, sur tout par des montagnes fort hautes & fort droites. On y découvre les plus belles plaines du monde : les arbres y sont toûjours verds, & il n'y a point d'aspect plus riant dans les Indes. Les citronniers, les orangers, les grenadiers, & plusieurs autres arbres y croissent en abondance. Cette grande diversité d'arbres, dont les uns sont chargez de fleurs les plus agreables & les plus douces, & les autres portent des fruits excellens, forme des berceaux naturels qui sont au dessus de toute l'adresse & de toute la regularité de l'art.

Ces lieux charmans & delicieux ne sont pas éloignez de la mer, dont le sable que le vent y jette, contribuë fort à les entretenir dans leur beauté.

Cette isle est traversée par de grandes

rivieres, où l'on trouve de plusieurs sortes de pierres precieuses, comme des topases, des grenats, du cristal, des ametistes, des pierres d'aigle, des emeraudes, des saphirs, des jaspes, des hyacintes, des pierres de touche, des cornalines : on y trouve beaucoup de sanguines, &c. des rubis balais, des aigues marines, & des opales.

Elle est arrosée aussi par un grand nombre de fontaines, dont les eaux sont plus belles & meilleures qu'en France. On trouve même dans les diverses Provinces qui composent cette isle des eaux fort singulieres : aprés avoir coulé sous terre quelque temps, elles paroissent ensuite au dessus, mais chargées d'un nouveau baume, & de la vertu de quelque suc qu'elles ont entraîné avec elles. C'est ce qui fait qu'elles prennent des goûts & des qualitez differentes, suivant la nature des metaux, & des lieux par où elles passent.

Il y a en plusieurs endroits des sources dont les eaux ont le veritable goût du fer : telle est l'eau d'un ruisseau qui coule dans la Province d'*Anossi* prés du Fort Dauphin, que les François & les Negres appellent l'*eau de Fer*. Ces eaux ont le même goût & les mêmes proprietez que celles de *Spa*, si celebres & si frequen-

tées depuis un temps considerable.

On trouve dans la vallée d'*Amboule*, une fontaine d'eau chaude semblable à ces fameuses eaux d'*Aix-la-Chapelle*. C'est un remede souverain contre les maladies qui viennent de quelque humeur froide située dans les parties nerveuses ; la même eau, si on la boit, guerit de l'asthme, & de toutes les autres maladies qui sont ordinaires à ceux qui ont un estomac foible & debile. Elle dissipe les obstructions des reins & de la rate, & pousse dehors le gravier ; en un mot c'est un specifique contre la gravelle. Dans le même endroit, & sur une haute montagne, il y a des sources d'eau salée, dont les habitans font du sel ; cependant les montagnes dont elles coulent, sont à plus de trente lieuës de la mer.

CHAPITRE XVII.

Des differentes choses qui se trouvent dans cette isle.

DANS la Province d'*Houlouve* l'on rencontre des fosses pleines de salpêtre ; dans une autre, des ruisseaux d'eau blanche qui ont un peu le goût & l'odeur du souffre. Il y a aussi une source sur une

certaine montagne prés de *Manghasia*, dont les eaux produisent une si grande quantité de bitume, que l'on le ramasse à pleines mains sur ses bords : d'où l'on peut certainement conclure que cette isle enferme dans son sein toutes sortes d'especes de mineraux ; ainsi il n'est pas extraordinaire qu'il s'y trouve une grande quantité de fer & d'acier, qu'on y forge, & purifie avec beaucoup moins de peine & de difficulté que nous ne faisons en France.

Les Forgerons prennent une corbeille pleine de la masse, tout comme ils la tirent de la mine, & ils la jettent aprés l'avoir mise en poudre sur des charbons ardens entre quatre pierres enduites de tous côtez d'argile, ils soufflent ensuite sous cette masse avec des soufflets faits comme un canon de fusil, ou comme une pompe de bois ; de sorte qu'en soufflant ainsi, le metal se trouve fondu dans moins d'une heure; aprés cela l'on retire la fonte, dont on forme des bâtons du poids de trois ou quatre livres, à l'aide d'un grand feu.

Il y a aussi des mines d'acier fin, non pas dans toutes les Provinces, mais dans quelques-unes. A l'égard du fer, il s'en trouve par tout qui est peu different de l'acier.

On n'y trouve point de mines d'argent: on n'en trouve point non plus de cuivre, de plomb, ni même d'étain : cependant l'argent y est fort commun, & la plus grande partie y a été apportée par un vaisseau Hollandois des Indes Orientales qui fit naufrage aux côtes d'*Ampatre*. Il y en étoit aussi venu par des vaisseaux qui avoient abordé quelque temps auparavant dans cette isle.

A l'égard de l'or, il est fort en usage parmi les habitans ; mais il n'est pas de la même nature que celui dont nous nous servons en Europe. On y en voit de trois sortes, celui du pays qui est un peu pâle, & qui se fond aussi aisément que le plomb, & dont l'once ne vaut pas plus de vingt florins ; le second est l'or de la Mecque, que les Arabes apporterent il y a déja long-temps avec eux de leur pays ; il est beau, tres fin, & c'est un bon or de ducat : le troisiéme est celui que les Chrétiens y ont apporté, qui est le plus difficile à fondre, du moins à leur maniere. Cet or pâle dont je viens de parler, est celui qu'on a trouvé autrefois dans le pays, & dont il y a encore des mines dans la Province d'*Anossi* ; & même, s'il en faut croire ce qu'en disent les Negres, il y en a dans tous les quartiers de l'isle.

Plusieurs Auteurs assûrent qu'il y a en ce pays-là des mines d'or & d'argent qu'on n'a pû encore découvrir, parce que les habitans qui en cachent la source, ont voulu faire croire que ce qui s'y en trouve, a été apporté par une flotte d'Arabes qui s'emparerent de leur pays au commencement du quinziéme siecle : ces Arabes établirent des Commandans par tous les quartiers, & c'est la raison pour laquelle presque tous les Grands sont moins noirs que les autres Insulaires ; parce qu'étant descendus de ces Arabes blancs, (qui avoient fixé le lieu principal de leur domination au dessus des *Matatanes*, où les habitans qui y sont à-present, sont toûjours appellez les *Blancs*, quoiqu'ils le soient de moitié moins que les plus noirs Bohemiens qui soient en France) : ils en ont conservé la couleur.

Le principal motif que l'on prétend que ces Insulaires ayent eu de cacher leurs richesses, a été d'empêcher les autres Nations de satisfaire leur avarice en les rendant plus malheureux, & en les assujettissant à un rude esclavage, comme les Espagnols en ont usé dans le Perou, dans le Mexique, & dans les autres pays des Indes Occidentales ; & ils ont mieux aimé se réduire aux herbes, aux drogues, &

au bled dont cette isle abonde, que de vivre dans la splendeur que leur auroient pû procurer les richesses de leur pays.

Il y a dans cette isle plusieurs sortes de terres; une rouge, qui est aussi bonne que celle que les Apoticaires appellent *Bol d'Armenie*; & une autre qu'ils nomment *Terra sigillata*, que l'on apporte de l'isle de *Lemnos*; mais bien des gens soûtiennent que celle de Madagascar est aussi bonne que l'autre.

On y voit encore une autre terre qui est blanche comme de la craye, & qui est fort bonne pour blanchir & nettoyer le linge; elle y tient lieu de savon: elle est grasse & argileuse comme la terre de Malte, qu'on prétend avoir la vertu de faire mourir & de chasser les serpens, & même de resister à leur venin.

Il croît encore dans cette isle diverses sortes de gomme, dont les unes sont odoriferantes, ou d'une odeur forte, & les autres n'en ont point. Il y a une gomme noire qui sert à coller & affermir les *zagaïes* dans leurs manches; il s'en trouve aussi une de pareille couleur, qui a une odeur fort douce; & une autre enfin qui ressemble assez à l'encte: elle est gluante, & devient, lorsqu'on l'a cuëillie, fort seche, elle sort d'un arbre qui ressemble beaucoup à l'*acacia*. Les femmes s'en

ſervent pour s'en frotter le viſage, afin de s'empêcher de rire ; & elle eſt tres bonne pour conſolider les playes & les ulceres.

La Province d'*Ampatre* fournit une autre eſpece de gomme que les fourmis font ; elle eſt blanche, & pend à un petit rameau d'un arbre où elle eſt attachée au bois de cet arbre ; elle eſt toute remplie dedans de petites fourmis, & l'on s'en ſert ordinairement pour coller, comme de celle dont nous avons parlé ci-deſſus. L'on en trouve une autre qui ſort d'une bête auſſi groſſe qu'un chat, & qui a un muſc excellent. Il y a une autre gomme, dont l'odeur eſt ſemblable à celles de l'encens, & du ſang de dragon des deux eſpeces. Le Benjoin & l'aloës s'y trouvent, de même que quantité d'autres parfums.

On cueille l'ambre gris ſur la côte de cette iſle, auſſi-bien que ſur celle de *Maſcareigne*, & ce n'eſt autre choſe que le fray d'un poiſſon ; il ſe durcit au ſoleil, & ſe trouve ſur le ſable où il eſt jetté : ſi l'on en voit quelquefois de grandes pieces, c'eſt l'aſſemblage fortuit du fray de pluſieurs de ces poiſſons ; en effet, puiſque nous avons des animaux de terre qui nous fourniſſent la civette & le muſc, il n'eſt pas diffi-

cile de croire que ceux de la mer peuvent bien donner une autre espece de parfum.

On trouve encore fort communément dans ce pays-là une gomme jaune comme la *gomme gute*, qui sort d'un arbre dont les fleurs fournissent aux abeilles la matiere d'un miel fort doux. Les mouches à miel & les vers à soye y travaillent aussi presque sur tous les arbres : les premieres dans les ruches qu'elles se bâtissent sur de fortes branches, & quelquefois dans les troncs creux, & les autres sur tous les branchages, & dans leurs coques.

On y voit de six sortes de miel, qui est appellé dans la langue du pays *Tenselé*, c'est-à-dire, miel des abeilles. Ces differentes especes sont le miel de certaines mouches vertes, & deux sortes d'autre miel que les fourmis font, & dont l'un est de celles qui sont aîlées, & que l'on ramasse dans les creux des arbres, & l'autre est des fourmis un peu plus grosses, & qui ne sont pas aîlées ; elles font leur miel dans de grands monceaux de terre qui vont en pointe, & qui sont percez de tous côtez. Ces trous sont remplis de ces sortes de fourmis. Ces quatre especes de miel ont une saveur fort douce & fort agreable.

On y trouve encore une autre sorte de miel, ou plûtôt une espece de sucre que des mouches à miel appellées *Sacondre*, posent sur les feüilles de certains petits arbrisseaux, & qui se transforment ensuite en de petites taches, ou de petits morceaux jaunes, verts ou rouges. Quelques Auteurs soûtiennent que ce miel, qui semble plûtôt être du sucre, doit passer avec plus de raison pour le *Tabaxir* des Arabes, que le *Sacarmambu*, ou le sucre des *Cannes Bambous*, qui n'est autre chose qu'une sorte d'empois plûtôt insipide que doux.

Il y a encore un autre miel, qui passe pour venimeux, & qu'on croit être fait par des abeilles qui succent les fleurs d'un certain arbre qui produit un venin fort actif & fort dangereux, & qui se trouve dans un quartier de la Province d'*Anossi* ou *Carcanossi*, appellé *Caracarico*.

CHAPITRE XVIII.

Des differentes plantes de l'isle.

LEs habitans y font de trois sortes de vins, le premier est du vin de miel, qui est le plus commun. Ce vin de miel est une composition de trois quarts d'eau &

d'un quart de miel que l'on fait boüillir, écumer & réduire aux trois quarts, aprés quoi on le laisse cuver dans de grands pots de terre noire qui se font dans l'isle : il devient quelque temps aprés d'un piquant fort agreable ; & il a alors le même goût de l'*hydromel* que l'on boit en Flandres ; cette liqueur charge l'estomac, & ne vaut absolument rien pour les François. Le second est du vin de sucre, il est d'un goût un peu amer, à peu prés comme de la biere forte, ou bien comme le noyau d'un abricot. On fait boüillir les cannes de sucre dans de l'eau jusqu'à la diminution des deux tiers ; l'on met ensuite ce qui a boüilli dans de grandes courges, & trois jours aprés l'on a du vin tout fait, qui est si fort & si penetrant que si l'on en verse dans la coque d'un œuf, il la creuse & la perce en moins d'une nuit. La troisiéme espece de vin est de celui que quelques-uns tirent des plus gros fruits du *Banane*, en les mettant dans un vaisseau & en les faisant cuire pendant quatre ou cinq heures ; on en fait un vin aigrelet, comme une espece de piquette, & c'est une liqueur qui approche assez du cidre.

Il y a de plusieurs sortes d'huiles, dont les hommes & les femmes se servent pour se frotter la tête & le corps ; & faute d'huile

ils employent souvent à cet usage la graisse de bœuf mêlée avec de la cire. Il y a aussi en ce pays-là une plante que nous connoissons en Europe sous le nom de *Palma Christi*, dont ils font de l'huile ; l'on dit que c'est un bon remede pour la goutte; les hommes & les femmes en prennent le fruit pour se noircir les dents, il approche du maron d'Inde. L'on en tire encore une autre des noyaux du fruit que porte un certain arbre qui produit le *sang de dragon*, elle est de la même consistence que l'huile de noix de muscade : mais elle n'a point d'odeur, & elle guerit le feu volage & la gale seche.

On y trouve enfin du *talc*, dont on garnit les fenêtres, au défaut de verre dont on n'y a point l'usage ; des mines de charbon, de salpêtre, & d'un certain fer dont les Negres font des rasoirs, des zagayes & de toutes sortes d'instrumens pour couper le bois.

Cette Isle produit beaucoup de plantes, dont les unes sont bonnes à manger, & les autres medecinales qui servent à differens usages. On y trouve aussi communément une noix qui a l'odeur de toutes sortes d'épiceries & qui est de la grosseur de la muscade, mais plus brune & plus ronde. Le ris blanc y croît en abondance quand il est cultivé dans les marais, & le rouge ne vient

pas moins fertilement sur les montagnes. Il y croît de plusieurs sortes de racines, sur tout de rouges, de blanches, qui sont fort delicates, & d'un goût excellent; il y en a de violettes, & d'autres d'un gris clair qui sont fort agreables au goût. On en trouve d'une certaine espece, qui lorsqu'elles sont dans un terroir gras, viennent aussi grosses que la moitié d'un homme. Il y croît de trois sortes de nenufar, & dont les fleurs sont blanches, jaunes & violettes; & c'est la couleur qui marque l'espece. On les met toutes trois dans le rang des alimens, car on les peut manger boüillies ou rôties comme nous faisons les châtaignes. L'orge y croît de la hauteur d'une pique, & l'on en seme beaucoup en ce pays-là, il est mûr dés le mois de Juin; il y a de deux sortes de melons d'eau: les uns ont des pepins noirs, & les autres rouges, ils y viennent en abondance; ce qui est fort utile & d'un usage fort agreable pour les habitans, qui s'en servent pour appaiser leur soif dans les grandes chaleurs. On y trouve aussi des citroüilles dont la premiere semence y a été apportée de France, on les y cultive fort bien, & elles y parviennent à une grosseur prodigieuse; il y a de deux sortes de courges, de longues & de rondes; on y cuit les longues avant qu'elles soient

entierement mûres ; on les mange avec du lait, & l'on en fait des bouteilles lorſqu'elles ſont ſeches.

Les cannes de ſucre y viennent en abondance & les habitans pourroient faire quantité de ſucre, s'il avoient l'induſtrie de le ſçavoir tirer ; mais tout le profit qu'ils en retirent conſiſte à en faire du vin qui n'eſt pas ſi bon que l'*hydromel*. On ne peut même le garder plus de trois ou quatre jours, car aprés ce temps-là, il devient ſi fort & ſi penetrant que ſi on le laiſſe pendant une nuit dans une taſſe de pierre, il la minera peu à peu & la percera, ce que le plus fort ſuc de citron ou de limon ne pourroit jamais faire.

Il y vient auſſi une plante que les Indiens nomment *Avil* ; on en fait l'*indigo* pour les teintures que l'on prepare de cette maniere. L'on fait infuſer beaucoup de racines de cette plante en mêlant enſemble les tiges & les feüilles, lorſqu'elle commence à fleurir, & on les met dans un vaiſſeau avec de l'eau pour les faire pourrir ; l'on a ſoin enſuite de les remüer tous les jours avec un bâton. L'herbe étant pourrie, ce qui arrive dans trois ou quatre jours au plus tard, on la nettoye & on la décharge de toutes ſes tiges & de tous ſes fibres, & l'on tire auſſi toute

l'eau, qui paroît chargée d'une couleur violette, dans une cuve par le trou qui est au bas du vaisseau, & où l'on a la précaution de mettre un tamis pour la purifier encore davantage en la faisant passer au travers; l'on a eu soin auparavant de la bien remüer & d'y ajoûter une certaine mesure d'huile d'olive plus ou moins, & selon la quantité de l'eau; & pour les bien mêler, on les agite fortement ensemble pendant un temps considerable. On laisse ensuite reposer l'eau jusqu'à ce que toute la teinture soit tombée au fond en forme de lie, & que l'eau en soit separée; on tire alors cette eau par le moyen d'un tuyau ou d'un conduit, ou bien en y plongeant des morceaux de drap, & en les exprimant jusqu'à ce qu'il n'y reste autre chose que cette lie qui est le veritable *indigo* pour les teintures, que l'on fait secher à l'ombre sur une grosse pierre, & dont l'on a grand soin d'écarter tout ce qui pourroit être infect & impur.

Le *Vonato* est le fruit d'un gros arbre qui croît au bord de la mer; la chair en est fort nourrissante, les habitans la mangent ou seule ou avec du lait & du sel. Le bois de cet arbre est fort massif & tres propre pour les bâtimens qu'on veut faire avec une netteté & une polissure particulieres; il est fort pesant, mais il a cela d'avantageux qu'il

qu'il n'eſt ſujet ni à ſe carier ni à ſe pourrir. Il y a beaucoup d'ébeniers noirs, & il n'y en a pas moins de gris.

Les femmes y font en ce pays-là une certaine pâte avec un jus d'herbe qu'elles connoiſſent, & qu'elles ſeules ſçavent choiſir, qui fait tomber le poil. On y trouve de certains choux que l'on appelle dans le pays *Souzes*, & dont les feüilles ſont rondes & ſi larges, qu'on s'y peut mettre à couvert de la pluye comme ſous un paraſol : ces feüilles étant cuites avec de la viande, ont le goût du chou ; les racines de cette plante ont auſſi bon goût que le cul de l'artichaut.

Les *Fanghits* ſont des racines d'une grandeur extraordinaire & couvertes d'une peau rougeâtre ; on en trouve quelquefois d'auſſi groſſes que le corps d'un homme : elles ſont fort douces, & elles appaiſent en même-temps la faim & la ſoif ; on les mange cruës, la digeſtion en eſt facile, & elles font uriner ; elles croiſſent ſous de petits buiſſons.

Les *Ouvidambous* ſont à peu prés comme les racines de la vigne, ils produiſent des bayes noires, & ont le goût du muſc ; leur bois meurt tous les ans, & leurs feüilles ſont tout-à-fait ſemblables à celles de la vigne : elles ſont fort dégoûtantes,

insipides, & même difficiles à digerer.

La racine de *Mavondre* est d'un goût fort agreable, & une seule plante jette souvent dix ou douze racines, qui cependant ne deviennent pas plus grosses qu'un œuf de poule : elles ont entierement le goût des châtaignes, si ce n'est qu'elles sont plus douces & plus savoureuses, & ne chargent pas tant l'estomac ; elles sont couvertes d'une peau mince qui est amere par le dehors : on les plante toutes entieres pour leur faire prendre racine, & on ne les coupe jamais par morceaux ; les gens du pays, de même que les étrangers, les aiment beaucoup.

Il y a aussi de petites feves qui sont tres agreables à manger, lorsqu'elles sont mûres, & même quand elles ne le sont pas ; on les seme au mois de Juin, & trois mois aprés elles sont en maturité.

Les petits pois y croissent aisément, ils sont de la grosseur des lentilles ; on n'en sçauroit manger de plus excellens, ils sont naturellement sucrez, & fondent à la bouche tant ils sont delicats ; on les seme dans le même temps que les feves.

Les *Bananes* y viennent en plusieurs endroits, & y multiplient fort. Ces peuples qui se servent de racines en tout temps pour leur nourriture, mêlent de

celles-ci dans tous leurs apprêts ; il y en a de plusieurs especes, de grosses & de petites. Les *Bananes* sont assez bonnes à manger dans ce pays-là, & elles nourrissent beaucoup ; on les fait rôtir comme des pommes quand elles sont mûres, & on cueille bien souvent les grapes toutes vertes pour les pendre au plancher, où elles mûrissent en moins de quinze jours. Cet arbre a cette proprieté que tout en est bon & utile ; car dans la Province d'*Erindgrave* on en file l'écorce, & l'on en fait des habits tres propres.

Le veritable poivre blanc y croît en si grande abondance, qu'on en pourroit charger tous les ans un grand vaisseau : les bois qui sont aux environs de *Manghabei*, en sont de tous côtez chargez, & il sert de nourriture aux tourterelles & aux pigeons ramiers ; il y mûrit dans les mois d'Août, de Septembre & d'Octobre.

Il y a aussi en ce pays-là du veritable gingembre, il est fort beau. Les Insulaires, à ce que disent quelques Auteurs, ne plantent autre chose autour de leurs maisons pour recevoir la pluye, qui tombe sur les rameaux de même qu'autour des ruches, pour la nourriture des abeilles ; il en croît d'une autre espece sur les montagnes.

Le safran des Indes y vient encore en abondance ; la racine de cette plante est semblable à celle du gingembre, également jaune en dedans, elle en a aussi le goût ; avec cette difference qu'elle n'est pas si piquante ; elle sert à la teinture, & on l'employe aussi pour donner du goût aux apprêts.

Il y a de veritables vignes par tout le pays d'*Alfiffac*, dont les raisins sont mûrs au mois de Janvier.

L'*Amboutou* est une petite plante assez semblable au lin, mais il a un peu d'amertume : les habitans du pays mâchent cette herbe pour s'en noircir les dents, les levres & les gencives, & pour avoir aussi l'haleine douce ; cette plante est corroborative, & l'on en mange en temps de famine pour soûtenir & conserver les forces.

Les *Voames* sont de petits pois ou de petites feves rouges que porte une petite plante qui traîne à terre : les orfevres de ce pays-là s'en servent pour souder l'or au lieu de *Borax*, dont ils n'ont ni l'usage ni la connoissance ; pour en faire l'épreuve, ils mêlent ces pois réduits en poudre ou en farine avec du suc de limon, & trempent l'or qu'ils veulent souder dans cette mixtion, il devient par ce moyen souple & maniable.

La *Tongue* est une plante semblable à notre *Saponaria*, elle porte une fleur qui ressemble fort au jasmin : sa racine est amere, & fort bonne pour le mal de cœur ; c'est un specifique contre toute sorte de poison. Il y en a de deux sortes, dont l'une pousse des fleurs blanches, & a plus de vertu que l'autre qui en produit de couleur de pourpre.

L'*Anramatico* est une plante de deux coudées de hauteur, qui pousse au bout de ses feüilles une fleur creuse & un fruit qui a la forme d'un petit vase, avec un couvercle au dessus, ce qui paroît assez singulier. Il y en a de deux sortes ; les unes fleurissent en rouge, & les autres en jaune. Les habitans du pays n'oseroient entreprendre de cueïllir ces fleurs, & la raison qu'ils en donnent c'est que celui qui en recueïlliroit en son chemin, ne manqueroit pas d'essuyer bien-tôt aprés une pluye violente ; ces fleurs sont pleines d'eau sur tout aprés la pluye, & chacune en peut contenir environ un demi-septier.

Le *Fimpi* est un arbre de la grosseur d'un olivier ; son écorce est d'un gris cendré, elle a l'odeur du musc, & un goût beaucoup plus piquant que le poivre ; c'est le *Costus* des Indiens suivant le sentiment de quelques Auteurs. L'on fait secher

l'écorce au soleil comme la canelle ; & soit qu'elle soit brûlée ou non, elle est blanche & d'une odeur fort agreable : le bois est fort blanc, il n'est pas moins dur, & il rend une odeur tres forte ; les feüilles ont la même odeur que l'écorce & le bois d'aloës, & ont aussi à peu prés la même odeur, elles font autant éternuer que le tabac.

L'*Anaconts* est un arbre qui porte un fruit un peu plus long que le doigt, & qui est d'un gris cendré : il a des feüilles semblables à celles du poirier ; le suc de ce fruit est blanc & doux, & l'on s'en sert pour faire cailler le lait.

Le *Mera* est un arbre qui a des feüilles qui ressemblent à celles de l'olivier : son bois est jaune dans le milieu, sans odeur, & aussi dur que celui du boüis ; l'on s'en sert à plusieurs sortes d'ouvrages.

Le *Sandraha* est un arbre droit & fort haut, dont le bois est plus noir que celui de l'ébene, il n'y paroît au dessus ni fibre ni filet, & on le peut rendre aussi égal & aussi poli qu'une corne ; ce bois n'a point de nœud, & son plus gros morceau n'a pas plus de sept pouces d'épaisseur.

Le *Zaga* est une espece de bois dont on fait les manches ou les poignées des *zagaies*.

Le *Cocambe* est un autre bois noir com-

me celui du *Sandraha*, mais il est moins droit & moins uni; il croît dans des endroits pierreux, & il est tout garni d'épines, il porte fort peu de feüilles, mais sa fleur rend une odeur fort agreable, de même que le bois quand il est allumé; il y a quelques-uns de ces arbres qui ont le tronc & les branches fort épaisses.

Le *Vintang* est un arbre dont les habitans de ce pays-là font des canots; jamais il ne devient ce qu'on appelle *vermoulu*: cet arbre produit une gomme ou resine qui est merveilleuse pour guerir les playes.

L'*Azonoronts* est un arbre dont le bois est fort beau & tres-propre à faire des peignes.

L'*Encafatrahé* est un bois dont le cœur est plein de veines, d'une couleur verte; il a l'odeur des roses, & il est tres bon pour les maux de cœur & pour les défaillances, sur tout en l'appliquant sur la partie malade ou sur le creux de l'estomac, aprés qu'on l'a bien broyé avec de l'eau sur une pierre ou sur quelqu'autre instrument.

Le *Fatra* est un arbre qui produit le benjoin, & qui a des proprietez singulieres.

Le *Tamboureciſſa* est un arbre qui

porte des pommes, qui en mûrissant s'ouvrent en quatre parties, elles sont au dedans pleines de pepins, & couvertes d'une peau tendre, orangée, & qui donne une teinture semblable à celle de ce beau fruit de l'Amerique, que les Indiens appellent *Rocou*, dont j'ai déja parlé.

Le *Vahats* est un petit arbrisseau dont l'écorce prise dés la racine sert particulierement à la teinture. On la separe aisément avec de l'eau, des autres racines qui sont encore trop fraîches; mais c'est ce que l'on ne sçauroit faire quand elles sont seches, qu'avec un petit couteau de bois. Quand on veut s'en servir, l'on fait boüillir sur un petit feu cette écorce avec la soye ou la laine qu'on veut teindre, & il faut que ce soit dans une lessive faite avec les cendres de la même écorce; l'étoffe se charge bien-tôt d'un rouge couleur de feu, mais l'on y ajoûte un peu de suc de limon, & elle prendra ensuite un beau jaune.

Il croît aussi en ce pays-là beaucoup de *Tamarins*, & l'on trouve encore des mûres blanches d'un goût si aigre & si âpre, qu'elles enlevent la peau de la langue; il n'y a que le fruit qui a quelque ressemblance à nos mûres, car les feüilles sont differentes. On y trouve enfin des por-

reaux, du pourpier, des laituës, du chervi, des raves, des choux, de l'anet, du bled de Turquie, de la moutarde, & du fruit d'aubépine. La terre y produit de tous côtez de bon tabac, outre plusieurs sortes de jasmins.

Il y croît aussi beaucoup de chanvre, dont la tige, les feüilles & la semence ne sont point differentes du nôtre, & ressemblent tout-à-fait à celui que nous avons en Europe. Les naturels du pays cultivent avec un soin tres particulier cette plante dont ils succent les feüilles quand elles sont seches, ce qui leur tient lieu de tabac; car elles font à peu prés le même effet sur leurs corps, puisqu'elles les étourdissent même, & les font éternüer, & que lorsque la tête & les sens sont occupez, ils s'endorment, & qu'étant éveillez, ils sont gais, & ont l'esprit libre & dégagé. Lorsqu'ils dorment dans cet état, ils croyent voir mille choses agreables & divertissantes. Ceux qui ne sont pas accoûtumez à succer les feüilles de ce chanvre, sont quelquefois deux ou trois jours comme alienez, & sans connoissance, en un mot comme des gens ravis en extase; ainsi quand ils veulent essayer d'en prendre, il faut que ce soit avec de grandes précautions; aussi n'y a-t-il que les vieilles

femmes, les Devins, ou les Prêtres & les Docteurs, qui en usent pour bannir le chagrin & la melancolie, & avoir l'esprit plus libre pour leurs fonctions. On ne se sert pas de la tige du chanvre de Madagascar, & on ne l'accommode pas comme nous faisons pour en faire des cordes & de la toile.

Outre les citrons, dont il y a sept especes differentes dans cette isle, il y vient encore des oranges delicieuses, & des grenades d'un goût exquis.

L'*Ananas* est aussi un fruit merveilleux du pays, il sort de terre comme un artichaut, & il a la figure d'une pomme de pin; sa peau est moins dure que celle du melon, & il est plus agreable au goût que les meilleurs fruits de France; mais il en faut manger avec moderation, à cause du froid excessif dont il est.

Il y a aussi des *Lamothes*, qui ressemblent aux petits pruneaux violets.

Le *Ravensara* est un grand arbre comme le laurier, & il semble avoir les mêmes feüilles, si ce n'est qu'elles sont un peu plus petites. Son fruit est comme une grosse noix verte, il a le goût des cloux de girofle dans l'écorce comme dans le dedans: les feüilles en ont aussi le goût. La fleur a la forme & le goût d'un cloud

de girofle, elle en a aussi l'odeur & la vertu : l'arbre ne porte du fruit que de trois ans en trois ans. Quand les Insulaires veulent avoir du fruit & des feüilles de cet arbre, qu'ils mêlent ordinairement avec du gingembre & des porreaux dans l'apprêt des poissons, ils ne prennent pas la peine de grimper sur l'arbre, mais sans autre façon ils le coupent fort prés de la racine : cet arbre croît sur des hautes montagnes, & il y a toûjours le mâle & la femelle.

Le *Pastel* se fait avec une herbe semblable à celle du chanvre, elle est excellente pour les belles teintures bleuës, & personne n'ignore que les Teinturiers, de même que les Peintres, ne peuvent s'en passer.

Le bois de *Campesche* est si celebre & si renommé dans l'Europe, que c'est une des principales marchandises dont on charge les vaisseaux qui font le commerce d'un monde à l'autre, & que les Marchands recherchent avec plus d'empressement : c'est l'industrie des hommes qui lui a donné cette reputation, & c'est par là qu'il a été trouvé propre à teindre vingt-deux couleurs differentes.

Le *Mollé* croît aussi dans l'isle de Madagascar avec beaucoup de facilité, c'est

un grand arbre fort garni de feüilles, qui servent à teindre en jaune ; ſes petites branches appliquées ſur la tête & ſous le chapeau, paſſent ſelon la commune opinion du pays pour un refrigeratif, & garantiſſent des ardeurs du ſoleil ; la gomme blanche qui en coule, eſt un baume qui guerit de toutes ſortes d'ulceres & de bleſſures. Son tronc ſert aux Charons, & c'eſt le bois de charonage le plus ordinaire. Le fruit de cet arbre qui conſiſte en de petites grapes qui approchent aſſez de nos groſeilles rouges pour la groſſeur, la forme & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur fort agreable, quoiqu'un peu forte, & l'on en tire une eſpece de vin fort doux, mais qui enyvre.

Ces trois dernieres plantes viennent également dans cette iſle, de même que dans la nouvelle Eſpagne, où elles ſe trouvent communément.

Les grenades douces & aigres y viennent en grande quantité, & muriſſent au mois de Novembre & de Decembre, de même que pluſieurs ſortes d'oranges, entre autres de petites d'un goût excellent ; elles ne ſont pas plus groſſes qu'une prune, elles ſont d'une fort belle couleur, & pendent par douzaines à une ſeule queuë.

Il y a de sept sortes de citrons, dont quelques-uns sont doux, gros & beaux : les plus communs sont aigres, & ne sont pas plus gros que des prunes. Il y en a de deux sortes qui ont le goût du musc, dont les uns sont gros, & les autres petits.

On y en voit aussi d'une espece qui sont aussi gros que la tête d'un enfant, couverts d'une écorce épaisse qui est bonne pour confire.

Les *Alamatons* sont une espece de prune noire, dont ils ont le goût quand ils sont mûrs ; ils n'ont point de noyau, mais seulement dix ou douze pepins fort petits : ils croissent sur un petit arbrisseau, dont les feüilles sont semblables à celles de nos pruniers. On en trouve une grande quantité aux environs d'un certain port que les François ont appellé pour ce sujet, *Port aux prunes.*

Il y a encore une infinité de plantes, tant de celles qui ne sont pas venuës à ma connoissance que de celles que j'ai omises, pour ne pas ennuyer le Lecteur par un trop grand détail ; mais cependant j'ai trouvé à propos d'en marquer ici quelques-unes des principales, sur tout de celles dont on se sert tous les jours en Europe pour les remedes & pour les teintures ; & c'est pour donner une idée de la bonté

du terroir, qui est en effet si fertile, que ce qu'il produit peut être recueïlli deux fois l'année, à l'exception cependant des cannes de sucre, qui doivent rester deux ans sur le pied pour parvenir à la grosseur necessaire, & propre au commerce qu'on en fait.

CHAPITRE XIX.

Fertilité de l'isle de Madagascar.

LA quantité d'animaux de differentes especes que l'on trouve dans l'isle de Madagascar, est une preuve assurée & convaincante de la fertilité du terroir. Il y a de trois sortes de bœufs, les uns ont des cornes comme en France & dans le reste de l'Europe, les autres les ont pendantes, & enfin il y en a qui n'en ont point; ils ont tous entre le cou & les épaules une bosse pleine de graisse, que les habitans du pays font fondre, & dont ils se servent au lieu de beurre.

Les vaches y sont en grand nombre, de même que les moutons, qui ont des queuës larges de demi pied, & traînantes jusqu'à terre.

Il y a des cochons privez & sauvages, & beaucoup de cabrits.

On y trouve aussi un animal qui paroît être de la même espece que le loup, & qui est encore plus carnacier. On le nomme dans le pays *Sarafo*; & comme on le croit fort, on entretient du feu jour & nuit dans les cases pour lui faire peur.

Il y a encore quantité de bufles qui étoient autrefois des bœufs domestiques, à ce que disent les naturels de l'isle, & qui ont changé de naturel, & sont devenus sauvages & farouches, à cause des longues guerres qu'il y a eu dans ces quartiers-là. Ils n'ont point de bosses sur le cou comme les autres, & ils sont faits comme ceux que nous avons en Europe, aux jambes près, qu'ils ont plus longues: Ils courent par troupeaux dans les bois comme les cerfs, & on a peine à les atteindre.

On y voit aussi une certaine espece de *porcépics*, dont la chair, quoique insipide, est fort estimée par les Insulaires. Ces animaux dorment six mois sous terre sans manger, & pendant ce temps leurs piquans tombent, & à ceux-là succedent de nouveaux qui sont aigus comme ceux des heriſſons.

Parmi les animaux privez, on y voit une quantité extraordinaire de chevreaux; car les chevres y chevrottent ordinaire-

ment trois fois l'année, & posent chaque fois quatre petits.

Les chiens n'y sont pas grands, ils ont un long museau & des oreilles courtes comme celles du renard, dont ils ont aussi le poil. Il y en a qui sont moitié blancs & moitié noirs.

Il y a quelques chats domestiques, mais il y en a beaucoup plus de sauvages, qui sont aussi farouches & aussi timides que nos lievres.

L'on y trouve de plusieurs sortes de singes & de guenons, dont les uns sont d'un naturel farouche & cruel comme les tigres, & font un si grand fracas, & tant de tintamarre dans les bois qu'il semble qu'il y en ait plus de cent, quand ils sont seulement dix ou douze ensemble. On a de la peine à les apprivoiser, ils sont gros & blancs, & ont des taches noires au défaut des côtes & sur la tête, & un long museau comme celui du renard : pour les autres qui sont gris, on les apprivoise facilement, ils font plusieurs grimaces & des mines réjoüissantes ; il les faut prendre jeunes, autrement on ne les réduiroit jamais, & ils se laisseroient mourir de faim.

Il y a dans ce pays beaucoup de civettes, de même que de certaines petites bêtes qui

ressemblent assez aux beletes ; elles sont d'un rouge obscur, ces petits animaux aiment fort le miel, & sentent le musc : & puisque l'occasion se presente de parler de ce parfum, l'on ne sera pas fâché de sçavoir de quel pays vient le musc. A trois cents lieuës de l'embouchure du Gange qui tombe dans la mer de *Bengalle*, & en remontant par *Patna* vers le Nord, il y a une terre entourée de montagnes inaccessibles qu'on nomme le *Royaume de Bottam*. Le Roy qu'on appelle *Godonfrain* ne releve ni du Mogol, ni d'aucune autre puissance, & n'a point de guerre étrangere, par la difficulté, ou pour mieux dire par l'impossibilité où sont ses voisins d'entrer en armes & de penetrer dans son pays. Les habitans sont blancs & de grande taille, ils ont le nez plat & large & vivent tres simplement. Ces peuples ne sortent point de leurs terres du côté des terres du Mogol, & ils ne permettent qu'à tres peu de Mogols de venir commercer & acheter du musc. Du côté de l'Orient ils voyagent & negocient seulement vers la Chine. On croit que la contrée de *Bottam* est la seule au monde où se trouve l'animal qui donne le parfum appellé *Musc*. Ce parfum se répand par la voye de *Bengalle* dans tout l'Empire du Mogol, dans la Perse, & par

la mer rouge, dans les terres du Turc, & de là jusqu'en Europe. Il se répand aussi du côté de l'Orient, dans la Tartarie, à la Chine & dans le Japon. On achete à *Bengalle* le musc qui se vend à Suratte six à sept francs l'once en boules; on ne la donne qu'en pieces, & on la paye dix livres; quand il est dépouillé de sa peau, il est diminué d'un quart, lorsqu'il est en Europe, quoique pour empêcher qu'il ne s'exhale, on ait la précaution de le mettre dans des boëtes de plomb soudées.

Le *Musc* (*a*) est un animal assez ressemblant à une chevre; les habitans de *Bottam* qui en mangent la chair, le prennent en le lassant & le fatiguant à la course, ou bien ils le tirent avec des fleches & des *zagaies*, quelquefois aussi ils creusent des fosses où il tombe, & souvent ils attachent des rets autour des bois où ils sçavent qu'il y en a quelque troupeau, & ensuite ils sonnent d'un instrument dont le son approche de celui d'une cloche, ce qui effraye ces animaux & les fait donner dans les filets qui leur sont tendus. Ils portent tous, les femelles aussi-bien que les mâles, entre la

(*a*) Monsieur l'Abbé Renaudot a donné au public une traduction de deux Chevaliers Arabes du huitiéme & neuviéme siecles; mais il s'est mépris, en faisant dire à ces Auteurs, que la gazelle qui produit le musc, n'a point de cornes.

peau & la chair, & directement au nombril, un demi rond qui a la forme d'une nefle & qui est rempli d'une matiere onctueuse, & voilà le *musc* si recherché & si estimé dans toutes les parties du monde. Les uns ont ce petit demi cercle plus gros & plus grand, les autres l'ont plus petit & plus plat. Il faut prendre garde de ne le pas crever en le separant de la chair; & pour éviter de le répandre, il faut couper en même-temps beaucoup de chair, qu'on separe ensuite de cette vessie, quand elle est seche, alors elle devient comme une petite bale. Elle doit être entiere tout comme la nature l'a formée; si elle ne l'est pas, c'est une marque assurée qu'on y a fourré d'autres drogues par de petites ouvertures qu'on y fait si proprement & avec tant d'adresse, & qu'on ferme ensuite, qu'on a beaucoup de peine à les découvrir.

Il y a dans l'isle de Madagascar des perdrix rouges & des grises, mais plus petites de moitié que celles de France; il y a aussi des tourterelles, des ramiers, & des perroquets gris, dont les jeunes sont d'un goût encore plus exquis que les ramiers & les tourterelles dont je viens de parler.

On y trouve encore beaucoup de canards & de cercelles. Les faisans, les poules pintades & les poules communes y sont

en abondance. La race des poules d'Inde y a été portée d'Europe & y a fort multiplié.

Il n'y a point en ce pays-là d'élephans, de tigres, de chevaux, de lions, ni aucun de ces animaux à quatre pieds qui sont nuisibles à l'homme ; si l'on en croit du moins les Auteurs qui ont traité de ces sortes d'animaux & de leurs proprietez.

On y rencontre quantité de couleuvres, il y en a quelques-unes qui sont aussi grosses que la cuisse, mais qui ne font aucun mal, elles se nourrissent de rats & de petits oiseaux qu'elles vont devorer dans leur nid.

On y trouve encore quantité de serpens qui ont chacun un nom particulier, & des cameleons qui vivent de mouches ; on dit que ces animaux prennent la couleur de l'objet sur lequel ils sont posez ; bien des gens croyent qu'elle les penetre en entrant par les yeux, de même qu'un petit filet de vin qui tombe dans un verre d'eau le rougit peu à peu. C'est là le sentiment de quelques Auteurs.

Il y a plusieurs sortes de scorpions venimeux, les uns se tiennent dans les marais & dans des eaux dormantes, ils tuent les bêtes qu'ils trouvent & attaquent les chiens, les font mourir, & ensuite les succent.

Il s'y trouve encore une grande quan-

tité de papillons qui sont bigarrez de diverses couleurs, c'est une sorte d'insecte qui vole & qui s'attache à tirer le suc des herbes (a) & c'est pour cela qu'il est appellé papillon, *eo quod edat & exsugat olera. Columella lib. 9. cap. 14.* Isidore dit que ce petit animal *maximè abundat florentibus malvis. lib. 15. cap. 10.* Pline parlant de cet insecte dit, *papilio luminibus accensis advolitat. lib. 11. cap. 19.* il aime tellement la lumiere, qu'il y vient souvent brûler ses aîles, aprés avoir volé long-temps autour : on dit que depuis qu'il s'est accouplé avec sa femelle il vit en langueur.

Il y a aussi de certains papillons dont les plumes sont mêlées de couleurs d'or & d'argent, & encore outre cela fort variées ; il y en a enfin d'autres qu'on appelle *Sacondres*, qui tirent leur origine des escarbots : ils se tiennent sur l'écorce d'un certain petit arbrisseau où ils ne paroissent d'abord que comme de petites fleurs blanches ; ils se changent ensuite en escarbots de diverses couleurs, & ils sont bigarrez de verd, de rouge, & de plusieurs autres couleurs ; ils font du miel aussi doux que du sucre, & dont on se sert beaucoup dans l'isle. Il y a beaucoup

(a) Sur tout de la mauve.

de limaçons & de vers à soye, & ce qu'il y a de particulier, ce sont des fourmis qui font du miel de même que les abeilles. Il y a plusieurs sortes de vers à soye : les uns ne produisent qu'un coucon couvert de petites épines ; les autres font de petits coucons enfermez dans un gros, dans lequel on a trouvé quelquefois plus de cinq cents petits. Il y en a enfin qui font leur soye sur un arbre qui croît au bord de la mer de même que le cyprés, leurs coucons pendent à un petit filet separez les uns des autres ; la soye qu'on en tire est la plus fine & la plus forte de toutes. Il y a un certain insecte qui se tient dans le ris, qui le ronge & le mange comme la calandre le bled.

On pêche à la côte de la mer beaucoup de rayes, de soles, de dorades, de rougets, de turbots & de bonites ; les huîtres y sont grandes comme la main & assez douçâtres, mais elles n'approchent pas pour la bonté de celles de Dieppe. On lit dans les relations de Pigafette & de Maximilien Transilvain, que dans les mers qui joignent le Royaume de *Borneo*, on y avoit pêché des huîtres dont la chair avoit pesé jusqu'à quarante-sept livres.

Les rivieres & les étangs sont remplis de poissons, & l'air est rempli de diffe-

rens oiſeaux, comme des aigles noirs auſſi-bien que des blancs & des gris.

L'aigle a les jambes courtes & jaunes, le bec noir, long & crochu, & la queuë courte; la femelle nourrit ſes petits juſqu'à ce qu'ils ſçachent voler, & alors elle les chaſſe de ſon aires; elle ſe nourrit de la chair des oiſeaux ou des lievres qu'elle prend. L'aigle vit fort long-temps, & ne meurt ordinairement que parce qu'elle ne ſçauroit plus manger. L'aigle a la vûë tres perçante, c'eſt un oiſeau royal, & il a toûjours été pris pour un oiſeau de bon augure, different en cela d'un qui ſe trouve dans l'iſle que l'on nomme *Vourondoule*, c'eſt-à-dire, oiſeau de la mort; il vient, à ce que l'on dit, faire un grand bruit & de grands cris ſur les maiſons où quelqu'un doit mourir ou tomber dans une longue maladie. Il y a des cicognes qui ont une hupe rouge ſur la tête, des cerceles communes, & une autre eſpece, qui ont les jambes & les pieds rouges; des oiſeaux blancs qui ſuivent toûjours les bœufs & les vaches, ils vivent des moucherons & des eſcarbots qui ſuivent ces animaux; des herons, des pelicans, des bergeronetes & de petits verdiers qui ne ſont pas plus gros que des moineaux, mais qui ſiflent

& imitent parfaitement le chant des autres oiseaux qui se trouvent en quantité dans ce climat.

CHAPITRE XX.

Des habitans de l'isle de Madagascar.

L'ISLE de Madagascar, quoique de huit cents lieuës de tour, n'est pas fort peuplée à proportion de son étenduë, car il n'y a pas plus de seize cents mille personnes : ils sont tous noirs, à l'exception des habitans d'une Province qui sont descendus des Arabes, & qu'on appelle les *Blancs* ; ils portent des habits, car pour les Negres ils vont tout nuds, à la reserve d'un linge dont ils s'enveloppent le corps & qu'ils appellent *lamba*, & d'un caleçon; ils portent des sandales d'une semelle de cuir, & une maniere de pannier sur la tête, mais ils n'ont ordinairement qu'un petit morceau de toile devant, & un autre derriere, ou une ceinture dont les deux bouts pendent.

L'habillement des femmes est une longue robe sans manches ; il y en a dans quelques Provinces qui en portent avec des manches qui leur descendent jusqu'à la

la chemise, avec un linge devant elles qui leur tient lieu de tablier, & qui est cousu par les deux bouts. Les hommes & les femmes vont presque tous la tête & les pieds nuds, si l'on en excepte ceux de la Province de *Manghabei* où les hommes portent un bonnet quarré, & les femmes un chaperon pointu par le haut, & qui leur vient jusqu'à la moitié du front; ce chaperon leur pend aussi par derriere & sur les épaules.

Les habits sont de diverses couleurs: les uns sont tout de soye rouge ou d'une autre couleur entre-tissuë d'un coton bien net avec des rayes blanches; il y en a d'autres qui sont faits d'écorces d'arbres. Les plus estimez sont ceux de coton qui ont le bas bordé de soye à la hauteur d'un pied, avec le fond blanc, parsemez de rayes noires & de passemens de coton teint en noir & de soye rouge. Les habits de fil de *Banane* sont fins & legers, & aussi beaux que ceux de soye; enfin tous ces habits sont tissus de la même maniere que le linge en France. On y fait aussi des *pagnes* ou des tapis de coton de plusieurs couleurs, avec des filets passez au travers d'autres filets qui sont étendus comme la trame du tisserand; ceux qui y travaillent ne vont pas si vite à la verité, parce qu'ils

n'ont pas des metiers auſſi-bien dreſſez, mais ils ſe ſervent de bâtons poſez à terre qu'ils élevent & qu'ils baiſſent tour à tour.

Tous les ornemens dont ces Inſulaires ſe parent, conſiſtent donc ſur tout en diverſes ſortes de chaînes qu'ils portent au col, aux bras & aux jambes; des pendans d'oreilles, bracelets, anneaux & autres ornemens de cette eſpece qui ſont faits de corail, de verre, de perles fines, de criſtal de roche, d'agates & de ſardoines qu'ils paſſent trois ou quatre fois autour du col. Ils portent auſſi des pendans d'or à leurs oreilles, principalement les *Blancs*; car ils ont tous les oreilles percées, & les trous qu'ils y font, ſont d'un pouce de large; il y en a même qui les font ſi grands & ſi larges, qu'on pourroit y faire paſſer un petit œuf, mais ceux-ci ne portent que des pendans de bois ou de corne. A l'égard de ceux qui ſont d'or, il y en a de deux ſortes: les uns ſont de pur & de fin or; & pour les autres il n'y a qu'une ſimple dorure ſur une coquille de limaçon, comme dans les Indes Orientales: ils ont encore une certaine dorure qu'ils portent autour du col, & qui eſt faite de la même maniere que les pendans d'oreilles. Ils portent auſſi aux bras des

menilles d'or & d'argent, ceux qu'ils ont aux doigts ne sont que de cuivre; ils portent enfin des bracelets aux cuisses, aux bras & aux jambes, qui sont de la même matiere que les colliers qu'ils mettent au col.

Il y a en plusieurs cantons de l'isle, des sauvages qui habitent dans les bois les plus touffus & les moins frequentez: ils laissent croître leurs cheveux & leurs barbes & vont tout nuds, à la reserve d'une ceinture de feüilles larges dont ils s'entortillent: ils ont femmes & enfans, comme les autres habitans, & vivent de poissons qu'ils vont pêcher presque tous les jours, de bêtes sauvages, de fruits, de plusieurs racines qu'ils trouvent dans les bois, de miel & de sautereles: ils sont tous noirs naturellement, & avec cela ils ne s'embarrassent pas de se couvrir & de se garantir des ardeurs du soleil; leur grand soin au contraire est de se frotter de graisse, afin de faire briller & de donner de l'éclat à leur peau; ce qui les rend si puans, qu'il est presque impossible de se tenir auprés d'eux. Ils ont les cheveux noirs & frisez, & les plus longs sont les plus estimez parmi eux: ils ont les oreilles percées comme les autres, & c'est un agrément parmi ces pauvres gens

que de se déchiqueter la peau, & d'y representer diverses figures; ils n'ont point d'autres loix que celles que la nature leur inspire, & vivent par tout par instinct.

A l'égard des autres Insulaires, ils sont renfermez dans les villes, bourgs & villages, comme par tout ailleurs; & l'on y voit de grands Seigneurs, des gentilshommes & des esclaves.

Les villes sont au moins de mille cazes ou maisons, toutes entourées de fossez de six pieds de profondeur & d'autant de largeur, & palissadées en dedans & sur la crête du fossé.

Les maisons n'ont point de chambre haute ni de greniers, elles n'ont point non plus de caves en bas, mais seulement un plancher; le bâtiment n'est que de la hauteur d'un homme, & les portes sont si petites, qu'on ne sçauroit y entrer sans se baisser. Les murailles sont faites de planches de deux pouces d'épaisseur, & élevées à deux pieds & demi de terre. Le toit est en pente, & fait de feüilles appellées dans le pays *rates*, & elles sont couchées l'une sur l'autre, & attachées avec l'écorce d'un certain arbre propre à cet usage: il est de plus fait de *bambohes* coupées en lates droites, ce qu'ils accommodent fort proprement; cette

maniere de couvrir les maisons plaît beaucoup à la vûë, mais ces bâtimens sont fort sujets au feu. Il y en a aussi qui couvrent leurs maisons de feüilles larges & de verdure, mais cela n'est pas de si longue durée. Le foyer est au fond de la maison, il contient environ quatre pieds en quarré, & il est élevé sur du sable, sur lequel l'on met trois pierres au dessus pour placer le pot. Il n'y a point de cheminée, ce qui est fort incommode, parce que la fumée se répand dans tout le logis dés qu'il y a du feu allumé, & on ne l'éteint jamais quelque chaleur qu'il fasse.

Avant que de bâtir leurs maisons, ils observent par la contemplation des astres les heures & les jours heureux pour y travailler, couper le bois & l'apporter sous le toit. Quand la maison est achevée, ils prennent un mois & un jour heureux pour y aller demeurer, ce qui se pratique avec beaucoup de ceremonies: le maître de la maison fait assembler dans cette vûë tous ses sujets, si c'est un grand Seigneur; il en donne avis à tous ses parens & à tous ceux de sa connoissance, qui viennent avec des presens chacun selon son pouvoir, même jusques aux moindres esclaves; tous les presens étant ramassez, le

maître de la maison paroît vêtu de ses habits les plus riches, & orné de menilies d'or, & de ce qu'il a de bijoux & joyaux les plus précieux; chacun à son rang le vient feliciter, & lui souhaite toute sorte de bonheur & de prosperité dans sa nouvelle maison; la ceremonie finit par des festins qui durent pendant huit jours.

Les meubles de ces Insulaires consistent sur tout en nattes, dont les unes sont teintes en rouge & en jaune, & les autres sont faites de plusieurs sortes de joncs entrelassez les uns dans les autres; celles-ci sont les plus communes, mais elles ne laissent pas d'être fort commodes, & elles sont faites avec autant de propreté que les premieres, qui à la verité sont beaucoup plus belles. Ils tapissent avec cette espece de meubles les murailles des maisons, & en couvrent les planchers, ils couchent là-dessus, & n'ont point d'autre lit; ils mettent seulement un morceau de bois sous leur tête qui leur sert de coussin, car ils sont accoûtumez dés leur enfance à coucher sur la dure. Ils ont quantité de corbeilles où ils enferment leurs habits, leurs ceintures, leur coton, leurs marchandises & leurs bijoux. Ils ont de petites cruches de terre pour mettre l'huile dont ils se servent pour se frotter le

corps & les cheveux. Leurs vaisselles & autres ustensiles de cuisine, sont des pots de terre & des plats de la même matiere, des cuëilliers de bois, des calebasses pour puiser de l'eau, de grands & de petits couteaux, dont il y en a qui servent pour égorger les bêtes; des fourchettes de fer pour tirer la viande du pot; des grils faits de trois fers, & un mortier pour piler le ris, avec une huche de bois en forme de van pour le vanner. Ils ont aussi de grandes cruches ou pots qui contiennent plus de cent pintes, où ils font du vin de miel. Ils ne se servent point de napes ni de serviettes, non plus que de tables ni de chaises, la terre couverte d'une natte leur tient lieu de tout, ils étendent seulement, quand ils veulent manger, de ces grandes feüilles de *rates*, & dont ils font des cuëilliers & des tasses.

Les bourgs sont entourez de pieux, mais les villages n'en ont point, ni de fossez non plus, car ils sont ouverts de tous côtez; leurs cazes sont disposées de telle sorte, que quatre Negres la peuvent mettre sur leurs épaules & la transporter aisément par tout.

CHAPITRE XXI.

De quelle maniere les Insulaires vivent.

CEs Insulaires vivent ordinairement de lait de vache, de ris, de feves, de petits pois & de choux: ils mangent fort & aiment la chair de mouton, de bouc, ils aiment fort aussi les poules, les chapons, les poules d'Inde & les canards; ils font quelquefois rôtir de gros morceaux de bœufs dont ils nettoyent la peau, comme l'on fait celle du cochon en France; il n'y a que les chasseurs qui mangent de ce betail dans leur famille. Le poisson de mer & de riviere est fort en usage chez eux, & ils l'apprêtent avec de l'huile, des feüilles d'ail & du gingembre; ils se servent aussi de poivre blanc dans leurs sauces, quoique dans le commencement qu'on leur en eut donné ils le prissent pour du poison: ils boivent ordinairement de l'eau chaude, ou bien le boüillon de la viande qu'ils mangent leur sert de boisson; quelquefois ils boivent du vin de miel ou du vin de sucre, car comme je l'ai déja dit, il n'y a ni pain ni vin de vigne dans toute l'isle de Madagascar. Ils bâtissent auprés de leurs

maisons des loges ou des magasins qu'ils élevent sur des pilliers de bois, afin que les rats n'y puissent grimper & ne mangent pas leur ris & les autres provisions qu'ils y renferment.

Les arbres les plus communs qu'ils mettent autour de leurs maisons, & dont ils prennent beaucoup de soin à cause du besoin qu'ils en ont, c'est le *voulou*; c'est une espece de canne d'Inde que les Indiens appellent *bambu*, & d'où dérive le nom de *bamboche*. On trouve une moële humide dans cet arbre qui approche fort du lait; cette plante n'est pas moins utile à ces Insulaires que l'arbre de *coco* l'est aux Indiens: ils en font des pots pour cuire le ris, des seaux pour puiser de l'eau, des bouteilles, des couteaux, des plumes à écrire, des violons, des harpes, des mesures à ris, des pipes, de petits bachots où deux personnes se peuvent mettre pour passer une riviere, & des planchers; ils s'en servent encore pour faire des toits & des chaises où les personnes de distinction se font porter: c'est dans ce dessein qu'ils ont la précaution de courber ces cannes, dés qu'elles commencent à croître, pour leur faire prendre un certain pli qui les rende plus propres à en faire ce qu'on en veut, sur tout de ces sor-

tes de sieges qu'on appelle dans le pays *palanquins*.

Ces cannes sont employées aux mêmes usages dans toutes les Indes Orientales & Occidentales où elles croissent en abondance, les naturels du pays les coupent & les font brûler, & les cendres leur servent encore de fumier pour faire croître le ris : il y en a de tres grosses, & elles sont toutes fort hautes, mais noires & rondes ; le feüillage en est tres agreable, & elles portent de trois ans en trois ans un fruit qui n'est pas plus gros qu'une petite feve, & dont on pourroit faire d'aussi bonne farine que du bled dont nous nous servons en Europe.

Il n'y a point dans le monde de nation si infidelle, si flateuse & si portée au mensonge & au déguisement que celle de l'isle de Madagascar. Ces Insulaires cachent & dissimulent le fond & le plan d'un grand dessein ou d'une forte passion, avec autant d'art au moins que les plus grands fourbes des nations qui passent pour les plus habiles dans l'art de dissimuler. Ils sont grands, bien-faits, & d'une démarche fiere ; mais fort superstitieux, car ils ne s'imaginent rien qu'ils ne croyent être pour eux l'augure & le prognostic de quelque chose qui leur doit

arriver. Ils ont inventé des fables ridicules sur l'origine du monde, & ils ont sur cela d'aussi grossieres idées que les autres peuples, qui n'étant pas éclairez des lumieres de la Foi, & guidez par celles de la verité, ne la peuvent comprendre.

CHAPITRE XXII.

De la Religion des Madagascarois.

LES Madagascarois n'ont point de temples, mais la circoncision (a) qui est en usage chez eux, prouve assez que des Juifs ou des Mahometans y ont abordé, & y ont laissé des vestiges de leur Religion; ce n'est que de trois ans en trois ans qu'ils en font la ceremonie avec beaucoup de solemnité.

Les peres & les oncles des enfans qui doivent être circoncis, bâtissent un mois auparavant avec de certaines ceremonies une espece de halle élevée sur des pilliers de bois, & entourée de pieux en forme de palissades: ils la nomment *lapa*, ce qui

(a) Sanchoniaton cité par Eusebe, dit que la circoncision fut établie par Saturne, qu'il en donna le premier la loi, & qu'elle passa ensuite aux Egyptiens; & c'est sur ce préjugé que le Chevalier Marsham dit que ces peuples l'ont eue les premiers, & que les Israelites la tenoient d'eux. On peut voir ce que dit sur cela & sur Abraham Julien l'Apostat.

veut dire temple en leur langue. Le Seigneur du village qui doit faire cette ceremonie, & qui par son rang doit toûjours circoncire les petits enfans, aprés avoir égorgé un taureau dont il répand le sang autour de cette halle avec du vin de miel, ouvre la paliſſade, & plante à cette ouverture un *bananier* portant des feüilles & des fruits, & auquel il pend une ceinture teinte du sang du taureau; ce lieu est dés lors regardé comme un terrein consacré, personne n'en approche qu'avec respect, & l'on n'y entre point du tout.

Les peres des enfans qu'on veut circoncire, doivent jeûner durant les huit premiers jours de la lune de Mars, & le dernier jour ils promenent ces enfans marchans deux à deux, & les portant sur leurs épaules enveloppez dans leurs pagnes; les jeunes gens à marier les suivent, ayant tous des *zagayes* en main, & faisant des gestes menaçans comme s'ils alloient au combat. Aprés avoir fait cette espece de procession trois differentes fois autour du *lapa*, ils s'arrêtent devant la porte, & se separent en deux troupes; alors les parentes, femmes & filles dansent autour de celui qui fait l'exercice de la *zagaye*, jusqu'à ce que la lassitude & l'épuisement où les jette cet exercice, les obligent de

s'asseoir sur des nattes qu'on leur a préparées, & tout cela se fait au son mesuré du tambour, qui n'est autre chose que le tronc creux d'un arbre couvert à chaque bout d'une peau ; mais avec cette difference qu'il y en a d'un côté une de bœuf, & de l'autre une de bouc : ils battent sur l'un des bouts avec une baguette, & sur l'autre avec la main ; enfin après toutes ces ceremonies, qui sont aussi ridicules que divertissantes, celui qui doit circoncire, les invite à boire du vin de miel, & ils boivent jusqu'à ce qu'ils n'en peuvent plus ; car ceux qui en boivent davantage, & qui sont plus yvres, sont aussi ceux qui sont les plus estimez, & qui sont censez avoir plus honoré la fête : l'on y tuë des bœufs & d'autres animaux, dont on mange jusqu'au cuir. Les meres couchent cette nuit avec leurs enfans dans le *lapa* ; car les hommes ne doivent point alors approcher de leurs femmes, persuadez qu'ils sont, que s'ils le faisoient, le sang ne pourroit s'arrêter, quand on auroit coupé le prepuce de l'enfant, & qu'il en mourroit infailliblement.

Dés le matin de la ceremonie, un Prêtre, qu'on appelle dans le pays *Marabou*, commence ses évocations pour chas-

ſer le mauvais Eſprit du corps de ces enfans. Dans cette vûë il court comme un furieux dans toutes les cazes, & menace l'Eſprit malin avec de terribles imprecations; enfin perſuadé qu'il l'a contraint de venir dans un poulet qui eſt lié dans un panier à la porte du *Grand*, ou du Seigneur du village où l'on doit faire la ceremonie; & aprés qu'il a écraſé ce poulet, il s'imagine, & dit tout haut qu'il a délivré ces enfans du malin Eſprit. Dés que cela eſt fait, les hommes, les femmes, les filles, & tous les habitans du lieu vont ſe baigner, en battant & faiſant battre leurs tambours, & en chantant & proferant pluſieurs paroles d'adoration. Ils vont enſuite au *lapa*, où ils portent leurs enfans, què les meres ont ſoin d'accommoder le mieux qu'elles peuvent, en les ornant d'ouvrages de corail, de pierres précieuſes, & d'autres bijoux qu'elles leur mettent autour du col. On diſpoſe tout enſuite pour les dix heures que cette ceremonie doit s'achever, & que l'on fait toûjours à jeun. A l'heure marquée, le Grand, ou le Seigneur aſſis à l'entrée du *lapa*, & du côté du ſoleil levant, reçoit ſur une table couverte d'un tapis les offrandes des peres & meres qui donnent autant de bœufs ou de taureaux,

& de poulets noirs, qu'il y a d'enfans ; mais on dispense les pauvres gens de cette dépense, & ils donnent un peu moins. Les peres prenant ensuite chacun leurs enfans sous le bras, vont faire une procession en traversant le *lapa*, & aprés qu'ils en ont fait deux fois le tour, ils en font deux autres autour des bœufs qu'ils doivent immoler, & ils font toucher la corne droite aux enfans avec la main gauche, & les assoyent pour un moment sur le dos de ces animaux qui sont couchez par terre, ayant les quatre pieds liez : on ordonne ensuite à tout le peuple de se retirer, & de laisser de la place pour la ceremonie ; dans le moment tous les tambours se mettent à battre, & le Ministre de la circoncision met son plus bel habit, & ce qu'il a de plus précieux, mais dont il cache tout ce qui est rouge, car ceux qui ont des habits, ou quelque ornement de cette couleur, ne peuvent pas s'approcher pour voir la ceremonie. Le même Ministre fait aussi une écharpe d'un gros écheveau de fil de coton blanc, qu'il met autour de son bras gauche pour en frotter le couteau qu'il tient à la main ; aprés quoi il s'asseoit au milieu du *lapa*, où les peres tenans leurs enfans sur une pierre fort polie, il leur coupe à chacun

le prepuce qu'il donne à l'oncle, qui le met dans le jaune & dans le blanc d'un œuf qu'il tient pour cela à la main : le pere égorge sur le champ un poulet, & en fait distiller le sang sur la playe de l'enfant qu'il reporte à sa mere, laquelle de son côté trempe du coton dans le sang du poulet, & dans celui des bœufs qui ont été égorgez, & l'applique sur la blessure où elle le lie.

Si l'enfant est un esclave qui n'ait point d'oncle, on jette son prepuce à terre, & par là la moitié de la ceremonie, ou peu s'en faut, est retranchée.

Pendant ce jour-là, que tout le monde regarde comme un jour saint & sacré, tout se passe dans un profond silence, personne ne s'enyvre, & chacun fait des prieres. On observe les mêmes ceremonies pour les personnes de distinction, mais avec de plus grands preparatifs, & beaucoup plus de pompe & de magnificence, ce qui y attire toûjours une plus grande foule de monde.

Toute la Religion de ces peuples, tant des uns que des autres, c'est-à-dire, naturels ou sauvages, n'est qu'une grande superstition, & un amas ridicule d'extravagances. Ils croyent qu'il y a un Dieu qui a créé le ciel & la terre, toutes les

creatures, & un nombre infini d'Anges en sept jours ; mais ils ne l'honorent, ni ne le servent, & ils vivent selon la loi de la nature sans le craindre. Ils croyent aussi qu'il y a un demon, & ils l'apprehendent fort ; ils disent que Dieu est l'auteur de tout bien, & qu'il ne fait jamais de mal ; qu'au contraire le demon est l'auteur de toutes sortes de maux, qu'il envoye dans le monde les maladies, & tous les malheurs qui y tombent en foule : c'est pour cela qu'ils lui font des offrandes, & le nomment même dans leurs invocations avant Dieu : ils reconnoissent encore une autre puissance, & c'est l'Or : quand ils voyent ce metal, ou lorsqu'ils en ont à la main, ils le font passer sur leur tête avec une profonde veneration, & le baisent respectueusement. Ils adorent une espece de *Grillon*, qu'ils nourrissent au fond d'un panier qui est bien travaillé, & où ils mettent tout ce qu'ils ont de plus précieux ; ils appellent tout cela leur *Oly*, & ils en portent sur eux dans de petites boëtes. Lorsqu'ils veulent entreprendre un voyage, ou quelque affaire d'importance, ils consultent leur *Grillon*, pour réüssir dans ce qu'ils veulent faire ; ils dansent autour du panier avec emportement, & s'excitent comme des furieux ;

& leur imagination étant échauffée, ils croyent que cet *Oly* leur inſpire de faire ce qu'ils entreprennent. Ils font de grandes offrandes d'animaux, quand ils entrent la premiere fois dans une maiſon qui eſt nouvellement bâtie ; quand ils ſont malades, & lorſque leurs femmes ſont enceintes ; quand ils font la recolte, ou que leurs plantes réüſſiſſent bien ; dans les jours de jeûne, qu'ils celebrent avec beaucoup de ceremonie, quoiqu'il n'y ait parmi eux ni jour ni mois établi pour ces jeûnes, & que cette pratique s'obſerve tantôt dans un mois, tantôt dans un autre, ſuivant la diſpoſition & la qualité de l'année. Ils ont quelque connoiſſance du mouvement des cieux, du cours des aſtres & du zodiaque, qu'ils diviſent, comme nous, en douze ſignes. L'année eſt auſſi diviſée en ce pays-là en douze mois ; & parmi ces peuples, le premier jour de l'an commence dans la nouvelle lune du mois de Mars : ils n'ont pourtant aucun compte reglé du temps & des ſaiſons, mais ils comptent leurs années par les jours des ſemaines, en commençant toûjours l'année de la Circonciſion par un Vendredy.

Leurs Prêtres compoſent des *Taliſmans*, qui ſont de certains petits billets

écrits en caracteres Arabes, qu'ils vendent aux Grands & aux riches, en leur promettant qu'ils éloigneront d'eux toute sorte d'accident & de malheur ; qu'ils les garantiront de la foudre, de maladie, de leurs ennemis, & même de la mort, quoique toute leur science ne soit pas capable de leur fournir un moyen pour s'en garantir eux-mêmes. Cependant ces imposteurs font des profits considerables avec leurs billets, qu'ils font valoir le plus qu'ils peuvent, & dont ils retirent des bêtes, de l'or, de l'argent, des diamans, des habits ; en un mot, tout ce qu'ils peuvent attraper.

CHAPITRE XXIII.

Du langage des Madagascarois.

ON ne parle qu'un seul & même langage dans toute l'isle, mais la prononciation est differente suivant les diverses Provinces : les uns ont la prononciation breve, & les autres lente & longue. Ce langage a beaucoup de rapport avec les langues Orientales, sur tout avec l'Arabe ; & il a de plus une grande conformité avec la Grecque, soit en la maniere de parler, soit dans l'arrangement

& la conjonction des noms & des verbes actifs.

Les caracteres dont se servent leurs Docteurs, sont Arabes ; il y en a vingt-quatre que l'on écrit de la droite à la gauche. Il y a environ deux cents ans (suivant la tradition du pays) que ces lettres furent apportées à ces peuples par certains Arabes qui y vinrent aborder, & qui s'y établirent. Je renvoye le Lecteur au Traité du Pere Alfonse Costadeau, dont j'ai ci-devant parlé : il n'a rien oublié de tout ce que l'on peut dire de sçavant & de curieux à l'occasion des langues & des caracteres.

Le papier dont ces peuples se servent pour écrire, est jaune, & fait de l'écorce que l'on prend dans le milieu d'un certain arbre. L'on fait ce papier à peu prés de la même maniere que le nôtre, avec cette difference, que l'on ne met point en usage tant d'instrumens & tant de machines, & que l'on ne fait pas un si grand appareil que nous. On fait seulement boüillir l'écorce pendant deux jours dans un grand chaudron, & dans une lessive bien forte, faite avec les cendres du même arbre. Lorsqu'on l'a renduë tendre & fragile à force de la faire boüillir, & aprés qu'on l'a lavée dans de l'eau claire,

on la bat dans un mortier de bois, jusqu'à ce qu'elle ait pris la consistence de la bouillie : on la verse alors sur un clayon, ou sur une natte faite de certains petits roseaux fort menus, entrelassez & joints ensemble d'une maniere fort serrée, pour en former du papier, & le laisser égoutter sur le clayon. On le met ensuite au soleil sur une feüille d'arbre, qu'on frotte d'une certaine huile, pour le faire secher ; & dés qu'il y a une feüille de seche, on la trempe dans une décoction de ris, qu'on fait fort épaisse, pour empêcher que la liqueur ne s'imbibe dans ce papier ; aprés quoi on fait secher de nouveau ces feüilles, & l'on a ainsi du papier fort uni & fort lissé.

Ces Insulaires font de l'encre avec de la décoction d'un bois appellé dans le pays *Arandranto* : on la met secher jusqu'à ce que toute la liquidité en soit sortie, & qu'elle ait acquis la consistence & l'épaisseur necessaires.

Cette encre est fort bonne, mais elle n'est pas si noire que la nôtre ; il seroit fort aisé cependant de lui donner le même degré de noirceur, en y mêlant un peu de verdet. Il n'est pas necessaire d'y mettre de gomme, parce que le bois dont on la fait, est lui-même fort gommeux ;

lorsque l'encre est seche, on la fait boüillir avec un peu d'eau, & elle est aussi bonne qu'auparavant.

Les plumes dont les habitans de Madagascar se servent, sont faites d'un morceau de *bamboche* de la longueur de la main, & aussi large que le tuyau d'une plume; ils le taillent de la même maniere que nous faisons nos plumes à écrire.

Les femmes de Madagascar sont, comme par tout ailleurs, soûmises aux loix des hommes: cela n'empêche pas qu'il n'y en ait qui se sont distinguées des autres par leur courage & par leurs vertus, comme cela est souvent arrivé dans les autres nations.

On peut dire en general des femmes de cette isle, qu'elles ont de la beauté & des graces; elles ont le corps bien fait, plûtôt grandes que petites, les yeux brillans, vifs & pleins de feu, les dents admirables, la gorge belle, la peau fort douce, mais fort noire; elles sont avec cela fort propres, & elles sçavent se mettre d'une maniere qu'elles ne laissent pas de briller dans leurs habits & leurs autres ornemens; elles portent un petit corset sans manches; un tapis de soye les couvre jusqu'aux genoux; elles ont

des tours de grains de corail, d'or, & de petites coquilles fort rares; les oreilles des Dames sont toutes percées, & elles mettent dans le trou un morceau d'un bois rond garni de plaques d'or: elles ne sont pas insensibles à l'amour, & même il est permis aux filles d'accorder des faveurs; elles usent fort de ce droit, & d'autant plus volontiers qu'on ne fait point d'information pour le mariage, une fille même ne voudroit pas s'engager avec un homme qui ne l'auroit pas connuë long-temps auparavant.

Quand un Madagascarois veut se marier, il demande la fille à ses parens: pour l'obtenir, il leur donne des bœufs, des moutons, des monilles d'or & d'argent, ou quelque autre chose selon le pouvoir du prétendant, qu'on lui doit rendre, si elle vient à le quitter.

Chaque homme peut épouser autant de femmes qu'il en peut nourrir, & il n'y a point de ceremonies de Religion pour le mariage.

Les maris du pays sont fort complaisans: on ne les voit jamais en colere ni tristes en presence de leurs femmes: leur vûë les excite à danser, à chanter, à boire & à se divertir; enfin là, comme ailleurs, les femmes sont les plus doux plaisirs de la vie,

du moins quand elles ſont d'un certain caractere.

Il y a des jours malheureux à Madagaſcar pour les nouveaux nez : c'eſt ce qui fait que l'iſle n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur, d'autant plus que les peres ſe laiſſent coëffer des folles imaginations & des ſuperſtitions de leurs Prêtres, qui leur conſeillent d'abandonner leurs enfans, de les faire emporter par un malheureux eſclave dans des lieux éloignez du village, de les expoſer ſous des hayes & des buiſſons, ou dans les bois aux injures du temps & à la ferocité des bêtes ſauvages, dont ils ne manquent pas d'être devorez bien-tôt aprés. Ils ſe determinent à faire ainſi perir leurs enfans, lorſqu'ils ſont venus au monde dans un jour malheureux, ou dans un mois, ou même à une heure qui ne préſage ſuivant leurs pratiques ſuperſtitieuſes que des malheurs.

Ceux qui naiſſent en des jours heureux ſont d'abord aprés leur naiſſance lavez dans l'eau courante & enſuite allaitez par leurs meres qui les portent ſur leur dos dans une toile ; ſi elles ont les mamelles aſſez longues, elles leur donnent à tetter par deſſus l'épaule, ſinon elles mettent leurs enfans devant elles. Il y a en ce pays-là, auſſi-bien qu'au Cap verd, des femmes à dix

dix ans meres & nourrices.

Les femmes des grands, aprés qu'elles ſont accouchées, ſont un mois ſans ſortir, pour obſerver le ceremonial, & deux autres mois étant écoulez, elles portent, comme une marque de leurs couches, un petit balet de feüilles de *Latanier*.

Si une femme eſt fort incommodée dans ſa groſſeſſe, & qu'elle ſouffre beaucoup en accouchant, on accuſe ordinairement l'enfant d'en être la cauſe, & c'eſt pour cela que la mere ordonne de l'étrangler ou de l'enterrer tout vivant, diſant pour excuſe que cet enfant doit être d'un méchant naturel, puiſqu'il eſt certain que c'eſt par ſa faute qu'elle a été ſi malade.

Ils ont encore une coûtume qui n'eſt pas moins odieuſe; ſi une femme meurt en travail d'enfant, on enterre l'enfant tout vivant avec ſa mere, & l'on dit qu'il vaut mieux qu'il meure, puiſqu'il n'a plus de mere qui le puiſſe nourrir, que de le laiſſer vivre miſerablement comme un orphelin.

Quand ces Inſulaires ſe rendent viſite les uns aux autres, le viſité prête à celui qui le viſite celle de ſes femmes à laquelle il trouve plus d'agrément & de beauté, & ce ſeroit lui faire un grand affront, & même le mépriſer, s'il ne l'acceptoit pas.

Entre perſonnes mariées l'adultere paſſ:

seulement pour un larcin, ou pour une injustice que les maris se font l'un à l'autre; c'est pourquoi ils en payent l'amende comme pour un larcin; il n'y a point d'autre peine ni d'autre humiliation à essuyer; & le mari de la femme infidelle n'en est pas deshonoré.

Les Negres n'observent point de ceremonies en se mariant, & les *Blancs* ne s'y assujettissent que le jour qu'ils épousent leur principale femme.

Les filles qui ne sont point mariées s'abandonnent à tous ceux qui leur apportent de l'argent: & s'il y en avoit quelqu'un qui ne fût pas en état, ou ne voulût pas payer ce qu'il leur auroit promis, elles ne manqueroient pas de lui faire affront & de lui ôter son habit sans qu'il eût se défendre. C'est pourquoi ils tâchent de les contenter sur le champ, de peur qu'elles ne les diffament.

On ne scauroit leur faire un plus grand chagrin que de leur demander combien ils ont de femmes, & si elles sont belles ou laides.

CHAPITRE XXIV.

Des funerailles des Madagascarois.

LEs funerailles ou enterremens des Madagascarois se font de cette maniere ; on les enterre avec plus ou moins d'appareil suivant la qualité & les richesses du mort. Les plus proches parens lavent bien le corps du défunt, ils l'ornent ensuite de menilles d'or, de pendans d'oreille & de chaînes embellies de corail & d'autres ornemens, aprés quoi ils l'enveloppent de ses *pagnes* qui sont des linges fort fins : ils le mettent enfin dans un cercueil fait de deux troncs d'arbre bien joints, & le portent au lieu destiné pour sa sepulture : si c'est un grand, on le met dans une maison de bois qu'on appelle *émonouques*, sous laquelle il est enterré de la profondeur de dix pieds : si c'est une autre personne d'une condition ordinaire, on le met entre des pieux, & on laisse auprés de son corps un panier de ris, une pipe, du tabac, un plat de terre, du feu avec un petit rechaut pour brûler des parfums, des pagnes & des ceintures : on enferme tout cela dans une espece de tombeau, & l'on plante devant une grosse pierre de douze ou quinze pieds

de hauteur. Devant ce tombeau on lui sert pendant quelque temps les mets dont il usoit pendant sa vie, & l'on a soin d'envoyer ceux qu'il aimoit le plus lui porter ces mets. Les parens le font salüer par un esclave, comme s'il vivoit encore, & pratiquent à son égard les mêmes ceremonies dont on usoit pendant sa vie. On immole auprés du tombeau plusieurs bêtes, dont on laisse toûjours une partie pour le mort, pour le diable, & pour Dieu. On met les têtes des bêtes qu'on a immolées sur des pieux, & les enfans qu'il a laissez y viennent de temps en temps sacrifier un bœuf, & demander conseil à leur pere sur des affaires de consequence. Voici ce que l'on pratique ordinairement.

Pour les Grands, quand ils sont morts, outre les ceremonies accoûtumées, on rase les cheveux & la barbe au mort, & l'on met un bonnet sur la tête des femmes, ce qui marque le deüil; tous les parens, amis & esclaves du mort se rendent dans sa maison, pour faire leurs plaintes & leurs lamentations autour du corps, & chacun fait son éloge. On lui témoigne le chagrin que l'on a de sa perte, on lui dit qu'on ne peut pas y être plus sensible, on le prie de declarer les raisons qui l'ont obligé de mourir, tout comme s'il eût été en son pouvoir de mourir ou de vivre.

On lui demande encore, s'il ne lui auroit point manqué quelque chose ; s'il n'avoit pas de l'or, de l'argent, du fer, du bétail, des fruits, des esclaves & des marchandises, autant qu'il en souhaitoit ; enfin aprés plusieurs demandes ridicules qu'ils lui font, comme s'il vivoit encore, on tuë des bœufs, & on en distribuë la chair boüillie ou rôtie à toute l'assemblée. Pendant tout ce temps-là, il y a toûjours une chandelle qui brûle jour & nuit aux pieds du mort ; les femmes de temps en temps sortent pour aller danser, mais des danses fort serieuses au son du tambour, elles reviennent ensuite dans la maison pour y pleurer, & elles continuent cet exercice tout le jour alternativement, & comme à deux chœurs ; & le lendemain on porte le mort, comme je l'ai déja dit, au lieu de sa sepulture.

Si un grand Seigneur vient à mourir dans un pays éloigné, les gens qui sont auprés de lui coupent sa tête qu'ils apportent dans sa patrie, & ils enterrent le reste du corps dans le lieu où il est decedé : si quelqu'un est tué à la guerre, il est enterré dans le lieu même du combat, mais si c'est en temps de paix, on va chercher son corps pour le mettre dans le tombeau

de ses ancêtres ; enfin les sermens les plus solemnels & les plus grands que ces Insulaires puissent faire, est de jurer par les ames de leurs prédecesseurs.

CHAPITRE XXV.

Des loix des peuples de Madagascar.

POUR ce qui est du Gouvernement ; chaque Province est gouvernée par un Seigneur particulier appellé dans le pays *Dian* ou *Grand*, & qui établit ordinairement un (a) *Filoubei* dans chaque village de son Gouvernement pour y commander.

Les sujets n'ont point d'autre Code & d'autre jurisprudence que la loi naturelle ; l'on ne trouve même rien d'écrit dans toute l'isle qui regarde le Gouvernement & l'administration de la Justice : on perce les mains aux voleurs, & l'on coupe la tête aux meurtriers avec des fers de *zagaye* : c'est le *Grand* qui juge avec ses officiers ; il ne prend rien pour les criminels, & croit gagner assez de purger son pays d'un scelerat ; mais pour les causes civiles les Parties amenent des bêtes

(a) C'est ce que l'on appelle en France un *Châtelain*.

selon la conſequence des procés, & elles demeurent au *Grand* pour ſon droit & pour ſes épices.

Celui à qui l'on a fait quelque tort, peut ſe faire juſtice lui-même, s'il ne veut pas attendre que le criminel ſoit amené devant le Seigneur de la Province, pour y être jugé ſelon qu'il le merite; de ſorte qu'on ne fait point de difficulté de tuer un voleur, ce qui arrive aſſez ſouvent en pleine campagne, lorſqu'on en peut attraper ſur le fait, à moins qu'il ne paye le quadruple de ce qu'il a volé, ou qu'il ne trouve quelqu'un qui veüille payer pour lui: ſi tous ces moyens lui manquent, il y va de ſa vie, ſur tout ſi la choſe dont il s'agit eſt de conſequence, ou bien il faut qu'il ſe rende eſclave de celui qu'il a volé, s'il veut bien ſe ſoûmettre à cette dure condition, comme cela ſe pratique ſouvent: quand même il auroit déja été traduit devant la Juſtice, le Juge a les mains liées.

Lorſqu'une femme ſeparée de ſon mari vient à faire un enfant par le commerce qu'elle aura eu avec un autre homme, l'enfant doit appartenir au mari, quoiqu'il ſoit d'un autre, & cela s'obſerve toûjours juſqu'à ce que la femme ſe ſoit remariée avec ſon conſentement à un autre; mais

c'eſt à quoi il ne conſent jamais qu'elle ne lui ait auparavant rendu la dot qu'il a payée au pere de ſa femme en ſe mariant, ſuivant la coûtume du pays : voilà à peu prés les formalitez de Juſtice qu'ils obſervent.

Pour ce qui eſt de la guerre, ils ne ſçavent ce que c'eſt que de donner des batailles, & encore moins d'indiquer à l'ennemi le jour du combat, car ils ne forment de deſſein que pour le ſurprendre & lui dreſſer des pieges.

Le vaſſal ſuit toûjours ſon chef à la guerre, il fuit quand il le voit fuir, ou lorſqu'il a été tué ; il ſouffre la mort ſans murmure lorſqu'il ne s'en peut garantir, & il reçoit avec fermeté les coups qui le doivent faire mourir, & s'y preſente même de bonne grace.

Si le *Grand* eſt vainqueur, il eſt cruel, & il extermine & détruit ordinairement toute la race de ſon ennemi, ſans épargner même les enfans à la mammelle ; & ils s'attachent ſur tout à faire perir ceux des *Grands*, dans la crainte qu'ils ne ſe vengeaſſent un jour, ſi on les laiſſoit vivre.

Si le *Grand* eſt vaincu, & ſi ſon ennemi lui laiſſe la vie par generoſité, le chagrin le ſaiſit quelquefois juſqu'à ſe donner la mort ; ils envoyent de temps en

temps des partis de trente à quarante hommes pour saccager les petits villages, & pour enlever les gens & les bêtes, ils font esclaves tous ceux qu'ils peuvent surprendre : quand ils se battent ils font des cris & des hurlemens épouventables, & c'est quelque chose d'horrible à entendre ; ils n'observent ni rang ni ordre dans le combat, ils se battent presque toûjours par centaines.

Leurs armes sont differentes dans chaque Province : les uns se servent d'une grosse *zagaye* dont le bout est armé d'un fer aigu, large & long, & ils portent outre cela dix ou douze petits javelots, les autres portent une rondache avec une *zagaye* ; il y en a qui marchent armez d'arcs & de fleches, qui portent des dards, & qui combattent de la même maniere que les Indiens, c'est-à-dire, qu'ils lancent de fort loin leurs javelots ; quand ils ont jetté à terre quelqu'un de leurs ennemis, ils lui coupent la tête aussi-tôt, & la mettent au bout d'une pique.

Dans le temps que les hommes sont à la guerre, les femmes & les filles ne cessent pas un moment de danser jour & nuit, & cela dure jusqu'à leur retour : elles ne dorment ni ne mangent dans leurs maisons ; elles s'imaginent que leurs

danſes continuelles animent leurs maris ; & augmentent leurs forces & leur courage, c'eſt pour cela qu'elles obſervent cet uſage avec tant de ſuperſtition ; elles ne ſouffriroient pas pour quoi que ce fût pendant tout ce temps-là le commerce & la compagnie d'un autre homme, ſur tout pendant qu'elles ſçavent le leur expoſé aux dangers & aux hazards de la guerre ; elles s'imagineroient que leurs maris ſeroient infailliblement tuez ou bleſſez dans le combat, ſi elles commettoient cette infidelité pendant leur abſence.

Lorſque ces Inſulaires ſe croyent trop foibles pour pouvoir reſiſter à leurs ennemis, ou qu'ils ſont las de la guerre, ils leur envoyent quelqu'un de leurs gens avec des preſens pour les porter à faire la paix, & à convenir d'un jour pour la conclurre ou en faire les propoſitions ; le Chef des ennemis envoye auſſi de ſon côté des preſens pour faire connoître ſon état & ſa diſpoſition. Le jour pris & marqué ils ſe rendent aux bords d'une riviere avec toutes leurs troupes, & comme s'ils étoient prêts à combattre, ils tuënt chacun un taureau, & chaque parti envoye à l'autre une portion du foye, que les Chefs mangent en preſence des Envoyez des deux partis, avec des proteſtations autentiques & des ſer-

mens solemnels mêlez d'imprecations, que le foye qu'ils mangent les puisse faire perir s'ils font plus long-temps la guerre, & qu'ils manquent à tenir leur parole.

Si un des partis n'est plus en état de resister à l'autre, & qu'il demande la paix, il faut que le Chef aille s'humilier devant l'ennemi, & il y va lui-même, aprés avoir envoyé un de ses Officiers au Chef de l'armée ennemie pour lui demander sa protection : le vainqueur donne alors à manger du foye au vaincu, qui s'engage en le prenant de lui être fidele, & c'est ainsi qu'ils se donnent tous deux la paix, & qu'ils finissent la guerre ; quoique cependant on ne fasse la plûpart du temps ces sermens, que pour se mieux surprendre l'un l'autre dans la suite, & avoir plus de facilité à former de nouveaux projets : c'est aussi ce qui les oblige malgré leurs sermens de se tenir toûjours sur leur garde, pour être prêts en cas d'accident.

CHAPITRE XXVI.

Des dispositions que ces peuples ont pour les sciences.

CEs Insulaires sont propres aux arts & aux sciences : ils s'appliquent à l'a-

strologie, & font des prédictions par des points nombrez qui se rapportent assez à la *nomancie*, & à la rouë de Pytagore.

Il y a peu de métiers en Europe qu'ils n'exercent, ou du moins qu'ils n'ayent ébauché ; & il y en a parmi eux qui font toute sorte d'instrumens de fer & d'acier, comme des haches, des marteaux, des peles, des rasoirs, de petites pincettes pour arracher le poil, des grils, des fourches, de toutes sortes de javelines, des dards & des couteaux de bouchers pour égorger les bœufs.

Les Potiers font auprés du feu toute sorte de grands & de petits plats, de même que des pots ; & c'est avec de l'argile & des branches d'aubépine, & ils rendent tous ces ustensiles aussi luisans qu'une glace de miroir, en les faisant avec une certaine terre noire, & ils ont précisément autant d'éclat que s'ils étoient vernis, ou enduits de verre.

Les Tourneurs font des plats de bois, quelquefois même sans faire autour aucune façon, des coffres de bois, des cuëilliers de bois & de corne, & plusieurs autres meubles pour le ménage.

Les Charpentiers se font remarquer dans la construction des maisons, & ils se servent pour outils d'un rabot, d'un

coin, d'une regle, & de quelques autres instrumens de cette espece.

Les Orfevres, aprés avoir jetté l'or de leur pays en lingots, en font des pendans d'oreilles, des bracelets, des colliers, des chaînes, & plusieurs autres bijoux, qui sont parfaitement bien travaillez.

Les Cordiers font des cordages de toutes les façons en grosseur & en longueur, ils en font quelquefois de cent trente toises; ils font aussi de petites cordes pour mettre autour de leurs corbeilles & de leurs filets, qu'ils font de l'écorce de plusieurs arbres: ils choisissent ceux qui sont les plus propres pour cet usage.

Les femmes filent, & font diverses sortes d'étoffes, & d'habits de lin, ou des filets tirez de l'écorce des arbres. Les hommes ne se mêlent en aucune maniere de cette espece de travail, parce qu'ils le regardent parmi eux comme un exercice & une occupation de femme; de sorte qu'un homme passeroit parmi eux pour n'avoir ni cœur ni honneur, s'il vouloit travailler à de pareils ouvrages.

Les hommes vont à la chasse des sangliers avec de petits chiens, & les tuent à coups de *Zagaye*, lorsque ces chiens les ont arrêtez; ils les coupent ensuite par morceaux, & leur en distribuent quelques

pieces ; ils ne vont pas à la chasse pour leur plaisir particulier, mais seulement pour tuer les bêtes sauvages qui mangent l'igname & le ris : ce ne sont jamais que les gens du commun, & les esclaves qui y vont ; les principaux habitans regardent tous ces exercices comme des choses de trop peu de consequence.

CHAPITRE XXVII.

De l'Agriculture de ces peuples.

LEs Madagascarois exercent l'Agriculture d'une maniere toute differente, & avec beaucoup moins de peine que l'on ne fait en Europe ; ils ne se servent ni de charuë, ni de bœufs pour labourer la terre, mais seulement d'une hache pour abbattre de grands arbres, d'une serpe pour couper les branches, & d'un autre outil pour arracher les racines & les mauvaises herbes ; & lorsque les arbres sont secs, & qu'il fait un grand vent, ils les font brûler avec les branches & les rameaux, & les reduisent en cendres pour y planter leurs grains. Ce sont les femmes qui ont ce soin, elles portent un bâton, dont elles font un trou en terre, proche le gros orteil de leur pied

droit, laissent tomber les grains de ris dans le trou, & s'ils ne sont tombez qu'auprés, elles les y poussent avec leur orteil; elles plantent les racines de la même maniere, & avec le bâton.

Les champs à semer du ris sont des marais, ou des terres marécageuses, & les bœufs y enfoncent jusqu'au ventre, quand ils y passent; c'est ce qui fait que le ris y vient avec tant de facilité, & qu'il est fort beau, & en peu de temps dans un état de maturité, parce que ce grain veut un terroir extrêmement gras.

Ces Insulaires ne prennent point de plaisir à aucun exercice penible, ni à ceux qui sont propres à la santé, ni à ceux qui peuvent donner du divertissement: c'est pour cela qu'ils se moquoient des François, quand ils les voyoient se promener avec agitation, & ils les regardoient comme des fous qui se fatiguoient sans sujet.

Il y a deux sortes de jeux en usage parmi ces peuples. Ils font l'un avec de petites coquilles que l'on trouve sur le bord de la mer, & qu'ils font tourner en les poussant de loin, & les faisant heurter l'une contre l'autre; ils aiment beaucoup ce jeu-là, & bien souvent ils joüent au premier coup à gagner, ou à perdre un bœuf.

A l'égard de l'autre jeu, toute la science consiste à avoir l'esprit attentif. On le jouë à deux avec un certain fruit rond, qu'on appelle *Bassy*, & dont le nombre est de soixante-quatre. Cet exercice se fait sur une planche de bois où il y a trente-deux trous rangez sur quatre rayes paralleles, seize pour chaque joüeur; ce qui a beaucoup de rapport avec celui des *Dames* & le *Trictrac*; mais il faut plus de subtilité d'esprit & de jugement qu'au premier jeu, dont tout dépend de se sçavoir bien servir de la main.

Ces Insulaires ont beaucoup de goût pour le chant & la danse; ils n'observent cependant aucune mesure. Quand le soleil est couché, les jeunes gens les plus dispos de la ville viennent tous les soirs autour de la maison du *Grand*, faire des postures & des cris de joye; ils battent la terre de la plante des pieds de toute leur force, en faisant divers gestes & mouvemens du corps propres à faire rire: ce qui est remarquable, c'est qu'ils ne chantent jamais aucune chanson libre & malhonnête, & ne dansent que d'une maniere fort decente, & que des danses tres modestes; tout ce qu'ils font d'extraordinaire, ce sont seulement des grimaces fort plaisantes. Toutes leurs chansons ne

tendent & n'ont pour objet, que de reprendre & corriger quelque homme ou quelque femme, ou d'en loüer d'autres, s'ils le meritent : ils recitent en chantant les belles actions de leurs ancêtres, ils élevent leur valeur, & en disent des choses merveilleuses ; ils ont à la main, lorsqu'ils chantent, un certain instrument de musique qu'ils touchent avec un archet, & ils joüent le plus souvent des pieces fort serieuses.

Toutes les femmes ont beaucoup d'inclination à chanter, & elles se plaisent à faire sur le champ des chansons sur la moindre action ou sur quelque évenement ridicule qui sera arrivé : elles dansent & chantent des chansons en rond, au son d'un instrument fait d'une grosse canne, où il y a des filets tirez qui servent de cordes, & elles en joüent presque toutes ; elles l'appuyent sur la mammelle gauche qu'elles font entrer dans une demie calebasse qui est attachée au bout de l'instrument, & elles touchent les cordes de la main droite, & toûjours en chantant.

Ceux de la Province de *Carcanossi* observent à-present dans leurs danses de se tourner & s'entre-suivre, ils se reposent aprés de nouveau, & coulent ensuite à côté l'un de l'autre, soit au son du tam-

bour, ou d'un concert de deux ou trois voix; ils les accompagnent de divers gestes & mouvemens du corps capables de faire rire ceux qui en auroient le moins d'envie.

Ces peuples ont chez eux des especes de Comediens qui joüent le plus souvent des choses serieuses, & quelquefois aussi de vieilles fables & des sornettes qu'ils écoutent avec une grande attention, ils ne manquent jamais de leur donner ensuite de grands applaudissemens; ils les aiment, les cherissent, & les regardent comme des personnes d'un esprit & d'un merite distingué.

CHAPITRE XXVIII.

Du negoce des Madagascarois.

LE negoce des Madagascarois consiste uniquement à troquer leurs marchandises contre d'autres: ceux qui ont besoin de coton, apportent du ris & amenent du bétail dans les quartiers qui produisent beaucoup de coton; & ceux qui ont besoin de bétail & de ris, apportent du coton ou des fleches & autres choses dans les lieux où l'on trouve du ris & des bestiaux en abondance.

Les monnoyes d'or & d'argent ne sont point en usage parmi eux ; s'ils ont occasion d'en recevoir des Etrangers, ils le font fondre sur le champ pour en faire des bracelets. Quand ils penetrent un peu avant dans le pays pour achetter ce qui leur est necessaire, ils ont soin de se fournir sur tout de corail, de verre & d'autres marchandises que les François leur apportent, pour s'en servir au lieu de monnoye dans toutes leurs emplettes.

Les marchandises que l'on y debite le mieux & qui sont les plus recherchées par ces Insulaires, ce sont le jaspe, les agathes, les heliotropes, le corail de toute sorte de grosseur & de couleur, mais il faut qu'il soit déja tout percé pour le pouvoir enfiler ; le gros fil d'archal jaune, & plusieurs autres merceries, comme de petites chaînes de cuivre jaune, de petits ciseaux, des couteaux, des marteaux, des cloux & quantité d'autres choses de peu de valeur, qu'on peut troquer avec un gain considerable pour des marchandises de ce pays-là.

Toutes leurs richesses consistent en denrées, en habits, en bœufs, en marais pour la culture du ris, en champs à planter de l'*igname*, & en une grande quantité de sujets & d'esclaves.

Nous eûmes le 5. Avril 1711. un gros temps qui nous fit démâter d'un de nos mâts d'hune.

CHAPITRE DERNIER.

Notre arrivée au Port-Loüis.

NOus arrivâmes le 20. Avril 1711. à la rade du *Port-Loüis*, autrement nommé *Blavet*.

La ville de Blavet ou le Port-Loüis est une petite place, mais fort agreable; elle est en Bretagne située sur l'embouchure de la riviere de *Blavet*, qui lui donne son nom: cette riviere a sa source au *Bourg de Grâce* dans le Dioceſe de S. Brieux; elle passe à Pontini & à Lennebont, & se jette dans la mer au Port de Blavet.

La place est une des mieux fortifiées de la côte de Bretagne: son port est fort bon, & il y a toûjours une forte garnison, un Gouverneur, & un Intendant de la marine; l'arsenal est assez beau, il y a quatre vaisseaux de soixante pieces de canon qui appartiennent à la Compagnie Royale des Indes Orientales.

Cette ville est fort ancienne, les Chefs de la ligue la donnerent aux Espagnols par le moyen du Duc de Mercœur Gou-

verneur de la Province, & elle fut renduë par la paix de Vervins en 1598. Dans la suite & au commencement du regne de Loüis le Juste, les Princes mécontens la fortifierent, & le Duc (a) de Vendôme la remit au Marquis de Cœuvres. (b) Peu de temps aprés le Roi la démolit, & ensuite ayant reconnu l'importance & l'utilité de cette place, il la fit rebâtir beaucoup plus forte qu'elle n'étoit auparavant. Vers l'an 1625. le Sieur de Soubise (c) un des principaux Chefs des Huguenots revoltez, surprit la ville de Blavet dans l'esperance de se rendre bientôt maître de la citadelle; mais le feu continuel du canon l'obligea d'abandonner cette entreprise: les Ducs de Vendôme, de Rets & de Brissac vinrent au secours de cette place suivis de quantité de noblesse, & ils faillirent à surprendre les heretiques, qui prirent la fuite pendant

(a) Cesar de Bourbon Duc de Vendôme, fils naturel d'Henri IV. & de Gabrielle d'Estrées; c'est le grand-pere de M. le grand Prieur de Vendôme.

(b) François-Annibal d'Estrées second fils d'Antoine d'Estrées, Marquis de Cœuvres, connu d'abord aussi sous le nom de *Marquis de Cœuvres*, ensuite Duc d'Estrées, Pair & Maréchal de France; c'est le pere du feu Cardinal d'Estrées, & le bisayeul du Duc d'Estrées d'aujourd'hui.

(c) Benjamin de Rohan Seigneur de Soubize, mort sans avoir été marié; il étoit second fils de René II. du nom Vicomte de Rohan, qui embrassa les sentimens des Calvinistes, & qui mourut à la Rochelle en 1586.

la nuit, aprés y avoir profané les Egliſes & commis pluſieurs deſordres avec une fureur & une brutalité, que ceux même de leur parti ne purent s'empêcher de condamner. Nous trouvâmes à notre arrivée au Port-Loüis quatre vaiſſeaux marchands tous prêts à mettre à la voile pour la mer du Sud : chacun y fut payé de ce qui lui étoit dû de ſes appointemens, avec un mois de gratification, que le Roi accorde à tous les vaiſſeaux deſarmez, lorſqu'ils ſe trouvent dans quelque autre endroit que celui qui eſt marqué pour leur département.

FIN.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier *le Voyage de Marſeille à Lima, &c.* & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 23. Juin 1720. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Hoſtel, Grand Conſeil, Prevoſt de

PRIVILEGE DU ROY.

Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé JEAN-BAPTISTE COIGNARD l'un de nos Imprimeurs ordinaires & Libraire à Paris, & de notre Académie Françoise, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un Manuscrit intitulé, *Voyage de Marseille à Lima, & dans les autres lieux des Indes Occidentales en* 1707 qu'il souhaiteroit imprimer & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres sur ce necessaires. A ces causes voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous luy avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes: Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cents livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous depens, dommages & interests: à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglements de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée és mains de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Daguesseau, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle

de notre Chasteau du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier Chancellier de France le Sieur Daguesseau, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour deuëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le quatriéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cents vingt, & de notre Regne le cinquéme. Par le Roy en son Conseil. FOUQUET.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris page 601. N. 645. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 13. Août 1703. A Paris le 5. Juillet 1710.

DELAULNE, *Syndic.*